REVUE CATALANE

Tome I. — 1907

Tome I

Année 1907

REVUE CATALANE

ÉGANE DE
SOCIÉTÉ
ÉTUDES
ATALANES

PERPIGNAN
IMPRIMERIE COMET

LIBRARY
NOV 21 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

Table des Matières

Compte-rendu des séances, 1, 33, 65, 97, 129, 161, 193, 290, 331.
Statuts. — Reglament, 3, 4.
Liste des Membres de la Société, 5, 36, 66, 97, 130, 162, 291, 323, 353.
Livres et Revues, 30, 61, 95, 125, 158, 192, 223, 255, 287, 320, 350, 375.
Roussillon et Poésie (Annonce de la Conférence de M. Amade sur), 67.
Jeux Floraux de la Société d'Etudes Catalanes :
Annonce du concours, 68.
Invitation à la distribution des prix, 130.
Interdiction ministérielle du Concours, 131.
Palmarés, 163.
Discours du Président, 291.
Compte-rendu du Rapporteur, 298.
Jeux floraux d'Avignon, 114.
Congrès de la Fédération nationale des Sociétés Provinciales, 115.
Le Catalan à Alguer (Sardaigne), 162.
Pensaments, 177, 204.
Pages choisies : B. C. Aribau, 178.
— J. Ruyra, 201.
— J. Verdaguer, 249.
— Mossen Costa y Llobera, 250.
— Marian Vayreda, 266.
— Apeles Mestres, 370.
Quelques noms d'oiseaux en catalan, 182.
Théâtre Catalan : La Barca nova, 185.
Bibliothèques françaises possédant des œuvres catalanes, 200.
La Bibliothèque Catalane, 209.
Comparaisons populaires usitées en Roussillon, 216, 313, 336.
Quelques variantes de « Montanyes Regalades », 233.
Proverbes Catalans, 248, 269, 304.
Le Petit Castillet, 257.

Quelques variantes de « Lo Pardal », 279.
Deux bonnes nouvelles, 289.
Un cours d'histoire et de littérature catalanes, 312.

Algú. — Rosa y Donzella (poésie), 365.
Alcover (Mossen). — Dietari de l'excursió filologica feta amb lo Dr Schœdel, 144, 173, 214, 239.
Amade J. — Appel aux poètes Roussillonnais, 9.
— Le langage des bêtes en Catalogne. - Mimologismes roussillonnais, 37, 85.
— Un drame catalan à l'Opéra : La Catalane, 185.
— Chansons d'enfants en Catalogne, 258.
— Le Roussillon et ses poètes : Frédéric Saisset, 265.
— Un vieux livre catalan : Histoire de N. S. de Nuria, 366.
Bonafont J. (Abbé). Les Goigs, 70, 106, 136, 165, 196.
Calmette J. — Pierre Vidal et son œuvre, 226.
Conill L. — La Lavande Stœchas dans les Albères, 76, 112, 149.
Cunill de Bosch J. — Cuisine catalane (Recettes de), 246.
Delpont J. — Donya Maria Maspons (nécrologie), 67.
— De Viatje, 133.
— Don Teodor Llorente : Visanteta, 252.
Actualités : Dn José Mª Marti.— M. l'abbé Font.— M. l'abbé Vilar, 371.
Devoluy P. — La Santa Estello (traduction française du discours de Pere Devoluy à la fête de), 212.
Doumé E. — Les « Cantayres Catalans », 342.
Gibrat (Abbé). — Notes historiques sur la commune et la paroisse de Tresserre, 26, 57, 90.
— Aperçu historique sur Nidoleras, Torderas et Fourques, 154, 186, 218.
— Deux familles catalanes : 1° La famille Pont, 282, 316, 347, 372; 2° La famille de Aux, 373.
Leguiel Emile. — Langue française et langue catalane, 306, 331.
Mérimée. — Fêtes Catalanes de Toulouse (traduction catalane du discours de M. Mérimée aux), 210.
Monserdá de Maciá D. (Donya). — La Société d'Etudes Catalanes aux Jeux Floraux de Barcelone, 168, 225.
Palomba y Cano J. — Une grammaire Catalane Algueraise, 315.
Pastorellet de la Vall d'Arles (Lo). — Epithalam ab motiu del Casament de la Senyora B. Vergès de Ricaudy, 18.
— La Font del Boix (poésie), 286.
— Anyoré (poésie), 345.

Pastre L. — Le Catalan à l'Ecole, 21, 46, 78.
— Le poète Bouchor et les chants populaires, 116.
— Llengues Germanes, 270.
— Rapport sur le concours des Jeux Floraux, 298.
— La langue Catalane populaire en Roussillon, 337, 353.
Pons J. — Dona d'Aygua (poésie), 56.
— Contrapas (poésie), 69.
— Flordeneu a Gentil (poésie), 110.
— La Faxa Catalana (poésie), 181.
— Rotllo Primaverench (poésie), 195.
— Cant de las Sirenes (poésie), 238.
— La Cinta maravellosa (poésie), 305.
— Lo Pastorellet et la Renaissance en Roussillon, 324,
Refilayre de Carança (El). — Les quatre Roses (poésie), 45.
— En Mazeppa (poésie), 75.
— L'Izart (poésie), 125.
— La Mare (poésie), 132.
— El Roure y la Tramontane (poésie), 164.
— A ca'l Fuster (poésie), traduit de Carmen Sylva, 184.
— La Torra geganta (poésie), 217.
— Lo Cor que no rebrota (poésie), 245.
— Ella dorm ! (poésie), traduit de Carmen Sylva, 314.
Sabarthez H. (Docteur). — Mont-Louis station d'altitude, 98.
San-Salvador (J. de). Els donzells de Cabrenys, 359.
Todesco Venanzio (Docteur). — Les douze paroles à Alghero, 205.
Torreilles Ph. (Chanoine). — Les inondations de Perpignan en 1632, 120.
Tresserre F. — Discours de distribution des prix des Jeux Floraux, 291.
Vergès de Ricaudy E. — Sur l'orthographe des noms propres de Lieux, 43.
— Le Catalan est-il une langue ? Le Catalan est-il un patois ? 54.
— L'Escala (Faula), 119.
— Le Comte d'Abbes et le sculpteur catalan J.-B. Belloc, 281.
Violet G. — L'Art régional, 15.
De Wittwer de Froutiguen Ph. — Un début. Hommmage à M. V. de R. (poésie), 84.

N° 1 15 Janvier 1907.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

AVERTISSEMENT

Le Comité de rédaction, désireux d'adopter, dans la Revue, une orthographe catalane uniforme, a décidé de rendre obligatoire l'orthographe du Congrès de Barcelone, dès qu'elle sera connue, et de publier un dictionnaire catalan roussillonnais en se conformant aux règles adoptées par ce Congrès.

Mais, en attendant, les avis étant partagés en ce qui concerne, par exemple, les pluriels en *as* ou en *es*, le Comité laisse les auteurs absolument libres d'adopter l'une ou l'autre de ces formes.

COMPTE RENDU
DES SÉANCES

Assemblée générale du 7 octobre 1906

Présidence de M. Amade, vice-président provisoire

Statuts. — L'Assemblée, après quelques modifications de détail, adopte le projet de statuts qui lui est présenté par le Bureau provisoire et décide que ces statuts seront imprimés (en catalan et en français) ainsi que la liste des adhérents.

Election du Conseil d'administration. — L'Assemblée procède ensuite à l'élection des membres du Conseil d'administration (voir plus loin les noms).

Congrès de la Langue Catalane. — L'Assemblée délègue pour représenter la Société à ce Congrès MM. Pierre Vidal, Jules Delpont, Gustave Violet et Laurent Campanaud.

Conseil d'Administration. — Séance du 11 octobre 1906

Présidence de M. E. Vergès de Ricaudy, vice-président provisoire

Vote de félicitations. — Sur la proposition de M. Louis Pastre, le Conseil vote des félicitations à Mossen Alcover, vicaire-général de Majorque, membre de la Société, et à M. le docteur Schadel, professeur à l'université de Hall (Allemagne) pour leur excursion philologique dans les pays catalans, ainsi qu'à notre trésorier M. J. Delpont, pour les précieux renseignements qu'il leur a donnés sur le catalan roussillonnais.

Rééditions. — Le Conseil décide, sur la proposition de M. Gustave Violet, de prendre l'initiative de rééditer des ouvrages catalans anciens et rares, à tirage limité et par souscription.

Sceau de la Société. — Le Conseil confie à M. Gustave Violet le dessin du sceau officiel de la Société.

Règlement de la Revue Catalane. — Le Conseil élabore ensuite le règlement suivant, pour la revue qui paraîtra le 15 janvier 1907.

Article premier. — La Société d'Etudes Catalanes publiera chaque mois une revue qui portera le titre de *Revue Catalane.*

Art. 2. — Cette revue sera tirée à 300 exemplaires de 32 pages et paraîtra à partir du 15 janvier 1907.

Art. 3. — Les auteurs des articles ne seront pas rétribués, mais le Bureau décidera s'il y a lieu de faire un tirage à part pour les œuvres personnelles, et l'auteur aura droit à dix exemplaires de ce tirage.

Art. 4. — Les articles devront être adressés au secrétaire qui les soumettra au Comité de rédaction.

Art. 5. — Le Comité de rédaction comprendra les membres du Bureau, lesquels pourront s'adjoindre, lorsqu'ils le jugeront nécessaire, les membres du Conseil d'administration.

Art. 6. — La Revue comprend une ou plusieurs feuilles d'annonces.

Election du Bureau. — Le Conseil procède ensuite à l'élection du Bureau. Ont été élus :

MM. Emmanuel Vergès de Ricaudy, *président ;*
Jean Amade, Gustave Violet, *vice-présidents ;*
Louis Pastre, *secrétaire ;*
Jules Delpont, *trésorier ;*
Louis Piquiral, *archiviste.*

Conseil d'Administration. — Séance du 15 novembre 1906
Présidence de M. Vergès de Ricaudy, président.

Revue Catalane. — Le Conseil décide de confier à M. Comet l'impression de la *Revue Catalane* ainsi que celle des lettres de convocation, enveloppes, etc., nécessaires à l'administration de la Société.

Il décide, en outre, que les membres de la Société désireux de publier leurs travaux dans la Revue devront en envoyer la copie au secrétaire avant le 5 de chaque mois.

Procès-verbaux des séances. — Le Conseil décide qu'à l'avenir un résumé succinct du procès-verbal de chaque séance sera communiqué à la presse locale et régionale.

Projet de concours. — Un projet de concours de catalan, de M. Pastre, approuvé en principe, est renvoyé à la prochaine séance du Bureau pour étude.

Proposition. — Sur la proposition de M. le Dr Boix (par lettre) le Conseil admet M. Bonafont comme membre du Conseil d'administration.

Le Secrétaire, Louis Pastre. *Le Président,* E. Vergès de Ricaudy.

STATUTS

adoptés par l'Assemblée générale du 7 octobre 1906

Article premier. — Il est fondé à Perpignan une Association qui prend le nom de *Société d'Études catalanes.*

Art. 2. — La Société a pour but de mettre en rapport et de grouper toutes les personnes qui s'intéressent à la langue, à la littérature, à l'art et à l'histoire des pays catalans.

Elle se propose de conserver tout ce qui a fait et fait encore l'esprit et la physionomie si caractéristique de ces pays ; de susciter ou d'encourager toutes les initiatives tendant à développer la vie littéraire, artistique et scientifique de la région.

Art. 3. — Toute discussion politique ou religieuse est rigoureusement interdite au sein de la Société.

Art. 4. — Une revue qui portera le nom de *Revue Catalane* et qui sera l'organe de la Société, paraîtra mensuellement. Un règlement spécial concernant cette revue sera élaboré par le Conseil d'administration.

Art. 5. — Les membres actifs paient une cotisation de 10 francs par an et ont droit au service de la Revue. Les dames sont admises.

Art. 6. — Outre les membres actifs, la Société admet à titre de membres bienfaiteurs, les personnes qui verseront chaque année une sommede 25 francs au moins.

Art. 7. — L'Assemblée générale se réunit une fois par an et nomme son Conseil d'administration.

Art. 8. — Le Conseil d'administration, composé de 20 membres au minimum, nomme le Bureau, règle les questions relatives à l'administration de la Société, à ses publications, à ses fêtes, à ses relations extérieures.

Il convoque l'Assemblée générale, assure l'exécution de ses décisions et lui rend compte de tous ses actes.

Il engage toutes dépenses urgentes dans l'intérêt de la Société et provoque des assemblées générales extraordinaires lorsqu'il le juge nécessaire.

Ses décisions sont prises à la majorité absolue de ses membres présents ou représentés.

Art. 9. — Le Bureau est composé de : un président, deux vice-présidents, un secrétaire, un trésorier et un archiviste.

Art. 10. — Le Conseil d'administration est renouvelé par moitié chaque année. Les membres sortants sont rééligibles.

Art. 11. — La dissolution de la Société ne pourra être prononcée que si les deux tiers des membres inscrits l'exigent.

Art. 12. — Les présents statuts ne peuvent être modifiés que par l'Assemblée générale.

REGLAMENT

Art. 1. — Es establerta, à Perpinyá, una societat que s'anomenerá *Societat d'Estudis catalans*.

Art. 11. — Aqueixa societat es pera aplegar y fer relacionar entre elles, totes les persones que se cuydin de la llengua, les lletres, l'art y l'historia de les terres catalanes.

Mirará de servar tot lo que ha fet, y lo que fa encare avuy, l'esprit y la fesomia particular d'aquest pays ; ajudará à tot lo que se fassi pera l'espandíment y la renaixensa de la vida literaria, artistica y cientifica, en a terra catalana.

Art. III. — No hi pot haver, dins de la Societat, cap discussió política ó religiosa.

Art. IV. — Una revista, que s'en dirá : *Revue catalane*, y que fará de Botlletí oficial à la societat, se publicará cada mes. El reglament pera dita revista, l'apuntará el consell administratiu.

Art. V. — Per los societaris actius, la cota es de 10 franchs cada any, y se'ls hi servirá la Revista. Les senyóres son admeses.

Art. VI. — De demès dels societaris actius, s'admetrán com à societaris benefactors, les persones que entregarán al menos 25 franchs cada any.

Art. VII. — L'Assemblada general se reuneix un cop per any, y elegeix el Consell administratiu.

Art. VIII. — Lo Consell administratiu, que compta al menos 20 societaris, nomena la junta, se cuyda de l'administració de la Societat y de tot lo que toqui à la publicació d'obres, à les festes que donará, y à ses relacións exteriors. Reuneix l'Assemblada general, fa executories les seues decisions, y dona compte de tot lo que haura fet. Fa tots los pagaments de pressa que siguin pel bé de la Societat, y reuneix l'Assemblada general sempre que li sembli convenient.

Les decisions hi son preses à la majoria absoluta dels societaris presents ó representats.

Art. IX. — A la junta, hi ha un president, dos sota-presidents, un secretari, un tresorer y un arxiver.

Art. X. — Lo Consell administratiu es remplassat, per meytat, cada any ; los societaris que se tenen de cambiar, se poden tornar elegir.

Art. XI. — La Societat no podra esser dissolta que si ho demanen les dues terceres parts dels societaris inscrits.

Art. XII. — Aquest reglament sols lo podrá esmenar una assemblada general.

LISTE GÉNÉRALE
DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

par ordre d'inscription, au 31 décembre 1906

1. *Vidal Pierre, bibliothécaire de la Ville, Perpignan.
2. *Vergès de Ricaudy Emmanuel, banquier, Quai Vauban, 45 *bis*, Perpignan, *président*.
3. *Amade Jean, professeur agrégé au lycée de Montpellier, *vice-président*.
4. *Pastre Louis, instituteur, rue Traverse des Amandiers, 1, Perpignan, *secrétaire*.
5. *Piquiral Louis, rédacteur à la Direction des Postes, Perpignan, *archiviste*.

Les noms précédés d'un astérisque sont ceux des membres du Conseil d'Administration.

6. *Delpont Jules, comptable, chemin du Conflent, Perpignan, *trésorier*.
7. *Vassal Augustin, banquier, Place d'Armes, 6, Perpignan.
8. *Payret Joseph, imprimeur, rue Mailly, Perpignan.
9. *Campanaud Laurent, propriétaire, rue Petite-la-Réal, Perpignan.
10. *Violet Gustave, sculpteur, Prades, *vice-président*.
11. *Saisset Frédéric, homme de lettres, rue Alsace-Lorraine, 1, Perpignan.
12. *Leguiel Emile, commis principal des Douanes, Cerbère.
13. Fournols Joseph, notaire, Cité Bartissol, Perpignan.
14. Llouquet André, courtier en vins, Rivesaltes.
15. de Lacvivier Raymond, propriétaire, Elne.
16. Sarrète Jean (abbé), vicaire-régent, Torreilles.
17. Badoa J., 13 et 15, rue du Pont-aux-Choux, Paris.
18. Durand Laurent, agent d'assurances, rue Grande-la-Réal, Perpignan.
19. Tisseyre Jacques, chef de Division à la Préfecture, rue Grande-la-Réal, Perpignan.
20. Trenet Lucien, clerc de notaire, rue Quéya, 8, Perpignan.
21. Dorca Joan, banquier, Olot (Espagne).
22. *Cros François (docteur), médecin principal de 1re classe, en retraite, 6, rue de l'Ange, Perpignan.
23. Trullès Ferdinand, notaire, Ille-sur-Tet.
24. *Lutrand Louis (docteur), 2, rue Porte-d'Assaut, Perpignan.
25. *Chauvet Horace, publiciste, rue de la Tet, Perpignan.
26. Salsas Albert, receveur de l'Enregistrement, Thuir.
27. Massot Joseph, avocat à la Cour d'Appel, 17, Boulevard Saint-Michel, Paris.
28. *Comet Joachim, imprimeur, 8, rue Saint-Dominique, Perpignan.
29. de Noell Jacques, propriétaire, Saint-Laurent-de-Cerdans.
30. Soulier Paul, propriétaire-viticulteur, Collioure.
31. Gibrat Joseph (abbé), curé de Passa.
32. Pagnon Auguste, propriétaire, Espira-de-l'Agly.
33. Vigué Antoine, conducteur des Ponts et Chaussées, Saillagouse.
34. Sauquet Jean, fils, négociant, Bourg-Madame.
35. Durand-Gaillard Jacques, médecin, Puycerda (Espagne).
36. Bourrat Jean, député, Paris.
37. *La Tralla*, diari nacionalista catala, Barcelone (Espagne).
38. Guasch y Ribera Joaquim, propriétaire, 16, carrer nou de Sant Francesch, Barcelone (Espagne).
39. Robert Gaston, receveur municipal, rue du Chevalet, Perpignan.
40. Perrault Henri, artiste-peintre, 36, Avenue de Neuilly, Neuilly-sur-Seine.
41. Sudre Raymond, statuaire, 68, rue d'Assas, Paris.

42. Marty José-Maria, pharmacien, Puigcerdá.
43. Mgr de Carsalade du Pont Jules, évêque de Perpignan.
44. Cazes Gustave, banquier, 1 *bis*, rue Eglise la Réal, Perpignan.
45. Sala Jacques, professeur, Perpignan.
46. *Alcover Antoine, chanoine et vicaire-général, Palma de Mallorca.
47. Ruiz y Porta Joan, arxiver municipal de la ciutat, Tarragona (Espagne).
48. *Monserda de Macia Dolores (Mme), femme de lettres, Gran Via, 604, Barcelone (Espagne).
49. Sabarthez Henri (docteur), rue Saint-Martin, 5, Perpignan.
50. Jonquères d'Oriola Henri, propriétaire, Corneilla-de-Vercol.
51. Brousse Emmanuel, député, 7, rue de Bourgogne, Paris.
52. Borreil Etienne, rédacteur des Postes, 16, rue Llucia, Perpignan.
53. *Associació Artística, Arqueológica*, 10, Calle del Paradis, Barcelona.
54. Casades y Gramatxes Pelegry, advocat, 10, Calle del Paradis, Barcelona.
55. Foissin Aimé, principal clerc d'avoué, rue du Four Saint-Jacques, 29, Perpignan.
56. Arrous Jean (docteur), Prades.
57. Violet Simon, négociant, rue de la République, Perpignan.
58. Pons-Fabregues Benito, arxiver, Palma de Mallorca.
59. *Monsalvatge y Fossas François, banquer, calle Subida del Puente, Gerona (Espagne).
60. Freixe Jacques, homme de lettres, Le Perthus.
61. Py-Oliver, libraire, rue des Marchands, 8 *bis*, Perpignan.
62. Albar Félix, commandant en retraite, Place Grétry, Perpignan.
63. *Ecoiffier François (docteur), Thuir.
64. Bassole François, professeur au collège de Bédarieux.
65. de Querol de Bofarull Ferran, Tarragona.
66. Fabre Joseph, professeur à l'Ecole pratique de commerce à Béziers.
67. Marie Emile, propriétaire, Prades.
68. Billès Auguste, établissement des Gorges de la Fou, Saint-Paul-de-Fenouillet.
69. Joué Léon, ingénieur agricole, Thuir.
70. Piquer y Jove Lluis, mestre d'ensenyansa, Villaroel, 7, 3a, à Barcelona.
71. Llonch Jean, négociant, Figueras.
72. Llonch Philippe, négociant, Figueras.
73. Sola Frédéric, rédacteur au Ministère des Finances, Paris.
74. Réallon, rue Cloche-d'Or, 15, Perpignan.
75. Carbonell Charles (docteur), 32, rue de la République, Meudon.
76. Jacomy Rémy, conseiller à la Cour d'appel, 14, rue Clément-Marot, Paris.

77. Guiu Charles, receveur de l'Enregistrement, Prats-de-Molló.
78. *Donnezan Albert (docteur), rue Font-Froide, Perpignan.
79. *Boix Emile (docteur), 115, Boulevard Haussmann, Paris.
80. Verdot Lucien, pharmacien, rue des Marchands, Perpignan.
81. Batllo, avocat, rue du Théâtre, 7, Perpignan.
82. Brousse Louis, publiciste, Perpignan.
83. Vancells y Marquès José, advocat, Figueras (Espagne).
84. *Centre Excursionista de Catalunya*, 10, calle del Paradis, Barcelone.
85. Deville Victor, 163, rue de Vaugirard, Paris.
86. Pomès Antoine, éditeur de musique, 4, rue Mailly, Perpignan.
87. Patau Pierre (chanoine), supérieur de l'Institution Saint-Louis-de-Gonzague, Perpignan.
88. Maistre Auguste (abbé), rue du Four Saint-François, Perpignan.
89. Lafont Julien, pharmacien, rue de la Tet, Perpignan.
90. Conill Léon, instituteur, Sournia.
91. Payré Joseph, avoué, rue de la République, Perpignan.
92. *Bonafont Joseph (abbé), curé d'Ille-sur-Tet.
93. d'Abbes Paul (comte), 142, rue de Longchamps, Paris.
94. Torreilles Philippe (chanoine), rue du Bastion Saint-Dominique, Perpignan.
95. Massot Joseph (docteur), Perpignan.
96. Caseponce Etienne (abbé), curé-doyen d'Arles-sur-Tech.
97. Baille Léon, architecte, rue de la Fusterie, Perpignan.
98. Gravas Charles, notaire, Prades.
99. Brial Jean-Baptiste, rue de l'Université, 3, Perpignan.
100. Cornovol Jules (abbé), curé à Thuès.
101. Vilar (abbé), curé de Villelongue-de-la-Salanque.
102. Talut, professeur, agrégé au Lycée Condorcet, 6, rue des Écoles, Paris.
103. Pons Joseph, homme de lettres, Ille-sur-Tet.
104. Estève de Bosch Henri, professeur à la Faculté catholique de Droit, rue Joubert, 6, Angers.
105. Deilles Charles, professeur au lycée de Rouen.
106. Sagols Pierre (docteur), Quai Vauban, Perpignan.
107. Salvadou Joseph (abbé), curé de Conat.
108. De Wittwer de Froutiguen Jule, le Boix, St-Sauveur, Prats-de-Molló.
109. Orliac Antoine, étudiant ès-sciences, avenue des Gobelins, 19, Paris.
110. Blazy P. (abbé), curé de Nohèdes.
111. Rocafort Jacques, professeur de lycée, 1, rue Clovis, Paris.
112. Tresserre François, mainteneur des jeux floraux, 65, rue Alsace-Lorraine, Toulouse.

APPEL

aux Poètes Catalans Roussillonnais

La nouvelle École catalane roussillonnaise
Une Renaissance catalane en Roussillon

Nous nous adressons à vous, poètes roussillonnais qui songez peut-être dans l'ombre à régénérer la langue catalane parlée dans notre vieux Roussillon. Nous nous adressons à vous qui aimez à ce point votre terre et à ce point êtes pénétré de toute la beauté répandue si généreusement sur elle qu'il vous semble impossible de dire en une autre langue ses charmes infinis et les sentiments qu'elle éveille dans votre âme. Nous nous adressons à vous enfin qui ne trouvez pas pour votre vie intérieure d'expression plus naturelle, plus sincère et plus éloquente que la langue apprise jadis sur les genoux d'une mère et dans l'âge d'or de votre enfance. N'oseriez-vous pas chanter en public dans la langue de vos aïeux ? Sans doute pensez-vous qu'un discrédit s'attache à ces jeux poétiques, si l'on a surtout la prétention d'émouvoir plutôt que de faire rire. Sans doute estimez-vous qu'il vaut mieux chanter pour soi-même quand les autres ne prêtent plus une oreille attentive aux vers harmonieux ou n'écoutent qu'avec des airs sceptiques ou moqueurs...

Il court pas mal de préjugés dans ce pays de Roussillon. La plupart des Roussillonnais croient aujourd'hui que le catalan est la langue des chansons grivoises que l'on chante après boire et qui font la joie des convives, des monologues où dans tous ses détails se conte une histoire plaisante ou grossière, des petits récits orduriers qui courent sous le manteau, tout ce qui doit en un mot exciter le gros rire ou flatter les bas instincts de la foule. Il faut avouer, en effet, que le catalan excelle dans ce genre de productions : il est sans doute peu de langues d'un réalisme plus expressif, car les mots catalans peignent d'eux-mêmes, leurs couleurs sont vives et crues.

Mais, encore que le rire ne laisse pas d'être une bonne chose, notre langue est capable d'un plus grand effort et digne de plus hautes destinées. La farce et les bouffonneries ne peuvent lui suffire. Seuls en douteront encore chez nous ceux qui n'ont jamais aimé la poésie ou ne comprennent point la force et la beauté de cette langue... Cependant, si vous savez émouvoir l'âme des Roussillonnais par le naturel et la sincérité de votre inspiration, la délicatesse ou la chaleur de vos sentiments, par les charmes d'une poésie aussi près du cœur de l'homme que de la terre catalane, si vous savez captiver leur esprit par la splendeur des idées ou la fraîcheur des images, comme par l'harmonie des vers et cette science du rythme qui seconde si merveilleusement la pensée, si vous leur montrez en un mot qu'il existe une poésie catalane, que cette poésie est capable d'entreprendre de grands sujets, qu'elle peut être enfin une poésie humaine dans toute l'expression du terme, — au bout de peu de temps l'opinion générale aura changé dans notre province, et les Roussillonnais seront d'autant plus heureux et d'autant plus fiers qu'ils auront été auparavant plus dédaigneux et plus injustes.

Le jour où le Roussillon aura produit quelque grand poème, le public émerveillé se demandera comment on a pu méconnaître tant de ressources poétiques, laisser pour ainsi dire enseveli un trésor si précieux. La race catalane française, malgré toute son activité et son amour-propre, nous semble bien moins passionnée pour les choses de son pays que la race catalane espagnole. Nous n'en voulons pour preuve que l'admirable renaissance qui, secouant la Catalogne, réveillant les énergies de la race, fit éclore toutes ces œuvres que vous connaissez. Certes, les conditions où se trouvent les Catalans d'Espagne ne sont pas les mêmes que pour nous ; nous devons tenir compte de tout leur passé historique, de l'éclat de leur ancienne littérature, des destinées mêmes de leur idiome, toujours parlé par le peuple en dépit des efforts pour le proscrire, de la situation économique et politique enfin, si grave et si importante pour des esprits catalans. Il faut donc le reconnaître, une renaissance littéraire et artistique était beaucoup plus facile à réaliser dans ce pays, d'ailleurs plus étendu que le nôtre et possédant une très grande ville comme Barcelone, qui devait prendre la tête du mouvement et assurer ainsi le succès de la cause.

Mais, sans vouloir commettre la sottise de nous comparer à ce point de vue aux Catalans d'Espagne, il est bien certain cependant que dans notre petite sphère nous pouvons faire beaucoup. Et voyez : si l'on met à part tous les éléments que nous venons d'énumérer, notre situation est bien à peu près la même que celle de la Catalogne dans la première moitié du XIXe siècle, c'est-à-dire au moment où commença la Renaissance. Relisez la préface écrite par Rubió y Ors pour la première édition de son *Gayter del Llobregat*, publié, comme vous savez, en 1841. Ce poète, qui prit une si grande part à l'œuvre de la Renaissance, parle dans sa préface de la honteuse et criminelle indifférence de ses compatriotes pour tout ce qui intéresse la Catalogne, de leur ingratitude à l'égard de leurs ancêtres et de leur pays, dont ils n'osent plus parler la langue, cette vieille et admirable langue qui, malheureusement, dit-il, se perd de jour en jour bien qu'elle soit comme une table de marbre où sont gravées les gloires catalanes. « Mais cela ne durera pas, » ajoute-t-il. Et cela n'a point duré, en effet. Quel chemin parcouru depuis ce temps-là !

Ce que les Catalans d'Espagne ont réussi à faire pour leur pays, entreprenez donc de le faire pour le vôtre. N'avez-vous pas déjà dans quelques provinces françaises d'illustres devanciers : Jasmin, Mistral, Roumanille, Aubanel, Fourès, et les nombreux représentants de la Gascogne, de la Provence ou du Languedoc littéraires? Aujourd'hui même les occitans Prosper Estieu et Antonin Perbosc ne vous montrent-ils pas encore la route à suivre ? Tous ces poètes ont protesté contre la vulgarisation, l'abâtardissement de leur langue, et le mauvais usage qu'on en faisait. Tous l'ont voulue noble et belle, tous se sont efforcés de l'élever au rang de langue littéraire, de lui rendre sa dignité, de la ramener enfin à son génie primitif... Il est bon de méditer de pareils exemples. Que l'année 1907 soit donc le signal d'un réveil poétique du Roussillon et marque l'avènement définitif de notre dialecte à l'histoire des littératures régionales.

❖

Vous devrez pour cela, — et ce ne sera pas la partie la plus aisée de votre tâche, — faire une langue poétique capable de rendre des abstractions. Une poésie qui ne porterait que sur des choses concrètes et ne sortirait pour ainsi dire pas du monde matériel, ou

qui tournerait toujours dans le même cercle des petites pensées vulgaires et plates, des sentiments devenus prosaïques à force d'être chantés de tous, serait-elle digne du grand nom de poésie ? Il ne suffira pas qu'elle soit souriante, aimable, familière ; il la faudra aussi grave, songeuse, méditative. En elle doit s'exprimer tout l'homme : or pourrait-il s'y exprimer tout entier si elle ne disposait pas des termes qui traduisent les idées générales ? Une langue n'est véritablement une langue qu'à la condition d'être pour l'esprit de l'homme un moyen d'expression souple et parfait. Je ne me cache point les difficultés qu'il sera nécessaire de vaincre pour combler tous ces vides, donner à notre langue ce qui lui manque encore, et l'adapter enfin à ce genre de poésie que vous rêvez de réaliser. Et cependant je ne me décourage pas.

Je ne me décourage pas en songeant que les Catalans d'Espagne, déjà, durent se livrer à un pareil travail de reconstitution, furent obligés de retrouver certains termes disparus et indispensables pour les restituer à la langue qui les possédait jadis, et de la débarrasser des castillanismes dont elle s'était vue envahie peu à peu. Quand une langue cesse pendant un certain temps d'être une langue littéraire et un instrument de culture, quand une langue ne concourt avec d'autres instruments de l'activité sociale qu'à la satisfaction des besoins matériels, elle peut s'enrichir dans un sens, mais elle s'appauvrit de l'autre, car si elle gagne peut-être en expressions pittoresques, elle perd certainement en vocables abstraits. Bientôt donc un immense domaine lui est interdit : le domaine de la pensée. Pour qu'elle y puisse pénétrer à nouveau, il lui faut reconquérir ses qualités primitives. C'est ce qu'ont bien senti les Catalans d'Espagne dans leurs légitimes ambitions littéraires.

Mais comment concilier ces deux choses assez difficilement conciliables à première vue ; une langue poétique qui permette les nuances de pensée et de sentiment et une langue qui soit accessible à tout le monde ?

La Renaissance catalane eut une première fois déjà, il y a plus de vingt ans, son contre-coup dans le Roussillon, y suscitant l'éclosion d'un certain nombre d'œuvres poétiques. Vous avez tous sur les lèvres les noms de nos meilleurs poètes. Nous devons à quelques-uns d'entre eux des pièces tout à fait remarquables.

Ce fut un bel élan, on s'en souvient encore chez nous. Les Catalans d'Espagne, eux-mêmes, accoururent pour encourager nos poètes... Pourquoi ce mouvement s'arrêta-t-il soudain ? Pourquoi depuis ce temps-là notre muse garde-t-elle le silence ? L'enthousiasme était grand cependant, à en juger par toutes ces œuvres dont les préfaces étaient comme autant de manifestes, et les inoubliables fêtes de Banyuls-sur-Mer. Comment tous ces nobles essais portaient-ils en eux des germes de mort, et pourquoi tant de généreux efforts ne furent-ils pas récompensés ? Il faut croire, hélas ! que cet arrêt dans la production, et, disons le mot, cet insuccès, sont dûs à deux causes principales que nous devons signaler tout de suite : l'indifférence du public devant une poésie souvent inaccessible, le mauvais goût encouragé et entretenu chez lui par la vogue des genres inférieurs.

Il est, en effet, deux dangers opposés que ne surent malheureusement pas éviter toujours vos prédécesseurs: l'archaïsme et le patois. Ils se partagèrent ainsi en deux camps. Les premiers demeurèrent inintelligibles pour la plus grande partie du public roussillonnais ; mais leur effort était infiniment louable : ils voulaient remonter pour ainsi dire vers la source, vers la classique langue catalane ; et peut-être avec plus de patience et quelques concessions au goût du jour auraient-ils pu réussir entièrement. Les autres, soucieux de popularité, ne reconnaissant et n'employant que l'actuel idiome avec tous les termes qui le déshonorent, ne furent pas loin de se mettre d'eux-mêmes hors du véritable catalan, et, malgré leurs bonnes intentions et des qualités extrêmement précieuses, jetèrent un fâcheux discrédit sur la poésie roussillonnaise. C'est à la limite exacte des deux écoles que vous devez établir la vôtre aujourd'hui.

Lisez les meilleurs poètes contemporains de la Catalogne espagnole ; étudiez de près toutes leurs œuvres. Choisissez avec soin dans leur vocabulaire des termes que tous vos compatriotes n'aient pas trop de peine à comprendre.

Si vous renoncez à imposer d'un seul coup au public une langue nouvelle et difficile, si par des essais répétés, prudents et habiles, vous introduisez petit à petit dans votre langue les expressions dont elle a besoin, si vous savez rendre ces expressions sympathiques et familières à vos lecteurs, si en un mot dans leur choix comme dans leur emploi vous obéissez à la double préoccupation de la correction

et de la clarté, vous serez suivis de la foule et en recevrez les encouragements les plus chaleureux. Tout cela, nous le répétons, va exiger de vous beaucoup de travail : vous tâtonnerez longuement avant d'avoir atteint le but, avant d'avoir réalisé cet idéal. Mais votre amour de la poésie et de la langue catalanes, comme la certitude de la réussite, seront là, s'il le faut, pour entretenir votre belle ardeur.

Et maintenant nous ne vous étonnerons pas si nous vous disons que la question orthographique nous semble devoir jouer en tout ceci un rôle très important. Vous n'hésiterez pas, nous en sommes convaincus à rejeter l'orthographe phonétique qui a fait déjà tant de mal à la poésie catalane roussillonnaise, et n'accepterez qu'une orthographe conforme à la tradition et à l'étymologie. Il ne sera pas difficile, croyez-le bien, d'y habituer le public.

Comment certains ont-ils pu en douter jusqu'ici ?... Mais vous nous permettrez de ne pas insister plus longuement à ce sujet. Nous pourrons reparler un jour de tout cela, comme aussi des moyens d'assurer dans le Roussillon la popularité de la nouvelle poésie. La *Revue Catalane* que nous venons de fonder nous permettra de discuter la question, et, nous osons l'espérer, de nous entendre sur tous les points.

D'ailleurs, la *Société d'Etudes Catalanes* que nous avons également fondée et dont cette revue est l'organe, n'a-t-elle pas précisément pour mission, en même temps que de répandre et d'entretenir chez nous le goût des choses catalanes, de fixer dans la mesure du possible à la façon d'une Académie, le vocabulaire, la syntaxe, l'orthographe et même la métrique ? C'est par ses efforts et les vôtres combinés que nous arriverons petit à petit à éliminer de notre langue (nous ne pouvons viser, bien entendu, pour l'instant, que la langue littéraire) tous les gallicismes qui l'encombrent et la prostituent. Nous lui restituerons sa pureté première. Nous la réhabiliterons, et lui rendrons les honneurs auxquels elle a droit. La Catalogne ne pourra que reconnaître pour sa fille une langue si conforme au génie catalan. Ce sera là une œuvre saine et féconde, qui portera l'allégresse au cœur des vrais Roussillonnais... D'autres viendront après nous, et reprendront notre tâche à l'endroit où nous l'aurons laissée. Mais ils ne sauraient le faire avec plus de respect, d'amour et de sollicitude que nous n'en apportons nous-mêmes dans cette œuvre de restauration.

❖

Et maintenant, poètes, à vous de chanter ! Que votre voix harmonieuse monte vers le ciel de Roussillon. Vous êtes sur une terre merveilleuse qui favorise l'inspiration et la sollicite même. Donnez, donnez des preuves nouvelles des qualités poétiques de la langue qui en est sortie. On vous a jeté un défi en disant que les Muses n'aiment pas notre catalan et que ses rudes sonorités les effarouchent. Ce défi, vous devez le relever, comme l'ont relevé déjà nos frères de Barcelone, de Valence, des Iles Baléares et même d'Alguer... Ouvrez toute grande votre fenêtre à l'air pur de notre Roussillon, à la lumière qui baigne nos campagnes, aux rustiques parfums venus des mille plantes odorantes dont se couvrent nos cimes radieuses... Un spectacle sans pareil s'offre à votre vue : le Canigou dresse dans le lointain sa masse imposante. Qu'il soit votre symbole, votre signe de ralliement, et que le souvenir du grand poète qui l'a si magnifiquement chanté vous réconforte aux heures de doute, et soutienne jusqu'au bout votre souffle et votre inspiration.

Jean Amade.

N. B. — Je tiens à remercier ici les écrivains catalans qui ont eu l'amabilité de m'envoyer leurs livres et de m'adresser d'affectueuses et réconfortantes lettres : Narcís Oller, Joaquim Ruyra, Raymon Casellas, Victor Catalá, Mossen Alcover, Joan Maragall, Mossen Costa, Joseph Aladern, etc. Je ne manquerai pas de parler ici de leurs œuvres, quand le moment sera venu. C'est toujours avec le plus grand plaisir et le plus vif intérêt que je rendrai compte des volumes qu'on voudra bien me faire parvenir. J. A.

L'ART RÉGIONAL

Pour la F. M.

L'art sera régional ; il y tend de plus en plus, et c'est par là que disparaîtra cet art centralisé, officiel et convenu qui, depuis si longtemps, égare tant d'artistes. Tout au moins, les traditions changeant avec les régions, il y aura plus de variété dans les œuvres courantes. Ces traditions aussi étant adéquates aux pays qui les voient éclore,

les œuvres, à la naissance desquelles elles présideront, refléteront plus précisément la personnalité d'une race.

On ne comprend bien, on ne pénètre bien que la vie de sa terre. De même qu'un étranger ne saisit pas pleinement toutes les fines nuances de notre langue malgré qu'il l'ait cultivée et la possède, il ne peut pas sentir non plus l'âme des hommes qui la parlent.

C'est en pénétrant profondément dans l'âme d'un peuple qu'un artiste peut en extraire l'essence, en dégager la poésie, en fixer le caractère. Mais il ne pourra se guider dans ces profondeurs que s'il porte dans son sang l'instinct qui doit le conduire.

Comme beaucoup d'artistes illustrateurs qui voyagent et sont uniquement intéressés par l'extérieur des choses et des hommes, les nôtres ne voient dans la race catalane que le côté pittoresque. Bien que nés sur nos bords merveilleux, ils n'en respirèrent pas le parfum particulier qui s'en dégage. Ils s'en éloignèrent dès l'enfance et assouplirent leur habileté native à des formules qu'on leur imposa. Ils perdirent tout caractère et dénaturèrent leur esprit à ce point qu'il leur fut impossible de voir dans leur propre race ou qu'ils la regardèrent comme des étrangers. Ils n'en virent que le pittoresque du costume. Ils firent un homme avec une barretina et des espadrilles et se figurèrent avoir fait un catalan.

Connaissez-vous ces revues de théâtre qui reproduisent de magnifiques photographies d'acteurs dans leur costume de scène. Avez-vous observé ces personnages vêtus comme aux temps de Henri III. Le costume est exact, parfait, magnifique. Mais comparez ces seigneurs et ces dames aux portraits de Clouet et vous verrez alors l'impersonnel et le ridicule de ces accoutrements de commande.

C'est une preuve que la seule exactitude ne donne pas l'impression de la vérité. Ce n'est pas avec des documents qu'on fait une œuvre d'art, qu'on fixe l'esprit des choses et l'âme des hommes ; c'est avec des sentiments : c'est en pétrissant son esprit avec l'esprit de ces choses, c'est en faisant pénétrer dans son âme, l'âme de ces hommes.

Notre merveilleux pays, si varié dans ses aspects et dans le caractère de ses habitants, est une mine d'une incroyable richesse. Ceux que poursuit l'impérieux désir de fixer un moment de la vie éternelle y pourraient trouver des impressions d'une haute personnalité. Mais encore, chose difficile, faut-il dégager cette personnalité. Nul n'aura le pouvoir d'y parvenir s'il ne puise la force nécessaire

au contact du sol qui engendra la race dont il est le rejeton. Les Grecs, qui ont tant dit, ont peut-être voulu fixer une part de cette vérité dans la légende d'Antée.

Certains de nos littérateurs Roussillonnais ont cependant quelque peu deviné l'âme de notre peuple, mais ils n'y pénétrèrent jamais très profondément. Ils s'en tinrent toujours aux manifestations extérieures de la vie et les fixèrent petitement, n'y cherchant que le rire. Ces écrivains, presque toujours privilégiés de la fortune, observèrent, seulement, dans leurs rapports lointains avec les hommes de la terre, fermiers ou serviteurs, les actes superficiels de l'existence vers lesquels les portait leur plaisir. Leurs récits, leurs contes ou leurs poésies ne sont remplis que de repas de *festa major* de danses, de barals et d'histoires égrillardes, qu'ils se plaisaient à faire raconter aux vieux.

Leur vie de citadins distraits, en leur séjour loin du pays, les empêcha de pénétrer plus avant dans les profondeurs de l'âme catalane.

Mais devant ce que les écrivains ont côtoyé, les peintres et les sculpteurs passèrent indifférents. A part peut-être Terrus, et quelquefois Maillol, aucun n'a essayé de dégager le magnifique caractère plastique de notre race ; aucun n'a compris et fixé la voluptueuse beauté de nos horizons.

Il est délicat de donner des exemples dans notre petit pays où la critique sincère est souvent regardée d'un œil méfiant. Les lecteurs chez lesquels ces lignes éveilleront quelque curiosité, n'auront qu'à regarder autour d'eux : ils verront combien nos artistes ont peu de race.

Mais si la critique est difficile, on ne court, en revanche, aucun risque à louer. Je ne le fais d'ailleurs que pour mieux me faire comprendre.

Les amateurs ont certainement le souvenir de ce buste de vieille femme que Maillol fit figurer dans une des expositions organisées par quelques artistes du Roussillon. Le musée de Perpignan méprisa ce buste, car nul n'est prophète dans son pays ; il eut tort. Il eut tort parce que c'était une œuvre très haute et vraiment catalane. Toutes les vieilles que nous voyons dans nos villages, assises sur leur porte en été, autour du feu l'hiver ; toutes ces vieilles épaves de la vie de notre peuple ; tout cela parlait dans cette tête calme et immuable aux yeux éteints.

Les temps viendront où les hommes prendront conscience d'eux-mêmes ; ils détourneront les yeux de la mode et les porteront sur la grande nature. Alors l'art se régionalisera fatalement et la beauté ne fera qu'y gagner.

Au lieu de perdre leur temps et leur talent à des études dites classiques, au lieu de s'user dans l'imitation d'un art français qu'ils ne sentent pas et ne peuvent sentir, nos artistes feraient mieux de parcourir nos montagnes, nos plaines et nos plages, d'en aspirer la grandiose beauté. Ils nous charmeraient avec plus de certitude et ajouteraient bien plus à la gloire de l'art français avec une parcelle de vérité catalane qu'avec toute leur science d'hommes habiles à pasticher un art né par delà les monts.

Gustave Violet.

EPITHALAM

AB MOTIU DEL CASAMENT DE LA SENYORA
BLANCA VERGÈS DE RICAUDY
AB AL SENYOR EDMOND DONNEZAN.
28 DE NOVEMBRE 1906

Quam pulchra es, amica mea, quam pulchra es ! Oculi tui columbarum, absque eo quod intrinsecus latet !
(Cántich dels cántichs, IV.)

En dilectus meus loquitur mihi... Dilectus meus mihi et ego illi.
(Ibid., II.)

L'Espós

Per sempre sía benehída
L'hora hont, entrallassat lo cor,
Lo *si* qu'ha lligat nostra vída
Nos sem donat, ferits d'amor.
Mes, ó ma dolsa colometa,
Que vol dir lo teu mut mirar ?
Perqué 'm négas ta rialleta ?
Y perqué à mos cants tos cants no barrejar ?

L'Esposa

Perdóna, amich, jo somiava...
Las campanas de Sant-Joan
No trillejan donchs mes? Pensava,
Pensava à ma ditxa tant gran.
Horas de goig qu'aneu depressa!
L'anell que m'has posat al dit,
Ab sos raigs ton amor me vessa:
Mon jurament etern hi veurás sempre escrit.

L'Espós

La perla hermosa y triada
Qu'envejaba 'l rey Salomo;
La dona forta y tant preuhada,
Sabi de fets y de sermo;
Lo balsem que adorm las penas;
La flor qu'encanta ab son color;
Lo llas de volgudas cadenas:
Tot he trobat en tú, ó lo meu rich tresor!

L'Esposa

Tu ets l'estrella que me guía,
La llum de mos ulls encisats;
La font de ma pura alegría,
Y'l cel de mas felicitats:
Qual l'eura que se engarrápa
Al aybre altiu y ufanós,
M'he penjada à ton coll, y guápa
Y amorosa 'm veus, ó dolcissim espós.

L'Espós

Quan trist, ma vista s'enmiralla
En ta mirada hont riu lo sol,
Me reviscola ta rialla...
Y mon esprit pren un nou vol.
Y si, percás, mon cor me falta,
Si, cara avall, rájan mos plors,
Ton bès los aixúga sens falta,
Y tos angelichs cants atúdan mos dolors.

L'Esposa

Oh! deixam somiar dormida!
En éxtasis víurer de tú...
Febrosa, ma boca à tots crída:
— Mon goig no l'ha gosat ningú!
Be'm puch dir jo la Sulamita,
Prenda del únich estimat:
Fillas de Sion, sens suspita,
Ab veu clara alabeu mon sort afortunat!

DUO

L'Espós

Reyna adorada,
Junts al altar,
Joya estimada,
Anem pregar.
Com aquest dia
Hont nos hem dat,
Ab alegría
Lo *si* sagrat;
Nostra promesa
Ab nou anhel,
Nostra tendresa
Durem al cel.

L'Esposa

Enamorada
Vull proclamar
La fé sagrada
Que't vinch te dar.
Ab desmasía
He jo pohat,
O ánima mía,
Al teu costat,
La llimpiesa
D'amor fidel
Y la dolcesa
De rius de mel.

PREGARIA

L'Espós

Eixa flor de tanta fragrancia,
O Deu, que creháres per mi,
Deixam la olorar sens ansia
Fins à la meva ultima fi!

L'Esposa

Eix cor que ab nova constancia
Veuré sempre amorós s'obrir,
O Deu, t'ho demani ab instancia,
Ab ell vull viure, ab ell morir!

Lo Pastorellet de la Vall d'Arles.

Le Catalan à l'École

Doit-on introduire le catalan dans les écoles? Comment et à quel moment doit se faire cette introduction? telles sont les questions que je me propose d'examiner.

La *Revue Catalane* n'est assurément pas une revue pédagogique, et certains se demanderont, sans doute, si la prose du modeste instituteur que je suis ne se sera pas quelque peu égarée dans ces colonnes, parmi les travaux d'érudition de mes distingués confrères.

Je crois, au contraire, que mon article est fort bien à sa place dans notre *Revue Catalane* qui est, avant tout, un organe régionaliste et, comme tel, le défenseur le mieux qualifié de notre langue régionale.

Or, lorsqu'il s'agit de défendre une langue — de la sauver, devrais-je dire — n'est-ce pas tout d'abord, aux enfants qu'il faut songer? N'est-ce pas aux jeunes générations roussillonnaises qu'il faut dire : votre langue maternelle est une langue qui a ses règles, sa syntaxe, sa prononciation particulière, sa littérature, une littérature remarquable? C'est la langue que parlent vos pères et qu'ont parlée vos aïeux. La délaisser, serait une sottise ; la mépriser, serait un crime.

« Qui no estima la llengua dels pares mereix esser mut » a dit le catalan Francesch Bartrina. « Il y aurait d'ailleurs du danger, a écrit, de son côté, l'illustre philologue Michel Bréal, à inspirer aux enfants du mépris pour la langue populaire ; il y a là une question de respect et, pour ainsi dire, de moralité. Dans bien des cas, on peut se servir des patois pour enseigner le français d'une manière intéressante. »

❖

Voilà donc le grand mot lâché : *on peut* se servir du catalan pour enseigner le français d'une manière intéressante.

S'il en est ainsi, dira-t-on, il faut l'introduire dans les écoles, et refaire les règlements et les programmes qui ne le permettent pas.

C'est ici que je veux faire intervenir les félibres et les régionalistes, puis les maîtres en pédagogie et enfin l'administration universitaire elle-même.

Les félibres, enthousiastes toujours, et jamais découragés devant l'immensité de la tâche à accomplir, font chorus avec les philologues, et, plus impatients, ils demandent à grands cris, que les dialectes provinciaux soient inscrits dans les programmes d'enseignement.

Dans la fièvre de leur enthousiasme, ils se figurent que leurs désirs seront bientôt des réalités. Habitués à voir les choses en poètes, ils croient même, très sincèrement, qu'un jour viendra où les instituteurs provençaux pourront faire leur classe en provençal, les roussillonnais en catalan, etc. Rêves de poètes que tout cela !!!

Pour bien montrer l'état d'esprit dans lequel se trouvent les félibres, je vais emprunter à l'un d'entre eux — et non des moindres — M. André Sourreil, de l'Escolo Moundino, un passage d'un article remarquable publié dans une revue languedocienne « La Terre d'Oc », article où l'auteur se montre cependant un peu trop affirmatif au point de vue pédagogique :

« Pour la plupart des enfants du peuple de chez nous, la langue d'Oc est la langue naturelle, la seule qu'ils connaissent, lorsqu'ils arrivent à l'école primaire.

« Que vont faire les enfants à l'école primaire ? Apprendre le français et recevoir un embryon d'instruction.

« Or, comment procède-t-on d'une façon générale, pour l'enseignement d'une langue étrangère ? (1) Est-ce que, de but en blanc, on donne cet enseignement en la langue qu'il s'agit de faire apprendre ? Est-ce que, de prime abord, les professeurs chargés d'enseigner à des Français, par exemple, le latin, l'anglais, l'allemand ou l'espagnol, s'expriment avec leurs élèves en latin, anglais, allemand ou espagnol ? Non, pour donner les notions de ces diverses langues, ils utilisent celle que connaît déjà l'élève, c'est-à-dire le français — en l'espèce — et nous ne sachions pas que l'on ait eu à s'en plaindre.

« Alors, pourquoi agir différemment pour apprendre le français aux jeunes occitans ? On en cherche vainement les motifs, ailleurs

(1) L'auteur exagère évidemment, car le français ne saurait être une langue étrangère pour des Français.

que dans cette loi de l'ineptie dont nos bureaucrates parisiens, légiféreurs et règlementateurs-nés, semblent être les esclaves forcenés ou, tout au moins, les serviteurs par trop bénévoles.

« Donc, l'utilisation de la langue d'Oc pour l'enseignement du français aux enfants du pays d'Oc semble un procédé pédagogique très rationnel, en même temps que très pratique ».

Le morceau valait la peine d'être cité, car il constitue, selon moi, une véritable hérésie pédagogique. On le verra d'ailleurs par la suite.

Mais l'auteur va plus loin. Lorsqu'il parle de l'embryon d'instruction que les enfants du peuple vont chercher à l'école primaire, il affirme, en homme convaincu, que si « le maître, s'exprimant en langue d'Oc et non en français avait appris à lire et à écrire aux élèves en cette même langue d'Oc, ces derniers, *comprenant, alors, plus facilement,* auraient progressé plus rapidement ».

Notre confrère va même jusqu'à désirer que les enfants du peuple complètent leur connaissance de la langue maternelle de telle sorte qu'ils puissent « goûter intégralement, grâce à elle, la beauté des œuvres que les écrivains et les penseurs de leur race offriraient en pâture à leur intellectualité particulièrement vive et apte à la compréhension de tout ce qui est grand et noble, et élève les âmes au-dessus des trivialités de l'existence ou des vulgarités bourgeoises et parisiennes. »

Vous avez bien compris, n'est-ce pas ? L'enfant du *peuple,* à l'école *primaire,* doit pouvoir goûter les beautés de la littérature occitane, pendant qu'au *collège,* le fils du *bourgeois,* n'ayant pu — le malheureux ! — les goûter comme son camarade « privilégié », sera obligé de se contenter, quoique occitan, lui aussi, des beautés de la littérature française. Nous serions donc encore une fois, et par la volonté des félibres, acculés aux deux France ?...

Non ; sérieusement, cette théorie-là ne peut pas être soutenue. Si nous descendons des sphères éthérées où l'imagination des poètes se plaît à nous transporter et si nous regardons la réalité, nous constaterons que les enfants de France, ayant les mêmes droits à l'instruction, doivent pouvoir goûter les mêmes beautés.

Reconnaissons : 1° qu'il serait souverainement injuste de faire profiter les enfants du peuple seuls des beautés de la litttérature occitane ; 2° que le fait de ne pas faire goûter ces beautés aux enfants de la bourgeoisie constituerait une sorte de mépris vis-à-vis

de la langue que nous avons la prétention de défendre ; 3° que priver des beautés de la langue et de la littérature françaises, nos pauvres enfants du peuple — aussi bons français que les enfants de la bourgeoisie — serait une drôle de façon de concevoir l'égalité des enfants devant l'Instruction, à laquelle nous attachons, nous instituteurs, une grande importance au point de vue social, et que le Parlement votera bientôt, grâce aux efforts incessants de nos Associations professionnelles.

Les régionalistes — et quand je dis régionalistes, j'entends par là seulement ceux d'entre nous qui exagèrent, ou, si vous voulez, qui sont un peu de Marseille — les régionalistes, dis-je, très ferrés peut-être en matière d'organisation administrative, mais moins compétents cependant en matière pédagogique, font naturellement chorus, eux-aussi, avec les félibres et les philologues.

Il n'y a rien là qui puisse nous émouvoir et mieux vaut certainement examiner tout de suite ce que pensent les gens réellement compétents, c'est-à-dire les gens du métier, les pédagogues euxmêmes.

Or, précisément, ceux-ci ne s'entendent pas et il existe parmi eux deux courants contraires qui croient, l'un comme l'autre, avoir trouvé la meilleure façon d'appliquer le principe pédagogique fondamental : aller du connu à l'inconnu.

Certains pédagogues, en effet, prétendent que, si les enfants de nos régions occitanes arrivent à l'école connaissant seulement leur idiome local, il faut, si l'on veut être logique, leur enseigner le français au moyen de cet idiome. Ils basent leur prétention sur le fameux principe pédagogique qui veut que, dans tout enseignement, on aille toujours du *connu* à l'*inconnu*.

Ceux qui parlent ainsi voudraient conserver lesi diomes régionaux, d'abord parce qu'ils comprennent le grand vide que causerait leur disparition et ensuite, et surtout, parce que, d'après eux, l'utilité de ces idiomes pour l'enseignement du français est incontestable.

D'autres, au contraire, prétendent que l'idiome local est une quantité négligeable et qu'il faut enseigner le français par la méthode directe ou maternelle qui consiste à aller *directement* de l'idée c'est-à-dire de la vue de l'objet (connu) au nom français (inconnu) et de l'action (connu) au verbe qui l'exprime (inconnu).

En procédant ainsi, disent-ils, on imite la mère qui apprend à parler à son enfant et l'on applique réellement le principe péda-

gogique « du *connu* à *l'inconnu* », tandis qu'au contraire, si l'on va de l'idée au mot catalan pour arriver enfin au mot français, on impose à l'élève un travail — toujours pénible — de traduction. Pourquoi par exemple dire aux élèves que *cadira* se traduit par chaise, *tap* par bouchon et *tapar* par boucher, lorsqu'il est si facile de faire devant eux, en parlant, l'action de boucher une bouteille et de leur montrer, en les nommant, une chaise et un bouchon ?

Par cette méthode on apprend à *penser en français* et l'on évite, pour plus tard, les catalanismes dans les compositions françaises.

De plus, ajoutent nos pédagogues, partisans de la méthode directe, ne sommes-nous pas tous Français ? et notre langue n'est-elle pas la langue française ? A quoi bon, alors, vouloir sauver des idiomes locaux qui se meurent et qui n'existeront bientôt, il faut l'espérer, qu'à l'état de souvenir ? Les Français sont malheureusement trop divisés. Pourquoi vouloir encore la confusion des langues ?

« Ceux qui parlent ainsi — et je les plains — étrangers à ce noble et saint amour du langage maternel, ou mus par un scrupule exagéré de leur patriotisme, voudraient proscrire au nom de notre unité politique en danger, le culte pieux et inoffensif du verbe local » (1).

❖

Il n'est donc pas vrai, comme le disait dernièrement Remo dans le journal *La Dépêche de Toulouse*, que « les pédagogues contemporains se montrent, maintenant, unanimes à estimer qu'il y a tout profit à demeurer bilingue, l'idiome maternel aidant à une assimilation meilleure de la langue aujourd'hui devenue commune à tous les Français. »

Voyons maintenant l'attitude de l'administration universitaire.

Nous dirons tout de suite qu'elle ne s'est pas prononcée pour la conservation des idiomes régionaux ; et cela se conçoit très bien. Un gouvernement centralisateur peut-il reconnaître officiellement d'autres langues que la langue officielle ? Je ne le crois pas.

Cependant c'est d'un acte administratif, c'est d'une circulaire du ministre de l'Instruction publique que nous pourrons tirer des conclusions utiles dans la question qui nous occupe.

(1.) De Berluc-Pérussis, *Revue des Langues romanes.*

(A suivre.) Louis Pastre.

HISTOIRE LOCALE

La *Revue Catalane* publiera sous ce titre les monographies communales intéressantes qui lui seront adressées, et un tirage à part sera offert aux auteurs (décision du Conseil d'Administration du 11 octobre 1906).

Nous faisons appel aux instituteurs et aux secrétaires de mairie qui, ayant constamment les archives à leur disposition, sont les mieux placés pour faire les travaux de ce genre.

Nous devons cependant faire remarquer que pour avoir le droit de présenter un travail quelconque au Comité de rédaction de la Revue, il faut d'abord se faire inscrire comme membre de la Société d'Etudes Catalanes.

C'est M. l'abbé Gibrat, curé de Passa, qui ouvre la série par ses intéressantes « Notes historiques sur la commune et la paroisse de Tresserre ».

NOTES HISTORIQUES
sur la Commune & la Paroisse
DE TRESSERRA

Vers la fin du mois de septembre 1905, j'eus la bonne fortune de visiter, avec des amis, les ravines de Saint-Luc et le vaste plateau dénommé *Pla del Rey*. C'est là que l'armée française et l'armée espagnole accomplirent des prodiges de valeur en 1793. On voit encore les restes de ces redoutes formidables qui coûtèrent la vie à tant de soldats.

Nous errions depuis des heures. Une soif ardente nous dévorait.

Là, au détour d'un sentier épineux, nous rencontrons un jeune pâtre :

— Pourriez-vous nous indiquer une source, gentil berger ?

— Parfaitement. Elle n'est pas loin.

Il nous conduit dans un vallon bien clair, enfoui au sein de plusieurs collinettes boisées et vertes. Puis, désignant un bosquet de grenadiers sauvages :

— C'est ici, dit-il.

En effet, de la cassure d'un roc sur le bec d'un vieux roseau verdi, sourdait un mince filet de cristal. Un figuier majestueux surplombait la source, et cet arbre portait des figues luisantes, mordorées.

Ce petit coin de terre était vraiment délicieux.

Quelques minutes après, j'entrais à Tresserra. Ce village situé à l'extrême lisière du canton de Thuir dont il fait partie, est gai et pimpant. Assis sur une colline fertile et ensoleillée, en face de Banyuls-dels-Aspres, non loin de la route nationale, il appartient au territoire roussillonnais connu sous le nom d'*Aspra*.

Cette localité est ancienne.

CHAPITRE Ier

Tresserra depuis 959 jusqu'à 1330.

Le 11 des calendes d'avril 959, Ailo, femme consacrée à Dieu, et ses fils Durand, prêtre, et Sesemond, diacre, donnent à l'Église d'Elne tout leur alleu de Saint-Félix en Roussillon avec les eaux, moulins et aqueducs dont les donateurs retiennent la jouissance pendant leur vie à la charge d'une redevance de 10 muids de vin. De plus, cette donation est faite à condition qu'Ailo et ses fils jouiront de la paroisse de Tresserra et de l'église de Saint-Saturnin, qui y est bâtie, avec les dîmes, prémices et offrandes (1).

Il est question ici de l'église primitive qui occupe le fond de la nef actuelle. L'autel principal et unique était placé devant la porte d'entrée. Il suffit d'examiner les lieux pour reconnaître ce fait. C'est dans cette église, à dimensions restreintes, que se réunissaient les fidèles de la paroisse de Tresserra. Celle-ci est signalée à partir du XIe siècle. Plusieurs actes de donations la mentionnent clairement.

En 1138, Malsemada de Tatzo et ses enfants offrent à la Milice du Temple l'honneur qu'ils possèdent dans la paroisse de Saint-Saturnin de Tresserra (2).

Nouvelle donation à la Milice du Temple faite en 1140. Albert *de Campo Magno* et ses fils Pons et Bernard cèdent l'alleu qu'ils ont dans l'Evêché d'Elne. Cet alleu était situé à l'endroit vulgairement appelé *Cirsanum* et compris dans les terroirs de Villamulaca, de Passa, de *Tresserra*, de Candell, d'Anyls et de Trouillas (3).

A son tour, Guillaume de Montesquieu lègue en 1214 à la Milice

(1) Alart, *Cart. rouss. ms.*, t. VII, p. 193.

(2) Ego Malsemada de Tacione et filii mei donamus Deo et Miliciæ Templi honorem quem habemus in parrochia Sancti Saturnini de Tresserra. — *Cartulaire du Temple*, f° 133 r°.

(3) Ego Bernardus Albertus de Campo Magno et filii mei Poncius et Bernardus donamus Miliciæ de Templo nostrum alodium in episcopatu Elenensi, in termino quod vocant *Cirsanum* et in Villam Mulacham et in Paciano et in *Tresserra* et in Candell et in Agnils et in Troliars. — *Cartulaire du Temple*, f° 57 v°.

du Temple la troisième partie de la dîme qu'il retirait dans la paroisse de Saint-Saturnin de Tresserra (1).

Vers la fin du XIIIe siècle, Dalmau de Banyuls livre à Pierre Julien, de Tresserra, neuf pièces de terre qui se trouvent dans les limites de la paroisse de Saint-Saturnin (2).

Un curé de cette paroisse se montre en novembre 1322. Il s'appelle Raymond Auriol. Guillaume Petri, curé de l'église d'Anyls, reconnaît lui devoir une certaine somme (3).

CHAPITRE II

Le roi a des revenus à Tresserra. — La baronnie de Tresserra existait en 1395

Dans la criée faite en 1330 pour la ferme des droits du roi Jacques II de Majorque nous trouvons les revenus royaux de Tresserra (4).

Ainsi, peu de temps après, l'université séculière de Tresserra figure parmi les universités des localités qui avaient des obligations à la Curie du vicaire de Roussillon et Vallespir *« rationi albergue domini regis »*. Tresserra est taxé pour la somme de 20 sous. Ceci se passait en 1357 (5).

L'année suivante, Raymond Sartoris, *« rector ecclesiæ B^æ M^æ del Royre »*, lègue 2 sous à l'œuvre, c'est-à-dire à la Fabrique *« operi »* de Saint-Saturnin de Tresserra (6). Pierre Natal, originaire du Boulou, desservait alors la paroisse de Tresserra. Il prête une somme assez importante le 12 octobre 1358 (7).

Le village de Tresserra n'avait pas une population bien grande. Il comptait 16 feux en 1359 (8).

La création du batlle de Tresserra appartenait au Roi. Aussi, le 11 mars 1387, G. Miro, procureur royal, reconnaissant que la

(1) Ego Guillemus de Monte Esquino dimito Miliciæ de Templo totam terciam partem decimæ quam habeo in parrochia Sancti Saturnini de Tresserra. — *Cartulaire du Temple*, f° 9 r°.

(2) Ego Dalmacius de Baynullis trado tibi Petro Juliani de Tresserra novem pecias terræ quæ sunt in terminis Sancti Saturnini de Tresserra. — Alart, *Cart. rouss. ms.* t. VII, p. 573.

(3) Ego Guillemus Petri, rector ecclesiæ de Agnillis, debeo Raymundo Aurioli, rectori ecclesiæ de Tresserra... — Alart, *Cart. rouss. ms.*, t. P, p. 212.

(4) Arch. départ., B. 24.

(5) Nota quod omnes universitates locorum infrascriptorum sunt obligatæ Curiæ d^ni vicarii Rossilionis et Valesperii ratione albergue domini regis... universitas de Tresserra xx sol. *Liber stillorum*, B. 346.

(6) Ego Raymundus Sartoris, rector ecclesiæ Beatæ Mariæ del Royre, lego operi Sancti Saturnini de Tresserra duos solidos. — Alart, *Cart. rouss. ms.*, t. XVII, p. 249.

(7) Notula And. Remey, B. 107.

(8) Gazanyola, *Histoire du Roussillon*, p. 471.

alité de Tresserra est privée de batlle, nomme à cette fonction dré Carbonell (1). Celui-ci prête serment le 18 juillet 1390 (2). Trois ans après, Pierre Vital, également procureur royal, affecte sous au monastère des Sœurs Repenties de Perpignan sur les enus du Roi au lieu de Tresserra (3).

Les revenus royaux avaient sensiblement diminué. En 1394, *de rendes de blats quel Sor Rey prend en llocs del Camp, de Tresserra, Torderas et de Vilamulaca, qui valen cascun any 9 lib. 15 sol., reb vuy rès lo procurador real* (4).

C'est le 17 mai 1394 que la localité de Tresserra — ainsi que utres localités — est vendue à l'infante Yolande par Jean Ier, d'Aragon (5).

L'année suivante — 29 avril 1395 — nous trouvons la décla-on d'une sentence *sobre las juridictions dels llocs de Passa y lo Camp son empengadas per lo Sor Rey al baró de Tresserra*. Cette déclaration eu dans la curie même du lieu de Tresserra en présence de ymond Canyoti, juge ordinaire de la dite curie pour le compte eine Yolande d'Aragon, et de Pierre Donat, procureur général la reine Yolande. Georges Ferrarii, prêtre-sacristain et chanoine Monastir del Camp, remplissant les fonctions de procureur de lmace, prieur du Monastir, se plaint de ce que, depuis six mois moins, le prieuré del Camp a été dépouillé de la juridiction du ı de Passa. Le juge ordonne la restitution de la juridiction evée au prieur pour les lieux de Passa et de Vilamulaca con-mément à une sentence déjà rendue à ce sujet par Gispert de egura, juge ou commissaire du roi, le 10 octobre 1352.

La sentence rendue par Raymond Canyoti fut promulguée le r même en présence de Raymond Santeni, habitant Tresserra, Bernard Bac, curé de Saint-Pierre de Passa, de Bernard assaguerii, du Monastir-del-Camp, et de Jean Albert, de nyuls-dels-Aspres (6).

) G. Miro procurador real é feudal encertificats que en lo lloc de Tresserra no ha batlla n, é siam estat requests per los promens de dit lloc, cream vos Andreu Carbonell batlla loc de Tresserra, dat à Perpinya xi mars 1387. — *Procurat. real*, reg. xviii, B, 147 f° 5 v°.

) Andreas Carbonell, bajulus loci de Tresserra, prestitit sacramentum. — *Procurat. real*, xi, B. 152.

) Alart, *Cart. rouss. ms.*, t. D. p. 336.

) Alart, *Cart. rouss. ms.*, t. E., p. 509.

) Lo Sor Rey En Johan en lo castell real de Valencia vene à la senyora infante Yolant, er sua, los llocs, castells é vilars de Lauro et de *Tresserra*, y altres drets que lodit senyor a sobre los llocs, castells é vilars de Nidoleras, de Vilamulaca, del Camp, de Passa, de ques, de Torderas, de Terrats é de Llupia. — Alart, *Cart. rouss. ms.*, t. D., p. 168.

) Procurat. real, reg. iv, B. 185.

A cette époque, divers propriétaires de Vilamulaca, parmi lesquels il faut citer Guillaume Meliana, conduisaient leurs troupeaux dans le territoire de Tresserra sans l'autorisation de la reine. Le procureur royal permet à ces propriétaires de faire des devèzes pour la dépaissance de leurs bestiaux et reçoit pour cela 15 florins d'or. Pareille autorisation est donnée à Tresserra le 26 avril 1396 (1).

Peu de jours après — 31 mai — le même procureur royal accorde à Gaudérique Fabre, de Tresserra, la faculté de recueillir, en temps de pluie, toute l'eau qui circulera dans les rues de Tresserra et de la conduire dans son jardin (2).

Le 13 avril 1399, Françoise, épouse de Pierre Fabre, bourgeois de Perpignan, donne à son fils tous les censaux et tous les revenus qu'elle percevait dans le terroir de Tresserra (3).

(1) Notula G. Resplant anni 1396, B. 161.

(2) Petrus Donati, procurator dominæ Yolandis, reginæ Arag. concessit facultatem Gº Fabri, loci de Tresserra, et suis quod tempore pluviali possint recipere omnem aquam pluvialem quam Deus dabit et quæ transit per locum de Tresserra et illam adducere in quodam horto quem habet in loco de Tresserra et de illa possit irrigare. — *Notula G. Resplant*, 1396, fº 40.

(3) Francisca, uxor Petri Fabri, burgensis Perpiniani, dedit Joanni Fabri, filio suo, omnes census et redditus quæ recipiebat in terminis de Tresserra. — Alart, *Cart. rouss. ms.*, t. D., p. 182.

(A suivre) Joseph Gibrat.

LIVRES et REVUES

La Revue catalane fera connaître à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, vice-président de la Société d'Etudes Catalanes.

Études de Littérature Méridionale

Notre ami Jean Amade, professeur agrégé d'espagnol au lycée de Montpellier et vice-président de la Société d'Études Catalanes, va publier un ouvrage dont le titre « Études de littérature méridionale » est plein de promesses. Nous en reparlerons en temps voulu. Qu'il nous suffise d'indiquer ici que l'ouvrage de notre collaborateur contiendra un certain nombre d'essais sur le mouvement littéraire contemporain de l'Espagne, de la Catalogne, de la Provence, etc. Les esprits semblent de plus en plus se tourner avec sympathie et curiosité vers les littératures qui représentent encore dans

l monde le génie latin. C'est pourquoi le moment nous semble
len choisi pour la publication d'essais de cette nature.

Les lecteurs de notre revue liront certainement avec plaisir
buvrage d'Amade qui comprendra une étude (la plus longue
:ut-être) sur la littérature catalane contemporaine.

Era bouts dera Mountanho

(La Voix de la Montagne)

Nos confrères gascons de l'*Escolo deros Pireneos* ont été les
:emiers — et nous les en remercions — à nous envoyer leur
:vue « Era bouts dera Mountanho », que nous avons parcouru
/ec un vif intérêt.

Cette revue traite des questions littéraires et scientifiques.

Comme revue littéraire elle publie des poésies, des contes,
es nouvelles et autres écrits en gascon. Elle étudie aussi le
arler gascon que notre confrère Sarrien, secrétaire de l'Escolo,
n Luchonnais du cru, nous a si bien fait connaître dans la *Revue
es langues romanes*, ce gascon que Montaigne, dans ses Essais,
ient en si haute estime. (Le gascon que je trouve singulièrement
eau, sec, bref, signifiant, est, à la vérité, un langage masle et
ilitaire plus qu'aultre que j'entends, aultant nerveux, puissant et
ertinent comme le français est gracieux, délicat et abondant.)

Comme revue scientifique elle donnera, sans prétention, des
hroniques se rapportant aux sciences théoriques. Elle ne laissera
as de côté les questions d'histoire et même de morale. En un mot
:lle fait en Gascogne ce que nous nous proposons de faire ici.

La Revue des Flandres & des provinces françaises

Sous la direction de M. Croquez, cette revue mène aussi le
on combat régionaliste. A signaler l'enquête sur le régionalisme
qui nous a vivement intéressé.

La *Revue des Flandres* veut savoir si, dans chaque province, il
:xiste une âme provinciale.

La Bretagne, la Provence, l'Auvergne et d'autres encore ont
répondu déjà. Que répondra le Roussillon à cette question ? Nous
e dirons ici lorsque le secrétaire roussillonnais de la *Revue des
Flandres* aura publié sa réponse.

S'il est une région qui a véritablement une âme, c'est bien

notre Roussillon. Il suffit, pour s'en convaincre, de franchir la ligne qui sépare le Languedoc de notre petite province. Le voyageur s'aperçoit bien vite qu'il arrive dans un *pays* tout autre, ayant une langue différente, des mœurs différentes. C'est qu'en effet, cette ligne franchie, on se trouve d'emblée dans le *pays catalan*.

L'âme catalane? mais elle est partout et dans tout. Elle éclate, elle vibre dans nos vieilles chansons populaires, chantées encore dans tout le Roussillon. Elle est dans nos villes et dans nos champs, dans les échos de nos montagnes, dans le murmure des ruisseaux de nos vallées, dans nos vignes ivres de soleil ; elle est dans ce climat délicieux qui sème la joie et le bonheur dans nos plaines fertiles ; elle est enfin — pourquoi ne pas le dire? — elle est même.., dans les étoiles de notre admirable ciel bleu, cent fois plus belles que partout ailleurs.

Tout ici est *catalan :* musique *catalane,* instruments *catalans* (prima, flaviol, etc.), musiciens *catalans* (jutglars), danses *catalanes* (entrellissada, contrapas, etc.), costumes *catalans,* coiffures *catalanes,* cuisine *catalane,* même ; et jusqu'à notre belle mer bleue sur le rivage de laquelle nos pêcheurs tirent « l'art » à la mode *catalane,* jusqu'à notre sol d'où nos mineurs arrachent le minerai qu'on traite ensuite par la *méthode catalane*, connue dans le monde entier, jusqu'à notre incomparable Canigou, si magnifiquement chanté par le grand poète *catalan* Verdaguer, ce Canigou superbe dont la cime est couronnée de neiges éternelles, mais aux flancs duquel on trouve toute la *flore catalane,* la plus riche et la plus variée de France, tout, absolument tout, est *catalan* chez nous.

Bolleti del Diccionari de la llengua catalana.

Mossen Alcover a bien voulu nous adresser la collection complète de ce *Bulletin* que nos lecteurs pourront désormais consulter à la Bibliothèque de la Société. Nos remerciements.

Rondayes Mallorquines.

Nous remercions encore Mossen Alcover pour son gracieux envoi de *Rondayes Mallorquines* en trois volumes, recueillis par lui à Majorque.

Le Gérant : COMET.

Imprimerie J. COMET, Rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 2 15 Février 1907.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

AVERTISSEMENT

Le Comité de rédaction, désireux d'adopter, dans la Revue, une orthographe catalane uniforme, a décidé de rendre obligatoire l'orthographe du Congrès de Barcelone, dès qu'elle sera connue, et de publier un dictionnaire catalan roussillonnais en se conformant aux règles adoptées par ce Congrès. Mais, en attendant, les avis étant partagés en ce qui concerne, par exemple, les pluriels en *as* ou en *es*, le Comité laisse les auteurs absolument libres d'adopter l'une ou l'autre de ces formes.

Les membres de la Société qui ont envoyé des articles à la *Revue catalane* sont priés de vouloir bien nous faire crédit pour quelques numéros, l'abondance des matières et la disposition à donner ne nous permettant pas d'insérer au fur et à mesure des envois.

Mais que ces retards inévitables ne découragent pas ceux qui travaillent, car la *Revue catalane* accueillera toujours avec plaisir les travaux qui présenteront un certain intérêt pour les lecteurs.

COMPTE RENDU
DES SÉANCES

Réunion du Bureau du 10 janvier 1907

Présidence de M. E. Vergès de Ricaudy, président

Rédaction de la Revue. — Pour avoir le droit de présenter un travail quelconque au Comité de rédaction de la Revue, il faut se faire inscrire comme membre de la Société d'Etudes Catalanes.

Toutefois le Bureau se réserve le droit, quand il le jugera utile, d'insérer dans la Revue tel ou tel article qui lui aurait été envoyé par des auteurs étrangers à la Société.

Réunion du Bureau du 25 janvier 1907

Présidence de M. E. Vergès de Ricaudy, président

Les noms de lieux. — M. Vergès de Ricaudy présente au Bureau un travail très intéressant sur les noms de lieux en Roussillon (1). Après lecture de cette communication dont l'insertion est approuvée, le Bureau décide d'établir une liste complète des communes dont le nom a été altéré.

Pour cela il fait appel au concours de tous les membres de la Société d'Etudes Catalanes.

Dès que leurs listes seront parvenues au secrétariat, le Bureau se livrera à un travail d'ensemble, qui sera publié dans la *Revue Catalane,* et une démarche sera faite, aussitôt, auprès des pouvoirs compétents.

Projet de concours de langue catalane. — M. Pastre donne lecture de son projet qui est définitivement adopté. Le Bureau décide de fixer la date du concours au 19 mai 1907. Le programme et les conditions seront publiés dans le numéro de mars. Des prix et des diplômes seront décernés aux lauréats.

Concours de Goigs dels ous. — Lecture est donnée par le secrétaire d'un projet de *concours de goigs dels óus* dont voici le résumé :

1° Le concours aurait lieu la veille de Pâques dans les rues de la ville, de 10 heures à minuit.

2° Pourraient y prendre part les sociétés chorales du département et les groupes de chanteurs et de musiciens qui en feraient la demande.

3° Les groupes concurrents devraient chanter le texte exact qui leur serait fourni par la Société d'Etudes Catalanes. La musique en devrait être absolument respectée et aucune variante ne pourrait y être apportée. Tout projet d'accompagnement original et inédit devrait d'abord être soumis à l'approbation du Bureau un mois à l'avance.

4° Les chanteurs devraient chanter cinq fois pendant leur promenade à travers les rues de la ville. Les cinq endroits seraient désignés par le Bureau, et à chacun de ces endroits se trouverait une commission du jury chargée d'apprécier. Les notes iraient de 0 à 10.

(1) Voir page 43.

Le total des cinq notes donnerait le classement définitif des concurrents.

5° Les groupes seraient classés en trois catégories :

1re catégorie. — Chœurs d'hommes (avec jutglars, guitares ou orchestre à cordes).

2e catégorie. — Chœurs mixtes (voix d'hommes, de femmes et d'enfants, genre Orfeó catalá de Barcelona).

3e catégorie. — Chœurs d'hommes (orphéons et groupes de chanteurs).

En demandant leur admission au concours, les groupes devraient indiquer la ou les catégories dans lesquelles ils désirent être classés.

6° Des prix et des diplômes seraient décernés aux lauréats.

Ce projet est adopté à l'unanimité. Cependant comme l'organisation d'un tel concours exige du temps et... de l'argent, le Bureau décide d'en retarder la date jusqu'à Pâques 1908. La Société prospérant de jour en jour, il sera possible, dans un an, de donner à cette fête tout l'éclat désirable en augmentant la valeur et le nombre des prix à attribuer aux concurrents.

Ceux qui comprennent toute la poésie qui se dégage de ces chants populaires, ceux qui savent en goûter « la ingenuitat inspirada y la enamorada senzillesa », comme le dit si bien Verdaguer, applaudiront certainement à l'initiative de la Société d'Etudes Catalanes. En ressuscitant ces délicieuses sérénades de nos pères elle ne poursuit qu'un but : faire aimer davantage la petite patrie qui, si nous n'y prenions garde, ne conserverait bientôt plus rien de ce qui fait sa physionomie propre et son originalité.

N.-B. — La Société d'Etudes Catalanes ne ménagera pas ses encouragements aux groupes qui, cette année même, chanteront les *goigs dels óus.*

Bibliothèque. — Le Bureau décide de demander aux membres de la Société d'Études Catalanes, par la voie de la Revue, quels sont les ouvrages catalans anciens et modernes qu'ils désireraient voir figurer dans notre Bibliothèque.

Nos confrères sont donc priés de donner leur avis par écrit au secrétaire.

Félicitations. — Au nom de la Sociéte d'Études Catalanes, le Bureau adresse ses plus sincères félicitations au vice-président,

M. Gustave Violet, qui vient de recevoir les palmes académiques. Cette décoration honore à la fois l'éminent artiste et la Société dont il fait partie.

Réunion du Bureau du 1er février 1907

Présidence de M. E. Vergès de Ricaudy, président

Réimpression. — Le Bureau décide de demander, par la voie de la *Revue Catalane,* aux membres de la Société, quels sont les ouvrages catalans anciens et rares dont ils proposent la réimpression.

Documents inédits. — Le Bureau décide de publier dans la Revue les documents inédits, rédigés en catalan, qui lui seront adressés et qui présenteront un certain intérêt.

Félicitations. — Le Bureau décide d'adresser à M. Canal, professeur de danses catalanes et au groupe de petits danseurs catalans qu'il dirige, les félicitations et les encouragements de la Société.

Membres de la Société

Admis du 31 décembre 1906 au 31 janvier 1907

113. De Maury Côme (abbé), curé de Canohès.
114. Castanier, instituteur, à Pézilla-de-la-Rivière.
115. Aragon Amédée, rue Saint-Dominique, à Perpignan.
116. Daré Henri, négociant en vins, avenue de la Gare, à Perpignan.
117. Pagès Raymond, comptable, rue de la Loge, à Perpignan.
118. Vilarem, principal du Collège, Lodève (Hérault).
119. Calmette Joseph, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Dijon, 34, rue Chabot-Charny, Dijon.
120. Mme Soubielle Mathilde, directrice de l'Ecole La Fontaine, Perpignan.
121. Vilar Edouard, sénateur, 7, rue Faustin Hélie, Paris-Passy.
122. Marty F., négociant, 17, avenue Colbert, Toulon.
123. Pams Jules, sénateur, 35, rue Décamps, Paris-Passy.
124. Sors-Gouell Jean, avocat, Céret.
125. Xambo Albert, 49, rue de la Tour, Paris.
126. Paret (abbé), curé de Rigarda.

Le Langage des Bêtes en Catalogne

(Mimologismes populaires roussillonnais)

I

J'ai recueilli dans notre Roussillon pour M. Antonin Perbosc, le poète quercynois bien connu, l'auteur de ces admirables poèmes que sont *Remembransa, Lo Got occitan* et *L'Arada*, un certain nombre de « mimologismes » catalans. On trouvera plus bas l'explication de ce terme. Avec le poète lauraguais, déjà célèbre aussi, M. Prosper Estieu, auquel nous devons deux livres de sonnets d'une grande beauté, *Lou Terradou* et *Flors d'Occitania*, M. Antonin Perbosc travaille courageusement et sans jamais se lasser, à la restauration de la langue occitane.

En bon traditionniste et en folkloriste avisé, il cherche avec une curiosité toujours en éveil dans tous les pays d'Oc, c'est-à-dire en Provence, Languedoc, Catalogne, Limousin, Gascogne, etc., les manifestations les plus spontanées et les plus intéressantes de l'âme populaire. C'est ainsi qu'il a découvert ce filon extrêmement précieux qui promet tant d'heureuses surprises, et cela au moment même où notre Jacinto Verdaguer commençait de son côté à en soupçonner l'existence, comme on verra un peu plus loin.

Nous devons tous contribuer dans le Roussillon à enrichir cette collection de « mimologismes ». Il y a là une matière inépuisable. Nous prions donc nos lecteurs de vouloir bien être assez aimables pour nous adresser tout ce qu'ils pourraient trouver à leur tour dans ce sens. C'est auprès des bûcherons, des bergers, des travailleurs des champs, de tous ceux enfin qui vivent en contact perpétuel avec

la nature, et gardent, en se les transmettant de père en fils, les vrais trésors de la race catalane, qu'ils auront le plus de chance de faire une ample provision.

Jean Amade.

II

La langue d'Oc est foisonnante d'expressions où le peuple a essayé d'imiter la voix, les cris ou le chant des animaux et les innombrables bruits de la nature. Les noms donnés aux êtres et aux objets familiers sont souvent des onomatopées. Mais le peuple est allé plus loin : il a essayé d'interpréter le langage des animaux et même celui que son imagination a prêté aux êtres inanimés. Tout ce qui l'entoure vit pour lui d'une vie mi-réelle et mi-factice où se reflète poétiquement l'humanité.

L'eau, le caillou roulé par le torrent, le vent, la roue, les fléaux frappant sur l'aire, la corde du puits, la pierre avec laquelle le faucheur aiguise sa faux :

Pasim-pasam-pasim, asugo, asugaras,
Pasam-pasim-pasam, coupo-fi, coupo-ras, (1)

les cloches, — les cloches surtout, — tout cela a un langage.

Un homme va en maraude avec sa brouette ; il marche à pas furtifs, avec hésitation, et la roue de la brouette, qui tourne lentement, lui dit : « *Te veiran ! te veiran ! te veiran !* » (On te verra !...) Effectivement, il est surpris, et pendant qu'il s'enfuit, au grand galop, la roue, qui tourne maintenant très vite, lui crie de sa voix stridente et saccadée : « *Te l'ai pas dich ? te l'ai pas dich ?* » (Te l'ai-je pas dit ?...)

Les cloches, c'est toute la joie et toute la douleur humaines. Le folklore languedocien a cette interprétation étrangement belle de ce que disent des cloches de Toulouse : « *Causo-te, que te cal parti !* » (Chausse-toi : il te faut partir !) C'est par centaines, et peut-être par milliers, que l'on pourrait recueillir les mimologismes relatifs aux cloches, et ce recueil, qui ne peut manquer d'être fait un jour, nous révèlera sûrement les inspirations les plus profondes et les plus pures de la littérature populaire. Il nous réservera aussi des surprises, car les cloches n'ont pas toujours, dans ces interprétations, la note grave qu'on pourrait croire. Depuis la gaudriole jusqu'à la

(1) J. Bessou, *D'Al Brès à La Toumbo*, p. 98. (Rodez, E. Carrère, 1892.)

satire, depuis la berceuse jusqu'à la lamentation, depuis l'épithalame jusqu'au *sirventesc* de guerre, le paysan, réaliste et idéaliste, leur a fait tout dire, à ces chanteuses de bronze et de rêve dont la voix l'accompagne à tous les pas de la vie.

Si, des êtres inanimés, nous passons au monde des bêtes, quel champ plus vaste d'observation et de réflexion, et, par suite, quelle diversité infinie dans l'interprétation ! De même qu'un grand nombre de contes populaires, les mimologismes relatifs aux bêtes pourraient être réunis sous ce titre : *La Comédie des Animaux.* De leur ensemble se dégage nettement le portrait, presque toujours très fidèle, ou, plus exactement, le caractère essentiel de chaque personnage ; parfois, ce n'est qu'un dessin au trait, une silhouette fantaisiste ou caricaturale ; parfois aussi, le mimologisme est un simple prétexte aux conseils de la sagesse, à la notation de phénomènes périodiques de la vie champêtre, ou encore à de plaisantes épigrammes contre les vices de ces frères inférieurs chez lesquels, à tort ou à raison, l'homme croit reconnaître ses propres vices.

Les personnages, tout au moins les grands premiers rôles, portent des noms traditionnels. Ces noms, aussi illustres dans nos campestres qu'ailleurs ceux de Pierrot, d'Arlequin et de Colombine, sont presque toujours mimologiques : ce n'est là qu'une superfétation, les noms usuels des animaux étant très souvent eux-mêmes des onomatopées, mais qui s'en plaindrait ? Quelles pittoresques trouvailles ! C'est *Cuculha* l'Araignée, *Calarina* la Chardonnerette, *Fozica* ou *Gingolin* le Porc, *Calhor* le Crapaud, *Rozali* l'Hirondelle, *Margot* la Pie, *Jacot* le Geai, *Picart* ou *Lobet* le Chien, *Cura-l'Iou* le Loriot et *Catarina* la Loriote, *Boiéreta* ou *Balarina* la Bergeronnette, *Arnaut* le Chat, *Mirói* le Merle, *Nipaniví* l'Ortolan, *Mila-Lengas* ou *Mizolina* la Mésange, *Gondolau* le Taon, *Godolic* le Rossignol, et enfin le plus charmant, le plus doux de tous, *Madoli*, *Madoli* la Rossignole...

❖

J'ai publié dans *la Tradition* (années 1904 et 1905) environ 300 mimologismes populaires recueillis dans les pays de langue d'Oc. Il pourra être utile de donner ici, comme indication aux folkloristes qui voudront apporter leur contribution à ces recherches, la liste des animaux représentés dans cette collection. Ce

sont : l'alouette, l'âne, la bécasse, la bécassine, la belette, le bœuf, la caille, le canard, le chardonneret, le chat, la chauve-souris, le cheval, la chèvre, la chouette, la cigale, le cochon, le coq, la poule et le poussin, le corbeau, le coucou, le crapaud, le dindon, la fauvette, la fouine, le geai, la grenouille, le grillon, la grive, le hibou, l'hirondelle, la huppe, la linotte, le loriot, le merle, la mésange, le milan, le moineau, le mouton, la brebis et l'agneau, l'oie, l'ortolan, la palombe, le paon, la perdrix, la pie, le pigeon et la colombe, le pinson, la pintade, le pivert, la rainette, le rat, le renard, le roitelet, le rossignol, la rousserole, la souris, la tourterelle et le verdier.

Ajoutons que les animaux qui paraissent avoir donné lieu au plus grand nombre de mimologismes sont, par ordre décroissant : le coq, la poule et le poussin, le loriot, le rossignol, la caille, l'ortolan, l'hirondelle, le geai, le merle, la mésange, l'alouette, le pinson, la perdrix, la tourterelle et la pie. Mais il est bien clair qu'il serait prématuré de conclure d'après le résultat de recherches forcément très incomplètes.

L'interprétation populaire des sons et des bruits a fourni des mimologismes qui sont aussi très nombreux. Les plus intéressants sont certainement ceux qu'ont inspirés les cloches de presque tous les clochers.

❖

Au moment même où M. Jean Amade me communiquait son intéressante collection de mimologismes roussillonnais, je recevais de Barcelone le dernier livre de Verdaguer (1). C'est un petit volume où les éditeurs des œuvres posthumes du grand poète ont réuni toutes les œuvres folkloriques qu'ils ont trouvées dans ses nombreux manuscrits ; il contient : *Que diuen els Aucells ? — Notes esparces — Tradicions — Aforistica.*

Dans *Que diuen els Aucells ?* Verdaguer a encadré dans des notes d'un charme délicieux les mimologismes des oiseaux catalans. Ces jolies pages font inévitablement songer à celles qu'un autre grand poète voulut bien écrire, à mon incitation amicale : je veux parler du chapitre *So que disou las Bestios,* qui termine ce chef-d'œuvre : les *Countes de la Tata Mannou* (2) de l'abbé Justin Bessou.

(1) Jacinto Verdaguer, *Folk-Lore* (Barcelona, tip. « L'Avenç », Ronda de l'Universitat, 20). 1907.

(2) J. Bessou, *Countes de la Tata Mannou* (Rodez, E. Carrère, éditeur).

Ces deux prêtres, ces deux poètes se sont admirablement rencontrés pour traiter le même sujet avec la même simplicité, la même rusticité délicate et savoureuse, le même charme pénétrant, chacun d'eux avec sa personnalité bien distincte, l'un et l'autre en communion profonde avec l'âme de leur terroir.

❖

En chantant sa Voulzie, Hégésippe Moreau disait :

Enfant, j'ai bien souvent, à l'ombre des buissons,
Dans le langage humain traduit ses vagues sons.

Mais quel poète a été assez près de la nature pour pouvoir égaler les terriens inconnus qui ont créé ces interprétations mimologiques dont de si rares observateurs paraissent avoir soupçonné l'existence ? Recueillons donc pour la joie des poètes, qui en feront leur profit, ces thèmes rustiques qui sont peut-être, en leur simplicité, les plus exquises fleurs de la littérature populaire.

Antonin Perbosc.

III

1. — L'Alouette huppée

a) Le mâle :

— *Sega, sega sense vi.* — Fauche, fauche sans vin.

Est-ce une ironie à l'adresse des pauvres moissonneurs qui travaillent sous un soleil ardent ?

b) La femelle :

— *Matinerets !* Debout très tôt !

2. — La Caille

— *Blat florit !* « Blé fleuri, blé fleuri ! » dit-elle au printemps quand les blés sont en fleurs.
Blat florit !
— *Blat segat !* « Blé coupé, blé coupé ! » dit-elle en été après la moisson.
Blat segat !

3. — Le Canard

— *Naps, naps, naps !* Des navets, des navets, des navets !

Allusion à la préparation du canard avec des navets.

4. — Le Chat

— *Ont aneu ?*	— Où allez-vous ?
— *A Font-Romeu !*	— A Font-Romeu !
— *Que me portareu ?*	— Que m'apporterez-vous ?
— *Un devantal !*	— Un tablier !
— *De quina color ?*	— De quelle couleur ?
— *Blau !!!*	— Bleu !

Variante :

— *Ont vau ?*	— Où allez-vous ?
— *A la fire !*	— A la foire !
— *Que me portareu ?*	— Que m'apporterez-vous ?
— *Un devantal blau !*	— Un tablier bleu !
— *Garamau !!!*	— Garamau !!!

Pour donner à ce mimologisme toute sa valeur, il faut appuyer fortement sur les finales en *âu, êu, âl,* etc.

5. — La Chèvre et le Bouc

— *Mai més !*	« Jamais plus » dit la chèvre en faisant ses petits.
— *Podé, podé !*	« Peut-être, peut-être », dit le bouc, qui l'entend se plaindre.

6. — La Cigale

Au moment de la moisson, la cigale et le coucou décidèrent de faire une meule de blé avec les gerbes liées dans les champs : l'un mettrait les gerbes en place, l'autre les lui ferait passer une à une. La cigale laissa le choix au coucou. Le coucou se décida pour la première de ces deux opérations. La cigale se mit au travail aussitôt. « *Té, té, té, té, té, té, té, té !* » — « Tiens, tiens, tiens, tiens, etc. ! » disait-elle incessamment au coucou, lui donnant chaque fois une nouvelle gerbe. Le coucou ne tarda pas à se fatiguer, et voulut prendre la place de la cigale. Mais celle-ci, installée sur la meule, et pour activer le travail du coucou, ne se lassait de lui crier : « *Tira, tira, tira, tira, tira, tira !* » — « Jette, jette, jette, jette, etc. » Le coucou, n'en pouvant plus, dut renoncer à la pénible besogne et s'enfuit dans les bois. Depuis lors dès que la moisson est faite, le coucou disparaît afin de n'avoir pas à peiner ainsi pour les autres.

(A suivre)

Sur l'Orthographe des Noms propres de Lieux

Quand on compare les cartes géographiques de tous les pays du monde avec celles tirées en France, on est étonné de voir la différence qui existe dans l'orthographe des noms des villes, villages, montagnes, rivières, etc., avec l'orthographe des mêmes lieux, des pays d'origine.

Les Français ont toujours eu la tendance de modifier, de franciser les noms des lieux qu'ils ont traversés ; ainsi ils ont fait de Koln, *Cologne ;* de Genova, *Gênes;* de Aachen, *Aix-la-Chapelle;* etc...

J'avais fait cette remarque il y a quelques années alors que, voyageant en Italie, ayant demandé à un employé des chemins de fer si Gênes était encore éloignée, je ne fus pas compris. Il fallut qu'un voyageur obligeant, me servant d'interprète, traduisit Gênes par Genova. Je fus alors frappé de l'inconvénient qui résultait d'avoir appris sur les bancs du collège, les noms des villes étrangères en français !

Mais s'il est un pays où les noms ont été modifiés à plaisir, c'est bien notre Roussillon.

Cela tient sans doute à ce que les cartes de notre province ont été dressées par des géographes originaires de France qui ont cru bien faire de traduire les noms de lieux en français, ou de leur donner une désinence française.

N'avons-nous pas tous vu la carte du Roussillon dressée par Samson d'Abbeville en 1660, peu après son

annexion à la France, porter comme titre: Carte du comté de Roussillon, du Conflent et du *Vall-Spir* (pour Vallespir) et la rivière l'Agly transformée sur cette même carte en *Egly*, et sur une autre carte en la *Gly* ?

Je me souviens, même, en avoir vu une ancienne portant pour Vallespir : *Val de Spire*. L'auteur de celle-ci devait être un officier du génie ayant pris part à la guerre du Palatinat.

De nos jours encore, le calendrier des postes, qui est distribué par les facteurs au moment des étrennes, n'écrit-il pas au lieu de Bo*n*pas, Bo*m*pas ; de V*ilell*ongue, V*ille*longue ; de Corn*ella*, Corn*eilla* ; de *For*miguères, *Four*miguères ; de *Portus, le Perthus ;* de Sal*s*es, Sal*c*es ; etc...?

Il y a quelques années, le Génie militaire fit placer, à l'entrée du chemin de la batterie du Saint-Cristau une borne portant l'inscription : « Chemin stratégique du pic de *Saint-Christophe.* »

Et enfin toutes nos cartes écrivent le nom de notre montanya regalada : Canig*ou* au lieu de Canig*o*.

La prononciation catalane ne change pas ou presque pas pour Cornella, Salses, Canigo ; même pour Bonpas et Formiguères ; mais il y a loin entre *Sant-Cristau* et *Saint-Christophe, Vilellongue* et *Villelongue,* et *Portus* et *le* Perthus.

Cette dernière commune présente la particularité qu'elle est divisée en deux parties : une française, la plus importante, et l'autre espagnole ; et, bien que cela ne fasse qu'une seule agglomération, les catalans d'Espagne l'appellent encore Portus, qu'ils prononcent *Portous* et nous le Perthus. On conviendra que cette différence de dénomination est de nature à provoquer l'incident qui s'est produit pour moi, à propos de Gênes. Il en est de même pour Vilellongue qui se prononce en catalan (1) *Bileyoungue,* alors que si on devait les prononcer à la catalane avec l'orthographe française cela ferait *Byeloungue.*

(1) Le V et le B sont deux lettres qui en catalan se prononcent de la même manière.

Eh bien ! à l'heure où notre Revue Catalane fait ses premiers pas ne serait-il pas bon de réagir contre une pareille tendance ? Et s'il ne nous est plus possible de remettre sur les cartes géographiques les noms avec la véritable orthographe — orthographe qui, dans la plupart des cas, a l'origine latine dont nous sommes fiers : *Vallis aspera, Formica, Portus, Salsulæ, Cornelia, Bono passu,* etc... — ne serait-il pas possible de rétablir, entre nous, dans nos relations particulières, l'orthographe primitive ?

Et pourquoi même n'obtiendrions-nous pas, d'abord, que les facteurs fassent imprimer leurs almanachs, (qui s'impriment tous les ans) avec l'orthographe rectifiée ? et ensuite que les pouvoirs publics fassent refaire les cachets de la poste sur cette même orthographe ?

Que les imprimeurs de guides, prospectus, almanachs, etc... en fassent autant, et peut-être arriverions-nous à obtenir, chez nous, ce que les Provençaux n'ont eu qu'à demander pour le village du Var: Saint-Nazaire, auquel on a rendu officiellement son nom ancien de Sanary.

C'est un vœu que j'exprime et qui, avec la bonne volonté de chacun, pourrait se réaliser.

E. Vergès de Ricaudy.

LES QUATRE ROSES

Que hermosa n'era la nineta,
La qu'hé vista vora 'l camí,
Tinguent en sa blanca maneta
Tres roses d'un perfum diví.

Llur cálzer ja se capgirava
De tant ruhent qu'era lo sól,
Y pel cami les esfullava,
A voltes, lo vent en son vól !

La nina n'era casadora ;
Les olorava, no sentint
Los ays qu'eixos bocins d'aurora
Li gemegaven en 's morint !

Vora 'l cami, la fadrineta
Ab sos llavis encisadors
Reya, mentres en sa maneta
Se li morian les tres flors !

El Refilayre de Carença.

Le Catalan à l'École

SUITE

En effet, si l'administration universitaire ignore, ou plutôt *veut* ignorer, les idiomes régionaux, il n'en est pas de même en ce qui concerne les langues étrangères enseignées dans les établissements d'enseignement secondaire.

Elle a remarqué — et, avec elle, tout le monde — que nos « forts en thème » des lycées étaient incapables de *parler* convenablement la langue qu'ils avaient mis 7 ou 8 ans à apprendre sur les bancs de la classe. Il y avait là une lacune à combler, une réforme à faire ; car il ne s'agit pas de *traduire* Gœthe ou Schiller au baccalauréat, avec l'aide d'un dictionnaire, pour être en mesure de *converser* avec un Allemand. Ce qu'il faut, ce qui est pratique, c'est d'apprendre *l'allemand usuel,* la conversation allemande et de n'avoir besoin pour cela ni du dictionnaire ni de la grammaire. Il faut, en un mot, apprendre à *penser* en allemand, ou, si l'on veut me permettre cette expression triviale, apprendre à se mettre « dans la peau d'un allemand ».

Après avoir constaté, d'une part, l'insuffisance notoire des élèves et, de l'autre, les vains efforts des professeurs de langues vivantes, l'administration s'est enfin émue — il était temps — et, dans une circulaire qui a fait grand bruit dans le monde universitaire, elle a imposé aux professeurs l'enseignement des langues vivantes par la méthode maternelle. Plus de grammaires ennuyeuses, parce qu'incomprises par des enfants qui ne possèdent même pas suffisamment la grammaire française ; plus de dictionnaires encombrants et inutiles au début des études, plus de traductions (1), mais enseignement direct de la langue *usuelle* par *l'usage*, par la conversation, par la chanson apprise par cœur, par la récitation de textes faciles et bien choisis. Le professeur d'allemand fait aujourd'hui sa classe

(1) Jamais on ne parvient à parler couramment une langue par traduction, à coups de lexique. (Carré, Inspecteur général de l'Instruction publique).

en allemand, suivant ainsi la méthode de la gouvernante allemande qui parvient à enseigner en moins d'un an l'allemand usuel à un jeune Français sans avoir besoin de connaître elle-même un seul mot de notre langue. Les professeurs d'espagnol, d'anglais, d'italien, d'arabe, etc., sont obligés de procéder de même, de par la circulaire ministérielle.

Quoi de plus naturel alors — et ici je réponds à notre confrère M. André Sourreil — que les instituteurs fassent leur classe en français pour apprendre le français aux occitans ignorant complètement notre langue nationale ?

La voie normale — n'en déplaise à M. Sourreil — n'est pas celle des thèmes et des versions, mais bien celle qui consiste à donner « de but en blanc » l'enseignement en la langue qu'il s'agit d'apprendre (1).

❖

J'estime, avec l'administration, que la Pédagogie moderne ne doit plus admettre les méthodes surannées en grand honneur il y a quelque trente ans, lorsque notre génération usait encore des culottes sur les bancs du collège. Elle doit s'appliquer de plus en plus à suivre les indications précieuses qui lui sont fournies par la nature, tout comme la médecine abandonne certaines drogues indigestes pour revenir aux bonnes plantes de nos aïeux. Or la méthode naturelle pour l'enseignement des langues vivantes (je laisse les langues mortes de côté car cela m'entraînerait à de trop longs développements) (2) consiste, tout simplement, à suivre le procédé naturel de la gouvernante qui, elle-même, n'a trouvé rien de mieux que d'imiter la mère, institutrice naturelle de son enfant. Attaquer « de but en blanc » la langue, c'est-à-dire aller *directement* de l'idée au mot, telle est selon moi la marche à suivre, marche logique et sûre parce que naturelle.

(1) M. Carré, frappé de la faiblesse en français des petits Bretons eut l'idée d'envoyer en Bretagne des instituteurs parisiens qui, naturellement, ne connaissaient pas un mot de l'idiome régional. Les progrès en français furent décuplés dans les écoles dirigées par ces « étrangers ».

Le département du Nord comprend deux parties bien distinctes : l'une où l'on parle le français, l'autre où l'on parle le flamand. Dans cette dernière l'administration avait remarqué que l'enseignement du français était insuffisant. Pour remédier à cette insuffisance elle nomma dans la partie française des instituteurs flamands et dans la partie flamande des instituteurs français. Les résultats furent édifiants.

(2) Montaigne, dans ses *Essais*, raconte que son père voulut lui faire apprendre le latin par l'usage, comme l'avaient appris les fils des vieux Romains, et il ajoute : « Sans art, sans livre, sans grammaire ou précepte, sans fouet et sans larmes, j'avois apprins du latin tout aussi pur que mon maistre d'eschole le sçavoit, car je ne le pouvois avoir meslé ny altéré. »

De ce qui précède il semblerait découler que l'administration, s'étant prononcée pour l'enseignement *direct* des langues vivantes, est hostile à l'introduction des idiomes régionaux dans les écoles.

Il reste donc à démontrer que, contrairement à ce que l'on croit, les règlements scolaires ne s'y opposent pas. Cela fait, nous aurons à déterminer exactement *comment* et à *quel moment* doit se faire cette introduction.

L'article 13 du règlement des écoles dit : « Le français sera seul en usage dans l'école. » Ce qui signifie simplement ceci : les élèves devront s'habituer à parler français entre eux, et les maîtres ne pourront donner leur enseignement dans une langue autre que la langue nationale. S'il en était autrement, en effet, les petits Français de nos régions, déjà faibles en langue française, seraient absolument nuls au sortir de l'école. Qui oserait prétendre que ce serait là un bien ?

❖

Si donc la secrète pensée des félibres est d'introduire les idiomes régionaux dans l'école pour arriver à ce résultat, et s'ils persistent à croire que ces idiomes serviront un jour aux maîtres dans l'enseignement des diverses matières du programme, je crois pouvoir leur affirmer qu'ils attendront longtemps. L'article 13 du règlement s'y oppose formellement, et je doute fort que l'abrogation de cet article soit jamais obtenue (1).

Non. Ce n'est pas ainsi que l'on doit espérer introduire le catalan dans nos écoles, car l'utilité de l'enseignement du français est trop évidente.

L'idée de substituer le catalan au français ou d'enseigner celui-ci par ricochet, comme on le ferait d'une langue étrangère, est tellement bizarre que l'opinion publique même ne saurait l'admettre. Mon avis est que l'on doit se borner à enseigner et à bien enseigner le français.

Mais comme les instituteurs sont absolument les maîtres d'employer telle ou telle méthode dans leur enseignement, pourquoi ne se serviraient-ils pas du catalan dans l'enseignement du français ?

Nos collègues de l'enseignement secondaire ne se servent-ils pas du latin ? ce latin que les élèves doivent apprendre péniblement,

(1) Au dernier Congrès régionaliste de Toulouse un vœu fut voté demandant l'abrogation de l'article 13 du règlement des Ecoles primaires.

alors que les nôtres savent le catalan mieux que le français ? Pourquoi ne pas faire profiter nos élèves de la gymnastique intellectuelle que nécessite toute traduction ?

L'article 13 du règlement n'a jamais eu la prétention d'interdire aux maîtres l'emploi de telle ou telle méthode pour l'enseignement du français. De plus, l'autorité universitaire a toujours été très large, plus large, hélas ! que les instituteurs catalans eux-mêmes, en ce qui concerne l'interdiction du catalan. Ecoutez plutôt les conseils que donnait, il y a quelques années, aux instituteurs des Pyrénées-Orientales, un inspecteur général distingué, M. Carré, l'un des plus fervents apôtres, précisément, de la méthode directe ou maternelle : « Ne punissez pas vos élèves parce que, dans la cour, en jouant, ils auront laissé échapper quelques mots catalans ; il faut faire aimer le français en en rendant l'étude agréable ; il ne faut pas le faire apprendre comme punition. »

Le catalan considéré comme langue auxiliaire ou, si l'on veut, comme *latin du pauvre* peut donc être introduit dans l'école sans que, pour cela, le règlement soit violé. Mais à quel moment doit-il être introduit pour ne pas être considéré en ennemi ? Cette question a une grande importance.

En effet, si nous nous servons du catalan, dès le *début*, pour enseigner le français aux enfants qui arrivent à l'école ne comprenant que le catalan, nous nous trouverons en *contradiction avec la circulaire ministérielle* dont nous parlions plus haut et dans laquelle il est dit que l'enseignement des langues vivantes doit être donné au moyen de la méthode directe ou maternelle (1).

Ce n'est donc pas par le déplorable système de traduction employé pendant si longtemps dans les lycées et collèges que nous enseignerons *dès le début*, le français *usuel* aux tout petits, mais au contraire, par les exercices de langage directs, c'est-à-dire par la méthode maternelle parce qu'elle est, non-seulement la plus rapide, mais encore la plus naturelle, la plus logique. Nous dirons à notre petit bonhomme de six ans ce que nous avons à lui dire, en

(1) Il en arriva une bien bonne à un de mes collègues, instituteur dans une petite commune de Provence : Partisan de la méthode directe, mais croyant cependant que l'on peut, sans danger, se servir du mot provençal quand, par hasard, il est très difficile de donner la signification exacte d'un mot français, notre homme viola la méthode pour un mot, puis pour un autre, puis encore pour plusieurs autres, et, finalement, il en arriva presque à faire sa classe en provençal ; de sorte que ses élèves étaient nuls en français.

français et en français seulement, et nous nous ingénierons à nous faire comprendre. Nous agirons absolument comme si le catalan n'existait pas, et, si le bambin nous répond quelquefois dans cette langue qu'il aime parce qu'il l'a « mamada amb la llet de sa mare », nous feindrons de ne pas avoir compris. Il sera bien obligé, alors, de faire effort pour balbutier ses réponses en français ! D'ailleurs, ses camarades plus âgés se chargeront de lui donner l'exemple.

La mère, qui, à force de patience, a appris le catalan à son enfant, a-t-elle fait des études spéciales pour cela ? Certainement non. La nature seule la guide : institutrice naturelle de son bébé, elle montre des objets en disant leurs noms, elle fait certaines actions en disant les verbes qui les expriment et, petit à petit, l'enfant qui, tout d'abord, se contentait d'écouter sa mère en ouvrant de grands yeux étonnés, ou de bégayer quelques phrases bizarres, inintelligibles pour tout autre que pour elle, arrive en 3 ou 4 ans à parler convenablement le catalan.

Nous ferons de même pour le français et nous arriverons au même résultat, mais plus rapidement parce que plus méthodiquement.

Mais s'il est permis d'affirmer que le catalan est nuisible à l'enseignement du français dès le début des études, il n'en est plus de même dès que l'enfant connaît assez de français pour converser avec ses camarades sur un sujet familier et qu'il est capable de rédiger une petite composition française.

C'est à ce moment, et à ce moment seulement, que le catalan devrait intervenir et qu'il serait un auxiliaire précieux.

M. Michel Bréal, qu'on ne se lasserait jamais de citer, a dit : « La nacelle vogue mieux avec deux rames, l'oiseau vole mieux avec deux ailes, et l'écolier vaudrait mieux qui étudierait à la fois son dialecte d'Oc et notre langue nationale. » Mme Kergomard, inspectrice générale, une célébrité pédagogique, ne craint pas de recommander les patois dans les classes *pour les élèves sachant assez de français :* « Mettez, dit-elle, les élèves en présence d'un texte patois, enseignez-leur à le serrer de très près, et l'exercice leur sera, *au moins,* aussi profitable que la version latine aux élèves des lycées. » On pourrait même dire *plus* profitable parce qu'ils le feraient avec plaisir, étant dispensés de cette besogne abrutissante qui consiste à chercher sur le dictionnaire tous les mots de la version.

Il est évident qu'en s'exerçant journellement à traduire des textes catalans en classe, les enfants s'habitueraient, au moyen des rapprochements fréquents qui se feraient dans leur esprit, à chercher l'exacte propriété des mots et à éviter les catalanismes.

Comme leurs camarades des lycées ils arriveraient à obtenir dans leurs compositions françaises un tour de phrase plus flexible, plus élégant, plus original.

La traduction des textes catalans permettrait aux maîtres d'attirer d'une façon toute spéciale l'attention des élèves sur certaines tournures particulières à la langue catalane, comme par exemple celles-ci : J'ai un livre *que* la couverture est bleue (tinch un llibre que la coverta es blava) ; je suis la personne *qu'*on vous a parlé (som (ou soch) la persona que vos han parlat) ; je n'ai pas *autant de la* patience *comme* toi (tinch pas tant de paciencia com tu) ; vous m'appelez *à* moi ? (me crides an a mi), etc. Le regretté M. Mattes, ancien inspecteur primaire, a fait, dans sa grammaire, un recueil très joli et très complet de ces tournures catalanes francisées par les enfants.

Nous n'insisterons pas sur les avantages qu'on peut retirer de la comparaison des deux langues. De l'avis de tous les philologues, on ne connaît bien sa langue que par la comparaison avec une autre. La nécessité de cette comparaison se fait tellement sentir que certains pédagogues très avisés projettent d'introduire une langue vivante dans les programmes déjà si chargés de nos écoles primaires.

Le mieux, et, en tous cas, le plus simple, est de se contenter, comme langue de comparaison, de ce catalan qui est à notre portée et que les enfants parlent couramment depuis leur plus tendre enfance. La traduction orale d'un texte catalan peut se faire chaque jour en prenant un moment sur le temps consacré au français, sans surcharger le programme. Dix ou quinze minutes suffisent pour traduire oralement une page de catalan en classe. Cette même page, ainsi préparée, peut être donnée à traduire par écrit, le soir, dans la famille. Les parents seront certainement intéressés par ce genre de devoirs. La plupart d'entre eux collaboreront à la traduction de ces textes et apprendront ainsi à mieux connaître, non-seulement la langue française, mais encore... la langue catalane qu'ils parleront avec plus de pureté et plus de correction.

Enseigner d'abord aux jeunes Roussillonnais à parler *et à* écrire *le français sans tenir compte du catalan, et, plus tard, à* bien parler *et à* bien écrire *le français au moyen du catalan, voilà la seule méthode qui paraît conforme à la logique et — ce qui n'est pas à dédaigner — aux Règlements en vigueur.*

Cette méthode d'enseignement aurait pour conséquence inévitable la conservation et même le perfectionnement du catalan, et, de plus, elle mettrait tout le monde d'accord au grand profit des enfants de nos écoles. Ainsi soit-il.

❖

Les paroles, dit-on, s'envolent. On pourrait même ajouter : les écrits passent.

Ecrits ou discours, autant en emporte le vent. Je suis persuadé que mon article ne fera pas avancer d'un pas cette question pourtant si importante du catalan à l'école.

Il ne suffit donc pas de parler ou d'écrire ; il faut agir. La Société d'études catalanes ne doit pas être seulement une société d'études. Elle doit être surtout une société de lutte, une société d'action.

Or l'action, dans le cas qui nous occupe, consiste en ceci : intéresser les enfants, d'abord en dehors de l'école, à la langue catalane, récompenser ceux qui auront montré le plus d'aptitude dans cette langue qui est la leur, et, par ricochet, intéresser aussi les instituteurs de telle sorte que, poussés peut-être par les parents et les élèves, ils consentiront à essayer de ce « surlatin » dont ils disposent pour l'enseignement du français.

Comment faire pour intéresser les enfants à la traduction ? La revue gasconne *Era bouts dera mountanho*, organe de l'Escolo deras Pireneos, va nous indiquer le moyen.

Cette revue a organisé dernièrement, en Gascogne, des Jeux Floraux où, seuls, furent admis à concourir les enfants des écoles primaires.

Le concours comprenait :

1° une version gasconne,
2° un thème gascon,
3° une narration gasconne,
4° une récitation gasconne.

Les trois premiers travaux furent adressés au jury à une date déterminée. Quant à la récitation gasconne elle fut jugée en une séance publique présidée par la Reine des Jeux Floraux, une ravissante jeune fille en costume du pays.

La distribution des prix eut lieu aussitôt après, et le secrétaire donna lecture des meilleures narrations gasconnes. Le succès fut complet.

Les lauréats reçurent en récompense des diplômes, des abonnements à la Revue gasconne et des livres rédigés en gascon.

J'ai proposé au Conseil d'administration de la Société d'études catalanes d'organiser un concours semblable pour le Roussillon.

On pourrait nous objecter peut-être que les travaux présentés par les enfants seront retouchés par les parents ou les instituteurs et que, par conséquent, ils ne sont pas sincères. Que nous importe ! Lors même que cela serait, qu'avons-nous à redouter ? Je crois qu'au contraire cette collaboration des parents et des maîtres sera un bien, et que, grâce à elle, notre but sera doublement atteint. D'ailleurs l'Escolo deras Pireneos l'a très bien compris puisqu'elle a donné des récompenses, non-seulement aux enfants, mais encore aux instituteurs et aux personnes qui avaient présenté le plus grand nombre de candidats au Concours.

Le Conseil d'administration de la Société d'études catalanes a accepté ma proposition et a renvoyé l'organisation du concours à la prochaine séance du Bureau. Celui-ci s'est mis à l'œuvre et m'a chargé de publier, dans la Revue, à l'usage des candidats, les principales règles d'orthographe et de prononciation catalanes ; car il ne faudrait pas que les enfants pussent croire que la véritable orthographe catalane est l'orthographe phonétique française employée, dans un but de vulgarisation de la langue écrite, par notre incomparable et regretté poète roussillonnais Oun Tal.

Il serait difficile d'intéresser les enfants à la traduction dans la famille si, au préalable, on ne leur faisait connaître ces règles, et surtout si on ne leur montrait, par un exemple, comment on traduit un texte catalan. C'est ce que nous essayerons de faire.

(A suivre.) Louis Pastre.

Le Catalan est-il une langue ?
Le Catalan est-il un patois ?

La Société d'Etudes Catalanes est heureuse de rendre compte d'un incident intéressant qui s'est produit dans les derniers jours de décembre dernier, et qui indique en quelle estime elle est tenue par tous ceux, à quelle classe qu'ils appartiennent, qui s'intéressent à notre langue maternelle. Nous ne résistons pas au plaisir de le faire connaître à nos lecteurs.

Le 29 décembre donc, un groupe d'ouvriers attablés, après une journée de labeur, au café Saint-Martin, route de Thuir, discutait sur le Catalan.

Le Catalan est-il une langue ? Le Catalan est-il un patois ? Tel était le sujet de cette discussion qui s'envenima au point qu'un pari fut engagé. Les enjeux furent versés et d'un commun accord tous les joueurs décidèrent de prendre comme arbitre pour les départager, le Président de notre Société.

Une lettre fut écrite par M. Jacques Farré, l'un des parieurs, et portée par lui après s'être enquis de la personnalité du Président de la Société d'Études qu'aucun des joueurs ne connaissait.

M. Vergès de Ricaudy pris à l'improviste, mais très flatté de la confiance que ces braves ouvriers avaient en sa compétence écrivit, séance tenante, la lettre suivante. Nous l'insérons avec plaisir car, indépendamment du fait spécial du pari du café Saint-Martin, elle fixe en peu de mots ce que l'on doit entendre par langue ou par patois ; et elle établit d'une façon irréfutable, pour le Catalan, le titre de Langue revendiqué, à juste titre, par tous les catalanistes de l'un et de l'autre côté des Pyrénées.

Perpignan, le 30 décembre 1906.

Monsieur Jacques Farré,
maison Figuères, route d'Espagne, en Ville.

Je viens répondre à votre lettre du 29 qui m'honore beaucoup puisque vous me prenez pour arbitre dans une question qui m'intéresse au plus haut point.

Je n'hésite pas à vous répondre : Le Catalan est une langue, une vraie langue et non un patois.

C'est une langue qui, dès le neuvième siècle, a été parlée dans toute la région de la Méditerranée, depuis Cadix jusqu'au delta du Rhône. Ce fut la langue officielle de la Cour du Royaume d'Aragon dont Perpignan faisait partie, et du Royaume de Majorque dont notre ville était la capitale. Tous les documents, qui existent encore, de ces royaumes, sont écrits en catalan — un catalan qui a peu varié jusqu'ici.

Quelques mots nouveaux, castillans dans la Catalogne espagnole, et français en Roussillon s'y sont ajoutés ; c'était inévitable puisque l'Espagne et la France qui se sont partagé les pays de langue catalane ont adopté comme langue officielle, l'une le Castillan et l'autre le Français, mais il nous est toujours facile de comprendre, à la lecture, les documents anciens.

Du reste, les Catalans, tant d'Espagne que de France, n'ont jamais cessé non-seulement de parler, mais d'écrire en Catalan. A travers les siècles, nous trouvons une production ininterrompue d'ouvrages, de prose ou de poésie, traitant de sciences, de morale, de philosophie, etc., des contes, des fables, des légendes, écrits en catalan.

Des grammaires et des dictionnaires il en existe une foule, anciens et récents.

En somme, le Catalan est une langue romane, la mieux conservée dans le fond et dans la forme, de toutes les langues néo-latines ; et elle a tous les caractères d'une langue : Documents officiels, littérature abondante et variée, etc.... écrits conformément à des règles connues, régies par des grammaires et avec une orthographe fixée par des dictionnaires.

Il n'aurait pas toutes ces caractéristiques s'il n'était qu'un patois.

Il n'y a dans le cas du Catalan, en France, que le Provençal qui, lui aussi, est une langue romane, dérivée du latin, comme la nôtre. Cela tient à ce que Aix-en-Provence fut le siège de la Cour du roi René dont le Provençal était la langue officielle. Mais le Catalan est supérieur au Provençal en ce qu'il n'a jamais cessé d'être écrit avec les mêmes règles et la même orthographe, tandis que le Provençal n'a été ressuscité que depuis que le grand Mistral et les Félibres l'ont réveillé d'un sommeil de plusieurs siècles.

En dehors du Provençal et du Catalan, les autres idiomes sont des patois. (Je ne parle pas, bien entendu, du Basque, qui n'est pas une langue romane.) Et je conclus : Ce sont des patois parce qu'ils n'ont jamais eu ni de valeur officielle, ni de règles établies par des grammaires, ni d'orthographe fixée par des dictionnaires.

Voilà ma consultation, je vous la donne comme je la pense, avec tout l'amour que j'ai pour ma petite patrie : le Roussillon, après la grande : la France.

Veuillez agréer, Monsieur, mes meilleures salutations,

E. Vergès de Ricaudy,
Président de la Société d'Études catalanes.

Dona d'Aygua

I

Clar de lluna y cel seré...
la dona d'aygua vingué,
y deixant sas estisores
de plata y d'or fí, digué
paraules encisadores...

la ribera de Cadí,
la que de vespre y matí
anguileja, platejada,
n'es manto de blau satí,
manto de seda nevada...

Dins eix manto dormireu,
vos, de nostres cants l'hereu,
y jo, vestida ab roselles,
coronada ab flocs de neu,
us clucaré las parpelles.

y per proba del amor,
us deixaré, com recort,
ma mirada d'esmeralda
y mas estisores d'or
que perlejan dins ma falda...

II

Bruxa del córrech eixida...
ja sardaneja el meu cor
á la boscana brunzida
com fullaraca en tardor.

ja lo meu cor sardaneja,
y n'apar blanc serafí
que cap al cel alateja
ab suau velet de llí...

n'apar rosa d'un roser,
n'apar rosa platejada...
¡ no hi posará potser
la minyona, sa mirada !

Daúme, si de mi no vol,
la que n' es dolsa gerdera,
el gorch verdós per llensol,
per mortalla la gelera.

Joseph Pons.

HISTOIRE LOCALE

NOTES HISTORIQUES
sur la Commune & la Paroisse
de Tresserra

SUITE

CHAPITRE III
La seigneurie de Tresserra passe aux mains de Pons de Perillos.

Pons de Perillos acquit la possession de tous les biens que la reine Yolande avait à Tresserra.

Le 23 octobre 1406, il fait la concession d'un terrain à Jacques Serra, curé de Saint-Saturnin (1).

Le même jour, cet ecclésiastique figure aussi comme témoin dans la donation d'une arrière-dîme faite à Pons de Perillos par Gaudérique Massota et Pierre Amici, consuls de Tresserra (2).

Jacques Serra écrit le 13 mars 1407 : « *Al molt honrat lo S^or En P. Ornos, honrat senyor, veus açi lo sensal dels censos de Tresserra loqual fan En Johan Fabre é Ramon Fabre de dit lloc* » (3).

Le 7 mai 1407, des poursuites sont exercées contre Jacques Serra, « rector de Tresserra » (4).

A mentionner les dons faits par Pierre Laurencii, de Tresserra. Le testament de ce pagès signale l'église de Saint-Nazaire de Torderas, l'église de Saint-Martin de Llauro, l'église de Notre-

(1) Nos Poncius de Perilionibus, dominus loci de Tresserra, concedimus vobis, domino Jacobo Serra, presbitero et rectori dicti loci... — *Manuale Joan-Morer* 1406, f° 91.

(2) Nos Gaudericus Massota et Amici, consules de Tresserra, donamus vobis, nobili domino Poncio de Perilionibus, domino nostro et dicti loci, unam retrodecimam. Testis : Jacobus Serra, rector ecclesiæ de Tresserra. — *Manuale Joan-Morer* 1406, not. 1211.

(3) Alart, *Cart. rouss. ms.*, t. M., p. 98.

(4) Alart, *Cart. rouss. ms.*, t. P., p. 527.

Dame du Boulou, l'église de Saint-Etienne de Nidoleras, l'église de Saint-Julien de Villamulacha, la chapelle de Saint-Luc « *de podio rotundo* ». Une petite somme est laissée à chacun de ces sanctuaires (1).

CHAPITRE IV

Garau de Queralt, seigneur de la baronnie de Tresserra. — Cette baronnie appartient de nouveau au Roi.

Pons de Perillos n'était plus seigneur de Tresserra vers le milieu du xve siècle. En effet, le 10 avril 1463, Charles d'Oms adresse une lettre au batlle de la baronnie de Tresserra pour lui intimer l'ordre de faire payer les censives et autres droits dûs « *al noble Mossen Garau de Queralt, senyor de ladita baronia, per empenyorament que lo Sor Rey lin ha fet* » (2).

L'année suivante, on opère la saisie d'une mule appartenant à P. Gelbes, du Monastir-del-Camp, à l'instance du procureur de don Garau de Queralt « *nobilis domini Garibaldi de Queralt, domini baroniæ de Tresserra* » (3).

La baronnie de Tresserra passe de nouveau au roi d'Aragon en 1468. Au commencement du mois de novembre de cette année, Michel de Vivers, procureur royal, écrit au viguier du Vallespir que la baronnie de Tresserra a été prise par le Roi. Celui-ci la possède comme baron avec toute juridiction civile et criminelle, juridiction que le batlle exerçait dans les limites de cette baronnie (4). En conséquence, Michel de Vivers, considérant que l'office de batlle pour les localités de Torderas et de Fourques et pour la baronnie de Tresserra est vacant par suite du décès de Jean Compta, investit des fonctions de batlle Jacques Auser, de Fourques (5).

(1) Pierre Vila, notaire.

(2) *Manuale Cur.reg.*, regist. III, B. 407, f° 95.

(3) *Manuale Cur. reg.*, regist. IV, B. 408, f° 30 v°.

(4) En Miquel de Vivers, al venerab. Sol, veguer del Vallespir. Com lo lloc é baronia de Tressera sia stada apresa à mans del senyor Rey, aquella tenint com à baro y en aquella forma y manera que lo senyor de ladita baronia aquella tenia ab tota juridictio civil y criminal, de tal manera que lo batlla exercia tota juridictio dins los limits de dita baronia... — *Manual Cur. reg.*, regist. V. B. 409, f° 111.

(5) En Miquel de Vivers, cavaller, procurador real, attenents la batllia del lloc de Torderas é de Forques, de la baronia de Tresserra à present vaguar per mort de Johan Compta, considerant ladita batllia pertanyer al senyor Rey, cream en batlle vos en Jaume Auser, del lloc de Forques. — *Procurat. real*, regist. XXVI, B. 292, 155 v°.

Le 15 mars 1470, François Modaguer fait observer au batlle de la baronnie de Tresserra que Jean Costa, de Torderas, « *en nom propi é en nom dels consols de dit lloc* », se plaint de ce que Jean Negra, du Boulou, veut faire payer des censaux qui ne sont pas dûs. Jean Negra était fermier des revenus royaux de la baronnie de Tresserra (1).

CHAPITRE V

François Rexach achète la baronnie de Tresserra (1511). — Celle-ci est vendue à Jean Taqui (1541).

La baronnie de Tresserra fut vendue au donzell François Rexach pour la somme de 2.000 florins d'or d'Aragon. L'acte de vente fut rédigé par le notaire Guillaume Corna le 22 février 1511. Le jour même, François Rexach prit possession de la baronnie (2).

L'ordonnance suivante est promulguée le 15 mai 1532 : « Mossen Jaume Joan Rexach, donzell, baró de la baronia de Tresserra, fas manement que dins tres dias paguen las quantitats de ordi :

1° Los consols y particulars de Tresserra, v aymines de ordi y 20 sous,

2° Los consols y particulars de Villamulaca, III aymines de ordi y 15 sous,

3° Los consols y particulars de Torderas, x aymines de ordi y 40 sous,

4° Los consols y particulars del Monestir-del-Camp, IV aymines de ordi y 15 sous,

5° Los consols y particulars de Passa, v aymines de ordi y 20 sous,

6° Johan Serra, de Passa, I aymine de ordi y 5 sous (3).

Jacques-Jean Rexach, fils de François Rexach, vendit la baronnie de Tresserra à Jean Taqui le 2 avril 1541. Deux ans après — 15 mars 1543 — François de Borgia donne l'ordre de maintenir le nouvel acheteur en possession de tous les droits affectés à la baronnie (4).

En souvenir du baron Rexach, une partie du territoire de Tressera, du côté du *Pla del Rey*, porte encore ce nom.

(1) *Manuale Cur. reg.*, regist. V, B. 409, f° 132.

(2) *Rubriques de Puignau* XIX, f° 87.

(3) Alart, *Cart. rouss. rus.*, t. T., p. 549.

(4) Franciscus de Borgia, dux..., dilectus Joannes Taqui, per venditionem eidem factam per

CHAPITRE VI
La rectoria de Tresserra.

Saint Saturnin était le patron de l'église de Tresserra. Or, la fête de Saint-Saturnin coïncidait avec la vigile de la fête de saint André, et ce jour était un jour d'abstinence et de jeûne. Le 25 novembre 1636, Mgr Gaspard de Prieto, évêque d'Elne, accorde aux habitants de Tresserra la dispense qui suit : « Dispensam à tots los habitants del lloc de Tresserra que vuy son y seran habitants en los termens de dit lloc de fer abstinencia de menjar carn y de tenir de dejunar lo dia de sant Sadorni martir que sempre se troba la vigilia del glorios apostol sant Andreu, mentres lo dia antes de dita vigilia dejunen » (1).

Il y avait, à l'église de Tresserra, un bénéfice desservi par les prêtres de la communauté ecclésiastique de Thuir. Vers le milieu du XVIIe siècle, ce bénéfice fut uni à la rectoria. En 1686, parmi les documents remis aux consuls nouvellement élus, en présence du batlle Joseph Massota figure « *l'acta de la ounio del benefici ab la rectoria* » (2). Ainsi, le 10 mars 1693, le prêtre qui dessert l'église de Tresserra signe les actes de catholicité : *Guillem Delonca, p^bere y sacrista de Sant-Pera de Tohy, curat de Sant-Sadorni de Tresserra* (3).

Deux, trois, quelquefois quatre prêtres de la communauté de Thuir, assurent, la même année, le service religieux dans l'église de Tresserra, et chaque prêtre porte le nom de curé, *curat.*

(A suivre) Joseph Gibrat.

Jacob. Joan. Rexach, die 2 aprilis 1541, instrumento recepto per Petrum Fabre, not., adeptus est possessionem corporalem seu quasi baroniæ loci de Tresserra et terminorum et potestatem creandi bajulos in eisdem locis. — Datum Barchinon., die XV mensis martii 1543. — *Procurat. real*, regist. 34, B. 374, f. 144.

(1) Archives parois. de Tresserra.

(2) Vuy que contam als 9 de mars 1686, Antoni Massota y Joseph Calvet, consols passats, an donat bons y lleals comptes à Sadorni Guillamat y Antoni Guillamat, consols prasens, en presencia de Miquel Alart y de Hieronim Carrera, consallers de Tresserra, y de mi Joseph Massota, pagès y batlle de Tresserra, y los consols passats an antragats als consols prasens lo llibre del lloc, los dos actes de arrendament de las herbas y del hostal, y l'acte de la *ounio del benefici ab la rectoria*. Signé : Joseph Massota, batlla.

(3) Archives parois. de Tresserra.

LIVRES & REVUES

La Revue catalane fera connaître à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, vice-président de la Société d'Etudes Catalanes.

Lo Géni catala

Lo Géni catalá. — Poéma en onze cants d'en Joseph Falp y Plana, de la Real Academia de Medecina, Trafalgar, 26, Barcelona. — 5 pessetas.

Quel plus beau sujet pouvait tenter la plume d'un croyant et d'un poète ! Aussi avec quel empressement je tiens à féliciter mon ami, l'éminent académicien Joseph Falp, qui nous présente son chef-d'œuvre en un riche écrin de souvenirs patriotiques sertis de son vigoureux talent ! Oh ! ces jolis vers ! que de grâce ! que d'aisance ! Décidément la forme et l'idée se pénètrent avec une harmonie parfaite, et dès les premières pages, ce fier poème fascine comme ces camées ou ces anthologies qui portent, empreint dans l'agate ou dans la strophe, un fin et pur détail des gloires catalanes.

Del agre de la terra

Del agre de la terra, poésies de Mossen Costa y Llobera. — 2 pessetas.

Pour ceux que séduit la poésie plastique, quel champ merveilleux se déroule à leur imagination dans notre chère Catalogne ! Le poète bien connu qui nous donne « Del agre de la terra » fait penser à ces ciseleurs japonais qui, en sculptant des noyaux ou en creusant dans un morceau d'ivoire des sphères concentriques, produisent des chefs-d'œuvre d'un art parfait. Lisez ce petit livre, vous serez ravis.

Horaciones

Horaciones, pel mateix. — 2 pessetas.

Nous recommandons vivement ce nouveau recueil poétique à tous les catalanistes qui aiment les vers bien frappés. Ceux qui ne remarqueraient pas dans ce livre la souplesse et l'élégance de notre riche langue seraient des gens passablement difficiles.

Kœty Mariiny

Kœty Mariiny, prelozil Sigismund Bouska. — Traduction hongroise des délicieuses « Flors de Maria » de l'immortel Verdaguer.

La familia Asparo

La familia Asparó, novela de la senyora D. Monserdà de Macià. — 3 pessetas, Barcelona.

Voici l'un de ces rares romans que tout le monde peut lire. Oh ! qu'elles sont nombreuses les familles Asparó en France aussi bien qu'en Espagne ! Le style est alerte, l'intrigue est bien soutenue, le dénouement émeut jusqu'aux larmes. Ajoutons que le livre paraît avec la permission de l'Ordinaire. Toutes nos félicitations à l'auteur émérite qui a promis de collaborer à notre Revue.

Décentralisation

Décentralisation par Royal-Toussaint. — Nous avons été très flattés de recevoir ce petit livre qui ne s'adresse « qu'aux Français patriotes » et nous remercions vivement l'auteur d'avoir pensé à nous.

La Tralla

La Tralla, setmanari catalanista nous a adressé son numéro extraordinaire dédié à « les dones catalanes ».

Ce numéro, ou plutôt l'un des articles contenus dans ce numéro, a provoqué à Barcelone des troubles regrettables, réprimés par une charge furieuse de cavalerie.

Voici, en quelques mots, la substance de cet article :

C'est un monsieur qui se fâche et qui se déclare tout à coup séparatiste parce que sa femme, une Castillane, l'a trompé. Pauvre garçon ! son père le lui avait pourtant bien dit avant le mariage : « Ja ho veurás, noy, *ella* es Castellana, tu ets viatjant y... algun dia, sabs ? mentres tu estarás de viatje... potser... sabs ? Es Castellana ! »

Il prophétisait vrai... hélas ! Le malheur s'abattit sur la *tête* du jeune mari.

Et l'auteur termine par ces mots qui, d'ailleurs, avaient déjà servi de titre à son article : « Era Castellana !... »

N'est-ce pas que tout cela est plutôt bêbête ?

Chez nous, on se serait contenté de hausser les épaules. Nos voisins d'outre-Pyrénées ont préféré s'emballer, et pour tout de bon : Protestations unanimes dans la presse de tous les partis ; rédaction de la *Veu de Catalunya* insultée ; bureaux de *la Tralla* saccagés ; exemplaires du journal brûlés dans la rue ; directeur appréhendé par la police ; garde civile chargeant la foule au galop ; coups de feu tirés dans la rue, etc., etc.

Que de bruit ! que de bruit pour un article maladroit !... (1)

Valencia nova

Valencia nova, periodich regionalista de nos vaillants confrères de Valence, publie de très intéressants travaux parmi lesquels nous avons remarqué « La llengua i la cultura del Poble » de Rossendo Gumiel Enguix.

(1) La rédaction de *la Tralla* nous informe que ce journal cesse de paraître.

Lou Felibrige

Lou Felibrige, revue provençale dirigée par un *catalan*, le perpignanais Jean Monné, nous est arrivé du pays de *Miréio*. Nous remercions vivement notre compatriote pour les quelques lignes flatteuses que *lou Felibrige* consacre à notre *Société d'Etudes Catalanes*. Nous sommes bien décidés, comme il le dit lui-même, à « sauva la lengo e empura l'amour di causo catalano dins lou pople. »

La Ilustracio catalana

Dans le dernier numéro de l'*Ilustració catalana* que nous avons reçu (6 janvier 1907), nous trouvons une notice sur l'excellent écrivain Joaquim Ruyra, l'auteur de *Marines y Boscatjes*, recueil charmant de nouvelles et d'impressions, et d'un récent livre de vers, *El pais del pler*. Il nous faudra bientôt reparler de ces deux ouvrages. A cette notice sont joints un portrait de cet écrivain et un petit poème que lui dédie Joan Alcover. Nous y trouvons également des vers de Ramon E. Bassegoda, Francesch Sitjà y Pineda, Joseph Alemany y Borràs, et le commencement d'une nouvelle *La Ratxada*, de Miquel Roger. Ce numéro contient de belles illustrations. (Bureaux de l'*Ilustració catalana* : Carrer de Mallorca, 287, Barcelona. Prix : 0 fr. 50 le numéro.)

Journaux catalans et français

Plusieurs journaux catalans de l'autre côté des Pyrénées, tels que la *Veu de Catalunya*, *El poble catalá*, la *Veu de l'Ampurdá*, *Llevor*, etc., ont publié des articles relativement à la constitution de la *Société d'Etudes Catalanes*. Nous les en remercions bien vivement et nous leur adressons notre salut le plus fraternel.

Les Journaux français régionaux et locaux ont aussi inséré avec plaisir les communications de la *Société d'Etudes Catalanes* et certains ont adressé à la *Revue Catalane* des encouragements et des souhaits de bienvenue auxquels nous avons été très sensibles.

A Toulouse

Les journaux nous apprennent que les Catalans résidant en cette ville se sont réunis en un banquet fraternel, le mois dernier, sous la présidence de M. le Dr Bauby, professeur à la Faculté de Médecine.

Comme toujours, en pareille circonstance, des toasts furent portés à la *petite patrie*. De celui de M. François Tresserre, mainteneur des Jeux Floraux et membre de notre Société d'Études Catalanes, nous détachons cette phrase : « Les jolies catalanes sont, dans notre merveilleux pays, comme les feuilles d'une rose dans une coupe d'azur. »

Le poète ne pouvait pas mieux dire. Mais nos compatriotes ne se contentèrent pas de banqueter et de discourir : *Lo Pardal* fut chanté en chœur par tous les assistants ; puis vint le tour du *ball de ramellet* joué par une *cobla de jutglars* authentiques. Et cela dura... jusqu'à l'aube.

Or y Grana

Or y Grana, setmanari autonomista pera les dones, contient dans son numéro 16 un joli fragment de l'excellent discours prononcé aux Jeux Floraux de Barcelonette par le maître en gai-savoir don Ferrán Agulló y Vidal. Le numéro suivant publie la protestation des rédactricesco ntre *la Tralla.*

Revue du Traditionnisme

Remarqué dans cette excellente Revue la « Bibliografie des chants populaires français » de M. de Beaurepaire-Froment.

Era bouts dera mountanho

Cette revue publie dans son dernier numéro la liste des membres de l'*Escolo deras Pireneos* dont elle est l'organe. Dans cette liste nous relevons les noms de *vingt* institutrices ou instituteurs gascons.

La Société d'Etudes Catalanes comptera-t-elle bientôt vingt instituteurs roussillonnais ? Il faut l'espérer.

Una revista catalana a Perpinya

Sous ce titre la *Veu de Catalunya* du 4 février publie un long article de deux colonnes que nous ne pouvons passer sous silence et dans lequel elle fait connaître à ses lecteurs, en termes fort aimables, notre Société et notre Revue.

Le grand journal catalan termine ainsi : « Els esforsos que estan fent els rossellonesos pera conservar nostra llengua y refer la nostra historia, mereixen molt mès que la nostra simpatía, mereixen la nostra mès activa y entusiasta cooperació.

La *Veu de Catalunya* vol esser també la Veu de la terra catalana del Rosselló. Del mateix modo que en Pere Vidal va dir en el Congrès de la llengua catalana, que no volia que ningú de Barcelona el tingués per foraster perque ell era tan catalá com tots nosaltres, aixis, donchs, nosaltres no volem esser forasters al Rosselló, Conflent, Vallespir y Cerdanya, perque aquelles terres son tan catalanes com l'Empordá y el pla de Barcelona. »

La *Revue Catalane* remercie sincèrement la *Veu de Catalunya.*

Géniographie

Tel est le titre d'un livre de M. Polti où il est *démontré* (?) que notre Midi est pauvre en hommes illustres. Nous citons : « Que donne le Dauphiné ? Condillac et Mably, tout sec ; le Comtat Venaissin ? Fléchier ; le duché de Foix ? Bayle et Frédéric Soulié ; le Niçois ? Massillon ; les Landes ? rien ; le Roussillon ? rien ; » et l'auteur continue ainsi à éreinter notre pauvre Midi. Nous lui dirons simplement qu'en ce qui concerne le Roussillon il peut, sans crainte, ajouter dès aujourd'hui, pour sa prochaine édition, un tout petit nom roussillonnais : ARAGO.

Le Gérant : COMET.

Imprimerie COMET, Rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 3 15 Mars 1907.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

AVERTISSEMENT

Le Comité de rédaction, désireux d'adopter, dans la Revue, une orthographe catalane uniforme, a décidé de rendre obligatoire l'orthographe du Congrès de Barcelone, dès qu'elle sera connue, et de publier un dictionnaire catalan roussillonnais en se conformant aux règles adoptées par ce Congrès. Mais, en attendant, les avis étant partagés en ce qui concerne, par exemple, les pluriels en *as* ou en *es*, le Comité laisse les auteurs absolument libres d'adopter l'une ou l'autre de ces formes.

Les membres de la Société qui ont envoyé des articles à la *Revue catalane* sont priés de vouloir bien nous faire crédit pour quelques numéros, l'abondance des matières et la disposition à donner ne nous permettant pas d'insérer au fur et à mesure des envois.

Mais que ces retards inévitables ne découragent pas ceux qui travaillent, car la *Revue catalane* accueillera toujours avec plaisir les travaux qui présenteront un certain intérêt pour les lecteurs.

COMPTE RENDU
DES SÉANCES

Réunion du Bureau du 22 février 1907

Présidence de M. E. Vergès de Ricaudy, président

La Langue catalane ancienne. — Le Bureau charge le secrétaire de recueillir, dans l'œuvre d'Alart et de M. Pierre Vidal, des documents sur la langue parlée dans le Roussillon depuis le XIIe siècle jusqu'à nos jours (un document par siècle), pour en montrer l'évolution.

La Langue catalane actuelle. — Le secrétaire est chargé également de recueillir des documents sur la langue parlée aujour-

d'hui dans le Roussillon, le Conflent, le Vallespir et la Cerdagne. Ces documents qui montreront les différences existant actuellement dans les parlers de ces régions seront publiés dans la Revue à la suite des documents anciens.

Réunion du Bureau du 1er mars 1907
Présidence de M. E. Vergès de Ricaudy, président

Jeux Floraux. — Le Bureau arrête le programme et les conditions du Concours du 12 mai 1907 *(voir page 68)*.

Salon Roussillonnais. — Une proposition tendant à ouvrir chaque année un *Salon Roussillonnais,* où seraient exposées les œuvres des artistes du département, est renvoyée à la prochaine séance.

Membres de la Société

Admis du 31 janvier au 28 février 1907

127. Dalbiez Auguste, banquier, rue de l'Incendie, 3, Perpignan.
128. Puig Joseph, directeur du dépôt des magasins Vallaer frères, boulevard Sébastopol, 64, Paris.
129. Drancourt Emile, négociant en vins, avenue de la gare, Perpignan.
130. Delmas Joseph, lieutenant au 21e régiment d'infanterie, Langres.
131. Boher Paul, rue du Plateau, 14, Saint-Maurice (Seine).
132. Bachès Joseph, directeur de Berlitz-School, Solingen (Allemagne).
133. Sibiude Gabriel, propriétaire, Ponteilla.
134. De Roca Edouard, propriétaire, Villemolaque.
135. Bardina Joan, professor à l'Escola de Mestres, Fortuny, 4, Sant-Gervasi, Barcelona.
136. Blancou Gabriel, avocat, rue des Trois-Rois, 30, Perpignan.
137. Vicens Charles, clerc d'avoué, rue Foy, 9, Perpignan.

Donya Maria Maspons

Nos ha arribat la nova de la mort, à Barcelona, de Donya Maria Maspons y Labros, à una edat ja avançada (Deu la perdó).

Donya Maria Maspons era una entusiaste de la llengua catalana. Amb el pseudonim de Maria de Bell-lloch, havia publicat unes *Tradicions religioses del temps de la Reconquista*, y demès d'elles hi havia posat la de la Mare de Deu de Pena, à Rosselló ; tenia un llibre de versos, *Salabrugues ;* y tenia premiats, als Jochs Florals de Barcelona, dos aplechs de *Tradicions y Llegendes.*

Donya Maria vivia molt retirada ; era persona de molta sensillesa y modestia, era de lo mes bondadosa, y tenia unos tractes ben amistósos. Li haviam fet una visita, à Barcelona, l'any 1902, y desensá s'interessava per tot lo que se feya « en catalá » à Rosselló.

Enguany, y per mes que la seua edat li escusés d'ho fer, havia estat la primera à nos enviar el « Bon any » ; la seua afectuosa tarjeta nos será un recort de tant bona y apreciada persóna, que estimaba, mes que mes, à Deu y á la Pátria catalana.

J. Delpont.

Roussillon et Poésie

Tel est le titre de la conférence que fera notre jeune et infatigable vice-président, M. Jean Amade, le 24 mars prochain, à la salle Arago, avec le concours des *Chanteurs catalans* de Céret, que M. Amade, père, dirige avec tant de talent.

Les membres de notre Société, résidant à Perpignan, ne manqueront certainement pas d'aller assister à cette belle manifestation catalane.

Le même jour paraîtra le premier livre de M. Jean Amade, *Études de littérature méridionale* (éditeur Privat, Toulouse-Paris).

Jeux Floraux

de la

Société d'Études Catalanes

Un concours de langue catalane aura lieu à Perpignan, le 12 mai 1907.

Sont seuls admis à concourir les élèves (garçons et filles) des écoles primaires, publiques ou privées, du département.

Le concours comprendra deux épreuves, l'une écrite, l'autre orale.

Epreuve écrite : traduction en français d'un texte catalan.

Epreuve orale : récitation de ce texte en public.

Les demandes d'admission au concours devront être adressées au secrétariat avant le 15 avril, dernier délai. Elles devront contenir les indications suivantes :

1. Nom et prénoms de l'élève ;
2. Lieu et date de naissance ;
3. Ecole où il fait ses études ;
4. Une note signée du maître ou de la maîtresse certifiant exacts les renseignements ci-dessus.

N. B. — On trouvera dans le n° 3 de la *Revue Catalane* quelques notes sur l'orthographe et la prononciation ainsi qu'un modèle de traduction d'un texte catalan.

Le texte à traduire et à apprendre par cœur sera adressé le 15 avril au soir aux concurrents. Ceux-ci devront faire parvenir leur traduction au secrétariat, 1, rue Traverse-des-Amandiers, le 20 avril au soir, au plus tard, sous peine d'élimination.

Ce travail ne devra porter aucune signature : il suffira d'inscrire dans le coin de gauche une devise quelconque ou un nombre de quatre chiffres et de reproduire ce nombre ou cette devise sur une enveloppe cachetée contenant le nom et l'adresse de l'auteur.

Les élèves dont la traduction aura été jugée bonne seront admis à subir l'épreuve orale. Ils en seront informés par la voie de la presse.

Le concours public de récitation catalane aura lieu, pour ces élèves, le 12 mai 1907, à 10 heures du matin, à la salle Rigaud.

Le même jour, à 2 heures, aura lieu à la salle Arago, la cérémonie de la distribution des récompenses.

Des fleurs artistiques, des livrets de Caisse d'épargne, des diplômes, des mentions honorables, des ouvrages catalans et des abonnements à la *Revue Catalane* seront distribués aux lauréats.

Enfin un prix d'honneur (avec prime de 50 francs) sera décerné à l'instituteur ou à l'institutrice qui comptera au moins *trois* de ses élèves parmi les lauréats du concours.

N. B. — Le Bureau n'a pas cru devoir faire appel aux élèves de l'enseignement secondaire pour ce premier concours, mais il se propose d'étudier la question de la participation de ces élèves aux concours futurs.

CONTRAPAS

Als entorns del estany de Carençá,
de lliris gibrats flayrosa corona
s' mou dins la foscor... Gentil s'en adona
l'Escuder-Magich llavors li parlá :

Lo que veus assí ne son encantades
que ballen de nits etern contrapás,
peu-ensá peu-enllá, de jas en jas,
ab cos de seda y faldillas nevades....

Diuhen los pastors qu'entre los birbills,
los birbills de gel, de vegades, passa
un gemech de flaviol y de borrassa...

Y ne serán jutglars y dolents fills,
que jauhen, lligats, per haver, un dia,
Menyspreuat los goigs de Santa Maria...

Joseph Pons.

LES GOIGS

« Le chant, disait Lamartine, est une seconde voix donnée à l'homme. »

Cette voix est l'expression spontanée et enthousiaste des sentiments et des passions.

Dès les temps les plus reculés, les peuples ont chanté, et la civilisation est arrivée, puissante et régénératrice, sous l'influence de chants inspirés. C'est par le chant seulement que les hommes des âges primitifs purent exprimer les premiers sentiments qui se firent jour dans leur âme, surtout le plus puissant de tous, le sentiment religieux ; l'hymne et le cantique furent une des premières productions de l'esprit humain.

Chaque pays a eu ses chants particuliers portant l'empreinte de ses goûts, de ses aptitudes, de ses allures, de ses tendances nationales ; beaucoup sont restés par la tradition dans la mémoire du peuple, c'est là qu'il faut aller chercher le souvenir des mœurs primitives. Ordinairement ils sont d'une très grande naïveté. Cette naïveté ne se conserve pas toujours entièrement. Ils sont modifiés, soit en passant de bouche en bouche, soit par la fantaisie de quelque poète, — mais on y retrouve toujours une originalité caractéristique qui marque la race.

Depuis quelques années, ces chants populaires sont recherchés avidement par des esprits amoureux du passé, et désireux de rétablir aux yeux de l'histoire, la note vraie du génie d'un peuple, le reflet pur des mœurs qui lui étaient inhérentes et qui précédèrent le mélange de ces mœurs avec l'introduction des usages étrangers.

Les Félibres ont remué à leur tour les cendres de la langue romane, lui ont donné la vie en la chauffant au soleil d'or de la Provence, et tous nos troubadours et trouvères sortis de l'obscurité brillent aujourd'hui d'un nouvel éclat, et la lecture de leurs lais,

virelais, tensons et sirventes, nous montrent cette époque poétique éclatante et parfumée comme les fleurs de leur pays.

M. E. Vergès de Ricaudy, président de la Société d'Études Catalanes, me fait l'honneur de me demander d'apporter ma modeste contribution à la revue roussillonnaise qui se propose « de conserver tout ce qui a fait et fait encore l'esprit et la physionomie si caractéristique des pays catalans ». Si la publication de la *Revue Catalane* me permet de revenir sur une question qui m'est particulièrement chère, et de mettre au point un travail auquel, en collaboration avec un ami éminent qui ne veut pas être nommé, je consacrais jadis de longues heures, je remercierai M. Vergès de Ricaudy de m'en avoir fourni l'occasion.

Nous renfermant dans les limites voulues, nous étudierons successivement : 1° la nature, les particularités et l'origine des Goigs ; 2° les goigs communs à toutes les paroisses du diocèse ; 3° les goigs particuliers à certaines paroisses ; 4° les goigs spéciaux aux ermitages, et enfin leur évolution, leur expansion et leur valeur littéraire.

I

Nature, particularités et origine des Goigs.

Nos goigs suscitent en nous ce qu'on pourrait appeler l'émotion du passé, une de celles dont nous sommes actuellement le plus curieux et que recherche avec le plus d'ardeur notre sensibilité d'aujourd'hui. Ils appartiennent à un genre de littérature religieuse, abondamment représenté en Catalogne et dans notre Roussillon. Ce sont des chants oraux, populaires par leur destination, mais composés, la plupart du moins, par des ecclésiastiques, qui s'impriment sur feuille volante, portant en tête un emblème pieux, l'image de Notre-Dame ou celle du saint invoqué.

On comprendra que nous ne nous occupions ici que des chants religieux écrits en catalan cismontain ou catalan roussillonnais.

Le mot *goig*, du latin *gaudium*, signifie *joie, louange, allégresse, alleluia*. Son opposé est *plany*, du latin *planctus : plainte, complainte, élégie*. Nos troubadours et nos mystiques donnaient fréquemment ce nom à leurs *coblas* mélancoliques ou mouillées de larmes. Par une antithèse unique en littérature et un contraste étrange, on a

donné le titre de *goigs dolorosos, joies douloureuses,* aux strophes pleines de tristesse qui nous retracent les amertumes de la Passion et les souffrances de Marie au Calvaire et à Jérusalem. — *Goig* s'écrivait jadis *gaug :*

E no hay nuyl amich qui negun *gaug* m'aport. (R. Lull, Desconhort).

Les goigs s'ouvrent par un quatrain dont les deux derniers vers se répètent à la fin de chaque strophe, et ce quatrain que l'on appelle *tornada* ou refrain est répété tel quel ou à peu de chose près comme conclusion de toutes les strophes.

Après la *tornada* viennent les strophes, qui se composent de deux quatrains ordinairement de sept ou huit syllabes alternées. La rime du premier quatrain est *ad libitum,* à volonté, mais la seconde doit toujours rimer avec le refrain.

Pour être parfaites, les strophes doivent avoir la troisième syllabe longue ou fortement accentuée. L'important, c'est que tous leurs vers aient exactement le même nombre de syllabes, et que pauses ou toniques soient toujours aux mêmes places.

Exemple :

Vostres goigs ab gran plaher
Cantarem, Verge María,
Puix la vostre senyoría
Es ser Mare del Roser.

ESTROFA

Deu plantá dins vos, Senyora,
Lo Roser molt excel-lent,
Quan vos feu mereixedora
De concebrel purament,
Donant fe al missatger
Que del cel vos trametia
Deu lo Pare que volia
Fosseu Mare del Roser.

TORNADA

Puix mostrau vostre poder
Fent miracles cada día,
Preservau, Verge María,
Los confrares del Roser.

Les goigs *del Roser* sont de tout point un vrai modèle. On remarquera aisément que la 3ᵉ syllabe de chaque vers est longue.

Peut-on assigner une date originelle, un âge historique à nos goigs ? M. Just, le colonel Puiggari, M. Rous, curé de Banyuls, Mgr Tolra de Bordas, M. Pierre Vidal et l'abbé Jammet, noms chers aux lettres, qui ont laissé sur cette matière de précieuses et riches compilations, n'ont pas osé se prononcer. Les données que nous possédons nous permettent d'être affirmatif et de faire remonter nos goigs à la fin du Xe siècle.

Lors des funérailles de M. Justin Pépratx, Mossen Cinto Verdaguer déclarait à ses amis réunis au grand salon de l'évêché de Perpignan, avoir eu entre les mains les goigs de *Sant Guillem-de-Combret*, écrits en belles lettres onciales sur un vieux parchemin aux tons jaunes et portant la date de 1177, — qu'il vendit pour 300 *pessetas* à Don Marian Aguilo, « *en un dels seus amarchs dias de fam.* »

Nous savons, d'ailleurs, que dès le XIe siècle la langue catalane produisait des œuvres remarquables ; sa grammaire, son ordonnance, sa forme étaient définitives, et elle était déjà presque absolument identique à ce qu'elle fut au temps de son plus grand développement littéraire au XIIIe et au XIVe siècle, identique à ce qu'est resté le catalan contemporain.

Toutes les nations de l'Europe étaient encore dans l'ignorance, nous dit le docteur Torres, et déjà la Catalogne se livrait à l'étude des lois et des belles-lettres. Elle seule avait, en 1068, un code complet de lois, tandis que la France, l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne en étaient privées. Son langage avait été soumis aux règles de la grammaire. Marchant sur les traces des Arabes, le catalan avait déjà composé des vers et adopté l'harmonie du consonant. Enfin, en 1112, les comtes Béranger de Barcelone, accompagnés d'une nombreuse suite de chevaliers et de poètes catalans, transportèrent leur cour en Provence, où ils propagèrent tellement la langue et la poésie catalane que bientôt elle y prit de fortes racines et fut appelée par les Français langue provençale. Dès lors les savants du pays s'en servirent pour écrire en vers et en prose. Le roman vulgaire commença à se polir : il s'enrichit encore des mots et des phrases qu'il empruntait aux anciens Gaulois.

Pour donner à nos lecteurs une idée des goigs à travers les âges, nous plaçons ici sous leurs yeux une strophe empruntée à chaque siècle.

Xe SIÈCLE

Hora vos dich vera rahun
De Jesu Christ la passiun
Los sos afanz vol remembrar
Per que quest mund tot ha salvad ;
Mas car havía gran plaer
No la podía pendre mort :
En son amoros fill veser
Estava en guayg e desconhort.

XIe SIÈCLE

Ab letras d'aur per mesura
Serviray lausor notable
De vos, humil Verge pura,
Mayre de Deu redutable.
Flor molt belha d'auta planta
Vegats quem fay vostra fama :
Desliurats nos de tristura,
Mayre de Deu redutable.

XIIe SIÈCLE

Mayre de Deu, a vos reclama
Que'ts port de nostra ventura,
Lo poble Xrist que de pressura
Los guardats quel mal l'aflama,
Sopleyau qui sus colonda
Fou batut per amor qu'havía,
Qu'ab vos al cel benuyrada
Sia la vida segonda.

XIIIe SIÈCLE

En aqueix pal, o mon Deu,
Nostras culpas vos clavaren,
Puix que ab torment molt greu
Lo vostre cos desangraren,
Convertint de ell lo blancor
En coral tot liquidat :
Misericordia, Senyor,
Perdonau nostra pecat.

XIVe SIÈCLE

Ab la memoria immortal
Celébrese esta finesa
Per la gent perpinyanesa,
Tant discreta y tant lleal,
Lo pecat tant criminal
Subjectant baix de son peu,
Siau lo nostre advocat,
Glorios Angel de Deu.

XVe SIÈCLE

Siau nostra intercessora,
Princessa celestial,
Y de Illa protectora,
Verge y mare sens igual :
Ab tendresa filial
Vos invocam per patrona :
Flor de totas las donsellas,
Princessa de la Rodona.

XVIe SIÈCLE

Si dels aygats la frequencia
Nos ten atemorisats,
Reclamant vosta assistencia
Nos trovau aconsolats ;
Vehem cessar lo temporal,
Y la Tet correr mes pura :
Preservaunos de tot mal,
Reyne y mare de dolçura.

XVIIe SIÈCLE

En una freda montanya
Del terme de Odelló,
En la terra de Cerdanya
Als confins del Rosselló,
Vos de tots sou venerada
Com digna Mare de Deu ;
Obiunos, Verge sagrada,
María de Font-Romeu.

XVIIIe SIÈCLE

Ditxos es lo Rosselló
Y lo terme de Passá,
Per voluntat del Senyor
Vos van assí visitar
Los devots que vos aclaman
Alcansant de Deu salut :
Siau lo nostre advocat,
Evangelista sant Lluch.

XIXe SIÈCLE

De Banyuls quan espantadas
Las donas prop del altar,
En terra ab dolor prostradas
Vos vindrán à suplicar,
A llurs pregarias atenta
Recordauvos del absent :
Lliuraulo de la tormenta,
Dauli cel pur y bon vent.

XXe SIÈCLE

Ta caballera de plata
Descapdella als raigs del sol,
O Montanya, en cants esclata !
Deixa avuy ton aspre dol !
Fa que sents en nostre albada
Del Passat l'anyorat tó ?
Ampareu nostra contrada,
Sant Martí del Canigó.

Donc, à partir de l'an mille, chaque siècle a donné naissance à quelque goig populaire, qui brillera comme une fleur et en sera le gracieux ornement. Et ces fleurs ne mourront pas : écloses successivement, elles émailleront à tout jamais le champ de la tradition roussillonnaise.

(A suivre). L'abbé J. BONAFONT.

EN MAZEPPA

(SONET)

Tot passa en aquest món com vent enfurismat :
Los jorns tenen un vol de fletxes desparades,
Los mesos s'esfullant com roses octubrades,
Y 's capbussant los anys pels timbaus del passat !

Aixis com uracans demunt l'or d'un sembrat,
Aixis com dins del bosch les males hivernades,
La Vida nos malmet, aixafant les anyades
Y llansant dalt á baix tot vers l'Eternitat...

Mirauvos en Mazeppa en l'esquena d'una ega
Hont l'han lligat tot nut, y que se 'l arrossega...
Davant sos ulls tot fuig : camps, prats, sorral, gleber...

Ja 'l corb li frega 'l front ab son ala atrevida.
Desfermat, lo fan Rey, quant l'egua cau rendida.
L'home es aqueix Mazeppa y 'l Temps es lo corcer !

EL REFILAYRE DE CARENÇA.

La
Lavande Stœchas[1]
dans les Albères

I

Origine du nom. — Les deux Lavandes.

Comme la plupart des Labiées odoriférantes : thym, romarin, menthe, etc., la lavande était connue chez les anciens qui l'employaient pour la préparation de lotions et de bains de vapeurs aromatiques, ainsi que pour parfumer les bains d'eau tiède dont les Romains surtout étaient si coutumiers. Aussi la Lavande tire-t-elle son nom du latin *lavare* : laver, purifier.

On distingue deux espèces de Lavandes : la *Lavande stœchas* et la *Lavande spic*. C'est cette dernière lavande qui, par la distillation, produit une essence qui sert à faire l'eau de lavande usitée pour les bains, l'huile de spic (par corruption d'aspic) employée dans la parfumerie et le vin de spic ou d'aspic qui passe pour être un bon cordial, stomachique et carminatif. La *Lavande stœchas* est moins riche en huile essentielle ; aussi est-elle peu employée ; on la trouvait en abondance dans les îles Stœchades, aujourd'hui îles d'Hyères. Linné ayant reçu des échantillons de Lavande provenant de ces îles, la dénomma *Lavandula stœchas*, c'est-à-dire : Lavande des îles Stœchades.

Ces deux lavandes sont très faciles à distinguer l'une de l'autre. La *Lavande stœchas* a les fleurs d'un pourpre foncé, formant des épis compacts, quadrangulaires, solitaires à l'extrémité du pédoncule et surmontés d'une houppe de grandes bractées stériles viola-

(1) Suivant les auteurs, le mot *Stœchas* est écrit œ ou æ. Dans l'opuseule de Jeanbernat et Timbal-Lagrave, on le trouve même écrit des deux manières. J'ai adopté l'orthographe œ employée le plus communément.

cées. La *Lavande spic* a les fleurs bleues ou violacées formant des épis un peu lâches ou interrompus à la base, superposés sur le pédoncule (au moins 4-8 épis), et jamais terminés par une houppe de grandes bractées.

La *Lavande stœchas* est appelée *thymus* en Roussillon, probablement à cause de son odeur ressemblant à celle du thym sauvage ou *frigul ;* cette lavande serait considérée comme un faux thym.

La *Lavande spic* est appelée *aspic*, nom sous lequel elle est désignée dans tout le midi de la France, pour rappeler son principal usage en parfumerie.

En dehors de leurs différences naturelles, ces deux Lavandes ne viennent que très rarement côte à côte. En effet, la *Lavande stœchas* aime beaucoup les terrains siliceux, schisteux, granitiques, et la *Lavande spic* préfère les terrains calcaires. C'est ce qui explique que la Lavande stœchas soit si abondante dans toutes les Albères (formées presque entièrement de terrain primitif), tandis que la Lavande spic (commune dans les vallées de la Tet et de l'Agly) ne se trouve que du côté d'Amélie-les-Bains où elle est assez rare.

Plus une plante se trouve en abondance et sur de grands espaces, plus elle est sujette à varier dans ses multiples reproductions. Tel est le cas de la *Lavande stœchas.*

II

Résultats d'herborisations.

Au cours de mes herborisations, je m'étais aperçu que la Lavande Stœchas présentait dans les Albères de curieuses variations. Je pris des échantillons et les étudiai.

La science botanique n'a pas seulement pour objet de déterminer les plantes et de les conserver en herbier. Elle doit aussi étudier la plante elle-même dans ses organes de reproduction, dans ses variations causées par la nature du sol, l'exposition, l'époque de la floraison, etc.

C'est le résultat de mes études sur la *Lavande stœchas* des Albères que je donne ci-après. Je serais heureux si ce petit travail sans prétention pouvait donner une idée de plus de la richesse botanique de mon beau département.

(A suivre.) L. Conill.

Le
Catalan à l'École

SUITE & FIN

Tout d'abord, voici une page de Saisset, transcrite en orthographe catalane, avec, dans les interlignes, l'orthographe phonétique usitée par le poète. Cette page extraite de *Lo gall de Sant-Joan* nous sera d'un grand secours au double point de vue de l'orthographe et de la prononciation :

(7) (12) (5)
Un dia vaig montar, tot suant y bufant,
Oun die bay mountá, tout souhán y boufán,
(6)
Su 'l campanar de Sant-Joan.
Sou l' campaná da San-Jouán.
(2)
Ah! quina vista alegra y granda
Ah! quine biste alègre y grande
(5) (5) (11)
Vos ofereix aqueixa miranda !
Bous oufrech aquèche mirande !

1. *a* long se prononce comme *a* français.
2. *a* bref a le son de *eu* français : *quina* se prononce *quineu*.
3. *e* bref se prononce aussi comme *eu* français.
4. *e* long se prononce comme *é* français.
5. *o* se prononce comme *o* français. Cependant il se prononce comme *ou* français dans un grand nombre de mots, surtout en Roussillon.
6. *u* se prononce toujours comme *ou* français.
7. *i* se prononce comme *i* français. Mais il ne se fait pas entendre dans les finales en *aig*, *eig*, *oig*, *uig*, et le *g* prend le son de *tg* ou de *tj* : *faig* (hètre), *roig* (rouge), se prononcent *fatj*, *rotj*. *Vaig* doit se prononcer *vatj* et non *bay*.
8. *ny* se prononce comme *gn* français ; *gn* n'est jamais mouillé en catalan.
9. *h* ne se prononce pas, même à la fin des mots où elle est précédée de *c*.
10. *v* se prononce comme *b*.
11. *x* se prononce comme *ch* français. Cependant dans certains mots comme *exercit* (armée), on prononce *ks*.
12. L'infinitif des verbes est toujours terminé par *r*. Mais cette lettre ne se prononce pas. Certains auteurs catalans la suppriment même dans quelques verbes tels que *viure* (vivre), *veure* (voir), *beure* (boire), qu'il est préférable d'écrire *viurer*, *veurer*, *beurer*.
13. Certains auteurs écrivent les pluriels en *as* : *la casa*, *las casas*. Mais l'emploi des pluriels en *es* se généralise de plus en plus et l'on écrit de préférence : *la casa*, *les cases*. D'ailleurs cela ne change rien à la prononciation puisque *a* bref se prononce exactement comme *e* bref. (Voir les notes 2 et 3.)

D'aqui veyeu del Rosselló
D'aqui bièou dal Roussillou
(1) (10) (3) (3)
Les planes y les valls que de pertot verdejen,
Las planes y las balls qua da partout bardèjen,
(9)
Les riveres de llarch á llarch que se passejen,
Las ribères da llarc a llarc qua sa passèjen,
(4)
La mar blava y les neus may foses que blanquejen
La mart blabe, y las nèous, may fouses, qua blanquèjen
(6)
Sus la pica del Canigó.
Sou la pique dal Canigóu.

La vila, al peu s'esten, de brutx tota emplenada
La bile al pèou s'astèn, da broutch tout amplanade,

Dins dels seus remparts enclavada
Din dals sèous rampars anclabade
(8)
Com dins de la closca 'l pinyó.
Coum din da la closque al pignoú.
(11)
Que terrats ! y que xemenelles !
Qua tarráts ! y qua chimanelles !

Entre-mitj, campanars d'iglesies, de capelles
Entre-mitch, campanás d'iglèsis, da capelles,

S'harissen dins del cel amb una creu dessus :
S'harissen din dal cel ambe oune crèou dassóus :
(3)
Hom diria gegants pastors
Hom dirie jagéns pastoús,
(3)
A fins al cap armats d'espases,
A finse al cap armats d'aspases,
(13)
Que guarden un tropell de cases....
Qua gouarden oun troupell da cases....

❖

Voyons maintenant comment on traduit un texte catalan.

Nous allons prendre comme exemple une belle page de notre grand Verdaguer, extraite de ses « Viatjes ».

L'auteur nous raconte qu'étant de passage à Tanger avec quel-

ques amis, ceux-ci l'accompagnèrent dans un café maure pour entendre des musiciens arabes.

Voici d'abord une description des cafés maures :

Els cafés tenen á la porta un filat d'amples malles y de fil prim, que no pot aturar les mosques ni la vista dels que passen pel carrer, ni la claror, ni res.

A dintre posen la taça sobre un mal tamboret ó escambell, y, arreconats à la paret, passen enrahonant hores y hores.

Les cafés ont à leur porte un filet aux amples mailles et fait de fil mince qui ne peut arrêter ni les mouches, ni la vue de ceux qui passent dans la rue, ni la lumière, ni rien du tout.

Ceux qui sont à l'intérieur mettent leur tasse sur un mauvais tabouret ou escabeau, et, blottis contre le mur, passent à causer des heures et des heures.

L'auteur nous présente ensuite les musiciens :

Entrárem en un, sols pera veurer una cobla de músichs del país. Aquests estaven asseguts á terra fent una rodona. El mès vell, de nas corbo y de cara venerable, tocava un violi semblant als nostres ; altres dos tocaven bandurries, l'un polsantla amb els dits, com se fa am la guitarra, y l'altre fent plectre d'una ploma ; un altre tocava un pandero d'un pam escas de diamètre, y els dos restants, á falta d'instrument ó d'habilitat, picaven de mans á l'estil andalús. Tots cantaven á l'unissó, els joves am veu mès forta, une especia de cançó religiosa, repetint á cada estrofa la mateixa solemnial y devota tonada.

Nous entrâmes dans l'un de ces cafés, pour le seul plaisir de voir un groupe de musiciens du pays. Ceux-ci étaient assis à terre et en rond. Le plus âgé, au nez recourbé et à la figure vénérable, jouait un violon semblable aux nôtres ; deux autres jouaient la *bandurria*, l'un la pinçant avec les doigts comme on pince une guitare, et l'autre ayant pour médiator une plume ; un autre jouait d'un tambourin d'à peine un pan de diamètre, et les deux restants, faute d'instrument ou d'habileté, battaient des mains à la manière andalouse. Tous chantaient à l'unisson, les jeunes d'une voix plus forte, une espèce de chanson religieuse, répétant à chaque strophe le même refrain pieux et solennel.

Mais le poète ne pouvait terminer sans nous dire l'impression profonde qu'il ressentit. Verdaguer le fait d'une façon à la fois simple et éloquente :

Jo no entenia una paraula d'aquella extranya lamentació ; mès sa solemnitat, sa melancolia dolça, son sabor de pobles y

de temps antichs se m'imposava y no sabia móurem d'aprop d'ells. De tota la música, la popular es la que mès parla al meu esperit per sa ingenuitat inspirada y per sa enamorada senzillesa ; mès no recordo que may n'haguès sentida d'altra am tant gust.

Me semblava sentir una tonada de fa mil anys cantada per músichs desenterrats am llurs instruments mal afinats y polsosos ; me semblava sentir la darrera elegia dels bards del mahométisme plorant sobre les tombes dels conqueridors d'Espanya y de mitj món, que s'han amagat sota la terra, avergonyits de llur niçaga cayguda de les cimes del poder á l'abim de la miseria.

Pareixia aquell cant la trista y dolorosa lamentació d'un Jeremies mahometá regant am llágrimes les ruines d'aquell poble extraordinari.

Sense parar un moment entonaren alguna altra canço, amorosa y guerrera ; mès sols me quedi amb el recort de la primera, que encara rodola per mon esperit.

Je ne comprenais pas une seule parole de cette étrange lamentation ; mais sa solennité, sa mélancolique douceur, sa saveur de peuples et de temps antiques m'en imposaient, et je ne savais me résoudre à m'éloigner des musiciens. De tous les genres de musique, le genre populaire est celui qui parle le plus à mon esprit par sa naïve inspiration et sa séduisante simplicité ; mais je ne me souviens pas d'en avoir jamais entendu d'autre avec autant de plaisir.

Il me semblait entendre un refrain datant de mille ans, chanté par des musiciens qu'on aurait exhumés avec leurs instruments primitifs et poudreux ; il me semblait entendre la dernière élégie des bardes du mahométisme, pleurant sur les tombes des conquérants de l'Espagne et de la moitié du monde, qui se seraient cachés sous terre, honteux de leur race tombée des cimes du pouvoir à l'abîme de la misère,

Ce chant paraissait être la triste et douloureuse lamentation d'un Jérémie mahométan arrosant de larmes les ruines de ce peuple extraordinaire.

Sans s'interrompre un moment, ils entonnèrent certaine autre chanson amoureuse et guerrière ; mais il me reste seulement le souvenir de la première qui *revient* sans cesse à mon esprit.

Cette traduction, comme toute traduction, d'ailleurs, renferme certainement des imperfections. La dernière phrase, par exemple, pour ne citer que celle-là, ne rend qu'imparfaitement la pensée de l'auteur. Cela provient de la difficulté que l'on éprouve à traduire

le verbe *rodola*, pris dans ce sens, tout en s'écartant le moins possible du texte.

C'est précisément là cette gymnastique intellectuelle dont nous parlions plus haut et dont l'utilité est incontestable.

❖

Nous publierons dans la *Revue Catalane* un choix de textes destinés aux grands élèves de nos écoles qui désirent se livrer à l'étude du français par comparaison avec le catalan.

La première partie de ce recueil sera consacrée au catalan de Roussillon ; la deuxième au catalan de Catalogne ; la troisième au catalan ancien.

Chaque texte pourra donner lieu à quatre séries d'exercices, à faire en classe et dans la famille. En voici l'énumération :

I. En classe :

1. Lecture du texte catalan.
2. Sens général : indiquer les idées principales contenues dans le texte. (Exercice oral.)
3. Résumé du texte en quelques phrases catalanes courtes. (Exercice écrit, au tableau noir.)
4. Traduction du résumé en français. (Exercice oral.)

II. A la maison :

1. Copie du texte catalan.
2. Sens des mots marqués d'un astérisque. (Exercice écrit.)
3. Traduction du texte entier en français. (Exercice écrit.)
4. Observations faites par l'élève sur les deux langues comparées entre elles. (L'élève consignera ces observations au moyen de courtes notes, à la suite de sa traduction).

III. A la classe suivante :

1. Lecture par le maître de quelques traductions, phrase par phrase, les élèves suivant sur leur devoir.
2. Observations faites par le maître sur la comparaison des deux langues : genre et nombre dans les noms et les adjectifs, noms de nombre, pronoms, verbes (conjugaison et remarques intéressantes), mots invariables, règles d'accord, orthographe et prononciation, tournures particulières, passages dont la traduction exacte est difficile et parfois même impossible, etc., etc.

IV. A LA MAISON :

1. Nouvelle copie du texte.

2. Nouvelle traduction. (L'élève tiendra compte des explications données par le maître en classe.

❖

Nous ne saurions cependant terminer cette longue étude sans donner aux élèves quelques conseils sur la traduction.

Traduire un texte catalan n'est pas toujours chose aisée. Il ne faut pas croire, en effet, qu'une traduction littérale suffit : *la traduction littérale vise surtout le sens au détriment de la correction.* Il ne faut pas croire non plus qu'une traduction libre résout la question : *la traduction libre vise surtout la correction au détriment du sens et du génie de la langue catalane.*

Ce qu'il faut, ce qui importe, c'est de trouver la *traduction vraie, celle qui respecte à la fois le sens, la correction et le génie de la langue.* C'est cette dernière, la seule vraie, la seule bonne, à laquelle les élèves devront s'exercer.

Pour y réussir, ils devront s'astreindre à suivre *fidèlement* l'ordre des mots, ce qui est presque toujours possible, à serrer le texte de très près, à rechercher la correction en traduisant quelquefois un nom par un adjectif, un verbe par un nom, un adjectif par un adverbe, etc., selon le cas. Les moyens varient à l'infini. C'est pourquoi nous ne pouvons donner ici des règles précises. *Trouver la forme française qui permet de suivre fidèlement l'ordre des mots employés par l'auteur,* voilà la seule règle à suivre pour faire une bonne traduction. Toutes les autres en découlent.

Que les élèves studieux de nos écoles s'exercent à trouver cette forme qui respecte, à la fois, la pensée de l'auteur, la correction française et le génie de la langue catalane, et ils s'apercevront bien vite de l'excellence du travail que nous leur proposons.

Ils nous sauront gré, certainement, de leur avoir indiqué un moyen d'étude que, seuls, les enfants des classes privilégiées ont à leur disposition, et d'avoir essayé de leur faire aimer davantage cette belle langue catalane que les Catalans n'ont pas le droit de dédaigner sans renier leurs pères.

Louis PASTRE,
Instituteur,
secrétaire de la Société d'Etudes catalanes.

UN DÉBUT

A la suite de la publication, dans le premier numéro de cette Revue, de l' « Appel aux Poètes catalans roussillonnais » de notre ami J. Amade, nous avons reçu une poésie, un sonnet, qui nous a été dédié et que nous insérons à titre tout à fait exceptionnel, l'auteur n'étant pas membre de la Société.

Sans doute ce poème n'est pas absolument parfait, mais il a des qualités réelles de fond et de forme ; qualités qui indiquent chez l'auteur une connaissance déjà satisfaisante de la langue catalane, de son orthographe et de sa syntaxe.

Nous le donnons à titre d'encouragement pour l'auteur — un tout jeune homme (trop modeste, on en jugera) encore assis sur les bancs de l'école — afin qu'il persévère dans cette voie.

Nous le donnons, aussi, afin que l'exemple de ce néo-catalaniste entraîne tous les « jeunes » qui aiment le Catalan mais qui n'osent pas s'essayer à l'écrire.

AL SENYOR V. de R.
com a homenatge de honradesa y amistat.

De la Patria, amich, se fa ohir lo crit,
Per medi de ta veu, font de sabiduria ;
llegint las tevas obres, fillas del teu sentit,
hé comprés qu'aviat la llengua floriria.

Segur que florirá la llengua catalana,
hermosa y suau, sant parlar dels passats !
Traballarem ab gust, com ta veu nos ho mana,
per cantar y llohar sos tresors descuydats.

Y vosaltres, passats, benehiu d'allá dalt
los que voldrán seguir Verdaguer y Mistral.
Jovent del Rosselló, prenim aquell cami !

Més, ay, pobret de mi ! no hé nascut poeta,
sento qu'un art tant bell no está fet per mi ;
es molt jove mon cor, jove mev 'animeta...!

P. W. F.

Perpinya, 29 de Janer de 1907.

Le

Langage des Bêtes en Catalogne

(Mimologismes populaires roussillonnais)

SUITE

7. — Le Coq

— *Kikirikic !*	— Kikiriki !
Lo gall petit !...	Le petit coq !
— *Cocorococ !*	— Cocorico !
Lo gall mès gros !	Le coq le plus grand !

C'est ainsi qu'on interprète le chant des coqs selon leur taille.

Pendant la nuit de Noël, on leur fait dire ceci :

— *Cacaracac !*	— Cacaracac !
Jesus es nat !	Jésus est né !
— *Ahont es nat ?*	— Où est-il né ?
— *A Betleem !*	— A Betleem !
— *Tots irem !!!*	— Nous irons tous !!!

8. — Le Corbeau

Carn, carn, carn !	De la chair, de la chair, de la chair !

9. — Le Coucou

— *Cucut, cucut !*	— Coucou, coucou !
Lo nas te put,	Ton nez pue !
Lo bec te sagna,	Ton bec saigne,
Fregit à la panna.	Frit à la poêle.
La panna se gira,	La poêle se tourne,
Lo bec te s'estira.	Ton bec s'étire.
Cucut, cucut !	Coucou, coucou !

Il est peut-être inutile de chercher le sens de ces mots.

Mais on fait dire au coucou autre chose encore. Le renard et le coucou s'entendirent pour engraisser un cochon. Mais dès que l'animal fut gras, le renard s'en empara et déguerpit aussitôt. Depuis ce jour, le coucou, toujours à la recherche de son cochon, l'appelle désespérément de tous côtés :

« *Cua-curt, cua-curt !* »

(*Cua-curt* signifie qui a la queue courte ; c'est le cas du cochon).

10. — Le Crapaud

— *Het dinat ?*	— As-tu dîné ?
— *Jo si !*	— Moi oui !
— *Jo no !*	— Moi non !
— *Jo tapoc !*	— Moi non plus !
— *Clic ! cloc !*	— Clic ! cloc !

Variante :

— *Portas esclops, tu ?*	— Portes-tu des sabots, toi ?
— *Jo no !*	— Moi non !
— *Jo ta poc !*	— Moi non plus !

C'est l'imitation du sifflotement de certains crapauds sous les pierres par les soirs humides.

11. — La Fauvette

— *Axurits ! axurits !*	— Dégourdis, dégourdis !

12. — Le Grillon

— *Ric ! ric ! ric !*	— Riche, riche, riche !

13. — L'Hirondelle

— *Fadri, fadri,*	— Garçon, garçon,
Lleva-te mati.	Lève-toi matin.
Son anat á Montegut,	Je suis allé à Montegut,
Son manjat, son begut,	J'ai mangé, j'ai bu,
Son pagat lo que son degut,	J'ai payé ce que j'ai dû,
Son restat qui-i-i-i-tis !	Et j'ai été quitte !

Il faut, pour bien rendre ce mimologisme, prononcer le plus rapidement possible les cinq premiers vers, et, au contraire, insister sur l'avant-dernière syllabe de *quitis*.

14. — Le Loriot

— *Cull, cull, cull cireres.* — Cueille, cueille, cueille des cerises !

15. — Le Moineau

— *Gira-t', jau ; gira-t', jau.* — Tourne-toi, reste couché, etc.

Allusion, sans doute, à la paresse bien connue de cet oiseau.

16. — La Palombe

Elle dit sur un ton plaintif :

— *Preguéu pe 'ls pobres petits,*	— Priez pour les pauvres petits,
Que venen de sallir del niu,	Qui viennent de sortir du nid.
Si !	Oui !

17. — La Perdrix

Nous avons pour la perdrix une petite scène pleine d'observation, assez amusante.

Une perdrix :	*Carall que 't fot !*	Ah ! sacrebleu !
	Carall que 't fot !	Ah ! sacrebleu !
	Aqui hi ha un cassador !	Voilà un chasseur !
Une autre perdrix :	*Com va vestit ?*	Comment est-il habillé ?
	Com va vestit ?	Comment est-il habillé ?
La 1re :	*Mal vestit !*	Mal habillé.
	Mal vestit !	Mal habillé.
La 2e :	*Fugim, fugim !*	Fuyons, fuyons.
La 1re :	*Ben vestit !*	Bien habillé.
	Ben vestit !	Bien habillé.
La 2e :	*Fugim pas :*	Ne fuyons pas :
	Risquem pas rés !	Nous ne risquons rien !

18. — La Poule

Aussitôt après avoir pondu, la poule se lève et s'écrie épouvantée :

Quelcom m'ha ixit del cul,	Quelque chose est sorti de mon derrière,
sé pas lo que pot esser !	je ne sais ce que cela peut être !

Elle dit encore, d'une manière un peu plus poétique :

— *Cati, cati, catasques,*	Cati, cati, catasques,
Farem un óu per Pasques !	Nous ferons un œuf pour Pâques !

19. — Le Rossignol

Le rossignol s'endormit une nuit, par mégarde, sur un pied de vigne. La clématite, grimpant le long des branches, lui prit les

pattes dans ses liens et l'empêcha de voler. Les fourmis en profitèrent pour venir lui piquer le derrière. Mais le rossignol, qui n'a pas oublié cette mésaventure et tient à l'éviter désormais, chante toute la nuit pour se tenir éveillé :

— *Peu, peu, peu,*	Pied, pied, pied,
Gara la ridorta !	Attention à la clématite !
Cul, cul, cul,	Derrière, derrière, derrière,
Gara la formiga !	Attention à la fourmi !

20. — Le Vanneau

— *Ja te som vist.*	Je t'ai vu.

IV

Dans l'opuscule de Jacinto Verdaguer, nous ne voyons guère figurer, — non sans quelques différences d'ailleurs, — qu'une demi-douzaine environ des vingt « mimologismes » (plus exactement vingt-sept, en comptant les variantes, etc.) que nous venons de citer. En revanche, il en contient beaucoup que nous ne connaissions pas. Sont-ils même connus dans le Roussillon ?

Il faudrait reproduire ici, encore que ce ne soient pas à proprement parler des « mimologismes », quelques poésies populaires où certains animaux prennent la parole. Nous nous contenterons de donner le titre et le début de chacune d'elles :

1. L'Aucellet :

« *Aquí à dalt — en aquest prat*
un pomeret — hi tinch plantat
que no 'n pot viurer... »

2. L'Aureneta y el Pinsar :

« *L'aureneta y el pinsar*
Lantura-rarura,
Se'n volian maridar
Lantura-rará. »

3. El Bou y la Mula:

« *Una cansoneta nova*
be la sentiréu cantar,
treta del bou y la mula
quant se varen encontrar. »

4. El cant dels Aucells (Noël)

« *Al veurer despuntar*
el major lluminar
en la nit més ditxosa,
los aucellets cantant
à festejarlo van
ab sa veu melindrosa. »

5. El Poll y la Pussa :

« *El poll y la pussa*
s'en volen casar ;
quant tenian vi
no tenian pa. »

6. El Rossinyol :

« *El Rossinyol, prenent-ne la fresca,*
sobre d'un roure se pose á cantar.... »

V

La liste de ces « mimologismes » populaires catalans ne demande, nous l'avons dit en commençant, qu'à s'allonger. On a pu voir, par les exemples que nous en avons donnés, quel esprit d'observation et aussi quelle finesse il y a chez le peuple catalan, quelle poésie tour à tour délicate et pittoresque il a su dégager de la nature, en quels termes émus ou avec quelle vigueur il a dit parfois l'impression qu'il en recevait. Le « mimologisme » du coq annonçant la naissance de Jésus la nuit de Noël, ou de la palombe qui se lamente si tristement sur le sort de ses petits, — celui du chat dont les miaulements sont imités avec une fidélité si amusante, ou du corbeau dont le cri vorace est rendu avec tant de force, représentent deux tendances différentes, ou, si l'on peut dire, les deux natures de son esprit. Dans certains d'entre eux même, l'une et l'autre chose à la fois sont traduites avec un égal bonheur ; voyez, par exemple, ceux de l'alouette huppée (femelle), de la fauvette ou de l'hirondelle, — « mimologismes » sautillants et légers comme ces oiseaux, frais et gracieux comme le matin dont ils viennent chanter sous les fenêtres des dormeurs les charmes et la poésie. En vérité, le peuple catalan n'est-il pas un vrai créateur et un grand poète ?

J. A.

HISTOIRE LOCALE

NOTES HISTORIQUES
sur la Commune & la Paroisse
— de Tresserra —

SUITE

Voici un document qui donnera une idée des ressources de la Fabrique : Als 15 de mars 1693 se ha entragat à Joseph Guillamat, obrer de la iglesia de Sant-Sadorni, la suma y quantitat de 98 escuts nous, valent lo escut xixante-quatre sous de Fransa, y sept doblas novas, valent quiscuna dobla dotza francs. Cette somme fut placée dans le coffre à deux clés avec l'assistance du curé et des consuls Joseph Clara et Joseph Germa (1).

Peu de temps après — 9 mai 1693 — le docteur de Roja, visiteur apostolique, approuve les comptes de la Fabrique (2).

Celle-ci nommait chaque année une quêteuse choisie parmi les jeunes filles. En 1694, « Basalissa Guillemat donzella » remplissait cette fonction. Au commencement de l'année suivante, elle fait connaître la somme qu'elle a recueillie, « *ha donat comptes de la administratio de la desqueta de la Mare de Deu* » (3).

La Fabrique ramassait aussi une certaine quantité de blé. Le 24 juin 1694, les marguilliers vendirent trois charges et quatre mesures de blé au prix de quatre réaux la mesure. La somme s'éleva à 22^{l} 13_{s} 4^{d} (4).

(1) Arch. parois. — Ita est, Guillelmus Delonca, præsbiter et sacrista Sancti Petri villæ Tohiry et rector Sancti Saturnini de Tresserra.

(2) Vistos y examinats los comptes de la obra, abem trobat que las entradas son estadas iguals ab las exidas, i axi que los comptes son llealment donats, per ço posam nostra definitio, en Tresserra maig 9 1693, D^or^ de Roja visitador.

(3) Arch. parois. — Ita est, Guillem Delonca, prebere y sacrista de Sant Pera de Tohy, vuy regint la cura de Sant Sadorni de Tresserra.

(4) Arch. parois. — Ita est, Francisco Bordo, prebere y curat.

Un employé volontaire de l'église portait le nom de *pansanyader*. En 1695, Jean Germa remplissait cette charge (1).

Le 26 septembre 1697 eurent lieu les obsèques de Joseph Massota. Cet homme de bien avait rempli, pendant plusieurs années, les fonctions de batlle de Tresserra. Il fut enterré devant la porte de l'église (2).

Au commencement de l'année suivante on trouve une note non dépourvue d'intérêt : « Als sis de janer del any mil six cents nonanta vuit, en presencia de nos altres Camo Fabret p^bere^ y curat, Jorda Catharineu p^bere^ y curat, y de Andreu Massota, batlla de Tresserra, y dels consols de dit lloc se son entragadas las claus de la obra de Sant-Sadurni à Joseph Guillamat major afi de que administrera llialment lo offici de obrer, y ab ditas claus se li es entragat lo caixo de las dos claus, dins lo dit caxo li entragam nou doblas nobas de *la nova fabrica* y de *la segona fabrica* vuitante set ascuts y set lliuras de plata y totas las robas de la dita iglesia » (3).

Le revenu du cabaret, *hostal*, appartenait à l'église. Il s'élevait annuellement à 2 doubles d'or (4).

A Tresserra — comme en d'autres endroits du Roussillon — la dîme était perçue sur le froment, le blé, l'orge, l'avoine, les fèves, les pois et les raisins. La cote était de une charge sur dix. On connaît le nom des propriétaires qui payèrent la dîme en 1720 et la quantité de blé recueilli. Le seigneur Delpont donna 1 charge 2 mesures 11 picotins,—Pierre Corel, 3 charges 9 mesures 8 picotins,—Saturnin Guillemat, 2 charges 5 mesures 6 picotins,—Damien Rogé, 1 mesure 9 picotins, — Philippe Bonet, 6 mesures 11 picotins,— le seigneur Batlla, 3 charges 11 picotins, — le seigneur Roig, de Saint-Féliu-d'Amont, 6 mesures, — *mossen* Fructueux Pujol, domer de Bages, 11 mesures. Viennent encore d'autres particuliers.

(1) En 1695 se ha cobrat de Joan Germa per lo que debia à la iglesia de sa administratio de pensanyader per dos anys ne es estat, una carga de blat en preu de trenta sous la masura que fa suma de set lliuras deu sous, 7 l. 10 s.

(2) Als vint y sis del mès de setembre del any mil sis cents nonante y set, jo baix firmat, curat de la parroquial iglesia de Sant Sadorni del lloc de Tresserra, hé donada sepultura devant la porta de dita iglesia al cadaver del senyor Joseph Massota, ha rebut los sagraments. — Signé : Camo Fabret, prebere y curat.

(3) Arch. parois. de Tresserra.

(4) Vuy que comptam als dotze juny 1702 se ha entregat à Carrera obrer dos dobles de or, y son en bon compte de major quantitat ne deu donar Viader per lo arrandament del *hostal*. Signé : Gaspar Pons, prebere.

Quantité recueillie : 1° *Blat net,* 15 charges 3 mesures 5 picotins, — 2° *blat brut,* 16 charges 1 mesure 11 picotins, — 3° *mastall,* 7 charges 7 mesures 10 picotins. Total : 39 charges 3 mesures 2 picotins.

L'avoine rapporta 1 charge 7 mesures 6 picotins, — les fèves, 3 mesures 3 picotins, — les pois, 5 mesures 2 picotins, — l'orge, 4 charges 6 mesures 7 picotins.

Quant aux raisins, il y eut 20 quintaux pour la dîme et la prémice.

On recueillit 70 litres d'huile, ou *set durchs.* Le *durch* (10 litres) valait dix francs (1).

Au mois de mai 1721, le curé de Tresserra et ses ouailles se rendirent en procession au Monastir-del-Camp (2). C'était la saison de la joie, de la verdure et des fleurs dans ce coin de terre privilégiée. La distance qui séparait Tresserra du Monastir n'était pas grande ; et, à travers le chemin fleuri de pâquerettes, de myosotis et de coquelicots, les pieux pèlerins chantaient des cantiques et récitaient des prières.

Le curé de Tresserra célébra la messe dans l'antique chapelle du Monastir.

La cérémonie fut aussi solennelle que possible.

Les registres de catholicité sont enrichis de détails qui nous permettent de suivre le mouvement religieux de la population. Parfois l'autorité civile y consigne des arrêts dont la portée nous échappe. Ainsi, à la date du 26 avril 1725, on trouve dans un registre la note suivante : « Nous, maître des requestes, intendant en Roussillon et pays de Foix, en conséquence de l'ordre exprès du Roi avons défendu à peine de désobéissance de délivrer aucun extrait baptistaire de l'article ni même d'en donner aucune connaissance à personne de quelque qualité ou condition que ce puisse être sans un ordre exprès de Sa Majesté, et pour plus de sûreté nous avons fait mettre un papier blanc cacheté de nos armes aux quatre coins n'y ayant aucune rature dans l'article ci-contre, à Perpignan le 26 avril 1725 ».

Cette note concerne un baptême fait le 17 février 1693 par François Bordo, curé de Tresserra, et un autre baptême fait le

(1) Noto com als 3 de Xbre, vas vendra sis durchs de oli en preu de deu franchs lo durch. Signé : A. Godall, prebere y curat de Tresserra.

(2) Noto com lo dia que ferem la professo al Monastir-del-Camp, que era à maig de 1721, vas vendra dos lliuras de cera. — Signé : A. Godall.

12 mars de la même année par Guillem Delonca « *sacrista de la parrochial iglesia de Sant-Pera de Toby y vuy regint la cura de animas de Sant-Sadorni de Tresserra.* »

Quelques curés étaient originaires de Tresserra. En particulier Paul Massota qui mourut en 1743. Au-dessus de la porte de l'église on lit cette inscription gravée sur le marbre : 22 *abril 1743 obiit Massota curat.*

Est-ce bien à cette époque que l'église primitive fut agrandie ? Tout le laisse supposer. Le tabernacle porte une date : 1745, et son style est en rapport avec celui du maître-autel. Ce dernier est en bois doré.

Au moment de la Révolution, Prohom, curé de Tresserra, prête serment à la Constitution civile du clergé. Il baptisa un enfant le 25 novembre 1790. A partir de ce jour, son nom ne figure plus dans les actes de catholicité.

L'invasion survient. L'armée espagnole occupe le territoire environnant. Ainsi, le 6 février 1794, Fr. Sauveur de Saint-Elie, carmélite du couvent de Saint-Joseph de Gérone, à ce moment aumônier du second régiment d'infanterie de Malaga, baptise Marie-Victoire-Thérèse fille de Joseph Torrent et de Marie Alart.

En 1803, Sardane, ancien curé constitutionnel de Saint-Jacques de Perpignan, dessert la paroisse de Tresserra.

L'église de cette dernière localité est érigée en succursale le 29 juin 1841.

D'ailleurs, il importe de donner le nom des prêtres qui ont desservi l'église de Tresserra depuis 1690 jusqu'à 1841 :

1690 : André Alzine, François Bordo.

1691-1692 : A. Alzine, F. Bordo, Guillaume Delonca, Joseph Ros, Jorda Catharineu, André Maury, Pierre Doutres.

1693 : F. Bordo, G. Delonca, Joseph Ros, Joseph Rocha, A. Maury, Joseph Tardiu, Bonaventure Batlle, P. Doutres.

1694 : F. Bordo, A. Maury, Joseph Tardiu, B. Batlle, P. Doutres, Joseph Rocha, Joseph Ros, Jorda Catharineu, Joseph Prats.

1695 : G. Delonca, A. Maury, Jean-Baptiste Morer, Joseph Ros, F. Bordo.

1696 : F. Bordo, J.-B. Morer.

1697 : F. Bordo, J.-B. Morer, Camo Fabret, Jorda Catharineu.

1698 : J.-B. Morer, François Noé.
1699 : F. Noé, J.-B. Morer, Camo Fabret.
1700 : Camo Fabret, F. Noé, Gaspard Pons.
1701 : Camo Fabret, G. Pons.
1702 : G. Pons, C. Fabret, Joseph Masiph.
1703 : G. Pons, Joseph Masiph.
1704 : G. Pons, Joseph Masiph.
1705 : G. Pons, Joseph Masiph.
1717 : Pujol.
1721 : André Godall.
1731 : Joseph Roig.
1738 : Joseph Roig.
1739 : Joseph Roig, Bonaventure Marti.
1740 : Joseph Roig, Bonaventure Marti.
1743 : Massota.
1746 à 1753 : Paul Massota.
1754 : Paul Massota, Côme Gourgues.
1755 à 1759 : Côme Gourgues.
1760 : Côme Gourgues, Joseph Grando, B. Martí.
1761-1762 : Joseph Grando.
1766-1767 : M. Matheu.
1770 : M. Matheu.
1777 à 1780 : Jean-Baptiste Escapa.
1786 : A. Prohom.
1789 : A. Prohom, Godall.
1790 : A. Prohom.
1803 : Sardane.
1805 : Michel Justafré. Il meurt à Tresserra le 28 février 1814.
1815 : Michel Jordy (espagnol).
1817 : M. Jordy. Puis les curés de Passa font le service jusqu'en 1831.
1831 : Pompinot. Il reste deux ans. Ensuite, service assuré de nouveau par le curé de Passa.
1839 : Joseph Soler.
1841 : Erection de la succursale. Joseph Soler, premier succursaliste.

Joseph Gibrat.

LIVRES & REVUES

La Revue catalane fera connaître à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, vice-président de la Société d'Etudes Catalanes.

Gent nova

Gent nova, Sant Francesch, 58 y 60, Badalona, annonce dans sa Bibliografia, un livre que nous recommandons à nos lecteurs : *Lliçons d'ortografía catalana* (Edició pera les escoles) de J. Alcoverro, doctor en filosofía y lletres. Barcelona. Imprenta Asmarats. 1906.

Cu-cut

Cu-cut, 18, carrer d'Avinyó, Barcelona, est plein d'esprit et ses gravures sont fort amusantes,

En Patufet

En Patufet, 4, carrer del Cardenal Casañas, Barcelona, est un journal illustré pour enfants. Très intéressant et très instructif. Nous le recommandons à nos lecteurs pour leurs enfants.

Mitjorn

Mitjorn, 20, Sant-Cristo, Mallorca, excellente revue mallorquine, consacre deux longs articles à Mistral et publie des travaux très intéressants.

De les *Rondayes* de Mossen Alcover, diu : « Aquestes Rondayes están destinades a breçar un sens fí de generacions mallorquines amb son balanceig suavissim de poesía y de maravelles. »

Ciutat Nova

Ciutat Nova, Sant-Cristófol, 17, Sant-Andreu de Palomar, annonce la prochaine publication de « Questions gramaticals » et d'un « Mostruari de literatura catalana ».

L'Action régionaliste

L'Action régionaliste, 5, rue d'Odessa, Paris, contient d'excellents articles de M. Ch. Beauquier, sur les biens des églises et la décentralisation ; de M. B. Sarrieu, sur les doctrines apparentées au régionalisme ; de M. Henri Mazel, sur la division régionale de la France d'Auguste Comte ; de M. Charles Thierry, sur la F.R.F. et les groupements régionaux ; de M. A. Schurr, sur la question polonaise en Prusse. Cette Revue se tient en dehors et au-dessus de toute question politique.

Feu follet

Feu follet, Chaumes-en-Brie (Seine-et-Marne). Cette charmante petite revue littéraire où collaborent de nombreux instituteurs, publie des poésies exquises dans son numéro du 10 février.

Le Semeur

Le Semeur, 39, boulevard Saint-Martin, Paris, « ne dit pas tout, mais il dit tout ce qu'il pense... et ses collaborateurs aussi. » Remarqué dans cette Revue un excellent article de Paul Manceau sur le recrutement des officiers (unité d'instruction, unité d'origine) et une critique littéraire de C. M. Savarit (Les deux morales) à propos de « Poupée fragile » de Charles-Henry Hirsch.

Prouvènço !

Prouvènço !, 19, balouard di Vila, Avignon, entièrement rédigé en provençal, sous la direction de Pèire Devoluy, mène toujours le bon combat félibréen.

La Terre d'Oc

La Terre d'Oc, 15, carrièro Denfert-Rochereau, Toulouse, revista félibrenco publicado pes felibres de l'Escolo moundino. Remarqué dans cette Revue un article de M. Bernard Sarrieu où il est démontré qu'il n'y a pas opposition entre les projets de langue universelle et les idées félibréennes.

Le Réveil de la Gaule

Le Réveil de la Gaule, 6 bis, rue Lebouis, Paris (XIVe) publie : Une lettre de Mistral ; le Gui sacré, de Pierre de Garombey ; Des origines de la peinture française, de Pierre Valbrouche ; Histoire des arts et métiers en Gaule, de Jean Boffier.

Bibliographie des Chants populaires Français

Bibliographie des Chants populaires Français, par de Beaurepaire-Froment (Paris, édition de la *Revue du Traditionnisme*, 60, quai des Orfèvres, 1 fr. 50.

On sait que chez de Beaurepaire-Froment, l'écrivain à la forte personnalité se double d'un érudit. Nous n'avons pas en France de bibliographie générale traditionniste. Beaurepaire-Froment vient de combler cette lacune, en ce qui concerne les chansons populaires. La très sérieuse *Bibliographie des Chants populaires Français*, qu'il nous donne, est indispensable aux érudits, aux lettrés, aux artistes, aux curieux, à tous ceux qu'intéressent nos merveilleuses chansons populaires.

❖ ❖ ❖

Nous avons reçu les ouvrages suivants : Un livre de *Poésies*, *La Fabricanta*, *La Quiteria*, *La Montserrat*, *La Familia Asparo* de Mme Monserdá de Maciá.

Els Aucells més útils à la Agricultura de Catalunya et *Poésies* par Emile Tarré.

La Cuyna catalana de Joseph Cunill de Bosch.

Del Agre de la Terra, *Horacianes* et *Poésies* de Mossen Costa y Llobera.

Quelques travaux sur *Ramon Lull*, l'histoire du *Lulisme* et la *Filosofia nacional de Catalunya* par Mossen Salvador Bové, — etc...

M. Jean Amade rendra compte de tous ces ouvrages dans l'un des prochains numéros de la Revue.

Le Gérant : COMET.

Imprimerie COMET, Rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 4 15 Avril 1907.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

AVERTISSEMENT

Le Comité de rédaction, désireux d'adopter, dans la Revue, une orthographe catalane uniforme, a décidé de rendre obligatoire l'orthographe du Congrès de Barcelone, dès qu'elle sera connue, et de publier un dictionnaire catalan roussillonnais en se conformant aux règles adoptées par ce Congrès. Mais, en attendant, les avis étant partagés en ce qui concerne, par exemple, les pluriels en *as* ou en *es*, le Comité laisse les auteurs absolument libres d'adopter l'une ou l'autre de ces formes.

COMPTE RENDU
DES SÉANCES

Réunion du Conseil d'administration du 24 mars 1907

Présidence de M. E. Vergès de Ricaudy, président

Situation financière. — Le trésorier donne connaissance au Conseil de la situation financière qui est très bonne. Le Conseil approuve le rapport et décide de faire encaisser à domicile, dans le courant du mois d'avril, les cotisations des membres qui ne se sont pas encore acquittés envers la Société.

Réunion du Bureau du 6 avril 1907

Jeux floraux. — Le Bureau décide de donner à traduire aux concurrents la description de Saisset extraite de la pièce « Lo gall de Sant Joan ».

Membres de la Société

Admis du 28 février au 31 mars 1907

138. Brousse Albert, Perpignan.
139. De Cazis de Lapeyrouse Félix, avoué, Perpignan.
140. Berdagué Jean (l'abbé), curé d'Estoher, par Vinça.

MONT-LOUIS

Station d'Altitude

Mont-Louis (Pyr.-Or.) est une charmante petite ville construite par Vauban à la fin du XVIIme siècle, à 1600^m^ d'altitude, sur un des hauts plateaux de la Cerdagne française.

L'hiver y est long et rigoureux ; une épaisse couche de neige couvre le sol et semble tarir toute source de vie. Mais, dès que viennent les premières chaleurs de l'été, ce morne désert de glace se métamorphose en un site merveilleux, plein de joie et de salutaire fraîcheur. La ville s'anime d'une vie nouvelle ; les étrangers affluent dans les hôtels et dans les maisons particulières. Et certes, ce ne sont ni les fêtes, ni le jeu, ni les interminables concerts qui les attirent et les retiennent. Ce qui les attire, ce qui les retient, c'est le bon air, c'est la montagne, c'est le charme d'une vie simple et rustique, c'est surtout ce calme reposant que donne invariablement l'altitude.

Air. — L'air est d'une pureté absolue, aussi parfaitement privé de bactéries et de poussières organiques que par une stérilisation au laboratoire. Il est sec, léger et tout imprégné de la senteur des pins, des plantes aromatiques, des fleurs, des foins coupés. On éprouve à le respirer une indéfinissable et délicieuse sensation inconnue dans la plaine. Sa transparence illusionne les nouveaux venus ; les cimes les plus éloignées paraissent voisines ; les forêts, les gazons, les seigles mûrs, les corolles des fleurs revêtent des teintes d'une intensité et d'un éclat incomparables et, par les belles nuits d'été, le scintillement des étoiles est si vif, les cieux sont si proches, que le spectacle rappelle celui des plus belles nuits de l'Orient.

Climat. — Grâce à l'absence de glaciers dans cette région, car on ne peut compter comme tels les rares nœvés du Carlit et du Canigou, Mont-Louis, malgré son altitude élevée, est habitable pendant les trois mois de l'été par tous les individus, même délicats. La température y est douce, la moyenne des maxima étant de 23°,5 en juillet, de 21°,7 en août et de 18°,2 en septembre, et la moyenne des minima étant de 9°,6 en juillet, 9°,1 en août et 7° en septembre. (1)

Les vents violents y soufflent rarement ; cependant l'air est toujours agité par une douce brise qui le rafraîchit et dont personne ne se plaint.

Les pluies sont exceptionnelles. Il tombe en moyenne pendant le mois de juillet 64mm4 de pluie en 7 jours, pendant le mois d'août 64mm2 en 8 jours et, pendant le mois de septembre, 70mm en 7 jours (2); par jours de pluie, nous entendons des jours où il pleut, ne serait-ce que quelques minutes. — De loin en loin un orage s'abat brusquement sur la contrée ; mais, grâce à la déclivité et à la perméabilité du terrain, grâce aussi à la sécheresse de l'atmosphère, il ne laisse après lui ni boues, ni humidité. — Si parfois, au commencement de juillet ou dans le courant de septembre, la neige fait une rare apparition, elle dure peu et disparaît vite dans un rayon de soleil.

La luminosité est très grande, car l'horizon est très étendu et le ciel habituellement très pur. Il y a exactement 255 heures de soleil pendant le mois de juillet, 245 pendant le mois d'août et 200 pendant le mois de septembre (Cave et Cœur).

Le brouillard est inconnu à Mont-Louis : le « Carcanet », qui ensevelit trop souvent sous la brume le Capcir et les montagnes de Font-Romeu, se brise sur les hauteurs de la Tausse et de la Llagone et ses dernières fumées vont se perdre en panache sur la citadelle de la ville et jusqu'au-dessus de la vallée d'Eyne.— Quand au brouillard du midi, qui se forme sur la vallée de la Tet, il rencontre dans le rocher incliné qui sert d'assiette à Mont-Louis une barrière infranchissable et je ne connais pas de spectacle plus imposant que celui de cette mer houleuse de nuages,

(1) Observations de M. Cave, de Mont-Louis, communiquées par M. Mengel, directeur de l'Observatoire météorologique de Perpignan. Le tableau d'où sont extraites ces moyennes a été dressé par M. Cœur ; il comprend dix années, de 1896 à 1905.

(2) Moyenne des observations faites par M. Cave pendant 38 ans.

dont les lames se précipitent contre le talus de la route et, heurtant le parapet, rebondissent violemment en arrière et retombent dans le gouffre qui les a déchaînées.

Excursions. Promenades. — A cheval sur les Cerdagnes française et espagnole et sur le Capcir, relié à la plaine et à la haute montagne par le cours de la Tet, Mont-Louis est un remarquable centre d'excursions. De belles routes carrossables en partent dans toutes les directions et, dans quelques mois, un tramway électrique, unissant Villefranche-du-Conflent à Bourg-Madame et Puigcerda, facilitera encore les communications et permettra de tirer de l'oubli les beautés de ce merveilleux pays où tout est à voir, où chaque coin a son charme particulier, où chaque petit village recèle un trésor archéologique ignoré, où les sources sulfureuses, sulfo-alcalines, ferrugineuses, jaillissent de toutes parts avec une abondance, une variété, une richesse peu communes.

Ceux pour qui la saine marche à pied a plus d'attrait que les courses fièvreuses en voiture ou en automobile pourront faire aux environs de Mont-Louis les plus charmantes et les plus intéressantes promenades : le coquet village de La Cabanasse, avec sa fruitière et sa sécherie ; Saint-Pierre-dels-Forcats ; Planès, avec ses maisons éparpillées et son énigmatique église triangulaire ; Eyne et sa riante vallée bien connue des botanistes et des chasseurs d'isard ; l'immense forêt de sapins qui commence aux abords de la porte de secours et va couvrir de son voile sombre tout le pays jusqu'au Capcir ; les escarpements vertigineux qui bordent la Tet ; l'ermitage de Font-Romeu, avec son hôtellerie, ses logements rustiques et sa vierge archaïque dont le renom a franchi les Pyrénées ; le pla de Barrès ; la Llagone, avec sa vieille église et son Christ, ou « santa magestat », raide et compassé dans sa longue tunique ; le hameau des Cortals, le plus élevé du midi de la France ; les montagnes de la Tausse, d'où la vue, par dessus les monts, embrasse tout le Roussillon, les Cerdagnes, les hautes cimes du Carlit et la capricieuse vallée de l'Aude naissante ; enfin le hameau de la Perche, relié à Mont-Louis par une route de trois kilomètres, d'une horizontalité presque parfaite, inappréciable promenoir d'altitude pour les dyspnéiques de toute sorte qui peuvent, grâce à lui, atteindre sans la moindre oppression la lisière de la forêt de

sapins du Cambres-d'Aze ; — telles sont les principales excursions qu'il est facile de faire sans fatigue, dans une après-midi, à la condition de les sérier, et de réserver les plus longues et les plus pénibles pour les jours les plus frais et pour l'époque où l'on sera suffisamment entraîné.

Le valétudinaire, le convalescent à qui les longues promenades sont encore interdites, n'auront pas besoin d'aller bien loin pour faire une cure d'air et de repos des plus profitables. — En tournant à droite, au sortir de la Porte de France, ils trouveront sur les glacis mille coins délicieux où ils pourront s'asseoir, causer, lire ou rêver, à l'abri du vent du nord, à l'ombre discrète des acacias, des bouleaux et des sorbiers, en face du plus beau panorama qui se puisse imaginer: voici d'abord le hameau de las Moulinas, avec ses chalets élégants, à demi perdus dans un bouquet de saules, de peupliers et de trembles ; le joli petit village de la Cabanasse ; la masse imposante du Cambres-d'Aze, qui se dresse d'une seule venue, de la base au sommet, sans contreforts, semblable à une majestueuse pyramide ; plus à droite, dans le lointain, par delà du col de la Perche, blanchissent les roches escarpées de la Serra de Cadi, qui limitent la Cerdagne espagnole; ces montagnes se dépriment et disparaissent à l'ouest, en sorte que le hameau de la Perche se détache nettement sur l'azur de l'horizon. Lorsque le ciel est gris, lorsque de gros nuages noirs s'élèvent, menaçants, du côté d'Odeillo, lorsque le vent souffle avec violence, venant du nord-ouest, froid et pénétrant, ces maisons isolées de la Perche, vues de flanc et trouées par le jour oblique de la route, produisent sur l'esprit une impression particulière et vraiment étrange ; isolées sur un plateau tapissé de gazon fauve et dépourvu de toute végétation, il semble qu'elles soient au bout du monde, et les poteaux noirs qui les entourent évoquent le souvenir des drames dont, pendant les rudes hivers, elles ont été trop souvent les témoins.

Le panorama n'est ni moins beau ni moins intéressant si, tournant à gauche au sortir de la ville, on suit quelques instants soit le glacis, soit la route en terrasse qui le contourne et ne tarde pas à dévaler en d'interminables et vertigineux lacets vers la plaine. De ce côté aussi la vue paraît s'étendre à l'infini. La Tet roule ses eaux avec fracas dans une vallée profonde vers laquelle se dirigent,

en tranches parallèles, les montagnes géantes qui, parties du Cambres-d'Aze, vont rejoindre les cimes bleues du Canigou, en passant par le pic de las Gallinas, les monts de Balaguer, les roches sombres de Carença, le pic des Trépassés et le pic des Trois-Etoiles. Le paysage est sauvage, gracieux, pittoresque et grandiose tout à la fois. Répercutés, modifiés, adoucis par l'écho et la résonnance des montagnes, les bruits prennent ici un charme tout particulier : le gazouillement des oiseaux, le tintement des cloches, les sonnailles des troupeaux, les cris des chasseurs, les appels réitérés des bouviers, le sifflement et les bruits cadencés des fléaux qui battent le seigle dans les aires voisines s'harmonisent dans un mélodieux concert, pendant que les plantes et les fleurs exhalent leur plus pénétrants parfums et que nos poumons respirent avec délices un air frais, pur et vivifiant. La nature nous prend par tous nos pores, nous berce de ses plus douces caresses et nous nous laissons insensiblement gagner par le doux enchantement de vivre.

Altitude. — On sait que la vie est un phénomène d'oxydation. Pénétrant dans les poumons par l'air respiré, l'oxygène est aussitôt fixé en une combinaison instable dans les globules sanguins par l'hématose, puis répandu par la circulation dans notre organisme ; c'est alors qu'il agit sur les matières alimentaires modifiées par la digestion et transportées par l'absorption et les rend propres à l'accroissement et à la réparation de nos tissus. L'oxygène est le combustible qui fait marcher la machine humaine ; si le combustible est insuffisant ou vient à manquer, la machine se ralentit ou s'arrête.

Or, c'est ce qui se passe lorsqu'on arrive dans les hautes régions, à Mont-Louis par conséquent, qui est à 1600^{m}. La pression atmosphérique diminue, l'air devient moins dense ; chaque litre contient, en poids, une quantité d'oxygène bien moindre que dans la plaine. Les globules de notre sang s'appauvriraient rapidement par insuffisance de l'hématose s'il ne se produisait dans notre économie un remarquable et subit mouvement de défense. La ventilation pulmonaire s'accroît par le nombre et par l'amplitude des respirations ; la circulation s'accélère ; une véritable explosion (Regnard) de microcytes, globules sanguins à l'état naissant, donne à notre sang une richesse nouvelle et l'anoxhémie de l'altitude est en peu de temps complètement compensée. — Cette suractivité

compensatrice dure en général une semaine au bout de laquelle, petit à petit, la respiration et la circulation reviennent à la normale et la production exagérée de microcytes s'arrête.

Alors, pendant une nouvelle période qui a de trois à cinq semaines de durée, suivant l'âge et le tempérament des sujets, les microcytes, dont le nombre s'est accru par milliers, passent peu à peu de l'état naissant à l'état adulte et se transforment graduellement en globules rouges. Le sang devient alors d'une richesse exceptionnelle et ce n'est que très lentement, quelquefois cinq ou six mois après le retour à la plaine, que s'achève la résorption des hématies en excès, et que la richesse du sang revient à la normale.

Ainsi c'est la pauvreté de l'air en oxygène qui, dans les hautes régions, provoque la richesse du sang, l'hypercythémie. Ce fait, en apparence paradoxal, est rigoureusement démontré par l'observation et par l'expérimentation. Lagrange l'a exprimé dans ces termes : « la véritable action curative de l'air, modifié par l'altitude, réside dans l'effort que l'organisme est obligé de faire pour s'y acclimater. »

Pour retirer d'une cure de hauteur tout le bénéfice qu'elle peut donner, il faut donc s'habituer d'abord à la montagne : c'est la période d'acclimatement, qui dure environ huit jours. La seconde période, ou période de séjour, ne doit pas être moindre de vingt jours à unmois ; mais les résultats sont beaucoup plus complets et plus durables si elle se prolonge plus longtemps et rien n'est plus facile à Mont-Louis, où la latitude compense l'altitude et où la saison d'été dure trois longs mois.

Effets physiologiques et thérapeutiques du séjour a Mont-Louis. — Outre les modifications organiques essentielles dont nous venons de parler, il se produit, chez les personnes qui viennent prendre leurs quartiers d'été à Mont-Louis, une série de phénomènes d'importance variable, que nous devons brièvement signaler : les pommettes prennent une teinte rosée particulière, l'appétit s'aiguise, les digestions deviennent plus faciles, la résistance de l'organisme à l'ensemencement microbaire devient plus grande, la force musculaire augmente, l'endurance à la fatigue s'accroît dans des proportions vraiment surprenantes ; il semble « que l'air vous porte ». Le caractère devient plus gai, plus entreprenant, l'esprit acquiert

plus de vigueur ; on est envahi par une sensation indéfinissable de bien-être et on goûte un repos extraordinairement profond et bienfaisant. Même passager, le séjour à Mont-Louis change si complètement nos habitudes et le chimisme de notre économie, qu'il y a des chances pour que les heureuses modifications qu'il a entraînées deviennent durables.

Les fatigués et les anémiques de toute nature, les convalescents, les dyspeptiques hyper ou hypochlorhydriques, les hypoglobuliques en un mot pourront venir refaire leurs hématies à Mont-Louis. Les eczémas humides, les catarrhes bronchiques, nasaux, pharyngiens, trachéiques, y subissent souvent de profondes améliorations ; les diarrhées infantiles rebelles y guérissent avec une merveilleuse rapidité. C'est une station de choix pour les neurasthéniques et pour les enfants, chez lesquels la vie en plein air et en pleine liberté, succédant au séjour habituel dans l'atmosphère confinée des écoles, produit de véritables métamorphoses. Nous déconseillons au contraire Mont-Louis aux phtisiques avancés, aux cardiaques asystoliques, aux athéromateux, aux psychopathes et aux vieillards.

Logements. Eaux. Nourriture. Service médical. — Mont-Louis possède deux hôtels et un grand nombre d'appartements meublés pour les familles ; un établissement, unique en son genre, pouvant recevoir un millier d'enfants qui seront logés, nourris, surveillés et paternellement dirigés, va être incessamment inauguré. Les eaux, d'une pureté absolue, sont abondantes et si fraîches qu'il est prudent de ne les boire que coupées et en petite quantité. La nourriture est saine, variée ; le pain est excellent ; la viande, surtout la viande de veau, est exquise ; des fruits et des légumes frais sont journellement apportés du Roussillon. La vie est simple et à bon marché.

La population, de mœurs très douces, est fort accueillante. Enfin, il y a à Mont-Louis un médecin et des médicaments.

Conclusion. — Tandis que nous voyons des stations d'altitude s'établir et prospérer dans presque toutes les montagnes du globe et jusque dans le Caucase, l'Himalaya, les Montagnes-Rocheuses et les Andes, la France, ce pays cependant si favorisé de la nature, puisqu'il possède toutes les altitudes et tous les climats, reste à cet égard tributaire de l'étranger. A peine possédons-nous cinq stations

suffisamment installées pour recevoir des pensionnaires : le Montanvert (1921^{m}), les Voirons (1450^{m}), le Revard (1545^{m}), le Salève (1171^{m}), Chamonix (1050^{m}) ; encore ces stations présentent-elles toutes de sérieux inconvénients qui s'opposent à leur fréquentation. Presque toutes sont dépourvues de tout secours médical, ou exposées au froid de glaciers trop voisins, au brouillard, à la pluie, au vent ; celle-ci est dans un pays aride et désolé, loin des forêts, loin de toute végétation ; celle-là est enserrée dans une gorge profonde, d'une mortelle tristesse, où le soleil ne pénètre que quelques heures.

Après avoir constaté ce lamentable dénûment, l'auteur du magistral traité « Sur l'Altitude », M. le Dr Régnard, déplore qu'il n'existe aucune station dans ce merveilleux pays que sont les Pyrénées françaises et conseille de créer des établissements de ce genre aux environs de Luchon...

Hélas ! Notre belle contrée restera-t-elle toujours ensevelie dans le même oubli ! Ce jour viendra-t-il enfin où le Roussillon sera province française et où les Pyrénées ne s'arrêteront point à Luchon ? Peut-être sommes-nous un peu coupables de l'indifférence qu'on nous témoigne ; peut-être avons-nous gardé par devers nous, avec un soin trop jaloux, les joyaux que la nature nous a si libéralement dispensés. Ces stations Pyrénéennes, dont on réclame la création avec tant d'insistance, existent ; il faut qu'on le sache ; il ne faut plus qu'on ignore que la Cerdagne française, la vallée de Carol et même le Capcir possèdent, à des altitudes variant entre 1100^{m} et 1800^{m}, non pas une, mais vingt stations largement ensoleillées et pouvant recevoir des pensionnaires. Il faut révéler à tous cette incomparable station de Mont-Louis, dont il serait facile, avec quelques modifications, de faire une *station modèle,* car on y trouve à la fois l'altitude, de larges voies de communication rayonnant dans tous les sens, de vastes horizons, un ciel sec, un vrai ciel du Midi, sans pluie, sans neige, sans brouillards, sans vents violents, la planimétrie du terrain en certains points, une douceur de température permettant d'y faire un séjour prolongé, enfin tous les éléments nécessaires pour assurer matériellement l'existence et le bien-être.

Dr Henri Sabarthez.

LES GOIGS

SUITE

II

Goigs communs à toutes les paroisses du diocèse.

De la Mare de Deu del Món.

Per felicitar Maria sobre la resurrecció del seu Fill.

Cantarellas dels goigs dels Ous. — La belle solennité de Pâques a toujours été une fête éminemment roussillonnaise. Guidés en tout par l'esprit de foi, nos ancêtres observaient scrupuleusement la pénitence quadragésimale ; ils ne connaissaient, en aucune manière, ces ménagements, ces dispenses que la maternelle condescendance de l'Eglise accorde, de nos jours, à notre pusillanime génération. Dès le Mercredi des Cendres jusqu'au soir du Samedi-Saint, c'était, en Roussillon, l'abstinence la plus rigoureuse : viande, laitages, œufs, graisse, tout était prohibé.

Aussi, quels transports, quand retentissait l'*Alleluia* du Samedi-Saint !... Quels tressaillements lorsque le *Sal-y-Ous* et le *Salpás* annonçaient l'approche de la délivrance et que les *Goigs dels Ous* célébraient dans la nuit les joies de Marie et le triomphe de Jésus !

« Les petits enfants, lisons-nous dans le *Journal d'un Bourgeois de Perpignan, année 1816,* armés de massues, courent les rues, depuis hier, suivant l'antique usage, en faisant retentir l'air des coups de leurs armes et de leurs cris. Voici la chanson qui se chante de temps immémorial, avec accompagnement de coups de massues sur les portes et sur le pavé ; je la conserve dans le cas où la tradition s'en perdrait :

Fora, fora, peixonés,
Que ne bénen carnissés,
Carnissés son de lladrós,
Qu'à la lliura ne fan dos,

Mal esprit de l'arangada :
La quaresma es passada ;
Mal esprit de lo cargol :
La quaresma n'es pel sol.

Le Samedi-Saint au soir, en souvenir de la délivrance antique, le curé de chaque paroisse marque du sceau de l'Agneau pascal les portes des maisons et des métairies ; il les asperge d'eau lustrale, il y joint le sel purifiant. C'est ce qu'on appelle en Roussillon le *Sal-y-Ous* ou le *Salpás.*

Les pieuses familles espèrent qu'après cette bénédiction toute la maisonnée sera heureuse, les récoltes préservées, le bétail sauvegardé. Les clercs, *los escolanets,* qui assistent le prêtre reçoivent en même temps les œufs de Pâques qui serviront le lendemain pour la *truytada* ou omelette traditionnelle. Ainsi le veut l'usage.

Voici la nuit. Ecoutez ce chant harmonieux répété par tous les échos de la plaine et de la montagne : ce sont les goigs de la *Mare de Deu del Món,* aubade nocturne de la grande fête, délicieux prélude du *Regina cœli* que les chœurs célestes vont bientôt offrir à Marie.

Des groupes de jeunes gens, accompagnés ordinairement par des instruments de musique tels que le *flabiol* et le *sach dels gemechs,* chantent les goigs à la porte des maisons et des métairies.

Los sants goigs son acabats
Ara venen las cantarellas :
Veniu tots ab las cistellas
Que' ns anirem aviat.

Après l'hymne à la Vierge viennent, sur un air gai et gracieux, les *Cantarellas,* dans lesquelles les chanteurs, pour obtenir la récompense de leur sérénade, expriment en un style naïf et parfois badin, des vœux multipliés pour la famille, soit qu'elle veuille donner des œufs ou des boudins, soit qu'elle offre du salé, quelqnes fromages d'*orri* ou de l'argent, choses toujours accordées de bonne grâce.

La quaresma es acabada,
Lo carnal es arribat ;
Vinguen ous à la cistella
Puix que Deu ho ha manat.

La quête des œufs est le but des *cantarellas.* Aucun roussillonnais qui se respecte (mes compatriotes ne me démentiront pas) ne consen-

tirait à passer la fête de Pâques sans la *truytada,* relevée par les radis, le saucisson fumé et la *ventresca* succulente. Qui ne connait le proverbe : *Pasques sense truytada seria Nadal sense turrons ?...* Ce sont là nos œufs de Pâques, mais avec ce cachet original qui les rend plus agréables.

Mais tout à coup l'aube de Pâques a lui : les joyeux carillons des cloches lancent dans les airs les volées de l'*Alleluia.* Des essaims de fidèles se dirigent de toutes parts vers l'église magnifiquement ornée, et ils se saluent par le mot gracieux : *Bonas Pasques !* Une double procession s'organise : l'une fait cortège à la *Sainte Vierge,* encore voilée de tristesse ; l'autre s'avance avec *le Ressuscité* et le T. S. Sacrement magnifiquement porté sous le dais. Après la rencontre et les trois traditionnelles salutations à l'endroit déterminé, éclate, repris par mille voix et entonné d'abord, en plusieurs paroisses, par l'*Angelet,* le chant de la *Regina :*

Alegrauvos, Verge santa,
Jesus es ressuscitat ;
Lo cel, la terra vos canta
L'*alleluia* desitjat.

Ille-sur-Tet reçoit à pareil jour d'innombrables caravanes de la montagne venant assister à cette grandiose cérémonie. Arles, Céret, Prats-de-Mollo, Vinça, Prades, Ria, Villefranche-du-Conflent, font tous les ans leur procession originale et caractéristique. On se souvient encore à Perpignan de la joie qui rayonnait sur tous les fronts, lorsqu'on chantait solennellement le *Regina coeli* sur la Halle-au-blé, au Paillol, à la Poissonnerie et sur la place de la Réal.

Salpás, goigs dels ous, cantarellas, truytada, etc., nous viennent de nos ancêtres si attachés à la petite patrie. Gardons scrupuleusement ces coutumes : elles raviveront parmi nous l'esprit de famille, source des plus pures joies et du véritable bonheur.

Del Roser. — D'après l'opinion la plus commune, Saint Vincent Ferrier aurait, en 1369, composé ce chant si populaire et si beau. « *La tradició,* dit Rafel Ferrer, dans son « *Estudi historich-critich sobre 'ls poetas valencians* », *li atribueix los goigs del Roser, que nostres avis encara sentiren cantar.* » La strophe : *Mána vostra confraría* y a été ajoutée par les Pères Dominicains qui établirent en Roussillon 92 confréries du Rosaire.

Dolorosos del Roser que's cantan en la Quaresma :

Donchs, puix sabeu quant me plau
Que 'm digau *adolorida :*
Lo psaltiri 'm presentau
Quinse actes de ma vida.

Chaque strophe commence par le mot *contemplau,* touchant appel adressé aux cœurs fidèles, commentaire émouvant des paroles de Jérémie : *O vos omnes...*

Del Roser que's cantan per lo Advent. — Ce cantique est plein de grâce et de fraîcheur.

De la Mare de Deu dels Dolors :

Puix sou mare dolorosa,
Dolsa Esposa...

La dévotion à N.-D. des Douleurs est très répandue dans notre diocèse. Il n'est pas une église où ne figure une *Pietat* habillée de noir avec les sept glaives.

De la Santissima Trinitat. — Trois goigs sont consacrés à la Sainte Trinité ; ceux de Belpuig sont les plus connus et peut-être les seuls chantés à cette heure.

Del Baptisme de Jesu-Christ.
De la Nativitat.
De l'Epifania.
En alabansa del sacratissim Nom de Jesus.
De Nadal.
Per la nit de Nadal.
Per lo dia de Circuncisió.
Per lo dia dels Reys.
Del Magnificat de Nadal : Cantau, mortals...
Altre nadal del Magnificat : Lluny dels humans...
Del Santissim Sagrament.
En alabansa del amor de Jesus en lo Santissim Sagrament.
De la Santa Creu.
Del sagrat Cor de Jesus.
Que se cantan en la novena de Corpus dedicada al sagrat Cor de Jesus.
De la Sanch.
A las Plagas de Jesucrist.
A la Pietat de Nostre Senyor Jesucrist.

De las set paraulas que Jesus díu en la Creu.
Del rellotge de la Passió.
De la Mort y Passió.
De las Animas del Purgatori.
De sant Josep.
Per alcansar la bona mort.
De sant Antoni de Pádua.
De la Misericordia.
De la Mare de Deu del Carme.
Dels Desamparats.
De la Mare de Deu dels Angels.
De santa Philomene.
De Nostra-Dama de Lourdes.

(A suivre). L'abbé J. Bonafont.

SATALIES

FLORDENEU A GENTIL

I

« Sas manyagas encisadoras,
Gentil, ara' t fan descuydar
que contra nissagas traydoras
Ton pare es sol a pelear. »
(*Lo Pastorellet de la Vall d'Arles.*)

Desconegudes encantades
dins l'estany que 's posa à lluhir,
ab sus llabis enamorades,
te bressolarán, delicades,
fins' l'hora dolsa de morir.

. . . . . .

Que baixaras cap' á la plana?
Diguis lo que 't falta al entorn...
« La que n'es del cor soberana,
la creu, l'armada cristiana,
la complanta y 'l retruny del corn. »

...Com riu baixat de la cinglera,
escampillant perlas de neu,
desfay ma dolsa caballera...
aqueixa será ta bandera,
ta casa payral y ta creu...

Si ne vols veure maravelles,
obri 'ls ulls enlluharnadors,...
ab una armada de doncelles,
crits de guerra son cantarelles,
armas son ramellets de flors.

Ay ! las batallas enlayrades !
Roses, roselles y clavells
se llensan ab goig las armades...
Fuig una cobla d'encantades,
deixant tot, armes y mantells...

. . . . . .

Desconegudes encantades
dins l'estany que 's posa á lluhir,
ab sus llabis enamorades,
te bressolarán, delicades,
fins' l'hora dolsa de morir.

II

N'hi ha una doncelleta,
que' m té robat lo cor.
(*Montanyes Regalades*).

M'ha lligat ab sas anades,
una doncella d'assí,
com las bruxas á Gentil
prengueren ab llurs mirades,
llurs mirades de safí...

Una dolsa doncelleta,
m'ha lligat arreu-arreu,
com serafí del Bon Deu
lligaría una aureneta
á la dolcissima creu.

Jh. Pons.

La

Lavande Stœchas

dans les Albères

SUITE

III

Le Lavandula Stœchas L. type.

Quoique le L. Stœchas fut connu et employé dès la plus haute antiquité, ce fut Linné qui, dans son *Système sexuel des végétaux* (1743), décrivit le premier cette Lavande.

Je n'ai pas la diagnose princeps de Linné, mainsune bo ne traduction de son Système sexuel faite par Jolyclerc, en 1798, dit :

« *Lavandula Stœchas.* — Feuilles seniles, linéaires, roulées sur « les bords ; épi resserré, chevelu » (page 422).

Cette description, un peu trop courte, n'est pas très exacte en ce qui concerne le mot chevelu (Linné et Jolyclerc désignent par ce mot les bractées terminales de l'épi qui sont ovales.)

Mutel, en 1836, est le premier botaniste qui a étudié de près le L. Stœchas. Il dit dans sa *Flore française destinée aux herborisations* (t. III, p. 47) :

« *Lavande à toupet.* — *Lavandula Stœchas* L. — Tige de 6-10 pou- « ces ; feuilles seniles, linéaires, cotonneuses, roulées en dessous « par les bords ; bractées presque à 3 lobes : *a)* Epi court à « 4 angles ; toupet peu garni : *brachystachia* Ging. Lav. t. 3 f. 1. « c) Epi plus épais à 8 angles ; toupet élégant : *mégastachya* Ging. « Lav. t. 3 f. 24. Fleurs d'un pourpre foncé, en épi compact, « presque senile, surmonté d'un toupet de bractées. »

Comme on le voit Mutel parle de bractées, de fleurs, et cite deux variations basées sur la grosseur de l'épi floral et les bractées terminales.

Grenier et Godron dans leur *Flore de France* (1848-1855), ouvrage qui sert encore de base à tous les importants travaux bota-

niques, donnent une bonne description du L. Stœchas (t. II, p. 647) :

« Fleurs en épi dense, ovale ou oblong, brièvement pédonculé ;
« anguleux, surmonté de grandes bractées stériles, membraneuses,
« d'un bleu violet obovées ; bractées et bractéoles fertiles, larges,
« rhomboïdales mucéonées, membraneuses, souvent purpurines.
« Calice tomenteux, à dents ovales, aiguës ou obtuses, les supé-
« rieuses munies d'un appendice en cœur. Corolle petite, d'un
« pourpre noir, très rarement blanche, à lobes orbiculaires.
« Akènes ovales-trigones, bruns, luisants. Feuilles blanches, tomen-
« teuses sur les deux faces, fasciculées aux nœuds, linéaires ou
« linéaires-oblongues, obtusinscules, roulées par les bords. Tige
« pubescente, dressée, très rameuse ; rameaux dressés, tétra-
« gones, pubescents, tomenteux. »

Le type *Lavandula Stœchas* étant décrit ci-dessus d'une façon qui me dispense de tout commentaire, je vais passer en revue ses diverses variations.

IV

Les deux premières variations décrites

Le Dr Jeanbernat et le pharmacien Timbal-Lagrave vinrent, en 1879, faire un voyage d'études botaniques dans les Albères-Orientales ; ils observèrent deux états différents du L. Stœchas, qu'ils décrivirent comme variétés dans un Mémoire destiné à l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse (*29 jours d'herborisations dans les Albères-Orientales, p. 38, note* 2).

A tout seigneur, tout honneur ! Ces deux variations, décrites en une époque où le jeu de billes me souciait plus que la botanique, doivent être les premières dans ce travail.

Variation **prœcox** Jeanb. et Timb.-Lagr.

« Tiges nombreuses, droites, de 3-4 dm. de longueur, chargées
« de la base au sommet de rameaux courts terminés par un épi
« floral, petit, presque senile, terminé par des bractées d'un bleu
« pâle, sans fleurs à leurs aisselles ; bractées florifères arrondies,
« obtuses, non mucronées ; fleurs d'un pourpre foncé ; feuilles
« tomenteuses sur les deux faces, à bords relevés et à nervure
« médiane très large. »

Habitat. — Lieux incultes, bois des côteaux secs dans toutes les Albères du littoral à Prats-de-Mollo. — Floraison : mars-avril. (L. Conill).

Variation **dichotoma** Jeanb. et Timb.-Lagr.

« Tiges robustes, rameuses dès la base, terminées par un long « et gros épi floral terminé par des bractées non florifères obovales, « d'un bleu purpurin et porté sur un pédoncule assez allongé ; « bractées florifères réniformes, lavées de pourpre et légèrement « acuminées ; feuilles plates, aux bords non relevés, étalées, d'un « blanc jaunâtre. A la base de l'épi floral primitif, poussent deux « rameaux opposés assez longs, terminés à leur tour par un autre « épi floral ; ces épis secondaires émettent à leur base deux autres « rameaux également florifères qui se divisent également de la « même manière, par dichotomie. »

Habitat. — Cerbère : vallon sous la tour de Quer-Roig. — Argelès-sur-Mer : bois de chênes-liège près la route de Sorède, en face la vallée de Lavaill. — Sorède : lieux incultes près du moulin Cassagnes. — Floraison : fin mai-juin. (L. Conill).

❖

La variation *præcox* représente le Lavandula Stœchas type, tel que Linné, Mutel, Grenier et Godron, etc. l'ont décrit plus haut. Jeanbernat et Timbal-Lagrave en ont fait une variété pour mieux montrer les caractères qui le différencient de la variation suivante :

La variation *dichotoma* est très caractérisée par ses rameaux latéraux disposés en dichotomie ; mais elle l'est aussi par ses épis florifères portés sur des pédoncules allongés et par ses feuilles plates.

(A suivre.) L. Conill.

Jeux Floraux d'Avignon

La ville d'Avignon prépare pour les mois de mai et juin prochains une grande fête félibréenne. Au cours de cette solennité, organisée par les félibres du *Florège Provençal* (Association félibréenne d'Avignon) et présidée par M. F. Mistral et son état-major de reines et de félibres, on couronnera les lauréats des *grands jeux floraux d'Avignon.*

Ces jeux comprennent un concours de poésie et de prose en langue d'Oc, savoir :

I. *Poésie.* — *a*) Sujet libre ; les pièces ne dépassant pas 200 vers.

b) Vielles chansons populaires recueillies dans les pays de langue d'Oc (paroles et musique).

II. *Prose.* — *a*) Contes provençaux de 300 lignes au plus.

b) Traditions : étude ou récit de fêtes traditionnelles, de coutumes, des costumes, etc.

c) « Galejades » de 100 lignes au plus.

De nombreux prix seront attribués aux lauréats des diverses sections.

Envoyer les manuscrits avant le 1er mai prochain, sous double enveloppe avec devise (selon l'us des concours), au président du *Florège Provençal,* siège social, 44, cours de la République, Avignon.

Congrès de la Fédération Nationale

DES SOCIÉTÉS PROVINCIALES

La Fédération Nationale des Sociétés provinciales qui s'est récemment fondée à Paris (président : M. L. Mabilleau ; secrétaire général : Pétrus Durel ; siège social provisoire : 5, rue Las-Cases) a décidé d'organiser, pour les 10, 11 et 12 mai, un Congrès dont le succès s'annonce déjà comme certain. La Commission, présidée par M. Charles Brun, vient de répandre, à un grand nombre d'exemplaires, un questionnaire dont les titres principaux sont les suivants : Causes de l'émigration à Paris et dans les grands centres ; état des émigrés ; conséquences sociales, morales et sanitaires de l'émigration ; rapatriement ; œuvre des Sociétés provinciales ; rôle de la Fédération. Elle centralise, d'ores et déjà, tous les rapports et documents que l'on voudra bien lui adresser sur ces questions importantes.

Le prix de la participation au Congrès est fixé à 5 fr.

Le Poète Bouchor
et les Chants Populaires

La dernière conférence de M. Maurice Bouchor à la salle Arago, devant un auditoire d'instituteurs et d'institutrices, a été fort applaudie.

La parole chaude et sympathique du conférencier-poète, les chœurs chantés par les élèves-maîtresses et les élèves-maîtres de nos deux Écoles normales sous la direction de M. Gabriel Baille, l'éminent directeur du Conservatoire de Perpignan, tout cela était bien fait pour plaire à l'auditoire spécial qui remplissait notre immense salle des fêtes.

Les applaudissements terminés, il nous reste à dire quelques mots sur le poète et sur son œuvre de propagande laïque.

M. Maurice Bouchor est un éducateur. Il estime que la parole, que la leçon du maître n'est pas suffisante, qu'elle ne se grave pas assez profondément dans les esprits et dans les cœurs. Aussi est-ce par le chant que M. Bouchor entend faire l'éducation de la démocratie. On pourrait peut-être lui objecter que le chant a été introduit dans les programmes scolaires pour que Jacques Bonhomme pût élever son âme et la rendre capable de sentir l'Art, de jouir un peu de cette émotion que donne le Beau, émotion dont il est capable autant qu'un autre.

Si donc le chant, si le dessin, comme tous les arts, doivent surtout être enseignés pour eux-mêmes, c'est qu'ils doivent avoir pour but de cultiver le sens esthétique, d'exercer l'oreille, l'œil et la main des enfants et non de les éduquer au sens strict du mot.

Mais nous n'insisterons pas, car il n'est pas mauvais que toutes les matières du programme soient enseignées de façon à concourir à l'éducation morale et sociale des enfants du peuple.

Notre critique portera surtout sur le poète régionaliste qui nous intéresse plus particulièrement.

M. Bouchor a un grand mérite : c'est d'avoir fait pénétrer dans l'école nos vieux airs populaires qui, sans lui, n'en auraient peut-être jamais franchi le seuil.

Quel est, en effet, l'instituteur roussillonnais qui se serait permis de faire chanter *en catalan :* Montanyes regalades son les del Canigó?

L'article 13 du Règlement s'y oppose d'une façon formelle : « Le français seul est en usage dans les écoles. »

M. Bouchor regretta certainement qu'un tout petit article vint faire obstacle à ses désirs, lorsque, parcourant la France dans tous les sens pour sa propagande laïque, il put entendre, un peu partout, les vieux chants populaires de nos régions. Le poète en comprit la poésie simple et touchante ; il fut ému par cette mélodie d'où l'art musical moderne est absent ; il devina ce je ne sais quoi qui fleure le terroir et qui fait que le chant du pays est une partie de nous-mêmes. Puis l'homme d'action, le propagandiste se mit à l'œuvre.

C'est ainsi qu'il publia un recueil des vieux airs populaires de nos provinces auxquels il adapta sa *poésie française*, traduction imparfaite évidemment, mais pleine de grâce, que nos enfants chantent avec plaisir à l'école et qu'ils répètent ensuite dans leur famille.

Voici par exemple l'imitation de *Montanyes regalades :*

Montanyes regalades	Oh ! que vous êtes belles,
Son les del Canigó	Cimes du Canigou !
Que tot l'istiu floreixen	L'or de vos fleurs nouvelles
Primavera y tardor... etc.	Brille comme un bijou... etc.

Nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer à M. Maurice Bouchor que sa traduction ou, plutôt, que son imitation imite de fort loin notre chant roussillonnais, et que sa poésie, pour si belle qu'elle soit, ne donnera jamais à nos élèves l'impression exacte du texte catalan.

La traduction *exacte* d'une poésie catalane en prose française est difficile, quelquefois même impossible. La traduction en poésie française en dénature absolument le sens.

Mais M. Bouchor ne se contente pas d'écrire des poésies françaises imitant de près ou de loin nos chants régionaux. Il fait plus, et c'est là sa plus grave erreur : hanté par le désir d'éduquer par le chant, le poète-éducateur se met en contradiction absolue avec le poète-régionaliste lorsqu'il adapte ses poésies d'éducation moderne et laïque aux vieux airs populaires de

nos provinces. Contre cet anachronisme intolérable, contre ces substitutions injustifiables nous ne saurions trop nous élever.

La chanson populaire, celle qui a pu, par son caractère propre, survivre à plusieurs générations est l'âme même du peuple. L'auteur inconnu a trouvé l'accent vrai, l'accent capable d'être entendu, et l'inspiration a été pour lui une inspiration à la fois poétique et musicale. La chanson populaire, pour nous servir d'un mot fameux, est un *bloc*, un tout indivisible, intangible, respectable, sacré. Y toucher est une profanation. Nul n'a le droit de mutiler ce bloc. C'est la propriété littéraire du peuple, et cette propriété que le peuple ne défend pas, il est du devoir de la Société d'Études catalanes de la défendre comme un patrimoine sacré légué par nos ancêtres.

Mais loin d'en vouloir à M. Bouchor, nous nous réjouissons de son initiative car elle nous offre le moyen de réhabiliter complètement nos chants populaires. Grâce à lui l'école a adopté la musique. C'est à nous maintenant de lui faire adopter les paroles.

Nous demandons donc, au nom de la justice, au nom du droit de *propriété littéraire*, violé par le fait de la mutilation de nos chants, que désormais les *Montanyes Regalades* soient chantées *en catalan* dans les écoles du Roussillon. Ce sera, je le sais, contraire à l'article 13 du Règlement. Mais il est, avec les Règlements, comme avec le ciel, des accommodements.

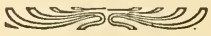
Faut-il invoquer un précédent ? Le voici : Dernièrement l'empereur Guillaume, parcourant la Lorraine, eut l'occasion d'entendre les airs populaires lorrains. Oubliant pour un instant « l'épée » et la « poudre sèche », le kaiser autorisa les enfants des écoles à chanter ces airs lorrains qui, jusqu'à ce jour, avaient été considérés comme séditieux.

Le gouvernement de la République serait-il, pour les Roussillonnais qui veulent rester français, plus inflexible que Guillaume pour les Lorrains qui ne veulent pas rester Allemands ?

Nous nous refusons à le croire. Quant à l'objection qui consiste à représenter le catalan comme un obstacle à l'enseignement du français nous croyons l'avoir suffisamment détruite dans notre article sur le catalan à l'école (1).

Louis Pastre.

(1) *Revue Catalane*, nos 1, 2 et 3.



L'ESCALA

(FAULA)

Una escala á meytat trencada
y que tant si poch vent degué fer caure 'al sol,
contra d'una paret havia estat ficada.
Dos ninets, molt cansats de llur gracios evol,
trobaren re no mes, que de s'hi reposar.
Sus del primer grahon
l'un se va assentar ;
l'altre, sus del segon,
de pressa, assegut s'era,
quan creu que li val mes sus del tercer s'seurer ;
Més, pujat en al quart no s'hi trobá quiet ;
De tal manera qu'eix ninet,
plé de dalit, montá encara....
Roja de plaer era sa cara
quan va tenir sos peus al bell cim apuyats.
Mes, Ay ! sota 'l seu pès, la bella escala llisa,
se trenca, y los dos nins pel sol són rebillats !
A penas si 'l primer de l'accident s'avisa ;
l'altre qu 'els escalons havia tots pujat,
en va, de sa cayguda, esser ben masegat ;
y, per lo seu mes gran torment,
tothom va riure á son dispent.

Dels honors, al mateix, l'escala es trahidora ;
y quantos homes fets, per probar l'adventura,
sacrifiquen virtut, repos, y tot.... d'un salt !
Perqué ?.... per caurer de més alt !

E. V. de R.

8 janvier 1907.

HISTOIRE LOCALE

Les Inondations de Perpignan en 1632

Il en est des villes comme des personnes : tantôt les malheurs fondent sur elles, tantôt aussi la prospérité semble s'annoncer sans fin. L'an 1632 compta dans les annales de notre cité par la série ininterrompue des désastres qui s'abattirent sur elle.

On sait que la peste faisait rage et décimait encore les rangs des survivants durant les premiers mois de 1632 (1). Les chanoines qui étaient partis en juillet de l'année précédente ne revinrent en corps qu'en août de cette année.

Nota que vuy que comptan als 27 de agost 1632 son vinguts asi en Sant-Joan los senyors canonges de Elna a tenir y celebrar lo primer capitol apres del mal contegios de la present vila i se son vestits en lo cor als 28 de dit en las primeras vespras de la festa de la Degollatio del glorios sant Joan-Baptista, patro de aquesta nostra santa iglesia, ab molt gran alegria y contento... (2)

Cette allégresse ne dura guère. Le ravitaillement en provisions se faisait si difficilement que la boucherie de la ville ne suffisait pas à la consommation et qu'il y eut des difficultés avec la communauté ecclésiastique à ce sujet (3). Puis vinrent des préoccupations d'ordre religieux : l'évêque demanda le 10 septembre des prières pour arrêter la propagation des idées irréligieuses. Enfin il ne fut question que de guerres prochaines entre la France et l'Espagne. Passage le 14 septembre d'un corps de cavalerie ; invasion du

(1) Voir nos articles publiés sur ce sujet dans la *Semaine Religieuse* de 1902.
(2) Memorias de Sant-Joan, f° 194, v°.
(3) Ib. Notes des 23 et 27 août.

Roussillon le 4 octobre par 1500 chevaux ; envoi, le 13, d'un corps d'infanterie à Salses.

Tous ces maux paraissaient conjurés lorsque survint le premier des désastres qui allaient marquer douloureusement cette fin d'année. Je laisse la parole au chroniqueur :

Diluvi de aigua mai vista ni oida a dir

A 14 de octubra 1632 a 7 oras i mitja de la tarda comensa de ploura que dora fins 11 ores y tres quarts de la mateixa nit ab tant impetut i tanta furia de aigua i pedra que pensa acabar de perdra Perpinya ; que si la misericordia de Deu nostre Senyor no la fas parar en lo punt que para se perdria la mitat o mes de la Vila sens remei ningu. Era llastima oir las llamentations de las personas ja oprimidas que anavant foradant las cassas, las uns dals altres pera poder se salvar, ja no podent exir per las portas. Fou gran llastima veura que anavant fugint al Puig molta gent sensa roba ab lo impetut de laigua, cridant : *Senyor, misericordia*. A fet grans malts ab molta gent. Sels na portat lo vi dells sallers, oli, blat i moltas altras cosas.

La vassa vingue tant poderossa que aribava cassi de mitja moralla. Entrava dins de la vila per la reixa del costat del Castellet tanta aygua que fou forsat als qui estavan en totas aqueixas cassas, desde la cassa de Mossen Nabot fins a la de Mossen Garbi, desemparar i deixar las cassas, no sols ells, pero encara als que estaven dins dels carers de totas aqueixas pairarias, fins cerca de la Llotja, per la gran aigua que entrava de la vassa dins dita vila ; que ja era tant gran rech que anava mes sis o vuit canals de aigua.

Los stragos i endarochs ques feran aqueixa nit foran tants i tants grans que no se com o poguen contar la cassas spalladas, moltas i altras part dellas endarocadas. Lo palau de Monsenyor Reverendisim (1) ; la sala gran i una gran istantia al costat i tot lo seller. Los parets del ort de la comunitat de de Sant-Joan (2) ; part del ospital dels pelegrins (3) ; tota la paret del ort de Mossen Ribera i part de la cassa i part de la paret des frares predicadors (4); al monastir de la Victoria (5) las parets de la moralla ; al monastir del Carme (6) la portalada petite i tota la paret seguent fins a la casa de Mestre Filbet ; al monestir de la monjas de Sant-Salvador (7), la sagrastia de la iglesia i priorat i los parets i teraplè del costat fins a las cassas de Mossen

(1) Evêché, local de la villa Campana.

(2) Partie de la villa Campana, du Sanctuaire et du Séminaire donnant sur l'ancien rempart de la rue du Bastion Saint-Dominique.

(3) Attenant au jardin de la communauté de Saint-Jean.

(4) Génie et services militaires.

(5) Couvent des Minimes convertis en dépendances militaires.

(6) Saint-Joseph. Ecole laïque actuelle.

(7) On sait que chaque chanoïnesse de Saint-Sauveur avait sa petite maison comme dans les béguinages actuels de Belgique.

Rosell ; al monestir de Santa-Clara (1) la gran paret que fa clausula de la part del castell major i altras moltas parets de orts dedins dita vila.

A las blanquerias a destruit a molts blanquers portantsen sas assiendas tant del cabal quant del manteniment per llur cassas. Sen aporta lo moli dit del ospital, cerca lo balwart de Sant-Jauma (2). A la moralla cerca del portal de Canet fora la vila a descobert unas parets i edificis vells, cosas de admirarse. Per las parts aont coria laigua, que no era empadrat, a fets uns baus que podian star homens tots drets sens ser vistos. Eran tans los llus y trons que atonissava a totom. Los airas paraixia que parlavan, cossa mai vista ni oida á dir. A moltas iglessias se tragué la mateixa nit lo Santissim, fent moltas devotions i pregarias.

A 15 de dit se tingue en nostra iglesia lo Santissim Sagrament, patent en la capella de Nostre Senyora de la Conceptio per no haver pogut star en propria capella. Feran apres del ofici una professo cantant las llatenias i portant lo Santissim, fent a cada porta una stassio, aont deya lo que portava lo Santissim una colecta *pro Serenitate*, i beneint lo temps a 4 *ventis* ab lo Santissim, fent la benedictio ab lo mateix Santissim. Las stations foran a la porte gran de la iglesia, a la porta xica (3) ; al altar major, a la porta dels Correchs baix del orga (4). Despres tornaren lo Santissim a la mateix capella de Nostra Senyora, aont stigue patent fins a 5 horas de la tarda.

Ordenáran los Senyors sindichs que de ora en ora stiguessen devant lo Santissim 6 ecclesiastichs, ço es dos Senyors de Canonges y 4 beneficials ab los abits orant, i ells juntament ab dos dignitats i dos beneficiats mes antichs commensaran sa ora. I aixi anaran continuant per antiguidat tant dels senyors canonges quan des beneficiats. A 5 oras recondiren lo Santissim ab professo per la iglesia. Canta lo cabiscol primer un motet molt doloros i per la professo canta un *Miserere* a cant dorga tant piados que molts dels que se trobavan a la professo ploravan. A manat lo Senyor Oficial a las demes parroquias i monestirs se continuas la devotio de traura lo Santissim per antiguidat.

Avia succeit dit dia a 7 oras de mati un gran batut de aigua, i per star los correcs i conduits aregats, anava tanta aigua per los carers que mols pensavan que el fosso del castell major (5) que stava ple de aigua se era reventat ; i anavant cridant que totom fugis de las cassas, i *Senyor, misericordia*, i *tots nos perdem*, i altres crits ; que era llastima de oir las llamentations de la gent que anava fugint al Puig (6), tant cavallers damas i altra gent, deixant llur cassas solas i obertas anansen ells tots despullats sens calsas (7) ni sabatas i molts sens graguescas (8) ni capa ab la gran pluvia, las donas descalsas i sens vas-

(1) Prison civile actuelle.

(2) Aux environs du fond du square, près de la montée du nouveau boulevard créé sur l'emplacement des anciens glacis.

(3) Porte du Vieux Saint-Jean donnant sur la cour de la sacristie.

(4) Chapelle actuelle de la Salette.

(5) Citadelle.

(6) Place du Puig, au quartier Saint-Jacques.

(7) Bas.

(8) Pantalons.

quinias ni lligadas (1) fugint al Puig o a las Iglessias, cridant, plorant, cobertas ab llansols (2), flassadas (3), mantallinas i altras, i altras sens cossa ninguna, cassi totas despulladas, descalsas, amostrant sas carns, que era llastima veuralas portar las criaturas totas despulladas, fugint a altras parts mas altas. Hisque tambe lo prinsep de Monte Negro i ana al Puig ; despres ana al senyor governador i algun consol ab altres senyors i molta gent al fosso de part de fora (4), i obriran ab duas parts perqué se buidas lo fosso, perqué i anassan los trabadallors se avia fet crida que a pena de 30 dias de prasso (5), anassan al Consulat (6) ab palas i magalls (7). Despres sen feu una aitra, a pena de la vida. Fou tan gran lo strago que feu dita aigua que tambe descubri al portal de Sant-Mârti uns edificis i una font tant antiga que no i avia ningun home quen agues oit dir a sos passats que tal font aguessan vista (8).

En lo castell major succey que trague de llurs assientos tres artillarias de las majors del castell, i los aporta en unas cassas matas entarradas, alla que spanta als quin veuran, com se podian aver portadas en tal lloc, fou cossa que a comptar o a veura la molta diferentia ; que aparague que tots los dimonis mal sperits enavan junts per los airas i carrers ab tals crits que parlavan los airas i spasmavan los homens. Diu se que en aquell punt que caiha laigua tambe i ague terra mots. Deu Nostre Senyor nos vulia tenir de la sua santa ma, i Maria Santissima il glorios sant Joan-Baptista vullà intercedir per nos altros i per tots fidels cristians que may pus o tornem veure. *Amen, Amen.*

Moins d'un mois après, même fléau, même ravages, même effroi, mêmes prières. Le chroniqueur n'a plus le courage de raconter en détail ce qui s'est passé. Il nous apprend que le 13 novembre la pluie recommença à tomber, qu'elle dura huit jours plus ou moins forte, et que le 19 novembre la Basse déborda. Elle creva en deux endroits ; d'abord sous le Castillet et les quartiers avoisinant la porte Notre-Dame furent inondés ; puis au portal de l'*Axugador,* à l'entrée de la rue du Bastion Saint-Dominique actuelle. Les gens durent fuir leurs demeures, là comme dans les quartiers d'en Nabot.

Dieu semblait abandonner la cité et la livrer à ces malins esprits, auteurs de tous les maux physiques d'ici-bas comme aussi de tous

(1) Bandeaux de tête, coiffes.
(2) Draps de lit.
(3) Couvertures.
(4) Fossés des anciens remparts Saint-Jacques.
(5) Sous peine de 30 jours de prison.
(6) Mairie actuelle.
(7) Pioches.
(8) M. le docteur Donnezan a fait recueillir lors des démolitions des remparts les débris d'anciennes constructions.

les péchés, maux autrement graves aux yeux des populations croyantes de ce temps. On exposa le Saint-Sacrement, on pria, surtout on fit de nombreuses processions, car nos pères ne comprenaient, en bon méridionaux, la prière publique que sous forme bruyante, dans la rue, avec grand apparat de confréries, d'étendards, de mystères, et au cri d'angoisse jeté au ciel comme la plus ardente des supplications : *Senyor, Ver Deu, misericordia ! Senyor, misericordia !*

Les supplications furent exaucées.

Citons la fin du récit de notre chroniqueur :

Deu Nostre Senyor per sa infinida misericordia se vulga a piadar de aquesta nostra vila i nons castich conforma nostras merits, sino quens vulla perdonar nostras culpas i pecats, ins do bons ministres de justicia que no miran a carn i sanch, i tambe bon regiment que de tot per aquesta temporada ne tenim molt gran necessitat.

Le 11 décembre nouvelle pluie. Tout annonçait qu'elle allait durer comme les deux mois précédents, les perpignanais commençaient à trouver un peu lourde la Justice Divine. Sans doute ils se reconnaissaient coupables. Mais la faute n'avait-elle pas été expiée par la terrible peste qui avait fait tant de milliers de victimes, et aussi par les fléaux qui semblaient ne vouloir finir ? Au lieu de blasphémer, nos pères recommencèrent leurs prières, leurs processions, l'exposition du Saint-Sacrement, que sais-je encore ? « Dieu se laissa toucher » raconte naïvement le chroniqueur et, au bout de trois jours, le ciel rayonna de lumière et d'azur. « Lo temps era molt sere y clar », comme il arrive d'ordinaire durant nos journées d'automne, au lendemain des grandes pluies, avant que la tramontane vienne soulever dans la plaine des tourbillons de poussière et embroussailler le ciel de nuages noirs. Le 19 il y eut dans les rues de la cité « molt alegria » et dans les églises, nouvelle exposition du Saint-Sacrement, cette fois en action de grâces. L'année terrible était finie.

Ph. Torreilles.

L'IZART

(SONET)

Es molt esquerp l'isart ; se plau pels cims de neu.
Ell atravessa 'l bosch, d'un bot salta una cuma,
Y, quitllat dalt d'un roch, tot l'horizont ensuma,
Lo cap girat pertot, en l'ayre alsat un peu.

Esbrota sota 'l glaç l'herbe del Pirineu,
Glopeja à la cascada y, salpicat d'escuma,
S'escolta, tot poruch, inmovíl dins la bruma,
Un batall de borromba ó 'l murmur d'una veu.

Si, de nit caminant, rost avall se desvia
Ell va com un follet avans que trenca 'l dia,
Que la fressa que 's mou pels pobles cap al tart

Li fan erissar 'l pel y, ab quatre camades,
Per escala de rochs 's pert dins les serralades.
Jo, fill de Canigó, jo retiro al isart.

EL REFILAYRE DE CARENÇA.

LIVRES et REVUES

La Revue catalane fera connaître à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, vice-président de la Société d'Etudes Catalanes.

Le Courrier de Céret

M. Emile Leguiel publie dans le *Courrier de Céret* un long article sur la conférence Amade.

Après avoir loué comme il convient le jeune conférencier et les Chanteurs catalans dirigés par M. Amade père, M. Leguiel ajoute :

« M. Amade a groupé les bonnes volontés dans la *Société d'Etudes Catalanes* qui publie mensuellement une *Revue Catalane*. Est-ce nécessaire de répéter que nous (je dis nous, puisque malgré mon indignité, je fais aussi partie du conseil d'administration de la Société) que nous n'avons aucune méchante intention à l'égard de la langue française et que nous n'avons pas conçu la criminelle folie de briser ou même de relacher nos liens avec la mère-patrie ? Au contraire, c'est parce que nous possédons à un haut degré le culte de la France que nous sommes pleins de tendresse pour le beau

Roussillon, pour sa langue, ses coutumes et son histoire. Pour être sincère et vivace, le patriotisme ne doit pas se baser sur une simple entité géographique, mais sur des réalités concrètes et sensibles ; celui qui ne chérira pas le clocher de son village aimera bien moins encore l'ensemble des pays différents et inconnus qui forment une grande nation comme la France. N'abandonnons donc pas le catalan, la langue que nos ancêtres parlent depuis plus de quinze cents ans, chantons le Canigou et la merveilleuse plaine assise à ses pieds, étudions l'histoire de ce petit coin de terre qui a retenti jadis des grands noms d'Annibal, Pompée et César, de cette ville de Perpignan qui fut naguère la capitale d'un royaume florissant, le royaume de Majorque; nulle part, nous ne trouverons rassemblés en si peu d'espace tant de beautés, tant de richesses, tant d'aspects différents d'une nation luxuriante. »

L'auteur a excellemment traduit les sentiments qui animent les membres de la *Société d'Etudes Catalanes*. Les Roussillonnais sont, avant tout, de bons Français. Mais qui pourrait les empêcher d'être aussi de bons Catalans et d'aimer à la fois notre belle langue nationale et celle de la petite patrie ?

Era bouts dera mountanho

Cette revue continue dans son numéro 2 (3me année) le très intéressant travail de M. Sarrieu, professeur de philosophie au lycée d'Auch, sur « *l'Utilité du gascon pour l'étude du français* ».

Notre confrère y traite d'un peu haut la méthode directe que nous préconisions dans les numéros 1, 2 et 3 de la *Revue Catalane*.

M. Sarrieu n'a certainement jamais eu l'occasion d'expérimenter sa méthode de traduction. Autrement il n'affirmerait pas que la méthode d'enseignement du français par l'usage est une méthode routinière ; que cette méthode qui consiste à ignorer, de propos délibéré, l'idiome connu de l'enfant, est, en réalité *la moins directe*, qu'elle fait un *détour*, qu'elle jette l'enfant « d'emblée dans l'inconnu » et enfin qu'il vaut mieux faire remarquer à l'enfant, dès son entrée à l'école, « que ce qui se dit en gascon de telle façon doit se dire de telle autre en français ».

Que M. Sarrieu veuille bien nous relire attentivement et il reconnaîtra sans peine que le *détour* est dans sa méthode et non dans celle que nous préconisons.

En effet, que fait le petit gascon pour s'exprimer en français avec la méthode chère à M. Sarrieu ?

1° il pense en gascon ;

2° il fait effort pour ne pas exprimer sa pensée naturellement, c'est-à-dire en gascon ;

3° il réfléchit un instant pour chercher le mot français qui correspond au mot gascon ;

4° le mot trouvé, il construit sa phrase française en lui donnant une allure gasconne ;

De sorte que pour arriver à parler français (et quel français !) le pauvre petit bonhomme est obligé de se soumettre à cette torture, à cet effort

inutile de réflexion et de traduction, à ce *détour* que M. Sarrieu s'obstine à ne pas voir et qui nuit à la rapidité de l'enseignement.

La méthode directe, au contraire, habituant l'enfant à aller directement de *l'idée* au *mot* français, a précisément pour but de supprimer ce *détour*. Le mot et la chose s'identifient.

Avec elle, et avec elle seulement, on obtient de l'enfant qu'il pense en français et qu'il traduise directement, immédiatement et sans effort, sa pensée en français.

C'est cela que nous croyions avoir suffisamment démontré dans notre article : *le Catalan à l'école.*

L'amitié de France

L'amitié de France, 117, rue de Rennes, Paris, journal de philosophie, d'art et de politique, publie les articles suivants dans son premier numéro de 1907 : Dante et le surnaturalisme catholique, de Emile Baumann ; la messe des Sèves (poème) de J. Gasquet ; la Musique à Paris, de Etienne Le Jongleur ; Exposition de Charmoy, de Claude Neydens ; la Vierge d'Avila, de Georges Dumesnil ; Chronique du Dauphiné, de Léon Silvy.

Lletres

Lletres, revista mensual, Plassa Independencia, 9, pal, Gerona, publie dans son premier numéro : La Paraula, per Carles Rahola ; Nota de Viatje, per Prudenci Bertrana ; El darrer Satyr, per Xavier Monsalvatje ; La Glorieta (poésia) per Lluis Via ; Clarors, per Joaquim Pla ; En Putois, per Anatole France ; D'una Cançó de la Vida nova, del Dante Alighieri.

L'Action régionaliste

L'Action régionaliste, 5, rue d'Odessa, Paris XIVme, signale en Bretagne un concours de coiffes nationales fort intéressant. Les prix, offerts par un particulier, seront attribués par un jury spécial aux jeunes filles qui auront su conserver à leurs coiffes le cachet et le caractère bretons.

Empori

Empori, revista catalana mensual, carrer del Bruch, 95, Barcelona, publie : Comentaris a uns documents sobre la Crónica de Jaume Ier per A. Rubió y Lluch ; Vells politichs espanyols, per Joseph Marti y Sabat ; Medallons musicals, per M. S. Oliver ; Sonets, per F. Sitjà y Pineda ; Els últims barrochs de Barcelona, per R. Casellas (gravures sur papier de luxe) ; Bruckner y la IV sinfonia, per en C. Taltabull ; Rondalles populars (désopilantes) recullides per en Joseph Péjoan ; etc, etc. Cette revue est certainement la plus belle et la mieux présentée de toutes celles que nous avons reçues jusqu'ici.

Vieilles chansons catalanes

S'il est une publication qui mérite d'être recommandée à nos lecteurs c'est bien celle des vieilles chansons catalanes, que vient d'éditer M. Py-Oliver, libraire à Perpignan et membre de la Société d'Etudes Catalanes.

Cette édition comprend six cartes postales. Sur chacune d'elles se trouve un vieil air populaire (paroles et musique) illustré d'une façon parfaite par un artiste roussillonnais, M. L. Scheul. Tous nos lecteurs voudront posséder cette belle collection, la première d'une série que M. Py-Oliver se propose de continuer, et ils seront heureux, en feuilletant leur album, de fredonner *la Bepa, lo Vilano, lo Pardal, Ventura, los Goigs dels óus y Montanyes regalades.*

Lliçons d'ortografia catalana

Lo que vol apendre d'escriure 'l catalá s'esta esmaperdut al veurer tantes gramáticas, publicades totes per homes competents que no's poden entendrer sobre l'ortografia : desprès d'haver llegit tots aquets llibres, se queda à les foscas respecte á la manera com deu s'escriure en catalá.

En Pompeo Fabre ens presenta tots els sistemes ortográfichs els mès rahonables y deixa al llegidor la tasca, éminentment dificil pera lo qui no sap res, d'escullir lo que mès li plagui.

Ja sabem qu'ab aquesta solució, els que coneixen lo catalá poden se fer un sistema pera 'l seu us particular. Peró l'anarquia ortográfica no pot esser una cosa á desitjar !

Seguir, com ciegos, l'ortografia de tal ó tal periódich, de tal ó tal llibre ! No's pot pensar an això.

Quina pot esser, donchs, l'ortografia qui, en lo possible, satisfaci els qui vulguin apendre d'escriure 'l catala ?

Vetaqui lo que 's proposa d'ensenyar el doctor Alcoverro y Carós, director del collegi Academia Verdaguer de Sant Andreu de Palomar, en ses *Lliçons d'ortografia catalana,* publicades á l'imprempta de S. Asmarats, Casasnovas, 27, Barcelona : 1 pesseta.

L'autor adopta les proposicions dels gramátichs en les questions que ells han aclarides y en les que tots ells convenen.

En totes les altres questions respecte les quals els gramátichs no son arribats á un acort, adopta l'ortografia la mès usualment seguida pels bons autors.

L'obreta del doctor Alcoverro es de gran utilitat pera les escoles y pera'ls qui desitjen una guia clara, breu, metódica pera escriure en catalá.

Felicitem l'autor de sa iniciativa á laqual tothom aplaudira.

L. P.

Le Gérant : COMET.

Imprimerie COMET, Rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 5 15 Mai 1907.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

AVERTISSEMENT

Le Comité de rédaction, désireux d'adopter, dans la Revue, une orthographe catalane uniforme, a décidé de rendre obligatoire l'orthographe du Congrès de Barcelone, dès qu'elle sera connue, et de publier un dictionnaire catalan roussillonnais en se conformant aux règles adoptées par ce Congrès. Mais, en attendant, les avis étant partagés en ce qui concerne, par exemple, les pluriels en *as* ou en *es*, le Comité laisse les auteurs absolument libres d'adopter l'une ou l'autre de ces formes.

Les membres de la Société qui ont envoyé des articles à la *Revue catalane* sont priés de vouloir bien nous faire crédit pour quelques numéros, l'abondance des matières et la disposition à donner ne nous permettant pas d'insérer au fur et à mesure des envois.

Mais que ces retards inévitables ne découragent pas ceux qui travaillent, car la *Revue catalane* accueillera toujours avec plaisir les travaux qui présenteront un certain intérêt pour les lecteurs.

COMPTE RENDU
DES SÉANCES

Réunion du Bureau du 3 mai 1907
Présidence de M. E. Vergès de Ricaudy, président

Concours de Langue catalane. — MM. Jean Amade, professeur agrégé au lycée de Montpellier, et Talut, professeur agrégé au lycée Condorcet, à Paris, sont désignés comme membres du Jury chargé de classer les travaux des concurrents.

Pour donner aux membres du Jury le temps de classer très consciencieusement les nombreux travaux envoyés et aux concur-

rents quelques jours de plus pour préparer l'épreuve orale, le Bureau décide de reporter au 26 mai, à 10 heures du matin, le concours public de récitation catalane et au même jour, à 8 heures, la séance des Jeux floraux.

Présidence des Jeux Floraux. — Le Bureau décide d'offrir à M. Frédéric Mistral la présidence d'honneur et à notre compatriote, M. Tresserre, mainteneur des Jeux floraux de Toulouse, la présidence effective.

Jeux Floraux de Barcelone. — Le Bureau décide de répondre à l'aimable invitation du Consistoire des Jeux floraux de Barcelone en désignant, pour représenter notre Société à cette fête, Madame Moncerdá de Maciá, membre du Conseil d'administration.

Membres de la Société

Admis du 31 mars au 30 avril 1907

141. Guixou-Pagès Jean, avocat, Saint-Génis-des-Fontaines.
142. Servole François, limonadier, place de la Loge, Perpignan.
143. Sagols Isidore, chirurgien-dentiste, rue Saint-Jean, Perpignan.
144. Barande Raoul, instituteur, président du Syndicat des Instituteurs des Pyrénées-Orientales, Joch.

Aux membres de la Société d'Etudes Catalanes

Les membres de la Société d'Etudes Catalanes et leurs familles sont priés de prendre place aux chaises qui leur seront réservées jusqu'à 8 h. 1/2 très précises, devant l'estrade, à la séance des Jeux floraux.

Interdiction Ministérielle

de notre Concours de langue catalane

Au moment d'expédier le nº 4 de la *Revue Catalane,* nous apprenions que notre Concours de langue catalane venait d'être interdit par Dépêche ministérielle, conformément aux dispositions de l'article 16 de l'arrêté du 18 janvier 1887 et de l'article 13 du Règlement scolaire.

Or, l'article 16 vise seulement les concours *entre écoles.* L'article 13, lui, interdit le catalan *à l'école.*

Notre concours devant avoir lieu *entre les enfants en dehors de l'école,* l'interdiction ministérielle ne pouvait nous atteindre. Aussi, le Bureau a-t-il décidé de maintenir le concours et de communiquer aux journaux la note suivante :

CONCOURS DE LANGUE CATALANE. — Le Bureau de la Société d'Etudes catalanes nous informe que le Concours de langue catalane aura lieu, non pas comme on avait pu le croire, *entre les écoles publiques* (ce qui justifierait l'interdiction ministérielle par application de l'article 16 de l'arrêté du 18 janvier 1887), *ni dans les écoles publiques* (ce qui *paraît* contraire à l'article 13 du Règlement des écoles), mais tout à fait *en dehors des écoles* publiques ou privées, c'est-à-dire dans les familles et avec l'autorisation écrite des parents.

De plus, pour enlever à ce concours tout caractère scolaire, le Bureau a décidé de supprimer le prix d'honneur de 50 francs, réservé aux instituteurs et aux institutrices.

Enfin, pour répondre au désir d'un certain nombre d'enfants (garçons ou fillettes) qui désiraient se faire inscrire pour le concours et qui ne l'avaient pas fait par suite de l'annonce de l'interdiction ministérielle, le Bureau a décidé de retarder jusqu'au 25 avril la clôture de la liste d'inscription.

Le texte choisi pour la traduction et la récitation a pour titre : *Lo gall de Sant-Joan*. On le trouvera chez M. Py-Oliver, libraire à Perpignan.

Les concurrents et les concurrentes devront adresser au secrétariat, rue Traverse-des-Amandiers, 1, avant le 30 avril :

1° La traduction du texte catalan (en trois exemplaires) ;

2° Une enveloppe fermée contenant le nom de l'auteur ;

3° L'autorisation écrite du père de prendre part au concours. La signature devra être légalisée par le maire.

N. B. — Ces trois pièces doivent être adressées séparément.

LA MARE

(SONET)

Despedintse del cel, per las blavas esferas,
Los Angels, desplegant llurs amplas alas d'or,
Dins lo désert inmens hont braman las panteras,
Han vingut adorar Jesus, llur rey d'amor.

Llurs dits sobre las llauts, dessota las palmeras,
S'aplegan per tocar un cant encisador :
Per la Mare de Deu llurs himnas falagueras,
Pèl Jesuset bonich la flama de llur cor.

Se prostran en rotllo, prop de las Piramidas.
Ja la Mare ha obert sas parpellas humidas
Dels plors que 'l desterro posa dins son ull blau.

Y, lo dit sobre 'l llavi, ab un somriu, Maria,
S'espiant lo bressol hont lo Ninet dormia,
Murmuleja : Si 's plau, Angels, no 'l despertau !

El Refilayre de Carença.

DE VIATJE

Barcelona, 2 de juliol de 1903.

Amb el desitg de veurer la terra valenciana no 'm anem amb el trinch de 8 hores de nit. Quina casualitat ! en el omnibus de la fonda me trobí amb un altre francès, un capellá de la Bretanya, que anava també d'excursió, Espanya en dins.

La nit es serena, bonica ; tíra que tirarás... nos acostem de Tarragona. Lo seu port apar rodejat d'una filera de fanals que s'emmirallan dins de l'aygua, aixis com un escampill d'esteles, y me vaig recordar d'aquella bonica llegenda del « Salamónet de las matines », de Mossen Jacinto Verdaguer. Aquí, si à Deu plau, ja hi pararem altre vegada, aixis com à Salou, que es l'estació propera.

Quinos recorts nos vingueren, de passada à n'aqueixa població !

Aquí, lo 5 de setembre de 1229, s'aplegá l'armada pera la conquista de Mallorca :

« En Jaume I havia fet decidir qu'hi hauria la pau (al Principat) « desde la Cinca fins à Salses (à Rosselló) y que s'iria à la con- « quista de Mallorca. S'acordá lo pagament del impost del *bouatge* « (determinat segons lo numéro de parell de bous y de cap de « bestiar de cada contribuyent). Lo comte Nuño Sanxo havent « participat à dita pau y al bouatge, per lo que tocava al Rosselló, « Conflent y Cerdanyá, s'allistá à l'expedició ; se 'n hi ana amb « tots los seus senyors y cavallers ; sigué dels que s'hi distinguiren « lo mes... ».

Tornant à passar à Salou lo 6 de juliol, m'hi semblá veurer, per la platja, tots aquellos senyors rossellonesos del sigle XIII, En Guillem d'Oms, l'Arnau de Banyuls, En Ramon de Cortsavi, En Guillem de Canet, En Bernat de Serrallonga, En Dalmau de Castellnou, En Guillem de Só, cadun amb las colles de soldats

baixats dels pobles montanyesos de Canigó, Conflent y Vallespir.

Un cel purissim, una mar azulada, un sol resplendent, feyan un quadró encantador à n'aqueix recónet de costa tarragonina.

A l'estació de Tortosa nos agradá aquell anunci, escrit pels vidres d'un fanal :

« Se avisa no ponerse à las ventanillas del tren, al passar por « el puente del Ebro ». Ja ho es qu'es estret aquell pont !

Entre vorejar la mar y traversar vinyers, lo trinch arriba à la celebra horta de Valencia, quinos cultius y regatius fan goig de veurer ; sensa contar lo pintoresch que son las barracas dels campesins, amb llur teulada de palla y la creu posada al cim.

3 de juliol.

Cap à las nou hores ja erem à Valencia.

La nostra primera visita va esser per la Catedral. Tinguerem la sort d'hi ensertar lo zelos canonge Mossen Roch Chabás, à qui se deu d'haver salvat ultims recorts del rey En Jaume I lo Conquistador, y del rey de Mallorca En Jaume II.

Aquest darrer rey era rossellonès. Era nat à Catana-de-Sicilia ; mes tot just tenia dos mesos quan l'historiador En Muntaner l'accompanyá, amb sas dides, cap á Rosselló ; desembarcant à Salou, desprès de 91 dias de navigacio, y arribant per fi al Castell Real de Perpinyá, hont entregá lo ninet En Jaume à « Madona la regina, avia sua ».Vejerem la sensilla caixa de fusta, amb l'inscripció : REY DE MALL ORCA que ja servava l'ossamenta d'En Jaume II ; y Mossen Roch nos ensenyá lo sepulcre de pedra blanca, que venia de ser fet per aqueix desgraciat rey de Mallorca.

Visitarem també lo celebrat circul del Rat-Penat ; y amb gran goig anarem à saludar los poètes catalans En Teodor Llorente, En Joseph Bódria, En Badenas Dalmau, En Joseph-Maria Puig, amb qui nos enrahonarem, à estones, de llengua catalana, y dels recorts historichs de Valencia y Rosselló.

4 de juliol.

El campanar Lo Micalet, la Llotja, la estatua del Rey En Jaume, lo passeig de la Glorieta, lo portal de las Torres de Serrano, lo riu Turia, lo port del Grao, tot ho vejerem y ho recorreguerem, y nos

semblá que no 'ns havian mogut de casa, tala manera tot hi era catalá com à Rosselló.

5 de juliol.

A la matinada, no 'm anarem à passeig per la ciutat, amb la bona companyia de Mossen Roch Chabás y del senyor Bodria.

A una hora de tarde assistirem al « Banquete en honor del ilustre « cronista de Valencia y preclaro poeta, Excmo S. D. Teodoro « Llorente, celebrado en la Glorieta el dia 5 de julio de 1903, para « festejar la terminacion de su magistral obra *Valencia, sus monu-* « *mentos y artes, su naturaleza ó historia,* y la aparicion de su *Nou* « *llibret de versos,* publicado por la Sociedad *Lo Rat Penat* con este « mismo motivo ».

Va esser une dinada d'alló mes entusiaste y mes amistosa envers En Llorente ; discurs, parlaments, poesies, musica, entrega de la Gran Creu d'Alfonso XII, tot era en honor seu ; donchs, per molts anys !

A las 5 de la tarde, los bons amichs de Valencia me volgueren accompanyar à la fonda (hôtel Inglès), hont nos despedirem, y... fins à reveurer.

A la 6, tornavem prendrer el trinch cap à Barcelona ; y d'aqui, lo lendemá, cap à Perpinyá, al amparo del Castell dels reys de Mallorca, quinos recorts nos havian seguit fins à l'estimada terra valenciana.

❖

A Don Teodor Llorente.

Avuy, per festejar sa musa valenciana,
Li envia amb afany la terra catalana,
Uns cants de germanó ;
Que s'hi juntí ma veu ; vergonyosa y sensilla,
No mes es lo piular qu'el pardal escampilla
Pel cim del Canigó.

J. Delpont.

5 de juliol de 1903.

LES GOIGS

SUITE

III

Goigs particuliers à une ou à plusieurs paroisses

On chante les goigs de :

Sant Abdon y sant Sennen, à Arles. — Ces goigs ont deux airs différents que l'on fait entendre, l'un le 30 juillet, jour de leur fête, l'autre le 3e dimanche d'octobre pour commémorer leur venue à Arles, en 963. Les *coblas* si belles et si entraînantes : *Arles, vila fortunada,* composées par l'abbé Miron, en 1802, revues et remaniées par Mossen Jofre, le spirituel auteur de « *Las Brúxas de Carença* » renferment la strophe suivante, qu'on cite souvent comme un modèle de concision et d'harmonie :

La Persia los vejé naixer,
Roma pagana morir,
Roma santa creu mereixer
Llurs sants ossos possehir ;
Mes tú, mès afavorida
Que los Romans y Persans,
Arles tríumfa agrahida,
Tú guardas llurs cossos sants.

Santa Agatha, à Corneilla-de-la-Rivière.

Santa Agnès, à : Thuir, Elne, Souanyas.

Sant Agustí, à Camélas.

Sant Aloy, à : Fontpédrouse, Err, Eyne. — Dans cette dernière paroisse, on a ajouté aux goigs deux strophes qui relatent la cessation de la fièvre aphteuse, due à l'intercession de saint Eloi.

Sant Amans, à Montauriol.

Sant Andreu, à : Saint-André, Rivesaltes, Evol, Boule-d'Amont, Saint-Féliu-d'Avail, Banyuls-dels-Aspres, Oms, Bages, Catllar, Angoustrine, Olette, Baillestavy.

Sant Aniol, au Perthus.

Santa Anna, à Bouleternère.

Sant Antoni, à : Toulouges, Saint-Paul-de-Fenouillet.

Santa Apolonia, à Saint-Féliu-d'Amont.

Apparició del Angel en la fidelissima vila de Perpinyá.

Sant Assiscle y santa Victoria, à : Trouillas, Sorède, Villeneuve-des-Escaldes, Saint-Joseph-de-la-Gare.

Assumpció de María, à : La Réal, Espira-du-Conflent, Palau, Oreilla, Fontpédrouse, La Cabanasse, Rodès, Serrabonne, Corneilla-du-Conflent, Montescot, Coustouges, Montferrer, Collioure, Reynès, Le Boulou, Las Illas, Castelnou, Fontcouberte, Vingrau, Opoul, Espira-de-l'Agly, Neffiach, Sainte-Marie-la-Mer, Castell-Rosselló, Toulouges. — Les goigs de *La Réal* font mention de la visite dans cette église du pape Benoit XIII, de Louis XIV et de Charles-Quint :

Han visitat vostre temple
Papa, Rey, Emperador,
Que han donat al Món l'exemple
De alcansar vostre favor ;
Assistint ells en persona
Han volgut deixar senyal.

Santa Bárbara, à Saint-Mathieu. — Les *Mathuets* ont une dévotion toute particulière pour sainte Barbe, patronne des artilleurs. On connait le curieux proverbe rappelant le bombardement :

No se pensa ab santa Bárbara,
Sinó quan tróna.

Sant Barthomeu, à Sainte-Marie-la-Mer.

Sant Benet, à : Arles-sur-Tech, Codalet, Saint-Génis.

Sant Blasi, à : Pézilla-de-la-Rivière, Laroque, Prades. — En 1217, saint Blaise avait déjà sa chapelle dans l'église de l'abbaye royale de Saint-Michel-de-Cuxá où les fidèles affluaient de toutes parts.

Sant Bonifaci, à Ille.

Nostra Senyora del Bon Succés, à Villefranche.

Sant Brancat, à l'église de Saint-Mathieu, où une confrérie en son nom fut fondée en 1536. Il s'agit ici de saint Pancrace, *Pancratius,* martyr à Rome, sous Dioclétien, vénéré dans le diocèse d'Elne le 12 mai.

Santa Catharina, à Baixas.

Sant Climens, à Régleille près d'Ille.

Sant Corneli y sant Cypriá, à Bompas.

Santa Corona d'Espinas, à Saint-Mathieu.

Sant Cosme y sant Damia, à : Argelès, Serdinya, Arles. — Nous avons entre les mains la *Tragedia rossellonesa* de ces saints martyrs, composée par Don Ribes, prieur de Saint-Michel-de-Cuxá, représentée à Thuir, en 1785, et imprimée dans cette ville par Guillem Agel, estamper.

Sant Cristófol, à : Corneilla-del-Vercol, Le Vernet (banlieue de Perpignan).

Sant Cypriá, à Saint-Cyprien.

Sant Cyr y santa Julita, à : Pia, Canohès. — On disait autrefois : *Quirch* au lieu de *Cyr.*

Santa Dorothea, à Saint-Estève.

Nostra Senyora de Err, à Err. — Ces goigs portent la signature de mossen Salvador Girvès, 1745. L'église d'Err fut consacrée par l'évêque d'Urgell en 930. Lors de sa construction se produisit un miracle dans le genre de celui de Rome, pour Notre-Dame des Neiges : une couche de neige couvrit le pays, à l'exception de l'emplacement où est aujourd'hui la chapelle.

Nostra Senyora d'Espirá-del-Conflent, à Espira-du-Conflent. — Les points d'interrogation et d'exclamation ne sont jamais employés par les auteurs de nos anciens goigs ; je les rencontre pour la première fois dans cette strophe :

Si del cel sou escalera,
Armas per nostra defensa
Qui las guarda ? qui las dona ?
Qui las té ? qui las dispensa ?
Sinó vos, nostra Patrona !

Sant Estèbe, à : Saint-Estève, Ille, Bompas, Ponteilla, Maureil-

las, Villelongue-dels-Monts, Saleilles, Vernet-les-Bains, Prunet, Latour-de-Carol, Talau, Sahorre, Egat, Glorianes, Estoher, Urbanya. — Une strophe des goigs chantés à Ille attribue à saint Etienne le miracle suivant :

Prodigi fonch admirable,
Quan, per vostra intercessió,
Del Móro fonch deslliurat
Don Galceran de Pinos :
A las horas sas comarcas
Vos prenguéren per patró.

Galceran de Pinos était vicomte d'Ille.

Santa Eulária, à : Millas, Alénya, Bolquère, Arboussols, Marquixanes.

Santa Eulária y santa Julia, patronas del bisbat y de la ciutat d'Elne, à Elne. — *Lo Pastorellet de la Vall d'Arles* écrivit ces goigs, sous la haute inspiration de Mgr de Carsalade du Pont, évêque de Perpignan, à l'occasion des grandes fêtes de 1902. Qu'on nous permette de citer ici la strophe finale, qui pourrait servir d'épigraphe au présent travail :

Elna, aixampla avuy las portas
D'eix temple renomenat ;
Tas glórias, no, no son mortas,
Fes reviscolá 'l Passat :
Dels Vells las himnes sagradas
Sempre mès vulguias cantar.

Santa Eugenia, à : Saillagouse, Ortaffa, Le Soler.

Sant Feliu, à : Saint-Féliu-d'Avail, Pézilla-de-la-Rivière, Calmeilles, Laroque, Codalet, Fillols, Ayguatébia, Valcebollère.

Sant Francisco Xavier, à : Perpignan, Le Soler, Pia, Rivesaltes.

Sant Fructuos, à : Llo, Marians, Brangouli, Taurinya, Camélas.

Sant Galderich, llaurador, patró del Rosselló, Conflent y Vallespir, las sagradas reliquias del qual estan ab gran veneració en lo illustre y devot Monestir de Sant-Martí-de-Canigó, ordre de sant Benet. — Imprimatur, datum Perpiniani die 25 mensis junii 1737 : Ignatius, abbas Sancti Martini Canigonensis. — En Perpinyá, en casa de Le Comte, impressor del Rey. — Compostos per lo R. P. Reginald Poch. — Pres-

que toutes les églises du Roussillon possèdent un autel dédié à ce saint et chantent ses goigs. Sa vie a été écrite par M. l'abbé Casamajor, curé de Saint-Estève.

Un grand nombre de Sociétés de secours mutuels se sont placées sous sa bannière et portent son nom. Celle de Claira, composée de 360 membres, se distingue entre toutes, par l'éclat qu'elle donne à la fête du Patron des laboureurs.

Sant Genès, à Tautavel. Ces goigs datent de 1892. Ils furent composés, à la prière de M. l'abbé Moliner, curé de Tautavel, par *Lo Pastorellet de la Vall d'Arles*.

Sant Genis, à : Saint-Génis, Thuès, Err.

Sant Gil, à Calce. — Les bergers invoquent particulièrement ce saint :

Puix Deu vos fa tants favors,
Guardaulos de tot perill
Los vostres devots pastors,
Glorios abat sant Gil.

Nostra Senyora de Grácia, aux Escaldes.— Ces goigs sont très littéraires et d'une belle envolée. A l'encontre de nos chants catalans qui se distinguent généralement par une lenteur douce et molle, ils sont pleins d'entrain et d'une mélodie que l'oreille perçoit et garde facilement. Je signerais des deux mains cette page, qui est digne de figurer dans une anthologie roussillonnaise.

Nostra Senyora de las Gradas, à Marcevol-Arboussols. — « Le « sanctuaire de Marcevol, écrivait Mgr l'évêque de Perpignan « dans la *Semaine Religieuse* du 7 mai 1904, a tenu une place con- « sidérable dans l'histoire religieuse du Roussillon. Les foules « accouraient si nombreuses à ses *pardons* que l'on disait et que « l'on dit encore aujourd'hui, en manière de proverbe : *Hi ha gent « com al pardó de Marcevol.* » Ces goigs qui datent de 1619, ont été revus et corrigés par le regretté M. Aymar, un catalaniste *del cap del brot*. Ils mentionnent le pèlerinage fait à Marcevol par la mère du Pape saint Lin, et le miracle dont elle fut l'objet.

Sant Gregori, à Palalda.

Sant Hipolyt, à Saint-Hippolyte. — A la place des goigs très anciens qui étaient d'une lecture lourde et désagréable, on chante à cette heure à Saint-Hippolyte ceux que *Lo Pastorellet* dédia, en 1902, à M. l'abbé Louis Coll, curé de cette paroisse.

Sant Isidro, à : Molitg, Le Soler, Baixas, Ponteilla, Fourques, Mantet, Palau-del-Vidre, Bahó. — Reginald Poch composa ces goigs en 1618. Ils sont aussi populaires que ceux de saint Gaudérique.

Sant Jaume lo Major, à : Saint-Jacques, Hôpital d'Ille, Montner, Caixas, Latour-bas-Elne, Villefranche, Nyer, Nahuja.

Sant Joan-Baptista, à : Saint-Jean-Pla-de-Cors, Puigvalador, Sansa, Porta, Codalet.

Sant Joan-Baptista (Decollació de), à : La Cathédrale, Conat, Salces.

Sant Joan l'Evangelista, à : Peyrestortes, Taulis, Dorres, Villeneuve-de-la-Rivière.

Sant Julia y santa Basilissia, à : Vinça, Torreilles, Le Soler, Estavar, Jujols, Mosset, Villeneuve-de-la-Raho, Terrats, Villemolaque, Railleu.

Sant Just y sant Pastor, à : Arboussols, Err. — L'ancienne seigneurie de Casas-Novas, près d'Ille, qu'ont illustrée les Pons de Carmany, avait saints Just et Pasteur pour Patrons.

Santa Justa y santa Rufina, à : Prats-de-Molló, Bompas.— D'après l'opinion la plus commune et la teneur des goigs, ces saintes auraient été les Patronnes de Castell-Rosselló.

Vos pregan tots los poblats
Fins esta Bulaternera,
Tot lo Conflent vos venera
Y'l Vallespir fins à Prats ;
Castell-Rosselló honrat
Vos ten per molt alabadas.

En 1791, l'abbé Bori, curé de Castell-Rosselló, porta nuitamment à Bompas les reliques des saintes Juste et Rufine.

Sant Llaurens, à : Saint-Laurent-de-la-Salanque, Saint-Laurent-de-Cerdans.

Sant Llibori, à : Saint-Jacques de Perpignan, Codalet, Prades.

Santa Llúcia, à : Ille, Le Perthus, Rivesaltes, Port-Vendres, Palalda. — Les goigs de sainte Lucie et de saint Grégoire ont pour auteur M. l'abbé Molas, curé de Palalda. Il était curé de cette paroisse depuis 28 ans, lorsque, le 20 janvier 1791, l'assemblée des électeurs des Pyrénées-Orientales réunis à la Cathédrale sous la présidence de Moynier, le nommèrent évêque du département.

Malgré les instances et les démarches personnelles de Lluciá, notre curé-poète déclina ce périlleux honneur. L'ambitieux Deville, de Saint-Paul, n'eût pas de pareils scrupules.

Santa Madalena, à : Corbère, Estagel, Maureillas, Rodès.

Sant Marcell, à Villelongue-de-la-Salanque.

Sant March, à : Marquixanes, Collioure.

Santa Margarida, au Perthus. — La strophe suivante indique le motif pour lequel cette sainte est particulièrement invoquée :

Sempre ajudau à las donas
Agonisant en lo part,
Las deslluirau de las penas,
Y pareixan aviat :
Per vos son remediadas
En lo últim de llur vida.

Santa Martha, à Oms.

Sant Martial, à : Saint-Marsal, Carol.

Sant Martí, à : Corneilla-de-la-Rivière, Fourques, Llauró, l'Albère, Corsavy, Palalda, Clara, Nohèdes, Odeillo, Riutort, Casefabre, Ur, Canaveilles, Escaro, Railleu, Joch.

Sant Miquel, à : Saint-Michel-de-Llotes, Périllos, Garrius, Ruinoguès, Vivès, Saint-Génis, Labastide, Les Angles, Eyne, Elne.

Nostre Senyora del Mercadal, à Castelnau.

Nostra Senyora de Montalba, à Montalba-d'Arles. — Mossen Jofre composa ces strophes pleines d'harmonie, en 1863.

Sant Nazari, à : Saint-Nazaire, L'Ecluse, Tordères.

Sant Nicolau, à : Claira, Ponteilla.

Sant Pau, à : Calce, Py.

Sant Pere, à : Céret, Corbère-d'Amont, Théza, Prades, Matemale, Belpuitg, Saint-Pierre-dels-Forcats, Osséja.

Sant Pere Orseolo, à : Codalet, Taurinya.

Sant Peregrí, à : Vinça, Oms.

Nostra Senyora de Planès, à Planès. — La Sainte-Vierge est, dans cette paroisse, particulièrement invoquée contre les fièvres :

Verdadera medecina
Als febrosos vos donau,
De repente los curau
Si ab devoció fina
Vos venen à visitar.

Nostra Senyora del Pont, à Perpignan.

Santa Quiteria, à : Montferrer, Le Tech.

Nostra Senyora del Remey, à : Millas, Ille, Las Illas, Marquixanes, Eyne.

Santa Rita, à Llo. — On se recommande à cette sainte pour être préservé de la petite vérole.

Sant Roch, à : Estagel, Bages, Salses et dans un grand nombre de paroisses. — On l'invoque contre la peste et les maladies contagieuses.

Nostra Senyora de la Rodona, à Ille. — L'ancienne église paroissiale d'Ille portait ce nom.

Sant Tomá, à : Caldégas, Réal, Hix.

Sant Sebastiá, à : Toulouges, Palau-del-Vidre, Fontrabiouse, Thuir. — Ces deux dernières paroisses, de même que Fourques et Villelongue-de-la-Salanque possèdent deux chapelles foraines, placées sous son vocable et fréquentées par de nombreux pèlerins. Au même titre que saint Gaudérique, il peut être vraiment appelé le *saint roussillonnais*. En 1852, des goigs spéciaux furent composés en son honneur ; on ne les chanta plus, lorsque le Roussillon fut délivré du choléra.

Sentiments de las ánimas del Purgatori, à Err.

Nostra Senyora de la Soledat, à : Perpignan (La Réal), Thuir, Prats-de-Molló.

Sant Sulpici, à Bouleternère.

Sant Sylvestre, à : Sainte-Colombe, Villerach.

Sant Valentí, à Taillet.

Sant Vicens, à : Ria, Estagel, La Llagonne, Eus, Mantet, Velmanya, Claira. — Cette dernière paroisse célèbre la fête de saint Vincent avec une admirable splendeur ; elle est fière de posséder sa statue, chef-d'œuvre de Boher, le grand peintre sculpteur roussillonnais. La date que ce saint occupe dans le calendrier a inspiré à nos pères le dicton suivant : — *Per sant Vicens, lo sol entra pels torrents : ahont no tocará, ni casa ni hort no vajes à parar.*

(A suivre). L'abbé J. Bonafont.

DIETARI

de l'Escursio Filologica feta amb el Dr Schædel dins el domini catala, de 31 de juliol a 13 de setembre de 1906.

Mossen Alcover, vicaire général de Mallorca, et le Docteur Schædel, professeur à l'Université de Halle (Allemagne), firent l'an dernier une excursion philologique sur le territoire catalan.

Ces notes de voyage, rédigées jour par jour, nous ont été communiquées par Mossen Alcover pour la *Revue catalane*. Nous en détachons les passages qui nous paraissent de nature à intéresser nos lecteurs. Nous ne regrettons qu'une chose, c'est que la place dont nous disposons ne nous permette pas de citer en entier le récit de la partie du voyage se rapportant au Roussillon.

Mossen Alcover partit de Mallorca le 31 juillet 1906. Arrivé à Barcelone le 1er août, il repartit le 2 pour Perpignan, où l'attendaient M. Vidalet, vicaire général, et M. Jules Delpont, trésorier de la Société d'études catalanes.

Après une visite à Mgr de Carsalade du Pont, à Saint-Martin du Canigou, Mossen Alcover revient à Perpignan le 3, où le reçoivent M. Jules Delpont, M. Caseponce, M. le Dr Schœdel et M. le Dr Fritz Holle, professeur au lycée de Berlin.

Le 4, il part pour Canet :

De bon'hora el Dr. Holle pren el tren cap a St. Hipólit a estudiar la frontera llingüística amb la Gabatxeria, y Mn. Casaponce, el Dr. Schædel y jo ¡cap a Canet! una vila del pla, de

cases prosayques, carrers prou amples, que no's perden per nets. Mos presentam a la Rectoria. El Rector es un gran amich de Mn. Casaponce, un sant home ; du la bondad pintada demunt, se veu qu'es un *vas d'elecció*. Li esplicam el nostre objecte : sentir parlar gent de Canet, que conservin bé 'l llenguatge d'alla, que no'l desfigurin. Fa venir quatre o cinch dones velles y sis o set minyons, escolanets la major part. Tots fan un cap ben viu : les dones duen els cabells dins la gentil cófia, de punt, ayrosamente tevellada, neta com les flors ; plenes de bondat y... de curiosidat, a veure que será axó que'ls han de demanar aqueys senyors estrangers, nosaltres ; els minyons sí que mos hi miren amb uns ulls ben badats y mitx-rientse'n de la feta, com el Sr. Rector y Mn. Casaponce les espliquen la cosa y nosaltres comensam l'interrogatori. El Dr. Schædel pren per conte seu els minyons, y jo les velles per la conjugació. Aquelles santes dones no arriben a comprendre qu'es lo que les demán. No hi ha qui les hi fassa entrar amb axó de conjugar verbs catalans ; en francès ja hu comprenen, perque a l' escola hu fan fer, peró amb els verbs catalans,.... ¡vaja! hi perden el *kyrie eleyson*, s'hi maretjen, y aviat surt que fan falta a ca-seua, qu'han d'aguiar el dinar, qu'han de fer axó ó alló altre. Una n'hi ha de rabassudeta, ravescosa, amb uns uys com unes brases y una cara lo més espressiva y que conversa p'els colzes ; es estada a la Gabatxeria, a Narbona, aont té una filla, y a moltes altres bandes, y diu que sab fer la llengua gabatxa y la de tots els punts aont es estada. No hu acaba de creure que jo sàpia escriure tot lo qu'ella diu, y me pren la llibreta de les mans per mirar l'escrit. ¡Quina llástima no sebre de lletra! Ella no'n sab *¡hélas!* pero ja'n sab una neta seua, que parla'l francés com els *mossús* de París. Aquexa no s'empegueex, ni's talla, ni s'apura, sino que les paraules li surten a bolichs ; y com s'enardex contant passos que li han succeits, brolla llampant y rabent la vena catalana, pura, neta, autèntica. El Dr. Schædel un parell de vegadas se veu apurat amb ells minyons perqu'uns li fugen, a altres la juguera'ls-e roega, y no tenen posa, y se punyen, y se sempentetjen, y devegades li responen massa distrets. S'en vé a n-el nostre redol desiara a demanar certes coses de pronunciació a les meues velles. Aquella tan valenta, té qu'haverse'n d'anar ; les altres ja han buydat fa estona...

M'agradaria sentir lo que diuen y pensen de nosaltres aquexes velles. — ¡ Pobre gent! deuen dir, ¡ venir de tan lluny per fermos dir : *Jo espii, tu espies, ell espia ; jo espiabi, tu espiabes, ell espiaba...* Sobra tot, n'hi ha per riure.

. . . . . .

❖ ❖ ❖

. . . . . .

Prats de Molló está encastellat a un coster de solana, ben aprop d'Espanya ; en veuen cuculles de montanyes. Com a vila de muntanya es de lo milloret que hi haja : els carrers son prou amples, no gayre tórts, ben empedregats, qualcun ferest d'empinat ; les cases no fant mala cara.

. . . . . .

¿ Aont l'hem de pegar per fer els nostros estudis a n-aquesta vila? ¡ Ventura que Mn. Casaponce hi conex gent! Mos n'anam a una casa coneguda d'ell. Entre'ls d'allá y alguns veynats convidats, feym dos redols de dones y homes, un p'el Dr. Schædel y un per mi, y comensan lo foch de preguntes y repreguntes per desllapissarlos la conjugació. Com alguns son gent de certa cultura, se'n fan cárrech promte, pero se ressenten un poch massa de l'influència de Perpinyá. Lo metex que Barcelona dins tota Catalunya espanyola, Perpinyá dins tota Catalunya francesa eczercex una gran influència llingüística, aficant y imposant per tot arreu la seua variedat dialectal ; y per lo metex, axí com la gent culta de totes les nostres comarques d'assí dessá'ls Pirineus parlen com a Barcelona, allá dessá tota la gent que pretén de cames primes, parlen com a Perpinya. Hi ha que prevenirse contra axó, per fer l'estudi de l'actualidat llingüística catalana. A n-el meu redol hi ha gent instruida y alguns que no son sortits de Prats. Les demán les formes verbals y aquells les me donen idèntiques a les de Perpinya ; aqueys les me donen diferents, més acostades a n'el catalá d'Espanya. Aquells acaben per regonèxer que també's diu lo que diuen aquests. Mn. Casaponce, mentres el Dr. Schædel y jo feym la nostre via, mos cerca *noms de lloch* de per allá, axó es, noms de masies, turons, comalades y barranchs, demanantne a la gent que topa. N'hi diuen un enfilall, y n'hi ha un que li tira a la cara

que demana aqueys noms per aquex estranger (el Dr. Schædel) qu'es un *espia alemany*. Hi ha molts de francesos que en tot alemany veuen un espia.

. . . . . .

❖ ❖ ❖

Devers les quatre pegam cossa a n-el llensol Mn. Casaponce y jo. Deym missa dins la veneranda esglèsia abacial d'Arles, desgraciadament casi del tot desfigurada per la devoció moderna, com la major part de les esglèsies romániques d'aquesta regió. Dita missa, trobam el Dr. Schædel llevat y a punt de entrar en foch. Berenam amb quatre grapades, y mos aficam dins el tren devers les sis, y ¡cap a Perpinyá se's dit! Dins el tren, acabam l'estudi de la flecsió d'Arles y Ceret, que Mn. Casaponce conex admirablement. No es duptós que no hi ha negú a n-el Rossello ni a n-el Vallespir qu'haja estudiat y conega tant bé el llenguatge d'aquelles encontrades com l'estimadíssim Rector d'Arles. Deu lo mos conserv molts d'anys. A Perpinyá mos comparex *Herr Schulze*, libreter de devora Halle, jove, molt fi, molt agradós, un *touriste* qu'ha de venir amb nosaltres set ó vuyt dies. Mos aficam tots dins el tranvia elèctrich y ¡a Canet manca gent! a acabar l'estudi comensat y suspès el dia 4. Estudiant bé Canet, com tots els pobles de la plana rossellonesa tenen la metexa variedat dialectal, tenim estudiats tots aquells pobles. El Sr. Rector mos cerca altres dones velles y minyons, que's rellevan unes quantes de vegades. Avuy ja mos entenem una mica més que l'altre dia, y pegam una bona estreta a la conjugació y fonètica. Dinam a un *restaurant* de la plaja, un quart lluny de Canet; mos espitxam à Perpinyá, y aquí mos dexa Mn. Casaponce, l'amich del cor, el company estimadíssim.

. . . . . .

❖ ❖ ❖

Entrant a Riá, mos diuen que som dia de mercat y que hi devalla molta de gent de Noedes. El Dr. Schædel s'en pensa una de bona: — Per anar a Noedes hem mester quatre hores, y quatre per tornar, son vuyt. Porem estar no més un parey d'hores allá. ¿Que hi farem? Conferir amb alguns homes y dones d'allá. Si'n tenim a Riá d'homes y dones d'allá, ¿per que no feym amb ells aquí lo que fariem allá? ¿Per que no pagam el jornal a alguns dels noedins

que hi ha aquí, y feym l'estudi amb ells? Dit y fet. Trobam una dona molt resolta, d'una cinquantena d'anys, noedina natural, que venia a vendre pollastres; l'envidam, accepta, y hala amb nosaltres. Trobam un fadrí, també de Noedes, que se'n venia a n-el mercat y també el llogam. Llavó tenim els dos guies, el vell, noedí; el jove, de Mosset. Mos entregam a la Rectoria, demanam a n-el Rector que mos dex estar a la fresca a la carrera de l'esglèsia, girada a ponent y fora de la població. Hi ha un padrís de cap a cap; hi fa un'ombra de primera. Mos treuen cadires; estam com a papes. El Dr. Schædel pren per conte seu aquella cocouera, y ja es partit a demanarli paraules. N'hi diu més que no'n vol. No's retgira gota; faria cara a un retgiment. Es alta, esquerda, colrada del sol, amb uns ulls que travessen. Li fa rialles axó de la fonètica. En manco de dues hores está llesta, y mos espampola cinch franchs de jornal, y encara mos fa un gros favor. Vuyt hores de camí son més fexugues. Per devant l'esglèsia en passen altres de dones de Noedes, y el Dr. Schædel prou que les espluga demanantlos paraules y més paraules, y les hi diuen fen ulls ferm y qualque comentari ben afuat y riailles ben fresques. El Dr. Holle també'ls-e pregunta sobre'ls límits del catalá y del gabatx per la banda de Noedes.

Jo m'arretgl amb els dos guies y aquell altre noedí per lo de la conjugació. Grácies a Deu, els dos joves son anats a escola, y son desxondits, y el vell tampoch no té cap pel de beneyt. Els esplich el meu objecte, la replega de la conjugació de Noedes y Mosset, y s'en arriben a fer cárrech. — *Es un afère* (affaire) *de cienci!* diu el guia jove, y me van responen a totes les preguntes amb relativa seguretat. Arribam a fer molta de via. Se veu que son gent d'esglèsia; me demanen si a Espanya el *Governament* també perseguex els capellans. Los dich que no. Axí metex troben gros que per aclarir aquexes coses de la pronunciació y conjugació llur, jo haja passada la mar y el Dr. Schædel sia vengut d'Alemánia. Se veu que Noedes es un recó de la llengua molt arreconat, y que, maldament els noedins devallen espesses vegades a Riá, a Prades y demés endrets, conserven un llenguatge ben peculiar d'ells y ben característich. A Conat y a Urbanyá parlen per l'estil de Noedes. Se'n decanta una mica Mosset, que no está tan arreconat. A Molitg, Campome y la vall de la Castellana parlen, poch sá poch llá, com a Mosset.

Devers mitx dia acabam la conjugació ; pagam aquell noedí, que no més mos demana tres franchs, y se'n va ben xaravel-lo, y nosaltres també, perqué mos som escapats de les vuyt hores mortals de camí. Li estrenyem cap a Prades a dinar, trempats y alegres.

. . . . . .

(A suivre). ALCOVER.

La Lavande Stœchas dans les Albères

SUITE & FIN

V

Variations intermédiaires

Mais une plante ne passe pas ainsi d'un type à l'autre d'une manière brusque. Les fleuristes qui veulent changer l'aspect d'une espèce de fleur, hybrident ou greffent sur le pied-mère avec une autre espèce pour donner à la première un des caractères de la seconde ; ils ont ainsi un type intermédiaire entre les deux espèces qui ont servi à l'expérience. Ils travaillent leur nouveau sujet et en obtiennent un autre bien différent des deux premiers. Ils continuent, et par la suite, après avoir eu une série de types intermédiaires, ils obtiennent l'espèce nouvelle qu'ils voulaient créer.

J'ai pensé que, vu les différences importantes entre les deux variations *præcox* et *dichotoma*, il devait y avoir des intermédiaires entre elles. La nature ne procède pas par sauts ; elle agit à la façon des fleuristes. Après de multiples recherches, j'ai pu distinguer les variations *paniculata*, *divaricata* et *intermedia*.

En voici les caractères respectifs :

VARIATION **paniculata** CONILL.

Sous-arbrisseau de 50-60 cm. ; rameaux tétragones, dressés, feuillés jusqu'au sommet, rapprochés et formant comme une panicule, feuilles blanches, tomenteuses, linéaires, celles de la base roulées sur les bords, les supérieures ayant une tendance à s'élargir et même quelques-unes plates ; fleurs d'un pourpre noir en épi plus longuement pédonculé que la var. *præcox ;* toupet de bractées

stériles bleuâtre ; bractées fertiles obovales, veinées, violacées ; calice velu.

Habitat. — Argelès-sur-Mer : bords de la Massane vers la briqueterie Azéma. — Sorède : vallée de la Forge vers le pont de la Resclauze. — Montesquieu : bords de la route du Boulou. — Céret : versants du Bouléric du côté de Maureillas. Floraison : avril-mai.

Variation **divaricata** Conill.

Sous-arbrisseau de 50-80 cm., non touffu ; rameaux primordiaux étalés, glabres : rameaux secondaires divariqués, tétragones, tomenteux ; feuilles comme la variété *paniculata*, mais les supérieures plates en plus grand nombre, et moins fournies au sommet des rameaux ; fleurs d'un pourpre bleuâtre en épi un peu plus gros et assez pédonculé ; bractées fertiles plus pâles.

Habitat. — Collioure : bois de Consolation, vallon du Ravaner. — Sorède : vallée de Lavaill, bois Fontès, etc. — Céret, Amélie-les-Bains, etc. : lieux incultes au-dessus de la route d'Arles. Floraison : avril-mai.

Variation **intermedia** Conill.

Sous-arbrisseau de 50-60 cm. ; rameaux florifères très allongés, jaunâtres ou brunâtres, à peine pubescents, bien tétragones, placés seulement par deux — opposés — à la base de l'épi floral primitif qui est très gros ou même qui a disparu ; épis floraux secondaires, petits, assez pédonculés, à bractées stériles du sommet d'une couleur bleu purpurin. Feuilles inférieures à bords peu relevés ; feuilles supérieures bien plates, obovales-oblongues, atténuées à la base et à nervure médiane moins accentuée ; feuilles réunies aux nœuds en un faisceau ordinairement plus court que les entre-nœuds.

Habitat. — Argelès-sur-Mer : bois de chênes-liège en face la vallée de Lavaill. — Sorède : bois et côteaux herbeux près le mas Molinier, la fontaine minérale, etc. Floraison : fin mai-juin.

❖

Voilà des transitions bien établies.

La variation *paniculata* ne diffère presque pas de la variation *præcox*, si ce n'est par la forme de son inflorescence ; cependant les feuilles commencent à s'élargir et les épis sont plus pédonculés.

Dans la variation *divaricata* les caractères des feuilles et des épis sont plus accentués et la disposition divariquée des rameaux nous rapproche de la dichotomie.

Enfin la variation *intermedia* par ses feuilles plates, ses épis pédonculés et surtout ses deux rameaux secondaires formant une dichotomie simple, nous amène à la variation *dichotoma* décrite par Jeanbernat et Timbal-Lagrave.

VI

Autres variations

Pendant la recherche de ces variations intermédiaires, j'ai observé quatre autres variations ne manquant pas d'intérêt. Ce sont les variations : *albicans, incana, foliata* et *minor*.

Variation **albicans** Conill.

Sous-arbrisseau de 10-30 cm., peu rameux terminés par des épis ayant un toupet de bractées stériles blanches (par la dessication elles brunissent un peu) ; bractées fertiles blanchâtres ; corolles d'une couleur violet pâle et même parfois d'un blanc-rose ; épis brièvement pédonculés ; feuilles en fascicules agglomérés et couvertes d'un tomentum plus fourni que dans le type, roulées par les bords.

Habitat. — Argelès-sur-Mer : bois de chênes-liège près la métairie Trescases. Floraison : fin avril.

Variation **incana** Conill.

Sous-arbrisseau de 30-50 cm., touffu ; rameaux primordiaux et secondaires dressés, ces derniers plus ou moins disposés en dichotomie et portant à leurs extrémités de gros épis bien pédonculés, à angles peu marqués, surmontés d'un toupet de bractées stériles d'un blanc jaunâtre lavé de violet ; bractées fertiles brunâtres et tomenteuses ; feuilles inférieures à bords roulés, blanchâtres en dessus et soyeuses en dessous ; feuilles supérieures larges et verdâtres ; les feuilles inférieures fasciculées sont très nombreuses et donnent au buisson un aspect blanchâtre très caractéristique.

Habitat. — Argelès-sur-Mer : taillis des versants du Sailfort, de la Massane, etc. — Sorède : bois de mas Molinier. — Ville-longue-dels-Monts : bois vers Montesquieu. — Amélie-les-Bains : châtaigneraies au-dessus de la route d'Arles. — Floraison : fin juin-juillet.

Variation **foliata** Conill.

Variation très voisine de la précédente. Elle diffère par la disposition unilatérale des rameaux ; les épis moins pédonculés ; les feuilles plus fournies, surtout à l'extrémité des rameaux ; les rameaux stériles nombreux et très feuillés.

Habitat. — Collioure : bois de Consolation. — Floraison : juillet.

Variation **minor** Conill.

Sous-arbrisseau de 30-40 cm. ; rameaux primordiaux plus ou moins étalés, rameaux secondaires déliés, jaunâtres, quadrangulaires, peu tomenteux, épis terminaux des rameaux, petits, tétragones, sans toupet de bractées stériles au sommet ; bractées fertiles

soyeuses ; corolles d'un pourpre noir ; feuilles inférieures roulées par les bords et très nombreuses à la base des rameaux ; feuilles supérieures moins roulées, fasciculées aux nœuds et souvent plus courtes que les entre-nœuds.

Habitat. — Sorède : lieux rocheux secs, près du chemin de la Forge, au moulin Cassagnes. Floraison : juillet.

❖

Comme on peut le voir ces quatre dernières variations sont assez remarquables.

La variation *albicans* est caractérisée par la blancheur de son toupet de bractées stériles et ses corolles parfois d'un blanc-rose (Grenier et Godron disent dans leur diagnose du type : corolle d'un pourpre noir, très rarement *blanches)* ; cette décoloration pourrait provenir d'une modification des tissus, même d'un état maladif ; mais la plante se distingue aussi par sa villosité qui est plus fournie que celle de la plupart des autres variations.

La variation *incana* se rapproche de la variation *dichotoma*, mais outre que ses épis sont beaucoup plus gros, même ceux des rameaux dichotomes, elle est très foliée et elle a une coloration blanchâtre que ne possède pas la variation *dichotoma*.

La variation *foliata* pourrait être une variation de la précédente. Son caractère distinctif consiste dans une foliation plus fournie et la disposition toute particulière de ses rameaux. Cette disposition doit être dûe à l'habitat sous bois de la plante ; on a observé, en effet, que dans les bois fourrés les rameaux des plantes ou des jeunes arbres étaient souvent tournés vers l'endroit où le soleil pouvait pénétrer librement.

La variation *minor* a les épis très petits. Elle devrait s'appeler *anomala* car l'absence sur l'épi d'un toupet de bractées stériles lui donne un aspect particulier. Elle se rapproche de la variation *intermedia* par la disposition de ses feuilles et de ses rameaux ; mais ses rameaux sont assez semblables à ceux de cette variation, ils ne poussent pas sur la tige par dichotomie simple. De plus cette variation *minor* est la plus tardive ; elle pousse fin juillet. Les caractères de cette variation doivent provenir de son habitat sur des rochers granitiques, exposés au soleil toute la journée ; la plante souffre et ses organes changent d'aspect.

On a vu que Mutel, seul, avait cité, dans sa Flore, deux variations : *brachystachia* et *mégastachia*. Ces variations, comparées avec

celles que j'ai décrites, rapprocheraient la var. *brachystachia* de la var. *minor* (sauf l'absence du toupet de bractées stériles) et la var. *mégastachya* de la var. *incana*.

Mais vu l'absence de renseignements plus complets, l'épi seul ne pouvant servir de signe absolu de distinction, on ne peut pas sûrement assimiler les variations citées par Mutel.

VII

Tableau Synoptique des Variations.

Pour faciliter la détermination sur place des variations du Lavandula Stœchas L. j'ai dressé le tableau synoptique ci-après :

VARIATIONS DU LAVANDULA STŒCHAS L.

- FEUILLES SUPÉRIEURES ROULÉES SUR LES BORDS
  - Épi petit sans toupet de bractées stériles . . . . . Var. *minor* Conill.
  - Épi gros à toupet de bractées stériles
    - Blanches . . . . . Var. *albicans* Conill.
    - Bleues
      - Tiges florifères dispersées sur la tige . . . . . Var. *præcox* J. T. Lag.
      - Tiges florifères serrées en panicules . . . . . Var. *paniculata* Conill.
      - Tiges florifères divariquées . . Var. *divaricata* Conill.
- FEUILLES SUPÉRIEURES PLATES
  - Rameaux peu foliés à feuilles verdâtres en dessus.
    - Disposées en dichotomie simple . . . . . Var. *intermedia* Conill.
    - Disposées en dichotomie composée . . . . . V. *dichotoma* J. T. Lag.
  - Rameaux très foliés à feuilles tomenteuses sur les 2 faces.
    - Disposées en dichotomie composée . . . . . Var. *nicana* Conill.
    - Disposés tous latéralement à l'axe . . . . . Var. *foliata* Conill.

L. CONILL.

HISTOIRE LOCALE

APERÇU HISTORIQUE
sur Nidoleras, Torderas et Fourques

I. — Nidoleras

Nidoleras est une petite localité sise dans un coin merveilleux, au milieu des vignes et des oliviers. Les eaux du Tech coulent presque à la base de ses maisons. C'est pourquoi on admire des prairies luxuriantes, des jardins éminemment fertiles.

Là-bas, en face du hameau, à une faible distance de la rive droite du Tech, le village de Montesquieu se dresse dans un riant vallon, au pied de la montagne boisée et verte.

La route nationale est également située dans le voisinage de Nidoleras.

En examinant les lieux, il est facile de constater que le hameau de Nidoleras est ancien.

Les documents le signalent déjà au commencement du IXe siècle.

L'église de Saint-Etienne, patron de la localité, était construite à cette époque. En 855, Nidoleras appartenait à l'abbaye de Saint-Hilaire de Lauquet : « *Karolus rex* etc. *et in pago Rossilionensi cellas tres, una quæ vocatur Nicolarias circa flumen quod dicitur Tecthus, ubi est ecclesia constructa in honore Sancti Stephani* ». (1) La donation royale faite à l'abbaye de Carcassonne est donc formelle sur l'appellation du lieu : *Nicolarias,* — sur la situation du hameau : *circa flumen quod dicitur Tecthus,* — sur l'existence de l'église dédiée à Saint-Etienne : *ubi est ecclesia constructa in honore Sancti Stephani.*

(1) Baluzi, Append. ad Capitol., col. 1462.

A la fin du xe siècle, l'abbaye de Saint-Hilaire avait perdu cette possession éloignée. Elle lui fut restituée par Raimond, comte de Comminges. (1)

Le 16 mars 1035, Olibanus, abbé de Saint-Hilaire, se trouvait à Nidoleras. Devant l'église de Saint-Etienne se réunissent les habitants du lieu, c'est-à-dire Rigual, Suniaire, Ermon, Berenger et Abbus, prêtre de Villanova. Ceux-ci, en présence de l'abbé, se mirent d'accord sur l'eau de la rivière destinée à l'arrosage de leurs terres. (2)

Le voisinage du Tech permettait l'établissement de moulins à farine. Une usine de ce genre existait déjà non loin de Nidoleras en 1186. Ce moulin à farine appartenait à Guillaume de Montesquieu. Il le donna à la maison de Saint-Sauveur de Sira avec tous les accessoires : *cum exitibus et regressibus, una cum aqua et recco et cum resclausis.* (3)

En 1214, la paroisse de Saint-Etienne de Nidoleras est mentionnée dans le testament de Guillaume de Montesquieu en faveur de la Milice du Temple. Guillaume confère à son fils Raimond le titre d'héritier et lui abandonne tous ses biens, à l'exception de ceux qui se trouvent dans l'*honneur* qu'il possède dans la paroisse de Saint-Etienne de Nidoleras : *exceptis quæ habeo in toto honore quem habeo in parochia Sancti Stephani de Nidoleriis.* (4)

Peu de temps après — 1235 — une partie du hameau de Nidoleras est acquise par l'abbaye de Saint-Hilaire du seigneur du lieu. (5)

En 1340, le Roi avait des revenus à Nidoleras. Les baux à ferme de cette époque signalent cette localité. (6)

Une paroisse suppose un curé. C'est pourquoi un ecclésiastique, avec le titre de *rector* de l'église de Saint-Etienne, se montre le 12 juillet 1397. Il s'appelle Pierre de la Bastida, et remplit les fonctions de procureur de Jean-Germain Daydé, moine de Saint-Hilaire et co-seigneur temporel de Nidoleras. (7)

(1) *Hist. Langued.*, t. IV, pp. 793, 794, note 153.
(2) *Hist. Langued.* t. II, preuv. CLXXVI.
(3) *Cart. Templ.*, f° 12 v°.
(4) *Cart. Templ.*, f° 9 r°.
(5) *Hist. Langued.*, t. IV, pp. 793, 794, note 153.
(6) Arch. Depart., B. 28.
(7) Alart, *Cart. rouss. ms.*, t. VIII, p. 685.

En 1407, Pierre Laurencii, de Tresserra, lègue une petite somme à l'église de Saint-Etienne. (1)

Au commencement du xve siècle, Nidoleras était réuni à la prévôté de Garrius. Le 14 novembre 1409, Pierre Fabras, batlle de Garrius, est procureur de Raymond Barte, moine de Saint-Hilaire et prévôt des lieux de Garrius et de Nidoleras. (2)

Le prévôt de Garrius affermait les revenus de Nidoleras. Ceux-ci furent affermés en 1413 par Galcerand Albert, prévôt de Garrius, à Bérenger Puigsech, prêtre de Montesquieu, pour la somme de 22 livres. (3)

Le 10 décembre 1451, la Chambre Apostolique délivre une quittance à Antoine Andrée, prévôt de Nidoleras : *præpositi de Nidoleriis.* (4)

Au siècle suivant, le moine-seigneur de Nidoleras porte le nom de *paborde.* Le 22 janvier 1522, frère Pierre Cambres, « *paborde de Nidoleras* », fait don d'une pièce de terre à Bernard Pabemat, du Boulou. (5)

Quelques années plus tard — 3 mars 1537 — Louis de Ycart est sequestre des droits et des revenus du lieu de Nidoleras appartenant à Pierre Xambé, de Saint-Hilaire. En sa qualité de sequestre, Louis Ycart fournit des lettres de procuration à Sébastien Soler, du Boulou, afin de dresser le papier-terrier. (6)

En 1559, le prévôt de l'abbaye de Saint-Hilaire était Pierre de Saint-Julien, moine du monastère de la Grasse. A raison même de son titre de prévôt, Pierre de Saint-Julien était le seigneur de Garrius et de Nidoleras. (7)

Le 17 janvier 1578, Pierre de Saint-Julien accorde à Jean

(1) Pierre Vila, notaire.

(2) Ego Petrus Fabras, bajulus de Garricis, ut procurator vener. fratris Raymundi Bartes monachi monasterii Sancti Ylarii et præpositi locorum de Garricis et de Nidoleriis... [Alart' *Cart. rouss. ms.*, t. A., p, 123.

(3) Ego frater Galcerandus Albert, præpositus de Garricis, gratis confiteor vobis d^no Berengario Puigsech, presbitero de Montesquino, quod solvisti mihi 8 libras ex illis 22 libris precio quarum vobis arrendavi omnes redditus quos ego recipio in terminis de Nidoleras. — Alart, *Cart. rouss. ms.*, t. C., p. 458.

(4) Notul. Pierre Masdamont, 1451 not. 1652.

(5) Alart, *Cart. rouss. ms.*, t. C., p. 167.

(6) Alart, *Cart. rouss. ms.*, t. O., p. 653.

(7) Petrus de S^to Juliano, monachus monasterii Bæ Mæ de Grassa, præpositus monasterii S^ti Ylarii, et ratione dictæ præposituræ domini locorum de Garricis et de Nidoleriis... — *Manuale Joan-Frigola* 1559, A 885, f° 392.

Sanyas, donzell de Perpignan, le lieu et la juridiction civile et criminelle de Garrius et de Nidoleras moyennant 65 livres annuelles de censives. L'acte fut rédigé au monastère même de la Grasse. (1)

En 1632, un soldat français fut assassiné dans les environs de la chapelle de Saint-Etienne. Il se rendait au Boulou, lorsque des voleurs de grand chemin l'arrêtèrent et lui coupèrent la gorge. Le cadavre horriblement mutilé fut trouvé sur la rive gauche du Tech.

Ce crime fit grand bruit à Nidoleras et dans les environs. D'actives recherches furent opérées sans retard pour découvrir les meurtriers. Elles n'aboutirent pas. A cette époque, d'ailleurs, les assassinats étaient fréquents sur les voies publiques.

La chapelle de Saint-Etienne fut le témoin muet de plusieurs exploits macabres.

Elle fut incendiée, en 1649, par des mains sacrilèges. On supposa que des bandits, s'y étant réfugié pendant la nuit, y mirent le feu aux premières clartés du jour.

Le sanctuaire fut rebâti.

Au moment de la Révolution, il eut le sort de tous les sanctuaires religieux. Une bande de *bigarrats*, c'est-à-dire d'aventuriers pillards français, étant de passage, incendia de nouveau l'antique et vénérée chapelle de Saint-Etienne. Depuis, il ne reste plus de ce monument que quelques pans de mur.

Cependant, Saint-Etienne est toujours resté patron du hameau de Nidoleras.

(1) Lo R^nt fra Pera da St-Julia, paborda de Garrius, feu establiment à M^o Joan Sanyas, donzell de Perpinya, del lloc y juridictio civil y criminal del terme de Garrius y de Nidoleras ab 65 lliur. de eens. quiscun any. Fet en la Grassa. — Alart, *Cart. rouss. ms*, t. C., p. 192.

(A suivre) Joseph Gibrat.

LIVRES & REVUES

La Revue catalane fera connaître à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, vice-président de la Société d'Etudes Catalanes.

Etudes de littérature méridionale

M. Jean Amade vient de faire paraître ses *Etudes de littérature méridionale*. (1 vol. in-12, 3 fr. 50, Toulouse, Edouard Privat, 14, rue des Arts ; Paris, A. Picard et fils, 82, rue Bonaparte).

Cet ouvrage, que nous avions annoncé ici même, comprend sept chapitres d'une lecture agréable et attrayante : l'influence du Nord et le génie latin ; l'évolution d'un romancier valencien ; le poète de Provence Frédéric Mistral ; idéalisme et réalisme en Espagne ; à travers la littérature catalane contemporaine ; les études hispaniques en France ; notes sur Juan Valera.

Il suffit de lire le premier de ces chapitres, où Amade déplore, et avec raison, la trop grande influence des littératures septentrionales sur les pays latins, pour s'apercevoir que l'auteur aime passionnément les littératures méridionales. On se trouve, dès le début, en présence d'un homme qui n'a qu'un but : glorifier le génie de la race latine, et qui se demande « si une race à laquelle le sol a imprégné ses traits les plus caractéristiques est capable, à un moment donné, de contredire ses origines, d'échapper à la loi qui la régit. »

Car, dit Amade, « les longues étendues recouvertes de neige, plongées en d'opiniâtres brouillards, où les hivers sont interminables et le soleil se montre rarement, n'auront jamais sur l'âme des hommes le même genre d'action que ces heureuses contrées où l'on n'a qu'à regarder le ciel bleu, suivre les jeux de lumière sur les collines, pour se sentir aussitôt envahi par une immense joie de vivre et de penser ! »

Amade constate que les œuvres du génie septentrional « s'éloignent de la terre et de la nature matérielle. Ces œuvres se sont épanouies, on le sent bien, en des pays où ne retiennent point le regard les lignes fermes, les couleurs vives, le contour et comme la vie des choses. Tourné pour ainsi dire vers le dedans, vers la vie profonde de l'être, il découvre là tout un monde. Et ce monde lui paraît enchanteur : sa douce lumière, au lieu de l'éblouir, l'attire au contraire et le flatte. Le génie septentrional trouve, en effet, plus belle que l'autre et plus séduisante la nature intérieure ; ce spectacle et la part active qu'il y prend, lui procurent de plus grandes jouissances. »

Et le Méridional, jaloux de son soleil et de la nature luxuriante de son cher Midi, a bien le droit de se dire, avec une pointe de tristesse : « Comment

l'esprit latin a-t-il pu se laisser un instant séduire par une littérature qui faisait à ce point violence à ses plus chères habitudes de pensée ? »

Cette nouvelle invasion du Midi par le Nord est un mal dont nous souffrons et qu'il faut combattre. Le remède à ce mal? Amade ne le voit que dans « une éducation nouvelle de ce qui reste encore en nous du sens latin ».

Par cette sorte d'introduction, on devine aisément ce que sera le livre : Amade se laisse aller jusqu'à la fin à sa passion de littérateur méridional en des pages admirablement écrites parce qu'admirablement pensées. Que l'auteur nous parle du grand Mistral pour lequel il a un culte, de l'Espagne qu'il a étudiée sur place ou de la littérature catalane « qui a donné longtemps et qui donne encore des preuves multiples de sa richesse et de sa vigueur », on sent toujours en lui un amour ardent pour tout ce qui touche au Pays du Soleil et à l'âme latine, cette âme latine à laquelle il faut redonner « la sérénité, la lumière, tous ces biens qu'elle avait perdus, et auxquels elle devait son rayonnement dans le monde, sa longue et salutaire influence sur l'âme des autres pays. »

Faire lire le livre d'Amade à nos amis de la *Revue catalane*, c'est les convier à un vrai régal.

Les littératures provinciales

Les littératures provinciales, par Charles Brun, agrégé de l'Université, délégué général de la *Fédération Régionaliste Française*. Avec une Esquisse de géographie littéraire de la France, par P. de Beaurepaire-Froment, directeur de la *Revue du traditionnisme français et étranger*. Un volume in-16. 100 p. *Bibliothèque régionaliste* (Bloud et Cie, éditeurs, 4, rue Madame), Paris, prix : 1 franc, franco : 1 fr. 20.

Sous ce titre, M. Charles Brun, dont on connaît la compétence en cette matière, étudie la renaissance des littératures provinciales en France, de 1850 à nos jours. C'est une vue d'ensemble fortement documentée, où sont successivement envisagés tous les problèmes esthétiques et sociaux que soulève le provincialisme littéraire. Ceux qui s'intéressent à la poésie rustique, au roman du terroir, au théâtre de plein air, qui goûtent un Brizeux, un Mistral, un Fabié, un Barrès, un Bazin, et souhaitent le développement d'un art honnête et sincère, puisé aux sources fraîches de la tradition, liront et feront lire autour d'eux l'ouvrage de M. Charles Brun. De très importants appendices (romans décrivant les diverses régions françaises, anthologies poétiques, poètes de chaque province, principaux félibres et écrivains de langue d'oc) permettent de juger l'étendue et la force du mouvement régionaliste et de dresser une sorte de carte littéraire de la France.

Provenço !

Cette revue nous apporte une nouvelle peu banale : un félibre, M. l'abbé Aurouze, vient de soutenir, devant la Faculté des lettres d'Aix, une thèse en

langue provençale devant les professeurs Constans, Jeanroy et Ducrot qui l'ont reçu docteur ès-lettres à l'unanimité.

La thèse vient d'être publiée. Elle a pour titre « *Le Provençal à l'école* ». C'est un travail magnifique où se trouve développée et analysée philosophiquement la méthode Savinien.

S'aidant de l'expérience concluante tentée par ce dernier, M. l'abbé Aurouze voudrait que l'on introduisît « lou prouvençau à l'escolo » non pas pour l'enseigner aux élèves, mais pour aider à l'enseignement de la langue française.

C'est ce que nous n'avons cessé de dire, à la *Revue catalane*. Nous ajoutons même que la fameux article 13 ne peut pas être invoqué contre les instituteurs qui adopteraient cette méthode d'enseignement.

Revue des Flandres

M. Albert Croquez, directeur de la *Revue des Flandres* et *des Provinces Françaises* publie dans le journal *L'Autorité* une chronique régionaliste mensuelle. Prière d'adresser toutes les communications, documents et brochures à *Lille*, 39, rue de Turenne.

Bolleti de la Societat arqueologica luliana de Palma de Mallorca

Sumari (febrer de 1907). — I Ressenya de la Junta general de la Societat arqueológica luliana celebrada die 28 de Janer de 1906, per D. P. A. Sanxo. — II Catálech de les obres qu' han entrat a la biblioteca d'aquesta Societat durant l'any 1905, per D. P. A. Sanxo. — III Papeles sobre el nuevo Reglamento para el gobierno del Reino de Mallorca — Año de 1716 — (conclusión), por D. Salvador Sanpere y Miquel. — VI Anales de Mallorca, por D. José Desbrull, 1800 à 1833 (continuación), por D. Jaime L. Garau. — V Inventari de la heretat den Berenguer Vida, 1383 (conclusió), per D. M. Obrador.

L'âme gasconne

L'âme gasconne, 43, rue Voltaire, Agen, publie dans son numéro du 15 avril 1907 : Sous le ciel landais, Marie Tétignac ; Visions de l'infini, Lucis ; Matin d'automne, Foster ; La dépopulation du Lot-et-Garonne, René Bonnat ; La danço en roun, G. d'Almeida ; Un début, Jacques Dorlys ; Heure sombre, G. Thouron ; Conseils aux fous, C. Mourgues ; L'abbé Granjean, Mariz Tétignac ; Roundel, Alban Vergne ; Tes lèvres, E. Barbé ; Illusion d'aimer, Diane de Clèves ; Ballade, L. Rocquelain ; Concours littéraire.

Le Gérant : COMET.

Imprimerie COMET, Rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 6 15 Juin 1907.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

AVERTISSEMENT

Le Comité de rédaction, désireux d'adopter, dans la Revue, une orthographe catalane uniforme, a décidé de rendre obligatoire l'orthographe du Congrès de Barcelone, dès qu'elle sera connue, et de publier un dictionnaire catalan roussillonnais en se conformant aux règles adoptées par ce Congrès. Mais, en attendant, les avis étant partagés en ce qui concerne, par exemple, les pluriels en *as* ou en *es*, le Comité laisse les auteurs absolument libres d'adopter l'une ou l'autre de ces formes.

COMPTE RENDU
DES SÉANCES

Réunion du Bureau du 31 mai 1907

Présidence de M. E. Vergès de Ricaudy, président

Remerciements et Félicitations. — Le secretaire lit une lettre de Mme Monserdá de Maciá dans laquelle notre distinguée déléguée aux Jeux floraux de Barcelone rend compte de la mission qui lui avait été confiée par la Société d'Études catalanes.

Le Bureau, sur la proposition du président, vote, à l'unanimité, des remerciements et des félicitations à Mme Monserdá de Maciá pour la délicatesse et la distinction qu'elle a mis à représenter le Roussillon à la fête des Fleurs et surtout pour la jolie poésie qu'elle a dédiée à la Reine des Jeux floraux, Mlle Sanllehy.

Réunion du Bureau du 12 juin 1907

Présidence de M. E. Vergès de Ricaudy, président

Renvoi de la fête. — Le Bureau, après avoir entendu les observations présentées par MM. Tresserre et Amade, qui assistent à la réunion, décide de renvoyer la distribution des prix du concours de langue catalane au mois d'octobre prochain et de profiter de l'anniversaire de la fondation de la Société pour donner à la fête des Jeux floraux le plus d'éclat possible.

Il décide cependant de publier dès maintenant les résultats du concours afin que les concurrents puissent être fixés sur la récompense qu'ils ont à recevoir.

Membres de la Société

Admis du 31 mars au 30 avril 1907

145. Todesco Venanzio, à Alghero (Sardaigne).
146. Dubois-Malzac Jean, à Laroque-des-Albères.

Le Catalan à Alguer (Sardaigne)

Nous avons reçu de M. Venanzio Todesco, professeur au Lycée d'Alghero, un travail très intéressant sur « Les douze paroles » à Alghero. Nous regrettons que l'abondance des matières ne nous ait pas permis de le faire connaître immédiatement à nos lecteurs. Nous le publierons dans le prochain numéro.

On sait que la petite ville d'Alguer, qui provient d'une colonie catalane et où l'on parle encore le catalan, est devenue un véritable centre d'études catalanistes. Nous aurons, d'ailleurs, certainement l'occasion d'en reparler, et même de publier un numéro de la *Revue Catalane* spécialement consacré aux écrivains catalans d'Alguer.

Concours de Langue Catalane

PALMARÈS

1re *section. — Enfants de 15 ans.*

1er prix. — Un iris d'or (ou un livret de caisse d'épargne de 15 francs).

M. Jacques Arnaudiès, de Château-Roussillon.

2me prix. — Livret de caisse d'épargne de 10 francs.

M. Joseph Aspert, de Bages.

3me prix. — Abonnement d'un an à la *Revue Catalane.*

M. Fernand Gobert, de Perpignan.

2me *section. — Enfants de 13 et 14 ans.*

1er prix. — Livret de caisse d'épargne de 15 francs.

Mlle Regina Espagne, de Barcelone.

2me prix. — Livret de caisse d'épargne de 10 francs.

M. Jean Frigoul, de Claira.

3me prix. — Abonnement d'un an à la *Revue Catalane.*

M. Joseph Canredon, de Vilellongue-de-la-Salanque.

Une fleur d'argent.

M. Honoré Pérarnau, de Perpignan.
M. Michel Palisses, de Rivesaltes.
M. Marcel Jeanfreu, de Perpignan.
M. Ferdinand Coll, de Lamanère.
M. Jules Joué, de Perpignan.
Mlle Françoise Bac, de Perpignan.

3me *section. — Enfants de 11 et 12 ans.*

1er prix. — Livret de caisse d'épargne de 15 francs.

M. Michel Carola, de Perpignan.

2me prix. — Livret de caisse d'épargne de 10 francs.

M. Michel Noëll, d'Argelès-sur-mer.

3me prix. — Abonnement d'un an à la *Revue Catalane*.

M. Joseph Coll, de Perpignan.

Une fleur d'argent.

M. Jean Carbone, de Perpignan.
M. Pierre Franck, de Perpignan.
M. Ricardo Figuères, de Puigcerdá.
M. Jacques Ripoll, de Perpignan.
M. Jean Paraire, de Perpignan.

4me section. — Enfants de 10 ans.

1er prix. — Livret de caisse d'épargne de 10 francs.

Mlle Marie Llareu, de Perpignan.

2me prix. — Dictionnaire catalan.

M. Jules Pastre, d'Ille-sur-Tet.

El Roure y la Tramontane

« Mon brancam trossejat rodola per la plana,
— Deya lo roure vell á l'aspra tramontana —
« Tanmateix has jurat á mi 'm desarrelar,
« Mentre 't veig, carinyosa, á la canya gronxar ! »
— « De cap á peus me plau xafar 'l rey de l'altura
« Que 'm tapa 'l pas á mi, erissant sa estatura,
« Li respongué lo vent ; y me plau no fer mal
« A l'herba que se prostra al bés del temporal.
« Si no vols m'amansir, ab la meua alenada
« Estellas ne faré, jo, de ta carcanada. »
— « Puch caurer, jo, digué lo gegant, aixó ray !
Peró 'm prostrar, jamay ! »

El Refilayre de Carença.

LES GOIGS

SUITE

IV

Goigs spéciaux aux ermitages du diocèse

Nostra-Senyora de las Abellas, à Banyuls-sur-Mer.

N.-S. de l'Arca, à Saint-Nazaire.

N.-S. del Castell d'Ultrera, à Sorède :

Aquest poble de Soreda,
Senyora, no l'olvideu ;
Puix estau dins son terrer,
Siau nostra protectora.

N.-S. del Coll, à Calmeilles:

Ditxos poble de Calmella
Enriquit d'un tal tresor....

N.-S. de Consolació, à Collioure :

Ja que de vos se ampara
Tot Colliure y Rosselló,
Ajudau al qui us reclama,
Reyna de Consolació.

N.-S. del Coral, à Prats-de-Molló. — Lors de sa visite au Coral, le 30 juin 1857, Mgr Gerbet laissa épancher son âme tendre et poétique en de douces strophes qu'on peut lire au verso de la page qui contient les goigs « de la protectrice de Prats, du Tech, de Saint-Sauveur » :

Daigne aussi recevoir cet éphémère hommage,
Qui s'unit en ce jour à ces goigs que chaque âge
A fait dans tes échos monter et retentir ;
Laisse mon vers se joindre à tous ces vieux cantiques,
Comme on voit poindre au pied de tes ormeaux antiques
La fleur qui n'a qu'un jour pour naître et pour mourir.

Santa-Catharina, à Baixas. — Les strophes de ces goigs sont en tout point les mêmes que celles de la *Salut,* à Pia, excepté que celles-ci, réimprimées en 1846, ne reproduisent pas la dernière.

N.-S. de Dorres, ou *de Belloch,* en Cerdagne :

En una alta montanya
Haveu volgut habitar,
En la terra de Cerdanya
Hont sens vos no 's pot estar...

N.-S. de Domanova, à Rodès.

Santa-Engrácia, à Montalba, près d'Amélie-les-Bains.

Sant-Estève, à Villerach, près du célèbre *Clot del Moro.*

Sant-Ferriol, à Céret.

N.-S. de Força-Real, à Millas.

N.-S. de Font-Romeu, à Odeillo. — Un grand nombre de nos goigs se chantent sur l'air si populaire de ceux de Font-Romeu :

O Patrona y advocada
De tot lo poble de Deu,
Ohiunos, Verge sagrada,
María de Font-Romeu.

Santa-Helena, à Arles.

Sant-Jaume de Calahons, à Catllar.

Sant-Joan de Dossorons, à Codalet.

Sant-Guillem de Combret, au Tech.

N.-S. de Juegas, à Torreilles.

Sant-Llúch, à Passa.

Sant-Maurici, à Ille. — Cet ermitage, très fréquenté, est gracieusement assis dans un pli de la montagne de Graoléra :

Veniu tots à Graolera,
Christians d'aquest bisbat,
Y lo Sant qu'Illa hi venera
Vos probará sa bondat...

N.-S. del Paradis, à Corneilla-del-Vercol. — Ces goigs sont l'œuvre de M. le chanoine Boher, doyen du chapitre de la cathédrale de Perpignan.

Sant-Pau, à Reynès.

N.-S. de la Pava, à Argelès-sur-Mer.

N.-S. de Pena, à Cases-de-Péna.

Sant-Pere de la Roca, à Villefranche.

Sant-Pere del Vilar, à Claira.

Santas-Puellas, à Tautavel.

Sant-Martí del Canigó. — M. Gabriel Baille, directeur du Conservatoire, vient d'écrire la musique des nouveaux goigs de Saint-Martin du Canigou, dus à la plume du *Pastorellet.*

Sant-Sadurní, à Pézilla-de-la-Rivière.

N.-S. de la Sort, à Saint-Laurent-de-Cerdans :

Capella vos ha fundada
La vila de Sant-Llaurens,
De la Sort l'ha intitulada
Ab fonament y rahó.

N.-S. de la Salut, à Pia.

Sant-Sebastiá, à Saint-Jean-Pla-de-Cors.

N.-S. de Tanya, à Laroque :

En la Roca de l'Albera
Es vostra habitació,
Als qui humilment vos pregan
Alcansaulos un bon dó.

L'étymologie de *Tanya* a provoqué la curiosité des savants. Ce mot étant tout simplement la contraction et l'abréviation de *Castanyareda, Notre-Dame de Tanya* veut donc dire : *Notre-Dame de la Châtaigneraie.* On sait, d'ailleurs, que le ruisseau qui passe auprès et porte aussi ce nom, traversait autrefois des bois de châtaigniers.

Santissima-Trinitat, à Belpuig.

N.-S. de Vida, à Villefranche. — Ces goigs relatent des miracles locaux.

N.-S. de Vida, à Argelès.

N.-S. de Vilar-Milar, à Llupia.

N.-S. de Villerase, à Saint-Cyprien.

Je l'avouerai : j'eusse aimé m'attarder longtemps, longtemps sur le seuil séculaire de nos ermitages diocésains ; faire vibrer l'âme du Passé qui séjourne encore au milieu de leurs ruines ou de leurs murailles rajeunies ; chanter, à Força-Réal, les stances tout imprégnées des larmes du royal-prophète, ou, à Font-Romeu, entendre les pins se redire les prières qui faisaient tressaillir nos pères et que nous ne comprenons plus. Avec un peu plus de critique que le P. Camós et Just, j'aurais voulu mettre au point et leur origine et leur durée. Peut-être, comme à Mailloles, à Vallbonne, à Marcadal, à Ortolanes, à Modahons, mon pied ne se poserait que sur

des ruines devant lesquelles je murmurerais en vain le vers de Mossen Cinto :

Eixas pedras estranyas si pogués fer parlar !

Là, les ruines n'ont plus de voix : *etiam periere ruinæ*. Mais comme mes yeux s'agrandiraient avec enthousiasme lorsqu'ils contempleraient la restauration de Saint-Martin du Canigou, de Saint-Pierre del Vilar, de Saint-Jacques de Calahons et de tant d'autres sanctuaires ! Hélas ! le cadre que l'on m'a imposé est là, rigide, inhospitalier aux feuilles volantes que j'ai classées avec amour, *con amore !...*

J'allais oublier, dans mon égoïsme, que notre petite patrie ne nous a pas donné que des goigs et des ermitages : quelques pages encore, et je passerai volontiers la plume à des confrères qui, mieux que moi, sauront écrire des choses qui, pour nous Roussillonnais, dureront plus que l'airain, *Ære perennius*.

(A suivre). L'abbé J. Bonafont.

La Société d'Études Catalanes aux Jeux Floraux de Barcelone

Mme Monserdá de Maciá, déléguée de notre Société aux Jeux floraux de Barcelone, nous a adressé la lettre suivante :

Molt Sr meu y de ma consideració mes distingida : Tinch el gust de enviarli els adjunts retalls de periodich que donan compte de la meva gestió en lo carrech ab qui vostés tingueren l'amabilitat d'honrarme, com aixis mateix la meva poesía á la Reyna de la Festa.

Relativement al ram, me plau dirlos que era fet ab lliris y roses franceses, lligat ab glanes blanques, sobre de les que penjava una cinta ab las barres catalanes, sostenint una medalla de plata que portava escrita la seguent inscripció :

Société d'Etudes Catalanes

y al envers

Homenatje del Rosselló á la Reyna dels Jochs Florals de 1907.

He retardat à escriure ab lo desitg de incloure la fotografia que's tragué avans de la Festa ; mes com veig que's va retardant, si ha quedat bé, ja tindré 'l gust de trametrela.

Sens mes que repetirlos la espressio de la meva reconeixensa, per l'amable distinció ab que m'honorá *La Société d'Etudes Catalanes* resta de V. A. S. S.

D. Monserda de Macia.

Barcelona, 17 de maig de 1907.

A la Reyna de la Festa dels Jochs Florals

la gentil senyoreta Dª Agueda Sanllehy y Girona.

Quan en les hores de la nit serena
vers al blau cel s'aixeca la mirada
y en afelpat mantell de fosques boyres
de mils d'estels, veig relluhir les flames,
la grandesa imponent que 'l mon envolta,
en vibranta emoció mon cor fa batre ;
mes si gran es lo foch pera sentirla,
impotent es ma veu pera cantarla.

Fresca y gentil, com satinada rosa,
quan del vert calser que la serva, esclata,
en l'ample cel, entre rosades tintes
gemada y somrissent, despunta l'auba ;
lo dols oreig, la gran sentor dels boscos,
la cantadissa d'ans dins de l'ubaga,
tot parla al cor, que sa bellesa admira,
sens que feble ma veu, sapia cantarla.

Com dins l'aygua del llach, entre mansifers
son cos enfonsa, misteriosa fada,
dins núvols, reclinat, de groch topaci,
l'astre del jorn en l'occident s'amaga ;
la claror dolsa de sa llum darrera
que en melangios encant, la terra amara,
ompla les valls d'estética bellesa,
que sent mon cor, sens sapiguer cantarla.

Aixis, jo enguany al du à nostra Festa
del galan Rosselló, bell homenatje,
enfront lo temple de les nostres lletres,
soli esplendent de la cultura pátria ;
enfront l'encis de sa ideal Regina,
simbol preuat de nostra aymada parla ;
d'aqueixa parla, que triomfal s'aixeca
com verb potent d'un poble y una rassa ;
perdonarme podreu, ho gentilesa !
si al contemplar l'aplech de vostres gracies,
embadalits los ulls, vos les admiran,
y poch destra ma veu, no sap cantarles !

Dolores Monserda de Massia.

1 Maig de 1907.

Voici quelques appréciations de journaux :

La Festa del bell parlar

Al Saló de Cent va tenir lloch ahir aqueixa festa organisada per l'Associació de Lectura Catalana en honor de la Reina de la Festa, Cort d'amor, poetes premiats, Consistori y representants extrangers y forasters.

Va presidir la gentil Reina dels Jochs Florals senyoreta Sanllehy, que tenía als costats les dames d'honor.

També ocupava un lloch distingit aprop del seti presidencial la venerable escriptora donya Dolors de Monserdá de Maciá, que ha dut a n'els Jochs Florals d'enguany la representació dels Estudis Catalans del Rosselló, domiciliats a Perpinyá.

Ademés de la presidencia de la Reina va haverhi la de la ciutat, ocupada pel Senyor Sanllehy, y la del Consistori, ocupada pel doctor Rubió y Lluch. El primer tenía a banda y banda el regidor senyor Fuster, el diputat senyor Plaja, els felibres tolosans senyors Tresserre y baró Desazars.

El doctor Rubió y Lluch estava acompanyat del poeta Joan Alcover y els indivíduus del Consistori senyors Miquel y Planas

y Morato. En altres llochs de l'estrada s'hi veyen altres indivíduus del Consistori y autors premiats, entre els que recordem als senyors Carner, mossen Llorens Riber, Maseras, Balanzó, Girbal, López Picó, etc.

Ademés hi havía una nombrosa commissió de l'Associació de Lectura y els indivíduus que composen la Junta Directiva de dita Associació, entre'ls que recordem als senyors Sansalvador, Barcelo, etc., representants d'altres societats y corporacions.

La concurrencia era nombrosíssima y selecta.

Oberta la festa, va concedirse la paraula al eminent poeta mallorquí Joan Alcover, que va pronunciar un expléndit parlament rublert d'hermosa doctrina estética a la vegada que patriótica.

Glosà'l significat de l'Associació organisadora del acte y dedica paragrafs brillantíssims a la veneranda institució dels Jochs Florals, dels que digué que devíen viure sempre, puig que podriem trobarnos s'ils matessim, en el cas de no poder omplir el buit que deixaríem. Parlant en general de la poesia y de tot l'art, censura als que volen péndreli tot carácter nácional, fent als poetes y artistes, tributaris d'altres nacions. El art, — digué — ha de fer com el pí alterós, que ab el seu brancam descobreix les terres llunyanes sense que les seves arrels deixin d'enfonzarse en el pam de terra hont ha crescut.

Dedica finalment sentides frases a la Reina de la festa y a la Cort d'honor, a les damiseles lectores, a la ciutat y a la triada concurrencia que omplía el Saló de Cent.

El discurs del senyor Alcover va ser coronat per una unánim y entusiástica salve d'aplaudiments.

Després va entrarse a la lectura de poesíes.

El senyor Simón va llegirne una de expressament dedicada a la Reina de la Festa per la senyora Monserdá ; aquesta poesia, que es molt inspirada, se va escoltar ab visibles mostres d'aprovació per part del públich, que la va premiar ab llarchs aplaudiments, els quals van reproduirse ab major forsa quan va aixecarse la senyora Monserdá, la qual va fer entrega a la Reina de la Festa, d'une hermosa toya.

(La Veu de Catalunya.)

❖

La Festa del bell parlar y el Rossello

L'Associació de Lectura Catalana ha dirigit un ofici a la senyora Donya Dolors Monserdá de Maciá, remerciantli l'honor d'haver honorat la Festa ab els alts prestigis de la seva personalitat importantíssima en el camp de la literatura, així com exposantli el seu reconeixement per haver escullit dita Festa pera fer entrega a la Reina dels Jochs Florals de la delicada ofrena, present de la Société d'Etudes Catalanes de Perpignan y per haver confiat la lectura de la poesia escrite expressament al Esbart de Rhapsodes, pregantli se digni transmettre al Rosselló 'l reconeixement del Associació de Lectura Catalana y l'entusiasme de la concurrencia a l'entrega del obsequi que va a refermar les germanívoles relacions dels dos pobles.

(*La Veu de Catalunya.*)

❖

El señor Sanllehy con su hija Agueda, visitaron ayer tarde á la celebrada poetisa doña Dolores Monserdá, viuda de Maciá, para darle las gracias por la hermosa poesía dedicada á la reina de la fiesta de los Juegos Florales de este año, y por el artístico ramo de flores que con un medallón conmemorativo, le entregó en la fiesta del *bell parlar* celebrada en el Salón de Ciento de las Casas Consistoriales.

La señora Monserdá asistió á dicha fiesta en representación de la Sociedad literaria de los Pirineos-Orientales establecida en Perpiñan.

(*Las Noticias.*)

DIETARI

de l'Escursio Filologica feta amb el Dr Schædel dins el domini catala, de 31 de juliol a 13 de setembre de 1906.

SUITE

. . . . . .

Bot del llit devers les quatre y mitja. A les cinch som à l'estació. Esperam devers un quartet el tren que devalla de Vilafranca. Comparex gent y gent, homes y dones ; tots conversen ben espès, com a cadellets de molí, en catalá una mica mestayat de francès.

Arriba'l tren, m'hi afich, y fins a Perpinyá ! y d'aquí amb el tranvia ¡ cap a Canet ! Ben denou li vé a n-el Rector. Dich missa, s'apleguen tres o quatre escolanets y una dona veya, que du la bondat pintada demunt, y ¡ hala a conjugar verbs ! Ja no les vé tant revés-pel com el primer dia. Encara hi posam prop de dues hores, per acabarlos tots. La metexa feyna ensenya : els primers dies me retia poch ; ara he trobat l'enginy d'aplegar primer les formes regulars de totes les conjugacions y despres just les irregulars.

El Rector d'Estagell y dos capellans d'altres pobles de la plana, que son a la Rectoria y dinam plegats, me diuen que a llurs pobles parlen, poch sa poch llá, com a Canet. Mn. Casaponce ja mos ho havia fet avinen y En Juli Delpont, que's pot dir que tota la plana enraona *el meley* (lo metex). Demán si trobaria a Perpinyá negú de Prats de Molló ; me diuen que hu es el Rector de La Real. M'hi espitx ; el me trob dins la sacristia que no sé que feya ; y, es tan bon pitot, que té la santa paciència de dirme totes les formes verbals que li demán de Prats. Me vé tant just tan just el temps que, com som a l'Estació, aont trob En Delpont, s'hi falten uns deu minuts per partir el *tren* que'm du de bell nou a Prades, aont

pujen el Dr. Schædel y l'altre company Schulze amb tot el bagatge, y ¡cap a Vilafranca de Conflent! Hi som ben aviat. Prenim una carretel-la destapada cap a Oleta, aont volem fer nit, y demá estudiarhi la fonètica y la conjugació.

. . . . . .

❖ ❖ ❖

. . . . . .

Espós a n-el Sr. Rector l'objecte de la nostra venguda a Mont-Lluís, y li demán si mos podria posar en relació amb algunes persones velles y minyons naturals d'aquexa vila per poder estudiarhi'l llenguatge. Me treu una senyora veya qu'está amb un parey de netes y llavó l'avi d'un dels escolanets, membre principal de la *Fabrique* ó *Junta* que's cuyda de les coses de l'esglèsia, M. Darro, santa persona y desenfeynada. Me promet que'ls avisará y que mos hi encaminará.

Me'n vatx a la fonda a veure el Dr. Schædel y Herr Schulze si han acabada la son. Els e trob que's lleven ; els-e cont la cosa, n'están contents, berenam, y cap a ca'l Rector, el Dr. Schædel amb sos paquets devall xella y jo amb lo llibre de la *Verbalflexion*. Saludat el Sr. Rector, un escolanet mos mena a ca-aquella senyora. La trobam dins la cuyna amb una neta, d'uns tretze anys, que comensa per dirmos : *Je ne sais pas parler catalan*. Aquexa sortida es obligada entre'l jovent fi d'aquexes terres. Amb tot y axó, ells amb ells parlen catalá ; devant un foraster, en francès. La vella es xalesta y no té la llengua jens travada ; descapdella en catalá a la vela, brufant la conversa, axó sí, de paraules franceses. El bon to hu demana. La joveneta comensa a riure con mos sent que feym aquelles preguntes, el Dr. Schædel de pronunciació y jo de conjugació. La vella mos demana, rient, quin sou cobram per fer tal feyna. Com sent que no'n cobram cap, no hu creu. Ni la vella ni la jova s'arriben a fer cárrech del nostre objectiu, y al punt traslluim que feym nosa, encara qu'elles, fines com son, malavetjin amagarmosho.

Mos feym ullada amb el doctor, mos axicam, les donam mil grácies, y *buydam* abans de pus raons, y ¡cap a n-el Rector a contarli la passada! Mos fa acompanyar d'un escolanet a ca-M. Darro, un home molt agradable, tot de Deu, d'una xixantena d'anys,

natural de Sallagusa (a mitjan camí de Mont-Lluís a Puigcerdá), y la seua senyora, que també du la bondat pintada demunt, natural de Sta Llucaya, redol de cases no gayre-lluny de Sallagusa, dos bons eczemplars per estudiar el llenguatge de la Cerdanya francesa. Mos reben atentíssims, els esplicam el nostre objecte : tenem dos nets d'una tretzena d'anys y aquests apleguen dos ó tres companyons llurs ; les mos partim amb el Dr. Schædel fent cada un rol-let entorn seu, y ¡hala endevant ! ell a fer pronunciar paraules y jo a fer conjugar verbs. Com aquells minyons van a l'escola, dientlos que, en lloch de conjugar en francès, conjuguin en catalá, si bé les fa moltes de rialles y m'*espien* com si s'en reyen de la feta, aviat se'n fa cárrech y amb la llur docilidat d'infants descapdellen a la vela els verbs que'ls-e demán, y tant l'avi com l'ávia ens treuen de dubtes ben sovint. També trobam aquí polent l'influència del dialecte de Perpinyá, tant en els vells com a n-els minyons. No obstant, un nota tot d'una que's troba dins un'altra regió llingüística ; ja no es el Conflent, es la Cerdanya, molt mes acostada a n-el catalá d'Espanya.

No mos ne temem y se fan les dotze. Es l'hora fatal de dinar. Quedam que, en haver dinat tornarem. Els minyons amb els ulls no hi están gayre conformes, pero una mirada fonda de l'avi'ls-e crida a l'orde, y ¡a re-veure¡ y ¡a dinar manca gent¡ A la fonda mos tracten bé y feym un bon cap de taula ; y devers les dues ¡cap a ca-Mr. Darro ! El trobam tot xalest ; els nets juguen p'el carrer; els-e crida. Els companyons del dematí no's presenten; els-e van a cercar ; no van d'aglans. En troben altres dos, y enrengam de bell nou y ¡hala a conjugar verbs y a pronunciar paraules! Aviat els noys se comensen a desbaratar; la juguera els alsa en pes, se punyen, se fan pessigolles, se n' van a guaytar a la finestra per poch renon que sentin a n'el carrer. L'avi los crida a l'orde; la primeria l'atenen, pero al punt ja no hi valen ullades fondes ni mots imperiosos; aquells *meynatges* no poren pus. Mos feym ullada amb el doctor y amb molt de greu de l'ánima *alsám el camp,* despedintmos d'aquell escel-lent Mr. Darro y la seua senyora tan santa dona, fentlos mil mercès de tot, y mos n'anam... ¿Aont haviem d'anar? ¿A n-el Rector a demanarli altres cases? ¿a n-aquella vella del dematí, perque se'n tornás riure? El Dr. Schædel, que ja ha acabada la seua tasca, que resulta molt més curta que la

meua, se'n va a passetjar. Jo me'n vatx a la fonda amb una cara ben alisa, y de part de dins encara hi estich més. ¡Ja es molt trobarmos a Mont-Lluis per estudiarhi'l llenguatge, y haver de suspendre la feyna per no tenir amb-e qui ferne?... No res, anem a la fonda, y amb la fondista, qu'es molt desxondida y de bona part, y amb el servici de la casa per ventura porem fer qualque cosa. Me'n hi vatx, ho prov, m'atenen amabilíssims, pero aviat vetx que'ls es violent per les altres feynes precises que tenen. Dich a la fondista si'n trobaria uns quants noys de deu a dotz'anys que volguessen venir per *demanarlos paraules.* Me'n mena tres; s'asseuen badant uns ulls com uns salers, mirantme com esglayats. Comens a ferlos conjugar els verbs que'm falten; tots me diuen que van a escola; cuyten, axó sí, a treure-se'ls ulls mirantme a mi, les bigues, les parets, la taula, el munt de llibres y llibretes que hi tench; pero de paraules ni de formes verbals van ben alerta a dirne cap; ni si fossen muts. Convençut de qu'era ben debades sucar pus els alls, els-e llicenciy, y se'n van corrents y botant, y, com son defora, alsen el carrer a crits. ¿Ah idó? Per ferme espassar la rabiada que'm petxuca, agaf el breviari y me pos a resar. Resat, seguesch una mica aquest *Dietari.* Torna el Dr. Schædel de passetjar amb el bon company Schulze; els-e cont la passada; riuen ferm. La rábia'm revé y me'n vatx a la fondista a veure si sabria cap persona ja empesa d'anys, que no sia sortida gayre de Mont-Lluis. Hi pensa un poch, y diu : — Si que'n sé una ; una tia meua que té un *estanch.* Se'n hi va, y torna y diu qu'ha dit que dins una horeta, que ja haurá sopat, hi porem anar. Feym un alè llarch. Sopam nosaltres també, y amb bona gana ferm, grácies a Deu, y ¡cap a ca-l'*estanquera!* acompanyat de la fondista, que'm presenta, y se'n torna. Es una dona d'una xixantena d'anys, amable. Me fa seure, li esplich la cosa; vetx que no m'acaba d'entendre, vull dir, no se'n fa cárrech. Cada instant ha d'anar a n-el taulell a despatxar. La gent, com me veuen allá, lapis en má y llibre ubert demunt el genoll y escrivint, s'aturen a *badocar,* y m'*espien* ben arreu.

S'entrega'l Dr. Schædel per treure'n raca també ell. Aquella dona, l'*estanquera,* s'apura, y acaba per dirmos que mos ne reym d'ella. — ¡Santa dona! dich jo, ¡per l'amor de Deu! ¿aquest senyor será vengut d'allá dessá la France, del cor d'Alemánia, y jo d'unes

illes perdudes dins la mar, per riuremosne de vos? ¡Seríem els més estúpits de bax del sol, venir de tant lluny, y costantmos tant, per fer aquexes rialles! —Sobre tot, ja tornávem estar enrocats, ja teníem de bell nou el ram dins el revell. Dins l'*estanch* hi devia haver dotze ó tretze persones entre petits y grans, homes y dones. Per que la retirada no fos tan seca, demanam a n-els circunstants algunes formes verbals, y *tach!* entren dos senyors, un d'ells de Perpinyá, y, com mos veuen y s'enteren de lo que feym, el de Perpinyá mos diu: —*Mais* vustès, fent euraunar aquexa gent, trubarán pas lu *veritable* catalá. — Es que no cercam, li dich jo, el *veritable* precisament, sino el que's parla aquí, y tal com el parlen, no la gent de lletres, sino'ls qui no'n tenen cap. — Pero, respón ell, aquí nu trubarán vustès qu'un patuès, y el catalá es una llenga que té una gramática que la venen a Perpinyá y que la feren a Barcelona. — Peró veu, li replich, ara per ara no mos interessa lo que diuen o venen a Perpinyá ni lo que han fet o dexat de fer a Barcelona, sino lo que parlen a Mont-Lluis, y per axó hi som venguts. Aquell senyor s'escusa y... buyda, y nos altres feym dos diners de lo metex, amb molt de greu de l'ánima de no poder treure tot aquex tresor llingüístich, tancat amb tants de panys y forrellats dins aquella gent inabordable.

Com demá a les cinch del matí li hem d'estrènyer cap a Formigueres, acordam anarmosne a jeure, y, *bona nit que Deu mos dó.*

(A suivre). ALCOVER.

PENSAMENTS

Las donas pintadas son com las decorations de teatro: perqué fassin goig s'han de mirar de lluny.

CANTOR DE CATALUNYA.

Es menester respectar la vellesa, puig no respectarla equival a demolir a la matinada l'ajoch ahont devém recullirnos al vespre.

J. CAMPRUBI NADAL.

Pages choisies

Nous nous proposons d'offrir à nos lecteurs, aussi souvent qu'il nous sera possible, des extraits de poètes et prosateurs catalans, afin de leur permettre de connaître plus intimement cette littérature si originale et si féconde. Nos extraits seront toujours accompagnés de renseignements bibliographiques, biographiques même, s'il le faut, sur tel ou tel grand auteur. Nous nous appliquerons à donner avec exactitude le nom et l'adresse des éditeurs, la date de publication des différents ouvrages, pour qu'il soit plus facile aux amateurs de langue et de littérature catalanes de compléter par eux-mêmes leurs connaissances sur les différentes œuvres qui les peuvent intéresser, et d'aller goûter pour ainsi dire à la source même. Nous avons, d'ailleurs, l'intention de dresser une liste des meilleures grammaires catalanes ainsi que des dictionnaires catalans qui seront consultés avec le plus de profit.

I

La poésie que nous donnons ci-dessous est de B. C. Aribau. Nous avons tenu à commencer par elle ces « Pages choisies » de notre Revue. C'est d'abord une des premières poésies de la Renaissance, la première même, au dire de certains, qui ait été écrite en langue catalane. On lui fait jouer, à ce titre, un rôle très important. Elle fut publiée en 1834 dans le journal de Barcelone *El Vapor*. Nos lecteurs sauront apprécier la douceur et la beauté de ces vers, qui sont parmi les plus remarquables qu'ait produits la poésie catalane. Qu'ils les lisent et les relisent avec attention, et ils verront comme la pièce entière est vraiment parfaite de tous points. Elle a été citée assez souvent par les ouvrages qui traitent

de la littérature catalane. C'est ainsi que nous la trouvons dans : *Historia de la Lengua y de la Literatura catalana* par Magin Pers y Ramona (Barcelone, 1875), *Historia del Renacimiento literario contemporáneo* par Francisco M. Tubino (Madrid, 1880) ; *La literatura española en el Siglo XIX*, par P. Blanco García (Madrid, 1891, tome 3), etc. Torres Amat l'avait reproduite, peu de temps après sa publication, dans son *Diccionario crítico de los Escritores catalanes* (Barcelone, 1836).

Oda a la Patria

A Deu siau, turóns, (1) per sempre á Deu siau,
O serras desiguals, que allí en la patria mía
Dels núvols é del cel de lluny vos distingía
Per lo repós etern, per lo color mes blau.
A Deu tú, vell Monseny, que, des ton alt palau,
Com guarda vigilant cubert de boyra é néu,
Guaytas per un forat la tomba del Juéu
E al mitg del mar inmens, la mallorquina nau ! (2)

Jo ton soperbe front coneixia llavors,
Com conéixer pogués lo front de mos parents ;
Coneixia també lo só de tos torrents,
Com la veu de ma mare, ó de mon fill los plors.
Mes, arrancat després per fats (3) perseguidors,
Ja no conech ni sent com en millors vegadas ;
Axi d'arbre migrat á terras apartadas
Son gust perden los fruyts, et son perfum las flors.

Qué val que m'haja tret una enganyosa sort
A véurer de mes prop las torres de Castella,
Si l' cant dels trobadors no sent la mia orella,
Ni desperta en mon pit un generós recort ?

(1) Sommets.
(2) Navire.
(3) Destin.

En va á mon dols pays en alas jo m' trasport,
E veig del Llobregat la platja serpentina ;
Que, fora de cantar en llengua llemosina,
No m' queda mes plaher, no tinch altre conort. (1)

Pláume encara parlar la llengua d'aquells sabis
Que ompliren l'univers de llurs costums é lleys,
La llengua d'aquells forts que acataren (2) los reys,
Defengueren llurs drets, venjaren llurs agravis.
Muyra, muyra l'ingrat que, al sonar en sos llavis
Per estranya regió l'accent natiu, no plora,
Que, al pensar en sos llars (3), no 's consum ni s'enyora,
Ni cull del mur sagrat las liras dels seus avis.

En llemosí soná lo meu primer vagit
Quant del mugró matern la dolça llet bebia ;
En llemosí al Senyor pregava cada dia,
E cántichs llemosins somiava cada nit.
Si, quant me trobo sol, parl' ab mon esperit,
En llemosí li parl', que llengua altre no sent,
E ma boca llavors no sab mentir ni ment,
Puix surten mas rahons del centre de mon pit.

Ix, donchs, per expressar l'afecte mes sagrat
Que puga d'home en cor (4) gravar la ma del cel,
O llengua á mos sentits mes dolsa que la mel,
Que m' tornas las virtuts de ma innocenta edat.
Ix crida pel mon que may mon cor ingrat
Cesserá de cantar de mon patró (5) la gloria
E passia per ta veu son nom é sa memoria
Als propis, als estranys, à la posteritat.

(1) Consolation.
(2) Respecter.
(3) Foyer.
(4) Construire : « en cor d'home ».
(5) Gaspar de Remisa, banquier, qui protégeait le poète.

La Faxa Catalana

Ay! quin somni delitós!
Dins el gorch de fonda ullada,
he vist jo la blanca fada,
rosa la mes envejada
del roser lo mes hermós.

Ella, ab dolcíssima veu,
ab veu que s'alsar no gosa
cantaba un cántich d'esposa;
...Faxa rojenca y sedosa
n'era sa joya de preu.

Barretines, devantals,
cofes d'armini... Ballades,
sardanes, entrellissades,
primavarencas tonades
de flaviols celestials...

De l'estany al bell pregon,
al bell pregon tot lliscaba,
y la faxa s'emotllaba,
flamejanta, anguilejaba...
y potser n'era ilusion!

Del roser lo mes hermós
rosa la mes envejada,
he vist jo la blanca fada
dins el gorch de fonda ullada.
Ay! quin somni delitós!

Joseph Pons.

Quelques noms d'oiseaux en catalan

Il n'est peut-être pas indifférent à nos lecteurs de connaître le nom de certains oiseaux en catalan. Ces noms ne sont pas toujours faciles à trouver, même dans les dictionnaires, où il se produit assez fréquemment quelques confusions. En voici les principaux :

L'*aureneta*, l'hirondelle.
L'*aliga*, l'aigle.
L'*alosa*, l'alouette des champs.
La *busqueta*, el *busqueret*, la fauvette.
La *cadernera*, le chardonneret.
La *calandra*, la *calandria*, el *calandriá*, sorte d'alouette.
La *cardina*, le chardonneret.
La *caveca*, la chouette.
El *colom*, le pigeon.
El *corb*, le corbeau.
El *cucut*, le coucou.
La *cueta*, la *cuareta*, la bergeronnette.
La *cugullada*, l'alouette huppée.
La *cuscueta*, la lavandière.
El *duc*, le duc.
L'*enganya-pastors*, l'engoulevent.
L'*esparer*, l'épervier.
L'*estivarola*, variété de la mésange.
La *falsia*, le martinet.
El *gafarró*, le serin.
El *gaig*, le geai.
El *gamarús*, le chat-huant.
La *garça*, la pie.
La *gatlla*, la *guatlla*, la caille.
La *griva*, la grive.
L'*hirendola*, l'hirondelle.
La *llauseta*, l'alouette des champs.
El *lloro*, le perroquet.
La *mallarenga*, la *marallenga;* la mésange.
La *merla*, le merle.

El *mussol*, le hibou.
L'*olendra*, l'hirondelle.
L'*oliva*, l'effraie.
L'*oreneta*, l'hirondelle.
L'*oriol*, le loriot.
El *pardal*, le moineau.
El *pavo reial*, le paon.
La *perdiu*, la perdrix.
El *picot*, el *pigot*, le pic.
El *pigre*, le vanneau.
El *pinsar*, el *pinsá*, le pinson.
El *pita-roig*, el *pit-roig*, le rouge-gorge.
La *preput*, la huppe.
El *rapinyell*, el *raspinell*, le grimpereau.
El *reiantí*, el *reyetó*, le roitelet.
El *rupit*, le rouge-gorge.
El *rossinyol*, le rossignol.
El *tort*, la grive.
La *tórtora*, la tourterelle.
El *tudó*, la palombe ou pigeon sauvage.
L'*ull-de-bou*, le troglodite.
El *verderol*, el *verdum*, le verdier.
La ou el *verdala*, l'ortolan.
La *xaveca*, la chouette.
El *xerroviu*, le serin.
El *xiboch*, l'engoulevent.
El *xot*, le hibou.

Nous avons questionné, pour établir cette liste, des chasseurs, des travailleurs de la terre et des bergers. Nous avons utilisé également deux opuscules : celui de M. Emile Tarré, *Els aucells més útils à la agricultura de Catalunya* (Barcelone, 1902, sans nom d'éditeur), où l'on trouve des choses très curieuses et très intéressantes, et que nous recommandons à nos lecteurs, — et celui de Verdaguer déjà mentionné dans l'un des numéros précédents, *Folk-Lore* (Barcelone, Tip. de l'Avenç, 1907 : *Qué diuen els aucells ?)*

Nous nous permettons même d'extraire un passage de ce dernier (p. 29). Verdaguer nous y fait connaître quelques-uns des verbes dont on se sert dans différentes régions de la Catalogne pour caractériser, d'une manière très expressive, d'ailleurs, le cri de certains oiseaux.

« La major part de las aus i dells ancells cantan una temporada o altra, sinó tot l'any ; mès nostre poble de pagès ha donat an algun d'aquests cants nom particular i ben significatiu. Veus-aqui 'ls que recordo :

El Pavo reial *crida*.
La Gallina *escataina* i *catasqueja*. Quan es lloca, a la Seu d'Urgel, diuen que *cascalleja*.
L'Oliva *xiscla*.
La Perdiu : aquí diuen que *enotxeja ;* al Lluçanés *escotxina*.
El Pinsá : a Vic *piteja ;* a l'Empordá *pituleja*.
L'Oriol *renega*.
El Perdigot : *ratxa, retxeja ;* a l'Empordá diuen que *frejeix peix*.
La Merla *xiula*.
El Pardal *xerra*.
El Lloro *parla* o *enraona*.
El Colom *rucua, rucueja, parrupeja*.
L'Aucell petit *piula*.
El Rossinyol *refila, xerica* o *xirica*.
Els Pinsans, Passarells i altres aucells cantadors redoblen.

De tots aquests verbs, inventats pera significar, no sé si diga pintar, el cant de diferents aucells, no n'hi ha un d'inventat per cap savi ornitolec : tots són obra, i obra admirable, de nostre poble. »

A ca'l fuster

Del meu bressol desclava una posta aromosa ;
Del meu llitet de nina arrenca-né un tros ;
Una posta pren-né del meu bell llit d'esposa,
Un tros també del jas hont gemega mon cos !

Aixis faras per mi la tahut escullida
Amb grossos claus feixuchs y amb un golfó d'or,
Y, dintre eixos bocins, ruinas de ma vida,
Jo 'm curaré dels danys qu'han desgarrat mon cor !

El Refilayre de Carença.

(Traduit de Carmen Sylva, avec autorisation de l'auteur)

Un drame catalan à l'Opéra

On a représenté ces temps derniers, au Grand Opéra de Paris, sous le titre *La Catalane* un drame lyrique en 4 actes, d'après *Terra Baixa* de Guimerá. Le livret est de MM. Paul Ferrier et Louis Tiercelin, et la musique de M. Fernand Le Borne. Par les comptes rendus que nous en avons lus dans les journaux, il semble que les éléments essentiels de la pièce de Guimerá aient été conservés par les auteurs. Il nous est difficile de nous prononcer sur la musique et l'interprétation de l'œuvre, de même que sur la beauté des décors, bien que pour ces derniers l'éloge de la presse parisienne ait été unanime. Nous sommes les premiers à nous réjouir de pareilles tentatives, et souhaitons que, désormais, elles se renouvellent chez nous un peu plus souvent.

Mais quelque chose nous attriste. Presque tous les articles qu'il nous a été permis de parcourir dans les plus grands quotidiens de la capitale attribuent l'original, c'est-à-dire *Terra Baixa,* à un « auteur espagnol » et qualifient ce grand drame de « drame espagnol ». Qu'on le veuille ou non, c'est « drame *catalan* » qu'il conviendrait de dire ; et, si Guimerá est de nationalité « espagnole », son talent dramatique, son idiome, son théâtre enfin, sont avant tout, sont même exclusivement *« catalans »*... Nous avons là une preuve nouvelle de l'ignorance où sont, hélas ! la plupart des journalistes français, et surtout parisiens, des littératures étrangères en général et des littératures méridionales en particulier. Ils devraient bien savoir cependant, ces ingénus, que Guimerá est l'un des plus grands dramaturges de la Catalogne. J. A.

Théâtre catalan

On a représenté dernièrement à Barcelone, au Romea, avec beaucoup de succès, une nouvelle production d'Ignasi Iglesias, l'auteur déjà si célèbre et si applaudi : *La barca nova,* drame en trois actes. Les deux premiers actes surtout sont, paraît-il, des plus beaux, des plus émouvants ; le troisième leur est inférieur. C'est un conflit de famille qui dégénère en conflit de croyances. On pourrait l'appeler dans une certaine mesure « les deux frères ennemis ». Ce vieux thème, rajeuni et catalanisé, est traité par Ignasi Iglesias avec un art infiniment vigoureux et vivant.

HISTOIRE LOCALE

APERÇU HISTORIQUE
sur Nidoleras, Torderas et Fourques

II. — Torderas.

Torderas est un petit village de 80 habitants. Il est situé dans un coquet vallon entre Fourques et Llauro, sur la lisière d'une opulente forêt de chênes-liège.

Cette localité, très ancienne, a un cachet moyenâgeux bien caractérisé.

A la fin du IXe siècle, Charles-le-Simple donne au monastère de la Grasse la villa de Torderas avec son église : *et villam de Torderias cum sua ecclesia* (1).

En 899, le même roi, à la demande d'Arnusti, archevêque de Narbonne, accorde à son fidèle Etienne certaines propriétés à titre d'alleu perpétuel. Torderas figure encore dans cette donation (2). Il est question, sans doute, de la même donation, quand on considère que le fidèle Etienne était un moine du monastère de la Grasse.

En 966, le testament du comte Seniofred mentionne Torderas parmi les possessions du monastère d'Arles (3).

Peu de temps après, l'abbé Sintillus était à la tête du monastère d'Arles. Or, la comtesse Ermengarde, veuve d'Oliba-Cabreta, comte de Cerdagne et de Besalu, et son fils Bérenger, évêque

(1) Extrait d'un inventaire très vieux des possessions du monastère de la Grasse déposé aux archives de l'Aude, sans date. Elle flotte entre l'an 850 et l'an 898. — Voir Alart, *Cart. rouss. ms.*, t. I, pp. 212, 213.

(2) Karolus divina propinante clementia rex, placuit celsitudini nostræ, ad deprecationem venerandi archiepiscopi sanctæ ecclesiæ Narbonensis, cuidam fideli nostro nomine Stephano quasdam res in jure proprietatis suæ largire et nostra liberalitate in alodem perpetualiter habendum concedere... in comitatu Rossiolonensi villa Tordarias cum suis villaribus et ecclesia Sanct Martini (Saint-Martin de Llauro) ibidem sita. — *Hist. Langued.*, t. II, preuv. 25.

(3) Marca, CIV.

d'Elne (1), n'étaient pas d'accord avec cet abbé relativement aux limites du fief de Torderas. En 993, pour mettre fin au différend, la comtesse Ermengarde ordonna de faire assembler tous les vieillards des villages limitrophes de Tapias (2) et de Fourques. On se réunit devant l'église de Saint-Martin de Llauro et l'on procéda à l'élection de trois témoins. Les élus furent : Sigofred, Etienne, Altimire. Ils prêtèrent serment dans l'église de Saint-Martin, sur l'autel du saint et sur les reliques des martyrs Abdon et Sennen. Ensuite, ils se transportèrent au-dessus de l'église de Llauro, sur la crête où le chemin qui venait de Saint-Pierre de Passa et le sentier qui partait de Saint-Etienne des Vignes opéraient leur jonction. De là, en suivant les limites de *Bruzigas*, ils entrèrent dans le territoire de Passa et de Tapias (3).

Ce menu fait historique nous fait connaître la vie heureuse et sage de nos pères ainsi que les hauts privilèges dont ils jouissaient.

De nouveau, une bulle du pape Serge VI datée de 1011 énumère les possessions de l'abbaye d'Arles. On y lit : *Et villam Torderias cum finibus suis* (4).

L'église de Torderas, dédiée à Saint-Nazaire, fut consacrée le 21 août 1116 par Pierre 1er, évêque d'Elne, sur la demande de Bernard II, abbé de Sainte-Marie d'Arles. Assistaient à la consécration : Gaucelme, prieur d'Elne, — Raymond, prieur de Sainte-Marie-del-Camp, — Pierre Pons, curé de Trouillas, — Etienne Arnaud, curé de Saint-Martin de Fourques, — Gerald, prêtre de la même église de Fourques, — Bernard Adalbert de Théza, — Guillaume Bérenger.

L'évêque d'Elne donne au curé de l'église de Torderas un manse (5) avec ses vignes et ses terres. Ce manse appartenait à l'abbaye d'Arles. Il accorde encore : 1° Un setier (6) de blé à prendre dans toutes les aires de la localité ; 2° deux setiers que

(1) En 993, Bérenger consacra l'église de Saint-Etienne de Fontanills, près d'Arles, et celle de Saint-Martin de Palalda. — Puiggari, *Catalogue des Evêques d'Elne*, p. 14.

(2) Le village de Tapias se trouvait entre Fourques et Passa. Il a complétement disparu. Il n'en reste aucune trace. Cependant le territoire a conservé l'appellation de Tapias.

(3) Marca, CLXIII, col. 948, 949.

(4) Marca, CLXVIII.

(5) Le manse était une sorte de ferme ou d'habitation rurale à laquelle était attaché, à perpétuité, une quantité de terres déterminée. Celui qui était affecté à l'entretien exclusif d'une église s'appelait manse ecclésiastique.

(6) Le setier était une mesure de grains de la contenance de 156 litres.

chaque manse doit fournir ; 3° la dîme de *espigular* et la dîme des jardins et des fromages. Pour l'illumination de l'autel de Saint-Nazaire, le prélat donne aussi les oliviers situés au *Pla-de-Corts* et appartenant à l'abbaye d'Arles.

De son côté, en mémoire de la consécration de l'église, l'abbé Bernard accorde un porc qui doit être fourni, chaque année, pour fêter la solennité de Saint-Nazaire. A son tour, Berenger Guillaume, batlle de Sainte-Marie d'Arles, donne en alleu perpétuel, une pièce de terres sise dans la paroisse de Fourques (1).

Le batlle de Torderas prenait part aux fêtes célébrées dans l'abbaye d'Arles et dans les localités qui dépendaient de cette abbaye. C'est ainsi que Guillaume de Torderas *bajulus* assiste à la consécration de l'église d'Arles (2) le 19 octobre 1158, et, l'année suivante — 22 novembre 1159 — à la consécration de l'église de Saint-Laurent-de-Cerdans. (3) La vallée de Saint-Laurent et le village de Costuja appartenaient à l'abbaye d'Arles. L'église de Saint-Laurent, très ancienne — *antiquitus fundatam* — avait été reconstruite — *noviter reædificaverunt* — par Raymond, abbé d'Arles (4).

Il faut croire qu'une famille portant le nom de Torderas et originaire de cette localité — famille de chevaliers — était venue se fixer à Villeneuve-de-la-Raho. Ainsi, en 1216, Pierre de Torderas, chevalier *miles*, demeurant à Villeneuve-de-la-Raho, *Villanova de Racione*, donne, à perpétuité, sa personne et toute sa postérité au Seigneur et à l'Hôpital des Pauvres de la ville de Perpignan (5).

Peu de temps après, Jean de Torderas donne également au même hôpital un champ qu'il possède dans le territoire de Saint-Julien de Villeneuve-de-la-Raho (6).

Le 12 janvier 1244, Guillaume, prieur du Monastir-del-Camp, signe un bail à acapte à Perpiniane, domer de Torderas. Ce bail

(1) Marca, CCCLVII.

(2) Marca, CCCCXXVIII.

(3) Marca, CCCCXXXII.

(4) Marca, CCCCXXXII.

(5) Ego Petrus de Torderiis miles de Villanova de Racione trado meipsum et totam meam posteritatem necnon et in perpetuum per hominem proprium et solidum Domino Deo et Hospitali pauperum de Perpiniano. — *Arch. de l'Hôpital de Perpignan*, Plech 34 n° 25.

(6) Ego Johannes de Torderas de Villanova de Racione dono hospitali pauperum Perpinian quemdam campum quem habeo in adjacentia S^ti^ Juliani de Villanova de Racione. — *Arch. de l'Hôpital de Perpignan*, Plech 29 n° 82.

concernait une masada sise dans les limites de Saint-Pierre de Passa, lieu dit *ad Peralbam* (1).

En 1270, Arnal de Torderas signe un acte de reconnaissance féodale fait par Raymond Tolsani et son épouse à Raymond de Bacco, précepteur du Mas Deu (2).

L'année suivante, un habitant de Torderas se déclare homme propre et soliu de l'abbé d'Arles (3).

Enfin, le 12 avril 1283, Arnal de Torderas, batlle de Torderas, batlle de Torderas et de Fourques, paie une somme à un particulier de Fourques (4).

Le Roi avait des revenus à Torderas, puisque les baux à ferme de l'année 1341 mentionnent cette localité (5).

La petite église de Saint-Nazaire fut agrandie au XIVe siècle, époque où elle reçut plusieurs dons.

En 1407, Pierre Laurencii, de Tresserra, laisse aussi une petite somme à l'église de Saint-Nazaire de Torderas (6).

A cette époque, le village de Torderas faisait partie de la paroisse de Fourques. En effet, le 13 décembre 1440, Blancha, fille de Raymond Auser « *de Torderiis parrochia de Furchis* » fait un legs à l'église de Saint-Nazaire (7).

Trois ans après, un legs semblable est accordé à la même église par Bernard Conill, de Fourques (8).

La nomination du batlle pour les localités de Torderas et de Fourques, ainsi que pour la baronnie de Tresserra, appartenait au roi d'Aragon. C'est pourquoi, au commencement du mois de novembre 1468, Michel de Vivers, procureur royal, confère les fonctions de batlle à Jaques Auser, de Fourques (9).

Le 15 mai 1532, Jacques Jean Rexach, baron de Tresserra, impose aux consuls et aux habitants de Torderas le payement de

(1) Arch. Départ., H. 15.

(2) *Cart. Templ.* f° 208 v°.

(3) Arch. part.

(4) Notula Petri Querubi 1283-1284, n° 4714.

(5) Arch. Départ., B. 28.

(6) Pierre Vila, notaire.

(7) Ego Blancha, uxor Raymundi Auser de Torderiis parrochia de Furchis, lego ecclesiæ Sancti Nazarii de Torderiis unam tortam ceræ. (Pierre Billerach, notaire).

(8) Ego Bernardus Conill de Furchis lego ecclesiæ Sancti Nazarii de Torderiis unam tortam ceræ. (Pierre Billerach, notaire).

(9) Procurat. real., registre XXVI, B. 292, 155 v°.

10 aymines d'orge et de 40 sous : *Los consols y particulars de Torderas x aymines de ordi* y *40 sous.* » (1).

En 1642, le village de Torderas fut taxé pour concourir à la formation du *batallo* destiné à repousser les bandes qui dévastaient la province (2). Cette localité eut à souffrir de la part des pillards qui volèrent et incendièrent diverses maisons.

Plusieurs personnes allèrent se réfugier sur la montagne qui domine le village.

Il y avait, sur cette montagne, un monument mystérieux pour lequel les habitants des lieux avoisinants avaient un culte particulier. Ce monument se composait de pierres brutes et informes. Deux étaient placées verticalement à une distance de trois pieds et avaient une longueur de six pieds sur deux et demi d'élévation du sol. La partie supérieure était formée par une autre pierre qui appuyait sur les deux pierres latérales dirigées vers l'Est. Une énorme dalle de quatre pieds de long sur cinq de large et de deux pieds d'épaisseur reposait sur ces trois pierres et recouvrait les trois quarts du monument. A l'extrémité une grande pierre schisteuse formait clôture.

Ce monument était-il un tombeau antique ? On l'a prétendu. Etait-il un monument celtique ? Certains l'ont affirmé aussi. Quoi qu'il en soit, l'imagination populaire lui attribuait une puissance magique.

Le XIVe siècle est l'époque des légendes. L'esprit du peuple, avide de récits fantastiques et de nouvelles macabres, invente sans peine des contes singuliers dont chaque monument est le théâtre obligé.

Celui qui nous occupe a sa légende.

Au temps des barbares.

Une armée campe sur les lieux. Le chef, vaillant mais sévère, est lâchement assassiné par des soldats indisciplinés et cruels. Sans retard, le corps est jeté dans un semblant de fosse, et tout est dit.

Bientôt des mains reconnaissantes élèvent au noble mort un tombeau digne de son nom. Désormais ce tombeau sera gardé par les mânes des multiples épouses et des serviteurs du guerrier

(5) Alart, *Cart. rouss. mis.*, t. T. p. 549.
(6) Arch. Départ. B. 395.

infortuné. Et voilà que, depuis des siècles et des siècles, chaque nuit, des fantômes blancs errent sur la montagne avec des pas furtifs, étouffés. De temps en temps, une mélopée plaintive monte vers le ciel criblé d'étoiles. On entend même un cliquetis d'armes.

Le villageois de Torderas et de Llauro a tout vu, a tout entendu, un soir où la lune, déchirant des nuages roses, argentait les pierres et les buissons. Il en a encore le frisson, ce brave villageois. N'a-t-il pas aperçu aussi des lumières errantes sur la tour de l'église de Saint-Nazaire ? Des morts encore, sans doute ; car cette tour est également pleine de mystère. Elle touchait l'église, et avait à peu près six mètres d'élévation. L'intérieur se composait d'un étage voûté et de la plate-forme supérieure. De nombreuses meurtrières trouaient les murs. C'était évidemment une tour de défense où les habitants pouvaient se réfugier au moment du péril.

On prétendait qu'il y avait dans les profondeurs de la tour un réduit humide — une espèce d'oubliette — où le seigneur du lieu enfermait ses ennemis et ses rivaux. Une multitude de personnes y avait trouvé une longue agonie, une mort affreuse. Et maintenant, à travers le vent qui gémit, on entendait toujours leurs gémissements aigus, leurs voix douloureuses.....

L'abbé du monastère d'Arles avait fait construire cette tour qui existe encore dans ses lignes principales. On y a placé l'unique cloche qui sert à appeler les fidèles aux cérémonies religieuses.

(A suivre) Joseph Gibrat.

LIVRES & REVUES

La Revue catalane fera connaître à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, vice-président de la Société d'Etudes Catalanes.

La Revue des Lettres.

Sommaire : Tribune libre, J. H. Rosny ; L'Académie Goncourt, Jacques Mortagne ; La vie de Baudelaire, Alphonse Millot ; Galerie Féminine Contemporaine, Marie de La Hire ; Gustave Flaubert et M. Brunetière, Pierre Talbot ; Don Juan à Berlin ou le Patriotisme Allemand, Fernand Aubier ; La Chirurgie des Aliénés, Jean de la Hire ; La Vulgarisation Scientifique, Jean Tavernier ; Rêver, Duchesse d'Uzès ; Poème de Sologne, Paul Besnard ; Recommencement, J. et A. de Fouquières ; Ode à la Solitude, Valentine de Saint-Point ; Chronique Littéraire, J.-H., Paul Yaki ; Revues et Périodiques, Lucien d'Ornans ; Epigrammes, Informations, Louis Santenac.

La Cigalo Lengadouciano.

Soumári : Pera la Cigalo, R. F. ; Veguen Veni, Frédéric Mistral ; Odo à La Cigalo Lengadouciano, L. Vabre ; La Despacho, J. P.Thibairenq ; Pasquetos, Jan de la Souco ; Mai, Pèire-Jèpo ; En cantant e travalhant, P. Jalabert ; Bibliougrafio, R. Doc ; Nouvelun, La Cigalo de Beziès.

Bulletin trimestriel de la Section du Canigou.

Sommaire : Avant-propos, C. Soullier ; Une ascension d'hiver au Pic du Canigou, E. Boixo ; Conférence de M. Fr. Schrader, Dr F. Cros ; Banquet annuel de la Section. Canigou-Pic (sonnet), A. Reynès ; Saint-Martin-de-Camélas. Château de Castell-Nou, M. Carol ; Arles-sur-Tech. Montbolo, Les Normaliennes de 3me année ; Courrier de Paris, Lefrançois ; Chronique de la Section, X. ; Bulletin météorologique, O. Mengel.

Revista de la Asociacion Artistico Arqueologica Barcelonesa.

Sumario : Málaca, M. R. de Berlanga ; Encunyacions monetaries al Urgellet y Cerdanya, Francesch Cerreras y Candi ; La Junta de Gerona en sus relaciones con la de Cataluña en 1808 y 1809, Emilio Grahit : El Museo Arqueológica del Colegio de Sto. Domingo de Orihuela, Juan Rubio de la Serna ; Notas Bibliográficas,

ERRATA. — Page 158, ligne 15, lire *imprimé* au lieu de *imprégné*.

Le Gérant, COMET. — Imprimerie COMET, Rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 7 15 Juillet 1907.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

AVERTISSEMENT

Le Comité de rédaction, désireux d'adopter, dans la Revue, une orthographe catalane uniforme, a décidé de rendre obligatoire l'orthographe du Congrès de Barcelone, dès qu'elle sera connue, et de publier un dictionnaire catalan roussillonnais en se conformant aux règles adoptées par ce Congrès. Mais, en attendant, les avis étant partagés en ce qui concerne, par exemple, les pluriels en *as* ou en *es*, le Comité laisse les auteurs absolument libres d'adopter l'une ou l'autre de ces formes.

COMPTE RENDU DES SÉANCES

Réunion du Bureau du 3 juillet 1907
Présidence de M. E. Vergès de Ricaudy, président

M. Vergès de Ricaudy donne lecture de la lettre suivante qu'il a reçue le 28 juin.

Perpignan, le 27 juin 1907.

A Monsieur Vergès de Ricaudy, président de la Société d'Etudes Catalanes.

« Cher Monsieur Vergès,

« Très absorbés, en ce moment, par un long travail que nous avons entrepris ensemble et auquel nous désirons consacrer tous nos instants de loisir, nous avons le regret de ne pouvoir plus prendre une part active à la direction de notre Société d'Etudes Catalanes.

« Nous vous adressons donc notre démission de secrétaire et d'archiviste.

« Nous tenons cependant à vous assurer que nous conservons

pour vous la plus vive sympathie et que nous garderons le meilleur souvenir des bonnes relations que nous avons entretenues avec tous nos collègues du Bureau.

« Veuillez agréer, cher Monsieur Vergès, l'expression de nos sentiments affectueux.

« *L'Archiviste,* *Le Secrétaire,*
PIQUIRAL. LOUIS PASTRE. »

M. le Président expose qu'après réception de cette lettre il a eu une longue entrevue avec ces messieurs, et que, les ayant trouvés inébranlables, il leur a écrit la lettre suivante :

Perpignan, le 2 juillet 1907.

Messieurs L. Pastre et Piquiral, membres de la Société d'Etudes Catalanes.

CHERS MESSIEURS,

« J'ai l'honneur de vous accuser réception de la lettre du 27 juin par laquelle vous me remettez, respectivement, votre démission d'archiviste et de secrétaire du Bureau de la Société d'Etudes Catalanes.

« Je ne puis pas insister, en vous accusant réception de votre lettre, plus que je ne l'ai fait verbalement, pour vous prier de revenir sur votre détermination ; je me bornerai à vous exprimer de nouveau mes regrets ; et mes vœux, qu'une fois votre travail terminé, vous reprendrez votre place au milieu de nous.

« D'ici là vous pouvez compter sur mon dévouement le plus absolu, et sur celui de mes collègues du Bureau, pour maintenir notre *Revue Catalane* dans la voie où, ensemble, nous l'avons engagée.

« Une collaboration de tous les instants, depuis près d'un an, avait établi entre nous un véritable lien d'amitié ; cette amitié ne cessera pas avec vos fonctions.

« Je suis heureux, malgré la tristesse de la circonstance, de vous en exprimer l'assurance.

« Croyez-moi donc, chers Messieurs, toujours, votre bien dévoué, « E. VERGÈS DE RICAUDY,
Président. »

Le Bureau, après avoir pris connaissance de la lettre de démis-

sion de MM. Pastre et Piquiral, des démarches de M. Vergès de Ricaudy et de sa lettre d'accusé de réception à ces Messieurs, joint ses regrets à ceux de son Président, et décide de confier, provisoirement, les fonctions de secrétaire et d'archiviste à M. Delpont, le conseil d'administration devant se réunir sous peu pour nommer le nouveau Bureau.

Rotllo Primaverench

Flor de totas las doncelles,
Princessa de la rodona....
(*Goigs de N.-S. de la Rodona.*)

Encantades argentines,
ab llurs puntes florentines,
fins' l'alba han sardanejat...
Y ja l'alba en pedres fines
llur aixám ha cambiat.

Ay ! lo roser qu'embalsama,
ab sas roses m'ha lligat !

La cofa y la barretina,
— blanca rosa y clavellina —
alatejan de bon grat...
Y ne mostre cada nina
un devantal ramejat.

Ay ! lo roser qu'embalsama
ab sas roses m'ha lligat !

Princessa de la rodona...
Moreneta, ab la corona,
ab lo manto envellutat...
Daúme la dolsa minyona
desd' el camarill daurat.

Ay ! lo roser qu'embalsama,
ab sas roses m'ha lligat !

Joseph Pons.
(Satalies).

LES GOIGS

SUITE ET FIN

V

Valeur littéraire des Goigs.

M. l'abbé Louis Coll, ancien curé de Sorède et l'un des prêtres les plus distingués du diocèse de Perpignan, a consigné dans sa substantielle et savoureuse *Monographie de Notre-Dame du Château d'Ultréra*, une boutade contre laquelle il me permettra de protester. « Les goigs, dit-il, sont des stances pieuses, des cantiques populaires dont les couplets sont parfois aussi peu poétiques que l'image de la Vierge ou du Saint qu'ils encadrent sur une feuille grande et.... incommode. » Et aussitôt, rompant avec les traditions du passé et ce je ne sais quoi qui consacre la physionomie et l'entité matérielle d'une œuvre que le folkloriste recueille jalousement, plusieurs paroisses ont adopté la manière de voir de M. l'abbé Coll et ont fait imprimer sous forme de brochure un chant oral que nos yeux étaient accoutumés à lire sur une seule feuille.... quelque incommode fût-elle. Il me plaît de constater ici que Mgr l'évêque de Perpignan n'a jamais abondé dans ce sens, et que ses goigs d'*Elne*, de *Saint-Martin* et de la *Vierge-Souterraine* ont toujours paru dans le format que les siècles ont adopté.

Que les goigs soient « parfois peu poétiques » nous l'admettons sans peine. Mais est-ce la poésie que l'on recherche dans ces chants ?

Leur style a des allures rapides, bibliques, mais surtout populaires. Il est sans nuances, il est spontané. Pas de travail, pas de faux art, pas d'étude. C'est bien à ce style qu'on peut appliquer les paroles de Montaigne : « Il est sur le papier tel qu'à la bouche. »

Et, réellement, ces vers sont faits pour être sur des lèvres vivantes, et non sur le parchemin froid et mort d'un manuscrit.

« Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes. » Même quand nous lisons les *gaugs* du XIIe siècle, nous sentons qu'ils furent faits pour être chantés : œuvre destinée à la voix plutôt qu'aux yeux de l'homme.

Cette poésie est naturelle et simple. La phrase y est toujours alerte et courte. Pas de ces enchevêtrements savants et délicats ; pas de ces incidences qui se déroulent savamment sans jamais se confondre. Nous avons déjà remarqué que les interjections et les exclamations y sont presque toujours absentes : tout y est didactique, narratif, laudatif, dans la paix et la sérénité d'une foi qu'aucun sentiment étranger ne saurait troubler ou altérer.

C'est en vain qu'on cherchera dans ces refrains la forme et la façon littéraires : nos pères se contentaient de ces assonances dont la grâce singulière plaît aux esprits primitifs. Mais partout où je surprends le langage de l'âme humaine, je m'arrête avec amour. Et combien cet amour redouble si la voix qui me frappe est une voix de mon pays. Que dirai-je si ce chant est écrit en ma langue, si j'ai la joie d'y découvrir les origines de mon parler ; si cette *tornada* a été entonnée par mes ancêtres ; si elle les a reposés dans leurs fatigues et consolés dans leurs peines ; si elle a donné des ailes à leur foi ; si j'y puis retrouver la physionomie de leur esprit et y entendre les battements de leur cœur ! Un tel chant, en vérité, ne saurait m'être indifférent ; et alors même que la langue en serait primitive et rauque, que la pensée en serait naïve et le style médiocre, je ne pourrais m'empêcher de lui trouver je ne sais quelle saveur exquise. Bref, en le lisant, je me sens chez moi. Et quand, après l'avoir abandonné, je me décide à revenir vers lui et à le savourer à nouveau, je ressens un peu de cette joie douce qu'on éprouve en rentrant dans sa maison.

Le moule de nos cantiques catalans ne sera parfait qu'au XIVe siècle, alors que, à l'instar des hymnes de l'Eglise, ils seront astreints au joug de la rime.

Éclos, comme nous l'avons déjà dit, au milieu du Xe siècle, ils auront, çà et là, des épithètes et des expressions qui étonnent et arrêtent le lecteur du XXe siècle : on oublie trop souvent qu'un grand nombre de langues ont apporté leur alluvion au catalan roussillonnais. Le celte, le gaulois, le grec, le latin concoururent à sa fondation ; le visigoth, l'arabe et le franc ajoutèrent à l'airain en

fusion leurs énergies, leurs délicatesses et leurs sonorités ; et le sanscrit se trouvant à doses plus ou moins fortes dans toute langue, se trouvera naturellement dans la nôtre.

Les mots : *prosapia, vara, feheldat, portento, ensalsada, senectut,* deviendront hors d'usage.

Souvent le texte premier sera amplifié, écourté ou remanié. Dans les *Obras de Ramon Lull* j'ai lu, non sans étonnement, cet intitulé : *Lo Pecat d'Adam, compost en Perpinyá, en lo any 1312, versió del any 1503.* Le docte colonel Puiggari, M. Justin Pépratx, M. l'abbé Garréta et le signataire de ces lignes ont légèrement donné la forme moderne à une trentaine de goigs. Je me fais un honneur de déclarer ici que, malgré toutes les sollicitations, je me suis toujours refusé à porter une main téméraire sur ceux dont il faut vénérer jusqu'aux rides, comme les goigs de la *Sanch, del Roser,* etc.

Ceux de *Sant Josep,* de *Santa Teresa,* de *Sant Isidro,* de l'*Immaculada Concepcio* et de *Sant Romá* ont été traduits du castillan. En les lisant, on sent aussitôt le *traditore* et tous les embarras d'un texte second.

Dans un remarquable article, critique et littéraire, Jules d'Elne confessait ne connaître qu'un seul auteur de goigs : Réginald Poch (*Semaine Religieuse du diocèse de Perpignan,* 7 mai 1904.) Longue est, au contraire, la liste onomastique des catalanistes de *bona fusta* qui ont écrit les pages, impeccables de forme et de fond, dont nous allons donner le titre avec le nom de l'auteur :

Del Roser, Saint Vincent Ferrier ; de *sant Abdon y sant Sennen,* le P. Llot ; de *sant Cosme y sant Damiá,* Ribes, prieur de Saint-Michel-de-Cuxá ; de *Nostra-Senyora d'Err,* Sauveur Girvès ; de *N.-S. d'Espirá,* le P. Ullastre ; de *sant Jaume lo Major,* le chanoine de Coma ; de *sant Gregori,* Molas, curé de Palalda ; de *santa Justa y de santa Rufina, de Bompas,* M. de Jaubert ; de *N.-S. del Paradis,* le chanoine Boher ; de *N.-S. de Villerase,* l'abbé Baylet ; de *N.-S. de Vida,* le chanoine Dolet ; de *N.-S. del Bon-Succès,* M. Llonguéras, curé de Villefranche ; de *N.-S. de Banyuls-sur-mer,* le chanoine Boixéda ; de *sant Antoni de Pádua,* l'abbé Aymar ; de *las Coblas d'Arles,* l'abbé Miró ; de *santa Anna,* le colonel Puiggari ; de *N.-S. de Lourdes,* l'abbé Grimaud, curé de Ponteilla ; de *santa Agatha,* l'abbé Marcé, curé de Corneilla-de-

la-Rivière ; de *sant Magí*, l'abbé Joseph Catalá, curé de Saint-Mathieu ; de *santa Philomena*, l'abbé Vialar, curé de la Réal ; de *la Soledat*, l'abbé Claret ; de *N.-S. del Bon Consell*, l'abbé Caffort, curé de Vingrau ; de *las santas Puellas*, l'abbé Urgell, curé de Tautavel ; de *sant Martí, de Cortsavy*, l'abbé Caseneuve, curé de Millas, etc.

A ces goigs qui se rattachent à de longs siècles de vie roussillonnaise, qui nous arrivent tout parfumés de la plus suave poésie, qui évoquent l'âme du passé et qui sont le pain de chez nous, *lo pa de casa*, nous osons joindre en finissant le goig, né d'hier, que nous offrons à nos lecteurs comme le Benjamin de notre carrière littéraire.

Goigs de Nostra Senyora de Sota-Terra, antiguissimament venerada en la cripta del Monastir de Sant-Martí-del-Canigó.

Puix heu dignat ser Senyora,
En tot temps, del Rosselló :
Siau nostra protectora,
María del Canigó.

Al bell cor d'eixa montanya
Hont birbilleja la neu,
Dins d'una foscor estranya
Volgué la Mare de Deu
Restar, per ser guardadora
D'eix terme y del rodadó.

Guifre, alsant son abadía
En rocam tan horrorós,
Vos posá, Verge María,
Com à cussol poderós :
Del monastir, desd'eixa hora,
Rich que 's son primer grahó !

Dolsa Verge Soterrana,
Anys y anys ne passarán
Y del blau mar, de la plana,
Molts devots à Vos vindrán :
Vostra imatge encantadora
Treurá tot mal, tot doló.

May la mare atribulada
May lo nin desamparat,
May la muller enviudada
En vá Vos han suplicat ;
Del qui pateix y qui plora
Endolsiu tota tristó.

Dos fills : lo payral Poeta
Y 'l Bisbe may prou amat
Vostra corona han refeta,
Vostre lloch han realsat :
L'un ab son cant qu'enamora,
L'altre ab sa veu de Pastó.

No sias més endolada,
Montanya del Pireneu,
Massa temps, tú, desertada
Avuy la Mare de Deu,
Dels nostres cors robadora,
T'ha tret del teu abandó.

Be 't pots dir afortunada,
O ribera de Cadí !
Li fas, tú, eterna albada
Ab tos trontolls sense fi ;
Posa 'ls seus peus vora-vora
Dels nostres clams lo ressó.

La *Deu vos salve* agradosa
Que, de nits y de tot cor,
Vos deyan, Mare amorosa,
Los sants monjos junts en chor,
Nostra boca que 'us implora
Vos la canta ab igual tó.

En aquesta ayrosa serra
Oh ! vina, poble fidel :
Ja tú gosarás en terra
D'un tros del somiat cel :
María sempre t'anyora
Te cridant de tot cantó.

Puix sou la repartidora
De tot favor, de tot dó :
Siau nostra protectora,
María del Canigó.

L'abbé J. Bonafont.

Bibliothèques françaises

possédant des Œuvres catalanes

Nous avons en France un certain nombre de Bibliothèques qui possèdent des œuvres catalanes, manuscrites et imprimées. Nous ne parlerons, pour cette fois, que de la Bibliothèque municipale de Montpellier. Nos lecteurs nous sauront gré sans doute de ces quelques renseignements, en attendant que nous leur en donnions davantage.

Bibliothèque de Montpellier. — C'est surtout dans le fonds dit « Vallat » de cette bibliothèque que l'on peut trouver des ouvrages de littérature catalane. M. Charles de Vallat, qui a légué ce fonds à la Ville de Montpellier, fut longtemps consul de France à Barcelone. Ce bibliophile, amateur de littérature méridionale, put ainsi réunir un très grand nombre de volumes d'auteurs catalans anciens et modernes, d'importantes collections de poésies populaires catalanes, des éditions parfois infiniment précieuses. M. de Vallat eut même la patience de recueillir, un par un, dans les différentes parties de la Catalogne, plus de trois mille *goigs* catalans, dont l'ensemble constitue aujourd'hui un *Cançoner* d'une valeur considérable.

Le très aimable et accueillant bibliothécaire, M. Gaudin, a dressé

et fait imprimer le catalogue de ce fonds Vallat (*Catalogue des ouvrages légués par M. Charles de Vallat*: Montpellier, Tome 1 de A à K, 1891 — Tome 2 de L à Z et supplément, 1892). Quelqu'un qui voudrait étudier la Renaissance littéraire catalane au XIXe siécle ou la poésie populaire en Catalogne (nous savons qu'un de nos amis s'en occupe en ce moment), aurait là, sous la main, une partie respectable des ouvrages et documents nécessaires.

Comme livres rares, il convient de mentionner:

La Chronique de Jacques 1er, édition de Valence 1557;

Les œuvres d'Ausias March, édition de Valladolid 1555 et de Barcelone 1560;

La Chronique de Muntaner, édition de Barcelone 1562;

Le *Libre de les Dones* de Jaume Roig, édition de Barcelone 1561.

Des ouvrages d'histoire, des grammaires et des dictionnaires de toute sorte, sont également à la disposition des personnes qui s'intéressent à la langue et à la littérature catalanes.

Pages choisies

II

Joaquim Ruyra est un des plus jeunes écrivains de la dernière génération littéraire. M. Jean Amade a fait de lui le plus grand éloge dans ses *Etudes de littérature méridionale* (Voir « A travers la littérature catalane contemporaine », pp. 225-226.). Les fragments que nous offrons à nos lecteurs ont été extraits de son premier livre: *Marines y Boscatjes* (Barcelone 1903, Publicació Joventut), qui fut très remarqué lors de sa publication. Joaquim Ruyra connaît à merveille la langue de son pays. L'ouvrage dont nous parlons, composé de petits récits et de descriptions, contient des pages qui sont déjà d'un maître. Nous comptons bien un jour, pouvoir en publier un plus long morceau. Pour cette fois, nous nous conten-

terons d'en donner quelques-uns des passages les plus pittoresques. Joaquim Ruyra est aussi un poète : il a publié récemment, en une très belle édition de luxe, un poème intitulé : *El País del pler* (Barcelone 1906, Ilustració catalana), dont nous reparlerons plus tard.

❖

Une tempête (1)

...Vaig veure que'l pescador vell recullía sos ormeigs y corría com un boig d'assí d'allá, cridant : « Mar de llamp ! Mar de llamp ! » Y altres mariners s'anavan aixecant, com a fantasmes, d'entremitj de les barques y repetían aquell crit esporuguidor... y tot era moviment y cridoria, y tothóm guaytava la mar ab els ulls aixamplats per l'espant.

Jo també hi vaig dirigir la vista. De bon principi no vaig notar sinó que s'extenía rabenta, rabenta una clapa sombrívola, com l'ombra d'un sér invisible, que hi volés pel damunt. Alló era'l primer efecte de la ventada : se comprenía desseguida. La ratxa, que suara m'havía embestit, hauría sigut un esbufech prematur. Ara venía l'halenada grossa. Cóm corria ! Va abordar terra ab l'espetech d'un drap colossal que's desplega violentament, patacajá les roques, s'esqueixá en llurs cantells ab una xiscladissa esgarrifosa, rebufá la sorra, escampantla a tall de metralla, que'm ferí dolorosament, y va invadir el poble, rebatentse per parets y teulades. Se sentía'l tancament de les portes, el dringar dels vidres, que's rompían... Les xemeneyes s'eran convertides en sirenes que cornavan ab diferents tons de veu. Algunes balandrejavan y queyan. Per certes sinuositats en la llarga bramulada del vent s'haurían pogut endevinar les curves y colzades dels carrers, per hont s'encanonava. Les canals xiulavan, els panells flautejavan, giravoltant llurs banderetes, les campanes repicavan a mal temps. Tota la vila sonava com un gran instrument musical, tocat per un boig.

(1) *Marines y Boscatjes* (pp. 72, 73, 74).

El sol s'havía entristit en mitj del cel seré. La gropada mentrestant creixía en l'horitzó esblenada y negra. El mar, fatigat per la pressió que sufría, s'enfonzava a trossos y's botía després ab un panteix pesat, que de moment en moment se feya mès visible. Grosses ones se reventavan ja en la platja y llenguejavan escumoses fins als herbeys. Y la remor llunyana aumentava ronca, fonda, solemne, distingintse a pesar dels altres sorolls més baladrers, que atabalavan l'ayre. Era la grossa maror de fora, que s'anava atansant... Venía tota blanca d'escuma, fent cavalls enorms que a cada instant en sos bots aixecavan més altes sos gropes monstruoses.

Més tart ja no's vegeren sinó xarabots y serralades d'aygua, que corrían unes darrera de les altres sense acabarse may, ab la carena tempestejada, que s'esbadellava assí y allá, esllavissantse per llurs faldes en tronadores ensolsiades. Seques, may vistes tal volta, eran posades en descobert, mostrant ses entranyes de pedra y ses algues negrenques. Els penyals de la costa apareixían un moment revestits, enfarfegats d'escumes, y desseguida tornavan a mostrar ses roques morenes, mitj negades per un devassall de cascates. El soroll aixordador...

❖

Musiciens catalans (1)

...Els musichs encastellats a dalt del llagut, després de xerricar llargament el vi ranci d'un porró, que va passant entre ells de má en má, s'aferran als seus instruments y rompen a tocar la darrera dansa ab un dalit imponderable. Alló es travallar de gust ! L'hereu Garranyiga, menut, desnerit y bellugadís, ab el *violí* enclotat a la galta, estira qu'estira l'arquet desesperadament, ab unes batzegades tan llargues y tan sobtades, que un sempre tem que no acabi per esguerrar al músich del seu costat. Mes aquest no s'adona pas del perill : es en Godoy, estanquer, un home d'una testa inconmen-

(1) *Marines y Boscatjes* (pp. 144, 145.)

surable, que, assaborint les finesses del seu *clarinet,* clou les parpelles, aixecant las celles fins a mitj front y abaixant les pestanyes fins a mitja galta. En Pep de can Barba s'esfreixura pera fer brillar les notes de son *flautí,* per damunt del qual s'escorren y saltironan nirviosament els capsirons dels seus dits. En Joan Matasogres, escampant mirades feréstegues, allarga y arronsa 'l *serpentí,* que ara ab sa boca de drach oberta se llensa sobra 'l cap dels balladors, aixordantlos ab sos udóls, ara s'enretira, grunyint de gorja en dintre com un gos desconfiat. En Pau Sabata, vestit de negra de cap a peus, la cara esgroguehida, els cabells esblenats galtes avall, dret en el cadafalch, seriós, ombrívol, abrassant el seu *contrebaix* ab el posat tétrich de qui dirigís conjurs a un sepulcre, arrenca unes notes tan fondes y sotraquejayres, que talment sembla que surtin de sota terra. En Lluch Moltó toca 'l *corneti.* Tot ell s'infla, el coll se li enrogeix, les orelles se li tornan morades y se li ennegreixen al front les sinuoses venes ; alló es bufar, allo es guanyar el jornal; y si 'l só agudíssim del seu instrument s'esquerda a voltes y no es may d'una gran puresa, en cambi no deixa res que desitjar en quant a intensitat. Tots, tots els musichs s'escarassan, esmersant les seves forses sense recansa en aquell ultim vals de la darrera enramada. Barrejéu refiladissa d'aucells, bramuls de bous, glapits de gossos, udols de llops y ronques tronades ; donéu al conjunt harmonia y ayrós compás, feuhi brillar de tant en tant la veu aguda y poderosa d'un gall de llevor, y tindréu una idea musical aproximada d'aquell vals memorable.

PENSAMENTS

Una mentida la sab dir tothom ; pero inventarla ab totes les apariencies de veritat ja es mes difícil. Per saber dir una mentida aixís es precís coneixer molt la veritat, del mateix modo que ningú ha de coneixer millor la moneda legítima que qui n'acuyna de falsa.

INDALECI CASTELLS.

LES DOUZE PAROLES

A ALGHERO

La légende populaire si répandue des *douze paroles* a été soigneusement étudiée par plusieurs savants folkloristes et notamment dans l'*Archivio per lo studio delle tradizioni popolari* (1) ; c'est pourquoi je crois pouvoir me dispenser d'en parler ici en détail ou de faire des études comparatives sur notre sujet.

Toutefois, il ne sera pas inutile de présenter un résumé de l'histoire, pour ainsi dire intime, de cette tradition populaire, comme avant-propos de la nouvelle version que je vais donner ici et que j'ai recueillie à Alghero.

Les *douze paroles* sont connues presque dans tous les pays du monde, au moins dans ces pays dont les habitants conservent et transmettent les traditions de leurs ancêtres. C'est ce qu'a très bien démontré M. Stanislao Prato dans l'*Archivio* susdit (2) par un article où l'on pourra voir sous combien de formes et en quels lieux se présente notre tradition, et où l'on trouvera une riche bibliographie.

Les différentes versions peuvent se partager en deux grandes catégories : en effet, chez certains peuples, les *douze paroles* sont précédées d'un conte merveilleux, ou insérées dans ce conte lui-même qui leur sert alors comme d'encadrement ; chez d'autres peuples on les trouve au contraire seules. Pour la première catégorie, le conte dont je parle se développe presque également dans toutes les versions.

(1) Palermo-Torino — Charles Clausen, éditeur.

(2) *Arch.* vol. x, p. 498-518 : xi, p. 265-275, 305-322 ; xii, p.38-53, 422-434, 571-580 ; xiii, 582-601 ; xiv, p. 173-183, 474-499 ; xv, p. 92-104.

Il s'agit presque partout d'un homme qui, pour obtenir quelque faveur, promet au diable de lui réciter, à une époque déterminée, les *douze paroles*, ou bien de lui donner son âme.

Lorsque la date fixée arrive, le diable revient et le pauvre homme, qui n'a pas pu trouver les *douze paroles*, serait obligé de voir son âme emportée par le diable si la Vierge, ou son saint protecteur, ou l'ange gardien ne l'aidaient en récitant pour lui les mystérieuses paroles.

La seconde catégorie comprend toutes les versions dans lesquelles les *douze paroles* ne sont pas accompagnées du conte merveilleux.

Nous avons, dans ce cas, une espèce de prière presque incompréhensible qui a la vertu, et le peuple le croit, d'éloigner les tentations, ou de faire convertir les pécheurs à l'instant de la mort.

Il faut considérer toutefois que cette espèce de prière ne consiste pas toujours dans les douze paroles traditionnelles, ou, pour mieux dire, les douze demandes et réponses, mais que dans certains cas, ces demandes et réponses se sont élevées jusqu'à treize, quinze, vingt ; dans d'autres cas se sont réduites à neuf, à sept, à trois.

Ces différences dépendent naturellement du caprice du peuple chez lequel a lieu la modification, ou bien de l'influence d'autres traditions du même genre.

Toutefois, dans tous les cas, afin que cette prière obtienne son effet, il est nécessaire que chaque réponse soit répétée avec toutes les suivantes, c'est-à-dire que, en prononçant la seconde, l'on répète aussi la première, en prononçant la troisième l'on répète la seconde et la première et ainsi de suite.

On verra mieux la chose en lisant la version catalane que je vais donner.

On croit généralement parmi les gens du peuple que, pour que la prière ait quelque efficacité, il est nécessaire de la réciter toute entière, une fois commencée, évitant toute interruption.

Mais ce qui rend très intéressante la version d'Alghero, c'est que, comme quelques versions de la Sardaigne, et, selon ma persuasion, seulement de la Sardaigne, elle est récitée non pas pour éloigner les tentations du diable ou pour obtenir une bonne mort, mais pour éloigner les tempêtes lorsqu'elles menacent, pendant l'été, les moissons qui mûrissent dans les champs fertiles.

Voici donc les *douze paroles* telles que je les ai entendu réciter à Alghero par un laboureur nommé Giovanni Celestino :

1. Dignament de diura (1)
quan vol diura u'
l'u' de Belè (2)
dignament de diura
Gesu Crist al mè. *(amen ?)*

2. Dignament de diura
quan vol diura dos
lus dos de Nuè (3)
l'u' de Belè
dignament de diura
Gesu Crist al mè.

3. Dignament de diura
quan vol diura tres
lus tres Reys d'Oriens
lus dos de Nuè
l'u' de Belè
dignament de diura
Gesu Crist al mè.

4. Dignament, etc.
lus quatra Evangelistas
lus tres Reys d'Oriens, etc.

5. Dignament, etc.
las sinc pragas de Cristi
lus quatra, etc.

6. Dignament, etc.
lus siss siris cramans (4)
las sinc, etc.

7. Dignament, etc.
las set missas cantaras
lus siss siris, etc.

8. Dignament, etc.
lus vuit capallans (avec ll mouillées)
las set, etc.

9. Dignament, etc.
las nou pulsassions (5)
lus vuit, etc.

10. Dignament, etc.
lus deu manamens
las nou, etc.

11. Dignament, etc.
las onza mil Verjas
lus deu, etc.

12. Dignament de diura
quan vol dira doza
lus doza apostuls
las onza mil Verjas
lus deu manamens
las nou pulsassions
(lus) vuit capallans
(las) set missas cantaras
(lus) siss siris cramans
(las) sinc pragas de Cristi
(lus) quatra Evangelistas
(lus) tres Reys d'Oriens
lus dos de Nuè
l'u' de Belè
dignament de diura
Gesu Crist al mè.

(1) Je dois avertir les lecteurs que je reproduis la prononciation algueraise au moyen de la simple transcription phonétique.

(2) Voir les deux versions catalanes dans *l'Archivio per le tradizioni popolari*, XIV, p. 478 et 479.

(3) *Arch.* ut supra.

(4) *Arch.* XIV, p. 477 : la version andalouse au numéro 6 ; les portugaises, id. p. 475 et 476, etc.

(5) Peut-être les neuf chœurs des Anges ; voir *Archivio* XIV, p. 480, au numéro 9.

Nous avons ici non plus une série de demandes et de réponses entre le diable et un interlocuteur quelconque, mais une simple énumération qui a perdu son caractère de dialogue, tellement, qu'avec lui a disparu, aussi, tout souvenir de l'ancien emploi de la prière.

D'ailleurs la même chose est arrivée chez d'autres peuples, et maintenant nous pouvons nous demander :

Quelle est l'origine de notre version ?

Comme la ville d'Alghero a été fondée vers le XIe ou le XIIe siècle et peuplée totalement, d'habitants catalans, vers la moitié du XIVe siècle, notre tradition pourrait tirer son origine de la Catalogne, mais pourrait aussi être due aux peuples sardes circonvoisins.

Toutefois, si l'on compare la version d'Alghero avec les deux catalanes publiées par M. Prato dans l'*Archivio per le tradizioni popolari italiane* (1), on verra que le point de départ est probablement la Catalogne. En effet, ici comme à Alghero nous avons la simple énumération sans aucune apparence de dialogue et sans l'encadrement du conte merveilleux dont j'ai parlé, que nous trouvons, même dans la Sardaigne, à Nuoro.

Mais la version, issue donc, de la Catalogne, à mon avis, a été influencée par les autres versions sardes et, comme celles-ci, (2) a commencé à servir de prière pour éloigner les tempêtes.

Pour l'explication des symboles et pour les comparaisons avec toutes les autres versions sardes, catalanes, européennes, je renvoie mes lecteurs à l'excellent article de M. Prato, que j'ai plusieurs fois cité et qui m'a beaucoup servi.

Alghero, mai 1907.

Dr Venanzio Todesco,
Professeur à Alghero (Sardaigne).

(1) Vol. XIV, p. 478-479. La première se trouve dans F. Pelay Briz, *Cansons de la terra*, Barcelona, 1871, p. 5-8 ; la seconde dans Milà y Fontanals, *Romancerillo catalan*, Barcelona, Verdaguer, 1882, et est la 52e des « Canciones religiosas y legendarias ».

(2) *Archivio per le tradizioni popolari*, XII, 378-385.

UNE NOUVELLE COLLECTION

La « Bibliothèque Catalane »

Nous avons une bonne nouvelle à apprendre à nos lecteurs. Il vient de se fonder, après entente avec différents éditeurs, une collection qui portera le nom de *Bibliothèque catalane,* et dont la direction est dès maintenant confiée à notre collaborateur et vice-président M. Jean Amade.

Le but des fondateurs et du directeur de cette collection est de susciter et favoriser en France la publication de travaux de critique ou d'érudition sur la langue et la littérature catalanes, de traductions françaises des meilleurs poètes et prosateurs catalans, d'éditions de textes anciens et modernes offrant un intérêt réel au point de vue des études catalanistes, d'œuvres personnelles même comme romans, nouvelles, poésies, pièces de théâtre, écrites, soit en catalan soit en français, mais présentant toutes des rapports très étroits avec la terre catalane.

Il est inutile d'insister sur l'importance que peut avoir une pareille collection. Tout le monde comprendra son utilité, et nous sommes persuadés d'avance qu'elle trouvera, dès les débuts, auprès du public, l'accueil le plus encourageant.

En groupant ainsi les efforts individuels qui se produisent dans le même sens, mais qui ne donneraient peut-être, isolés les uns des autres, que de médiocres résultats ; en les organisant et les dirigeant comme il convient ; en donnant enfin aux bonnes volontés une impulsion nouvelle, — les fondateurs et le directeur de la *Bibliothèque catalane* méritent non seulement, les félicitations de tous ceux qui s'intéressent à la Catalogne, espagnole ou française, mais encore celles de tous les amateurs des littératures méridionales.

Le premier volume de cette collection doit paraître prochainement. C'est une *Anthologie de Poètes catalans* (1re série, 300 pages), avec introduction, traduction fançaise et notes explicatives par M. Jean Amade, agrégé de l'Université, professeur au Lycée de Montpellier.

Fêtes Catalanes de Toulouse

DISCOURS DE M. MÉRIMÉE

Professeur à l'Université de Toulouse

M. Mérimée a prononcé son discours en castillan. Nous donnons ici la traduction catalane publiée par *El Poble Catalá*.

... En el magnífic desenrotllament de la literatura clássica, així com en l'historia de l'erudició, es impossible prescindir del valiós concurs y rica contribució que aportaren a les lletres patries els ingenis catalans, en qualsevol época de sos anals y en qualsevol branca de la ciencia. Desde l'aubada de la civilisació y de les arts, fins al período contemporani, ¡quantes glories catalanes, quants noms ilustres ornaren ab immarcescibles llorers la corona poética y artística de la nació veína! Ja en els temps heroics dels trovadors, del prodigiós Ramon Llull, de Villena, el de la Gaia Ciencia, de mossén Jordí de San Jordi, d'Ausias March, la fama del geni catalá va aparellada ab el temor que infundien les barres aragoneses y'ls mai vensuts almogavers en tot el món. En aquell temps, sí, senyors, que no hi havia Pireneus: el mateix pensament, el mateix amor glatia en els cors dels del Mitgdia de Fransa, que en els del Nord d'Espanya. En els llavis d'aquests germans, criats en les mateixes entranyes, encar que separats per contingencies polítiques, encara s'hi veia la llet suau y la mel pura de la mare romana.

Les págines de nostra poesia meridional y les de vostra poesia catalana o llemosina semblen arrencades del mateix llibre. La mateixa sang generosa, aquella sang que vessaren en la trista planuria de la propera Muret corria en les venes dels nostres avis. Nostres trovadors allunyats com rossinyols per la tempesta en infaust dia desencadenada, passaren espaordits les montanyes pera aixoplugarse sots l'arbre magnífic les arrels del qual s'esfonsaven en les dures roques del Pireneu, extenentse les seves branques,

plenes de perfums y de cants, fins les rocoses costes de Mallorques, fins a la encisadora plana valenciana. Peró corrent els temps, tot desaparegué; els alegres rossinyols emmudiren, se marciren les flors, l'arbre abans ufá semblá assecarse, regná'l silenci fred, pesat com llosa de sepulcre. Més encara en les venes de l'arbre hi corria la sava, y un dia, el dia del Renaixement, per obra y miracle de l'amor y del patriotisme, la vella soca, regada per les suors, les llágrimes y la sang, la soca venerada doná noves flors, més hermoses, més perfumades potser que les d'abans. Y aleshores, senyors, Catalunya sola fou prou pera enriquir dues literatures, pera honorar dues patries.

En les terres els peus de les quals besen amorosament les ones del *Mare Nostrum*, en els amplis límits de l'antiga Romania, tal volta hi hagi literatura més rica y que ostenti major nombre de noms o d'obres; no n'hi ha, peró, que's pugui gloriar de poetes més espléndidament épics que'l gran Jacinto Verdaguer; no hi ha teatre que, desde Soler, y Guimerá l'inspirat autor d'aquell joiell shakesperiá que s'anomena *Terra Baixa*, fins Feliu y Codina, Ignasi Iglesias o Santiago Rusiñol, que pensa y escriu com pinta, no hi ha teatre que millor hagi reflexat a les taules el geni lliure, robust, emprenedor de vostra regió!

Y en tots els rams del saber o de l'art, quants de noms podria jo afegir! Aquests noms, gala y honra de vostra terra, són ben coneguts de nosaltres; sonen diariament en nostres aules. En els llibres de Milá y Fontanals, per exemple, el mestre de tants deixebles entre'ls quals basta nomenar els més ilustres, Menéndez Pelayo, actuàlment molt delicat de salut,—y permeteume que de passada fassi ardents vots per llur prompte curació,—en els llibres d'Aribau, de Bofarull, de Aguiló, de Balaguer, de Coll y Vehí, de Massó y Torrents, de Rubió y Ors—els noms dels quals tenen aquí tant digna representació — sovint hi estudiem y admirem els seus espléndids estudis erudits. Als savis catalans devem la major y tal volta la millor part de lo poc que sabem...

LA SANTA ESTELLO

Notre confrère, Pere Devoluy, capoulié du Félibrige, prononça à Périgueux, le 19 mai 1907, le discours traditionnel de la « Santa Estello ».

Nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs un fragment de ce beau discours, grâce à l'amabilité de M. Jules Roujat, secrétaire général du Félibrige, qui a bien voulu en faire la traduction pour la *Revue Catalane*.

« Laissez-moi vous le dire, ô Reines exquises ; en contemplant votre grâce pure et le charme imposant du vêtement national qui vous pare, en admirant en vous Périgord, Limousin et Provence, les terres courtoises qui gardent fidèlement les frontières de la langue d'Oc, laissez-moi vous le dire : les Félibres de tout le midi sentent battre leur cœur dans l'émotion de la patrie, car la patrie en vous se manifeste.

« Oui, Félibres, la patrie est ici présente !...

« Pour venir des plaines de Provence nous avons passé les fleuves et les montagnes. Et les lieues se sont ajoutées aux lieues, et, devant nos yeux grands ouverts, les garrigues ont fait place aux prairies, les rochers abrupts et dentelés aux causses et aux bocages ; et il nous semblait, en débarquant sur cette terre nouvelle pour nous, que nous nous étions égarés vers quelque pays étranger et que nous avions laissé bien loin derrière nous et la patrie et sa douceur enchanteresse...

« Or voici que, soudain, notre souci se dissipe comme un nuage léger devant la brise tiède, voici que nos cœurs refroidis par l'inquiétude vague des chemins, de nouveau s'épanouissent comme des fleurs craintives que le soleil levant vient raviver...

« C'est qu'en mettant le pied sur votre terre généreuse, ô frères du Périgord, nous avons retrouvé toutes les joies de Provence, c'est que dans vos fermes et dans vos cabanes nous avons reconnu nos cabanes et nos fermes, dans vos prés en fleur, les fleurs

de nos prés ; c'est qu'aux recoins de vos rues, aux carrefours de vos chemins, nous avons retrouvé les noms de nos villages, de nos artisans, de nos saints ; c'est que l'eau de vos ruisseaux et le murmure de vos fontaines nous ont redit la même mélopée qui nous berçait quand nous tétions le lait de notre mère, et, pour tout dire en un seul mot, c'est que sur vos bouches nous avons entendu résonner la douce langue de nos aïeux !

« Voilà le *signe de famille*, voilà le symbole entre tous sacré qui marque la patrie.

« Quand vous êtes égarés au loin dans les terres d'Afrique au milieu des peuples sauvages et grossiers, si vous rencontrez un anglais ou un allemand, volontiers vous fraternisez avec lui, car cela vous fait du bien de retrouver un civilisé, perdu que vous êtes au milieu de la barbarie. De même, quand vous roulez dans l'Amérique ou l'Europe, si vous tombez sur un voyageur qui parle français, aussitôt votre cœur frissonne, car vous avez devant vous un enfant de la Gaule, et, Gascon ou Français du Nord, Suisse ou Belge, vous vous accordez amicalement en bonne amitié, échangeant les idées générales des peuples civilisés des Gaules. Mais, que vous soyez à Londres ou à Paris, en Amérique ou en Europe, que vous soyez dans les loisirs de la paix ou à la gueule des canons, où que ce soit, au milieu des soucis et de la mêlée acharnée, opiniâtre de la vie, si, par un coup du sort, un méridional de Nice, d'Avignon, d'Aurillac, de Toulouse ou de Périgueux s'exclame en langue d'Oc... ah ! mes amis, ce n'est plus seulement alors l'émotion du civilisé ou du gaulois qui vous étreint le cœur, c'est un flot de douces larmes qui monte à vos paupières, car subitement revivent devant vous et votre père et votre mère, et gazouillent le nid et la nichée, et le foyer pétille et la vieille lampe vous éclaire... vous entendez aussitôt la voix de vos ancêtres, le ronflement de votre mistral, et, dans l'azur de votre ciel, dissipant les brumes de l'exil, sonnent au loin les cloches de votre village !...

« Sainte puissance de la langue ! Sens enveloppant et profond qui jaillit des lointaines profondeurs, sources de notre hérédité, qui ne te connaît pas, qui n'a pas senti ton frisson ardent est un pauvre sans-patrie qui ne peut pas savoir ce qu'est la patrie !

« C'est pour cela Félibres que, ayant une fois payé tous les impôts et fait en toute occurence notre devoir de bon fils de la Gaule,

c'est pour cela que nos ancêtres ayant toujours maintenu le courage patriotique aux frontières de la France et s'étant fait massacrer pour défendre leur nom, nous devons hausser les épaules et protester vivement quand on vient, de je ne sais où, au nom de je ne sais quelle conception purement verbale, « nous reprocher comme « une tache le parler qui nous attache à nos pères, à notre sol », nous dénier le droit majeur des peuples, nous faire ce crime enfin de reconnaître pour patrie bien-aimée la terre maternelle où chante la langue d'Oc. »

Traduit du Provençal par M. J. Ronjat,

Secrétaire général du Félibrige.

DIETARI

de l'Escursio Filologica feta amb el Dr Schædel dins el domini catala, de 31 de juliol a 13 de setembre de 1906.

SUITE

Devers les vuyt arribam a Formigueres, la capital del Capzir, no gayre gran, de bon aspecte, carrers plans y cases passadores. Anam a la fonda, mos armam de les llibretes corresponents, y ¡cap a veure'l Sr. Rector! ¿Com ho feríem p'els nostres estudis si no fos p'els Rectors? ¿Aont mos hauríem d'arrambar que mos comprenguessen y facilitassen la tasca? Bé hu confessa'l Dr. Schædel, per haverho tocat amb les mans, que no es possible, dins aquexes regions, donar una passa en matéria d'estudis de llenguatge vivent, sense'l Clero. Trobam el Sr. Rector qu'acabava de berenar: den mitjana edat, de bones talles, ossa grossa, morenech, resolt, simpátich. Li esposam el nostre objecte; se'n fa cárrech, a l'acte, y's posa completament a la nostra disposició. Diu que per aclarir, fites netes, tot lo referent a n-el dialecte del Capzir, no hi ha persona més indicada que'l Sr. Rector jubilat, qu'ha estat

sempre aquí, y que, si bé ja n'ha doblegats prop de vuytanta, té'l cap molt clar y les potències ben vives y es atentíssim. Mos n'hi anam amb el jove a ca'l venerable vell, y el trobam també berenat y xerevel-lo de tot. Es tal com el Rector jove mos ha dit. Li esplicam la cosa, la comprén tot d'una, y mos fa avinent que li demanem coses, totes les que vulguem, qu'ell per caminar val pochs doblers, peró per conversar en vol amb qui alena, y qu'estiguem segurs que no'l maretjarem. Per fer dos tirs amb una pedra, demanam a n-el Rector jove d'ont es, y resulta esser de Fontpedrosa, entre Oleta y Mont-Lluis. ¡Providéncia de Deu! Axí porem estudiar aquella regió que l'idiosincrácia dels fondistes d'Oleta no mos havia dexada estudiar. ¡Beníssim!

Y ja som partits, el Dr. Schædel pegantlos per la pronúncia y jo per la conjugació, un cop a n-el vell y un cop a n-el jove, y ells contesta qui contesta, y nosaltres escriu qui escriu. A les dues hores d'aquex foch granetjat, jo deman a n-el venerable vell si está cansat, y me diu que jens ni mica, y's veu amb ell que diu ver. Seguim endevant a tota máquina per poder acabar, y aquell diantre de vell no desmaya un punt. Com toquen les dotze, acabam, y ell está tan fresch y xalest que com hem comensat. No n'havia vist cap may de vell tan valent y comportívol.

Sobre tot, hem feta una bona cullita. Hem pogut comprovar la gran diferencia del llenguatge de Fontpedrosa (Conflent) amb el del Capzir. El d'aquí constituex un ver dialecte, interessantíssim per les formes genuinament catalanes que conserva y p'els diferents y visibles contactes amb el llengadociá. El Capzir fa la frontera de la llengua ; mes enllá de Font-rabiosa, el vilatge estrem de la conca, ja parlen gabatx. Aquí conserven el pretérit perfet simple en totes les persones, que ja s'es perdut en totat la Catalunya francesa y en gran part de l'espanyola, y allá ont s'es conservat, com a les Balears, es sense la primera persona singular, que sols s'usa a algunes regions de Valéncia. Lo notable aquí es el participi passiu en *-ut* (*cregut*, *begut*, *degut*, *mogut*, etc.) que fa la *u* com *e* fosca molt fosca, casi com la *o* alemanya, y axí diuen: *cregét*, *begét*, *degét*, *mugét*, etc.

Un detall curiós. Quant el Rector jove mos ha presentats a n-el vell y aquest ha sentit que'l Dr. Schædel era alemany, ha dit qu'aquest any passat n'hi aná un per allá, d'alemany, oficial de

l'eczércit, qu'era un espia. Demán jo com ho saberen qu'era un espia, y me diuen qu'es segur que hu era, perque trescá totes aquelles muntanyes. — De manera, dich jo, que qualsevol que s'en vaja per les muntanyes, espia segur! Ells han callat, pero crech que seguexen creyent en tal espionatge. El Dr. Schædel ha aprofitada una sortida momentánia qu'han feta el vell y el jove perque les demanaven, y m'ha dit: — ¡Per amor de Deu, no diga que jo som oficial de l'eczércit alemany! — ¡Deu m'en guart! dich jo. — Es ver que hu es oficial el doctor, peró de *la reserva,* y ben de gust que li vé, perque diu que son molt bons, cad'any, per un jove consagrat à l'estudi, uns quants de mesos d'eczércici corporal de marxes y contramarxes, a peu y a cavall. Un home qui pren de gust totes les coses que li son d'obligació, val per setze.

Acabat l'estudi de la flecsió verbal y de la fonética de Capzir y Fontpedrosa, prenim comiat del Rector vell, fentli mil mercés del favor grossíssim que'ns ha fet, y amb el jove a n-e qui també donam milions de grácies, mos n'anam cap a la fonda; veym la església, románica, antiquíssima, aont hi ha enterrat el rey Sanxo de Mallorca, qu'era senyor del Capzir y s'hi retirá per defensarse de l'aufegó (asma), que'l petxucava massa, y s'hi morí, al cel sia ell. El Rector mos demana a n-e quina fonda som; li donam les senyes; mos hi acompanya, y no hi puja perque resulta que'l fondista es un anticlerical furiós. ¡Bona l'hem feta! Prou comprén el Rector que poch poríem sebre nosaltres el pelatge de la gent, no essent estats may allá ni conexenthi negú com hi som arribats. Prenim comiat també del bon sacerdot, a ne-qui may agrairem prou el favor fora mida que mos ha fet. Deu le hi pach.

Dinam de bon gust ferm; y, dinats, ¡cap a Mont-Lluis manca gent! Hi arribam de bon'hora, y escrivim un ratx de cartes, perque anávem una mica enrera de correspondéncia.

(A suivre). ALCOVER.

Comparaisons populaires usitées en Roussillon

1. Adormit com un soch.
2. Aixut com una esca.
3. Blanch com la llet.

Extrait de J. PÉPRATX, *Pa de casa.*

La Torra Geganta

Y á la estrellada cúpula dels astres acostantse.
Per amarrarshi aixecan los brassos de gegant..,
(J. Verdaguer.)

Rodejats d'un aixam de xots y d'orenetas,
Los campanars, polsant llurs negras campanetas,
Espargien pèl mon, al mati y á la nit,
Recordansas de Deu, sospirs vers l'Infinit.

Llur dit de pedra, alsat cap al cel blau, signava
Als cors purs lo cami : la pregaria pujava !
Y, cavant lo seu camp, lo montanyès cansat,
Quant sentia á tocar, pregava deslligat.

A tots los campanars midaren la estatura
Homenots que van dir, rebutjant llur altura :
« Necessita ara fer un campanar altiu
« Que espanti los aucells per penjarhi llur niu. »

Posaren de recó las pedras y las llosas :
Pel gegant campanar volien altras cosas !
Dins de farguas d'infern quitxavan grossos claus,
y la Torra pujá, tacant los ayres blaus.

Es clar. Cap campanar no li arriba á l'aixella,
Ni tant sols als ginolls. Cap no pot dir com ella :
« Lo meu cap atrevit tant s'alsa dins l'espay
« Que los reys, als meus peus, ja tremolan d'esglay ! »

La Torra dels Titans es la mes ayrelada ;
Es de ferro de cap y peus y cisellada....
L'aliga, mentrestant, vola al bell cim del cel,
Mirantse lo Sol d'or y no la Torra Eiffel....

El Refilayre de Carença.

HISTOIRE LOCALE

APERÇU HISTORIQUE
sur Nidoleras, Torderas et Fourques

III. — Fourques.

Tous les villages anciens portent le nom de *villa*. Que faut-il entendre par ce mot ?

La villa comprenait d'abord la maison du maître, du seigneur local. Autour de la maison s'élevaient les dépendances, cellier, étables, granges, etc., et même la chapelle desservie par un prêtre.

Venaient ensuite les terres en tenure, *villare*, distribuées en manses de serfs et de colons.

Dans la suite, d'autres maisons se sont groupées autour de la villa primitive pour former un village.

Fourques s'est trouvé dans ces conditions.

Tout est gai dans ce village planté au sein de mille collinettes joliment tentantes comme celles de Passa, gentille localité voisine. On y remarque des vignes opulentes et des bosquets d'oliviers. On y trouve aussi quelques restes de fortifications féodales, car le village de Fourques est très ancien.

En 845, Argila, fils du comte Béra, vend la villa de *Furchas* (1).

Peu de temps après, c'est-à-dire vers 850, une charte royale adressée au monastère de Saint-Hilaire de Carcassonne signale la même localité : « *Et alia cella est in monte Furcato ubi est ecclesia constructa in honore Sancti Martini* » (2).

Une donation de Lothaire en faveur du monastère de Saint-Pierre de Rodas, datée de 982, signale la villa de *Forcas* avec une

(1) Marca, col. 781.
(2) Baluze, Append. ad Capit., col. 1462.

église dédiée à Saint Michel : « *Villa Forcas cum ecclesia Sancti-Michaëlis* » (1).

En 993, la comtesse Ermengarde, veuve d'Oliba-Cabreta, n'était pas d'accord avec l'abbé du monastère d'Arles sur les limites du fief de Torderas. Pour mettre fin au différend, on consulte les vieillards de *Furchas* et de *Tapias*. Les témoins se réunissent dans l'église de Saint-Martin de Llauro et prêtent serment sur les reliques des saints martyrs Abdon et Sennen (2).

Le terroir de Fourques appartenait alors à l'abbaye d'Arles.

L'abbé de ce monastère était également seigneur de Torderas.

Ainsi, lorsque Pierre, évêque d'Elne, consacre l'église de Torderas en 1116, église dédiée à Saint-Nazaire, le clergé de Saint-Martin de Fourques assiste à la cérémonie. Ce clergé comprenait le curé Etienne Arnald et le vicaire Gérald (3).

En 1188, Robert, abbé d'Arles, veut fortifier le village de Fourques. Alphonse, roi d'Aragon, lui accorde l'autorisation nécessaire (4).

Gausbert, vicomte de Castelnou, donne aussi pleins pouvoirs à l'abbé en 1193 (5).

L'enceinte — *castrum* — était carrée et percée de nombreuses meurtrières. Des fossés très profonds l'isolaient complètement. La porte d'entrée, munie de claveaux en marbre, avait pont-levis, herse et machicoulis. Cette porte est encore assez bien conservée. Elle se trouve à l'angle de la place publique.

Toutes les maisons de la localité étaient enfermées dans l'enceinte, *dins lo castell*. En cas d'attaque, on pouvait se défendre avec avantage.

Plus tard, des maisons furent construites en dehors du *castrum*.

(1) Marca, col. 929.

(2) Marca, col. 949.

(3) Marca, pag. 1246.

(4) Ego Ildephonsus, Dei gratia rex Aragonum, dona tibi Rodberto, Arelatarum abbati, et successoribus tuis quod possis facere et ædificare fortitudinem quam velis in parrochia Sancti Martini de Forques. — (Colleccion diplomatica del Condado de Besalu, tom. II, par Don Francisco Monsalvatje, de Gerone).

(5) Notum sit omnibus quod ego Josbertus, vicecomes Castri-novi, cum consilio meo et laudamento Raymundi de Serralonga et Raymundi de Cursavino, concedo tibi Roberto, abbati Sanctæ Mariæ de Arulis, ut faciatis *castrum* et villam munitam in parrochia Sancti Martini de Furcis. (Marca, col. 1382).

Elles étaient placées *dins los barrys del lloc*. L'église actuelle se trouvait dans ces conditions.

Bérenger de Castelnou avait des biens dans le territoire de Saint-Martin de Fourques. Ils étaient placés à l'endroit appelé *Vilarium Dabret*. Le 12 des calendes de mars 1226, il les donne à la Milice du Temple (1).

A son tour, Raymond de Llauro, clerc d'Elne, n'oublie pas dans son testament l'abbaye de Sainte-Marie d'Arles. Le 5 des ides de mai 1235, il lui abandonne tout ce qu'il possède dans la paroisse de Saint-Martin de Fourques (2).

Au commencement du XIV' siècle, deux bénéfices avaient été fondés dans l'église paroissiale de Fourques. Le fondateur du premier était Jean Torderes, prêtre originaire de Fourques ; le fondateur du second était Pierre de Villaclara, prêtre également originaire de la même localité. Le 26 juin 1362, le procureur royal accorde à plusieurs prêtres de Céret, parmi lesquels figurent Arnal Calvet et Guillaume Calvet, le pouvoir de composer et d'amortir les revenus de ces deux bénéfices (3).

Peu de temps après, Pons Canoés fonda également un bénéfice dans l'église paroissiale de Saint-Martin. Le 8 octobre 1440, Jaubert Luppeti, prêtre de Fourques, était titulaire de ce bénéfice (4).

Deux mois plus tard — 13 décembre 1440 — Blanche, épouse de Raymond Auser, de Tordères, paroisse de Fourques, désigne pour lieu de sa sépulture le cimetière de Saint-Martin et laisse un sou pour les ornements de l'autel de la Sainte Vierge érigé dans l'église de Fourques (5).

(1) Ego Berengarius de Castro-novo dono Domui Miliciæ Templi unum meum mansum et mansatam quam tenet pro me Raymundus Pagesii de Furcis in terminis Sancti Martini de Furcis in loco dicto Vilarium Dabret. — *Cart. Templ.* fo 182 r°.

(2) Ego Raimundus de Laurono, Elnens. clericus, dimitto Sanctæ Mariæ de Arulis quidquid habeo in tota parrochia Sancti Martini de Furcis. — *Parch. du Domaine* N° DXVIII.

(3) Beneficium fundatum in ecclesia de Furchis per Johannem Torderes quondam presbiterum de Furchis et etiam beneficium institutum in ecclesia de Furchis per Petrum de Villaclara quondam presbiterum dicti loci. — Alart, *Cart. rouss. ms.* t. C, p. 491.

(4) Vendicio campi siti in terminis de Llupiano, salvo jure beneficii instituti in ecclesia Sancti Martini de Furchis per Poncium Canoés quod nunc obtinet dominus Jaubertus Luppeti presbiter de Furchis. — Not. Petri Billerach.

(5) Ego Blancha, uxor Raymundi Auser de Torderiis, parrochia de Furchis, eligo sepulturam in cimiterio Sancti Martini de Furchis, item lego pro ornamentis altaris Bæ Mæ dictæ ecclesiæ Sancti Martini de Furchis 1 sol. — Not. Petri Billerach.

Le 7 mars 1443, Bernard Conill déclare aussi qu'il veut être enterré dans le cimetière de Saint-Martin (1). Il lègue un petit revenu au bénéfice fondé par Pons Canoés. Au mois de décembre 1449, Jaubert Luppeti possédait encore ce bénéfice (2). Il eut des difficultés avec le curé de la paroisse à propos d'une cérémonie publique où le curé revendiquait son droit de préséance, même dans les cérémonies particulières à chaque bénéfice, sur les autres bénéficiers. L'accord ne tarda pas à se faire, grâce à l'intervention prudente de Pierre Boyssi, qui était alors prêtre-bénéficier (3).

Il est curieux de constater que les fidèles de la paroisse de Fourques — paroisse qui comptait à peine 300 habitants — affectaient avec bonheur le revenu de leurs biens à la fondation de nouveaux bénéfices. C'est la meilleure preuve de leur foi et de leur piété. Trois bénéfices existaient déjà. Un quatrième fut établi par Julien Dotres, prêtre, originaire de Tordères. Le 20 avril 1474, Pierre Agullo, d'Estagel, était le patron de ce dernier bénéfice (4). Le titulaire percevait le produit de deux champs et d'une vigne situés dans le voisinage de l'église Saint-Nazaire de Tordères.

Celle-ci possédait une chapelle dont le desservant portait le nom de chapelain. A cette dignité étaient affectés des revenus assez importants. Le 6 novembre 1546, Jacques Crés, prêtre-bénéficier de l'église Saint-Jacques de Perpignan, afferme cette chapellenie à Raymond Solinyac, prêtre de Fourques (5).

❖

L'abbé d'Arles, en sa qualité de seigneur, avait autorisé la construction d'un moulin à farine dans le territoire de Fourques. Situé

(1) Ego Bernardus Conill de Furcis eligo sepulturam in cimiterio Sancti Martini de Furcis. — Not. Petri Billerach.

(2) Ego Jaubertus Luppeti presbiter loci de Furchis benefficiatus benefficii instituti in ecclesia Beati Martini. — Not. Petri Billerach.

(3) Ego Johannes Conill debeo vobis Petro Boyssi presbitero et benefficiato in eccle ia loc de Furchis... — Alart, *Cart. rouss. ms.*, t. XXI, p. 325.

(4) Ego Petrus Agullo, loci de Stagello, patronus benefficii instituti in ecclesia Sancti Martin de Furcis per dominum Julianum Dotres, presbiterum de Torderiis, constituo procuratorem. — Manual. Petri Vilarnau, 1474-1475-1476.

(5) In loco de Furchis, ego Jacobus Cres, presbiter beneficiatus ecclesiæ Sancti Jacobi Perpiani, tenens quandam capellaniam institutam in ecclesia Sancti Nazarii de Torderiis, arrendo dno Raymundo Solinyac, presbitero de Furchis, dictam capellaniam. —Manuel. Ant. Mir, f° 230.

au lieu dit *las Cuassas* ou *las Cobassas,* ce moulin existait au commencement du XVIe siècle. Il était limité : à l'orient par les propriétés de Michel Parahi, de Passa ; à l'occident par la rivière du Réart.

Une reconnaissance féodale de ce moulin est faite à l'abbé d'Arles, le 19 février 1594, par Pierre Compta, de Fourques (1). et le 9 mars 1671 par Joseph Tardiu, également de Fourques (2).

Barthélemy Trilles, pagès de Passa, acheta ce moulin, le 26 janvier 1696, à Emmanuel Cavaller pour la somme de 1155 livres (3).

A cette époque, un fabricant de tuiles, appelé Georges Portet, originaire de l'Ariège, s'était fixé dans le voisinage de Fourques. Le 2 février 1698, il vend à Barthélemy Trilles 1150 tuiles pour couvrir la toiture du moulin à farine de *las Cobassas* (4).

Le reçu de cette livraison porte la signature du curé de Passa et du curé de Fourques.

Le curé de la paroisse de Fourques possède le nom de *domer.* Il avait sous ses ordres un ecclésiastique qui remplissait les fonctions de vicaire.

Il y eut donc à Fourques, jusqu'à la Révolution, une petite communauté composée de quatre prêtres, c'est-à-dire de quatre bénéficiers, y compris le curé et le vicaire.

Des revenus importants étaient affectés à *la rectoria.* On signale principalement un vaste champ où se trouvait la chapelle de Saint-Vincent.

❖

Saint-Vincent de Fourques

Au XIVe siècle, la vaillante population de Fourques rendait un culte particulier à Saint-Vincent. On avait élevé à ce martyr une petite mais élégante chapelle. Elle était bâtie à une faible distance du village, dans un coquet vallon délicieusement abrité. La rivière *lo Riu Major* coulait tout près, au milieu des bosquets et des roseaux.

Des legs étaient faits à la chapelle de Saint-Vincent.

(1) Jérôme Arnal, notaire.
(2) Joseph Costa, notaire.
(3) Archives de la famille Trilles.
(4) Archives de la famille Trilles.

Ainsi, le 11 des calendes de septembre 1339, P. Pelicer, de Trouillas, laisse deux sous à ce sanctuaire : *Ego P. Pelicer de Trulars lego operi Sancti Vincentii de Furchis 11 solidos* (1).

Le 9 octobre 1421, Bernard Corp, prêtre, lègue 5 sous à la même chapelle : *Ego Bernardus Corp presbiter lego à la iglesia de Sant Vicens del lloc de Forques V solidos* (2).

Les donations continuent aux siècles suivants.

Des personnes pieuses déposent même dans le sanctuaire de longs et minces cierges de cire enroulés en forme de tourteau : *toram ceræ.* Il fallait en allumer une partie, pendant l'élévation, chaque fois qu'une messe était célébrée dans la chapelle.

Celle-ci, depuis la Révolution, n'est plus qu'une ruine. Sera-t-elle relevée dans un avenir prochain ? Il faut l'espérer.

Joseph Gibrat.

(1) Notula Bernardi Joffre 1338, 1339 n° 40.

(2) Manuale de Ferreol Bosqueros 1421, not. 763.

LIVRES et REVUES

La Revue catalane fera connaître à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, vice-président de la Société d'Etudes Catalanes.

L'Action régionaliste.

Excellent article de M. Charles-Brun intitulé : *Toutes les opinions régionalistes.*

« Qu'on le veuille ou non, dit M. Charles-Brun, le problème régionaliste est aujourd'hui nettement posé : il l'a été presque en même temps par l'agitation des fonctionnaires et par l'agitation du Midi. »

Nous conseillons la lecture de ce long article à nos confrères de la Société d'Études catalanes.

La Veu de Catalunya.

La *Veu de Catalunya,* du 10 juillet dernier publie, sous la signature de notre ami Louis Pastre, la note suivante :

Ab gran goig hem acullit els artistes catalans del Teatre Romea de Barcelona que'ns ha procurat aplaudir el director del Eldorado-Teatre de Perpinyà.

« L'Amich Cirera », « La Mare », « El Pati blau », « Una viuda modelo », « Per massa bó », « Un cop d'Estat », « La Taca de café »

« Girasol », etc. Vetaquí les obres devant de les quals el públich perpinyanench se va estar boca badat durant aquests díes.

« La Mare », ahont el mestre Rusiñol ha posat tota la seva ánima d'artista y tot el seu talent d'autor dramátich ha fet plorar de debó a moltes de les persones que presenciaven la funció.

Es bó, es útil, que en aquet país ahont s'ha gosat escriure que'l català no podía espressar els sentiments nobles, es bó dich, que'l públich sigui, de tant en quant, sotmogut, fins a les llàgrimes, al veure interpretar les obres remarcables dels autors catalans contemporanis.

La demostració ja està feta pels qui assistiren a la primera representació de « La Mare ».

La interpretaciò fou impecable. Per què alabar tal o qual dels artistes que composen la companyía del senyor Capdevila? Tots varen fer el seu paper de manera superior.

Si hom vol esser sincer, hom sera obligat de constatar que les « tournées parisiennes » celebríssimes que venen à Perpinyà no tenen pas la homogeneitat de la companyía catalana den Capdevila.

En Pau Mounet, par exemple, ens arriba sempre acompanyat d'artistes massa inferiors a n'ell. En Coquelin y tots als altres grans artistes de la Comedia francesa, que viatjen á travès la França, son sempre voltats d'artistes de segon ordre que'l publich accepta pera poder tenir el plaher inestimable d'aplaudir les celebritats de la escena francesa.

Res de tot això en la companyía del Teatre Romea: la homogeneitat es completa. Cada hú dels artistes catalans fà la seva sortida ab un art infinit.

Peró no puch acabar sense felicitar a la primera actriu, la senyora Adela Clemente que fa « una mare » plena de dolcesa y d'amor.

Enhorabones a tots, a tots... fora al apuntador que crida massa.

Butlleti d'Escoles.

Le *Butlleti d'Escoles*, portaveu de l'Associatió protectora de l'Ensenyança catalana, Baixada de Santa Eularia, 3, pral, Barcelona, est une petite Revue pédagogique très intéressante dirigée par M. Alcoverro, l'auteur de « Lliçons d'ortografia catalana » que nous avons eu le plaisir de signaler ici-même. Nous lui souhaitons longue vie.

Sainte Godelièvе de Ghistelles.

M. Albert Croquez, directeur de la *Revue des Flandres*, vient de publier à Lille, 41, Rue de Metz, la légende de Sainte Godelièvе de Ghistelles, patronne de la Flandre.

L'auteur s'y révèle bon écrivain et ardent patriote. Sainte Godelièvе est, d'après lui, « la Sainte nationale », le « drapeau du régionalisme flamand. » Chaque page de son récit est une glorification de la sainte de Ghistelles. Les violences même qui se sont échappées de sa plume dans le dernier chapitre et la façon cavalière avec laquelle il traite un autre historien de la sainte (page 11) prouvent jusqu'à l'évidence que M. Albert Croquez est un convaincu et un sincère.

Le Gérant, COMET. — Imprimerie COMET, Rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 8 15 Août 1907.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

AVERTISSEMENT

Le Comité de rédaction, désireux d'adopter, dans la Revue, une orthographe catalane uniforme, a décidé de rendre obligatoire l'orthographe du Congrès de Barcelone, dès qu'elle sera connue, et de publier un dictionnaire catalan roussillonnais en se conformant aux règles adoptées par ce Congrès. Mais, en attendant, les avis étant partagés en ce qui concerne, par exemple, les pluriels en *as* ou en *es*, le Comité laisse les auteurs absolument libres d'adopter l'une ou l'autre de ces formes.

Les membres de la Société qui ont envoyé des articles à la *Revue catalane* sont priés de vouloir bien nous faire crédit pour quelques numéros, l'abondance des matières et la disposition à donner ne nous permettant pas d'insérer au fur et à mesure des envois.

Mais que ces retards inévitables ne découragent pas ceux qui travaillent, car la *Revue catalane* accueillera toujours avec plaisir les travaux qui présenteront un certain intérêt pour les lecteurs.

AUX JEUX FLORAUX

Nous avons dit, dans le numéro de juin, avec quelle distinction notre société avait été représentée, par Donya Dolors Monserdá, aux Jeux Floraux de Barcelone.

Notre déléguée vient de nous adresser la photographie de l'artistique palme qu'elle offrit, en notre nom, à la Reine de la fête, la senyoreta Sanllehy.

Nous remercions Donya Dolors Monserdá de cette nouvelle et délicate attention de sa part ; cette photographie sera le meilleur souvenir que nous puissions conserver des Jeux Floraux de 1907, qui furent, entre tous, une glorification de la Poésie et de la Patrie catalanes.

PIERRE VIDAL

et son œuvre

Pierre Vidal est certainement, à l'heure actuelle, l'érudit roussillonnais qui représente le mieux et le plus largement chez nous la science historique. On peut l'affirmer sans risquer de blesser l'amour-propre d'aucun de ses émules : tel, sans doute, brille dans l'étude des problèmes archéologiques ; tel, dans la mise au point de patientes monographies ; tel, encore, dans l'étude approfondie d'une période restreinte ou d'une question spéciale. Seul, Pierre Vidal personnifie vraiment aujourd'hui, en Roussillon, — comme l'a jadis personnifiée Alart, — l'histoire provinciale dans toute l'étendue et dans toute la diversité de son vaste domaine. Ni la langue, ni la littérature, ni les antiquités monumentales, ni l'art, ni les institutions, ni la bibliographie, ni la biographie ou la généalogie, ni enfin les particularités géographiques ou pittoresques du présent ou du passé roussillonnais n'échappent à sa compétence. Il n'est pas une période qu'il n'ait touchée, pas une question dont il ne se soit préoccupé à son heure. En archéologie, on le rencontre depuis les origines de la voie romaine jusqu'à la démolition des remparts de Perpignan ; en philologie et en littérature, depuis les étymologies celtiques jusqu'à la querelle linguistique la plus récente (1) ; en histoire, enfin, depuis les âges les plus reculés jusqu'au seuil même du XXe siècle.

A cette curiosité universelle, on reconnaît non seulement le continuateur, mais encore le disciple direct d'Alart. Au surplus, Pierre Vidal n'a garde de dissimuler ce qu'il doit à son illustre devancier. Il n'en fait point mystère : au contraire, il proclame sa

(1) *Questions de langue et de littérature catalanes. Une querelle scientifique.* (*Rev. d'hist. et d'archéol. du Roussillon*, 1903, p. 327 *et suiv.*)

dette, ce qui est précisément la bonne manière de s'en acquitter. A cet égard, la belle notice qu'il a consacrée naguère à son maître est quelque chose de plus qu'une utile biographie (1) : cette notice doit demeurer parmi les plus caractéristiques de toute l'œuvre de son auteur, parce qu'à vrai dire elle en donne la clef.

Voici en quels termes Pierre Vidal nous apprend ce que furent ses études techniques sous la direction d'Alart :

« Je fis sa connaissance en 1876. Il me reçut avec sympathie et « lorsque je lui annonçai que j'avais l'intention de me vouer aux « études d'histoire locale, il m'offrit spontanément, non sans « m'avoir averti que j'entreprenais là une carrière difficile, peu « fructueuse, mais exigeant une somme énorme d'abnégation et de « travail. Nous étions dans la salle où se trouvent classés aujourd'hui « les documents de la série L (papiers de la Révolution). Il « vivait en vrai bénédictin laïque dans cette pièce de pauvre « apparence, ornée de liasses poudreuses, d'un vieux bahut à tiroirs « et d'une table aux pieds vermoulus, épave d'un mobilier admi- « nistratif du XVIIIe siècle. Ce n'est pas sans une douce émotion « que mes souvenirs se reportent vers ce modeste appartement, « où, pendant trois ans, j'ai travaillé sous les yeux d'Alart, tandis « que son excellent auxiliaire, notre ami Peus, classait les « liasses et en bourrait les cartons aux larges flancs qui témoignent « encore aujourd'hui de son zèle laborieux.

« Mon nouveau maître m'enseigna les éléments de la paléo- « graphie en me faisant transcrire plusieurs centaines de « documents catalans ou latins, et la correction de mes copies « amenait des explications de toute nature, du plus grand « profit pour moi.

« Déjà atteint du mal qui devait l'emporter trois ans après, il « était souvent chagrin, inquiet, exigeant, mais d'une bonté « parfaite. Miné, consommé par le travail, il travaillait encore à « l'écart ; « il avait rompu avec l'extérieur » selon le mot de « Flaubert, et il s'en allait enveloppé d'une mélancolie vague, « d'une tristesse indéfinie qui lui donnaient l'attitude méditative « du Sage (2).

(1) *Notice sur la vie et les travaux de Julien-Bernard Alart, ancien archiviste des Pyrénées-Orientales*, dans le XXXVIIe *bulletin* de la Société agric., scientif. et litt. des Pyr.-Or., et à part, Perpignan, Ch. Latrobe, 1896, in-8 de 133 p.

(2) *Loc. cit.*, p. 103-104.

L'hommage ému que rend Pierre Vidal a son initiateur l'honore singulièrement. Aussi bien, cette page, où le vieil archiviste apparaît instruisant son élève à la façon d'un héritier présomptif de sa science et mettant à son service, pour lui en épargner le tâtonnement, les enseignements chèrement achetés de son expérience propre, suffisent à nous révéler l'influence qui s'exerça dans le laboratoire poudreux de la Préfecture et quelle affinité profonde apparente l'œuvre du disciple à celle du maître. C'est que le même culte du vrai les inspire tous deux, comme aussi la même ardeur passionnée pour la petite patrie roussillonnaise. Comme Alart, Pierre Vidal aime la province : il s'identifie avec elle, il fait sienne sa langue, et sien son tempérament.

Certes, il ne saurait être question de juger aujourd'hui, si vaste qu'elle soit, une œuvre qui, par bonheur, n'est point achevée et qui, bien au contraire, s'enrichit chaque jour. Mais les résultats acquis d'ores et déjà sont immenses. Toutefois, il est malaisé de louer des vivants, et, sans doute, il n'est pas de meilleure manière, pour faire connaître en quelques lignes l'œuvre de Pierre Vidal, que d'énumérer, en les classant dans un ordre méthodique, les principaux de ses travaux.

L'ouvrage le plus général qui soit sorti de la plume de notre bibliothécaire perpignanais est assurément le *Guide historique et pittoresque des Pyrénées-Orientales*, dont la première édition fut imprimée par la typographie de *l'Indépendant*, en 1872, et dont une seconde édition fort améliorée, enrichie d'illustrations, fut donnée en 1900 chez Alté et Fau. Peu d'ouvrages sont devenus plus populaires que ce guide où l'érudit comme le touriste trouve largement son compte. Aux préoccupations variées dont procède le *Guide historique et pittoresque* se rattachent aussi le *Guide du touriste à Vernet* (1) et plusieurs autres articles qui concernent l'excursionnisme (2).

L'histoire proprement dite nous offre d'abord une œuvre maîtresse : c'est *l'Histoire de Perpignan depuis les origines jusqu'au traité*

(1) Perpignan, Latrobe, in-12.

(2) *Excursion à Saint-Laurent-de-Cerdans*, dans *Le Papillon* des 6 et 13 juillet 1884. — *Souvenirs d'un touriste, excursion et ascension dans les montagnes du massif de Carlit*, Perpignan, A. Julia, 1887, in-12. — *Saint-Antoine-de-Galamus*, dans le *Journal Commercial des Pyrénées-Orientales*, 1896, fascicule 5. — M. Vidal a, d'autre part, célébré le tourisme d'un souverain du Roussillon au moyen-âge, dans le très curieux article intitulé : *Ascension du Canigou par Pierre III, roi d'Aragon, en 1285*, et publié par la *Revue d'hist. et d'archéol. du Roussillon*, 1903.

des Pyrénées (1). On ne saurait rien ajouter à l'appréciation flatteuse que la *Revue historique* a formulée sous la signature d'un juge compétent entre tous, Auguste Molinier : « l'ouvrage, — écrit-il en tête de son analyse, — est tout à fait réussi » (2). — Un résumé et une suite du livre se trouvent dans le *Perpignan depuis les origines jusqu'à nos jours* qui a paru la même année (3).

Pour le détail de l'histoire, voici d'abord une série de travaux sur le moyen-âge : *Les juifs des anciens comtés de Roussillon et de Cerdagne* (4), étude à la fois juridique, politique et sociale ; la notice sur le *prieuré de Marcevol* (5) ; les *Notes sur l'abbaye de Saint-Michel de Cuxa* (6) et sur la *Fondation du prieuré de Serrabona* (7). A ces contributions précieuses pour l'histoire ecclésiastique de l'évêché d'Elne vient s'ajouter une contribution fort importante pour l'histoire économique du comté, intitulée : *Expéditions des marins et marchands roussillonnais sur les côtes de la Syrie et de l'Egypte pendant le Moyen-Age* (8). Par là se renouait la tradition d'un ordre d'études négligé depuis le *Publicateur* et les recherches laborieuses des frères Renard de Saint-Malo.

En histoire moderne, une place particulièrement honorable doit être faite à une œuvre de proportions exceptionnelles, c'est-à-dire à cette *Histoire de la Révolution française dans le département des Pyrénées-Orientales* (9), dont un critique autorisé, M. Aulard, a pu dire qu'elle constituait l'un des apports les plus heureux pour la connaissance de l'époque révolutionnaire en province. Le livre est d'ailleurs inachevé et le quatrième volume qui doit le clore est impatiemment attendu. Autour de ce majestueux monument gravitent plusieurs articles d'étendue et d'importance inégales : telles sont les notices parues, entre 1880 et 1889, dans *l'Almanach de l'Indépendant*, les études sur *Cassanyes* (10), l'étude d'ensemble sur

(1) Paris, Welter, 1897, in-8 de 652 pages, avec dessins de Grim.

(2) *Revue historique*, mai-juin 1900, p. 141.

(3) Paris, Welter, 1897, in-18, dessins de Grim.

(4) *Revue des études juives*, xv-xvie t. et à part, Paris, A. Durlacher, 1888, in-8.

(5) Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales, xxixe : *bulletin*, 1888.

(6) *Bulletin du Comité des trav. histor.*

(7) *Revue d'histoire et d'archéol. du Roussillon*, 1900.

(8) Société agricole, scientifique et littéraire, xlie *bulletin*, 1900.

(9) Perpignan, Imprimerie de l'*Indépendant*, 1885-1889, 3 volumes in-8. Le t. iv est encore à paraître.

(10) *Cassanyes et ses mémoires inédits ; — Mission de Cassanyes aux armées d'Italie et des Alpes réunies*, dans la *Révolution française*, xiv et xvi, 1888 et 1890 ; — *Le Conventionnel Cassanyes* dans l'*Almanach de l'Indépendant*, 1891 ; — *Le rôle de Cassanyes après* 1793, dans le *Courrier de Céret*, 1897.

les représentants du peuple en mission à l'armée et dans le département des Pyrénées-Orientales, en l'an III (1), l'étude sur l'an 93 en *Roussillon* (2), et celle sur la *Bataille de Peyrestortes* (3) du 17 septembre 1793.

Pour l'époque postérieure, il faut signaler surtout les *Documents relatifs à l'histoire du département des Pyrénées-Orientales pendant le XIXe siècle* (4).

La série des études biographiques s'ouvre avec *les ancêtres d'Arago* (5) ; elle se poursuit par la précieuse *Notice sur la vie et les travaux de Julien Bernard Alart* (6) dont l'auteur profite pour tracer un tableau animé de la vie érudite en Roussillon depuis le fameux André Bosch. D'autre part, aux *Documents inédits et notes sur Dom Brial* (7) s'ajoute un *Extrait du testament de Dom Brial* (8).

Au point de vue philologique et littéraire, le travail le plus considérable de Pierre Vidal est, sans contredit, la publication de ses *Documents sur la langue des anciens comtés du Roussillon et de Cerdagne* (9). Elle fait suite à la publication antérieure d'Alart (10). Le *Cansoner Catalá* (11) n'est guère moins intéressant. Il faut y joindre la *Manada de goigs* (12) et les curieux *Mélanges d'histoire, de littérature et de philologie catalanes* (13). Un appoint instructif aux origines étymologiques du catalan est fourni par l'*Etude sur le mot* QUER *et ses dérivés,* (14) et l'on peut considérer aussi que le *Guide pittoresque des Pyrénées-Orientales* fourmille d'aperçus ingénieux sur la provenance des noms de lieux du Roussillon. Aussi bien, ce même guide remplace-t-il tout à la fois le *répertoire archéologique* et le *dictionnaire topographique* qui nous manquent, et dont il serait si utile que nous fussions pourvus :

(1) *Revue des Pyrénées,* VI, 1894.
(2) Céret, Lamiot, 1897, in-12.
(3) *Journal Commercial illustré,* 1898, fasc. 18.
(4) Soc. agr., scientif. et litt. XLII *et* XLIIIe bullet., 1901 et 1902.
(5) *Ibid.,* XXVIIe *bullet.,* 1886.
(6) *Ibid.,* XXXVIIe *bullet.,* 1896.
(7) *Ibid.,* XXXIXe *bullet.,* 1898.
(8) *Ibid.,* XLe *bullet.,* 1899.
(9) *Revue des langues romanes,* t. XV-XVI de la 3e série et t. I et 2 de sa 4e série.
(10) Alart, *Documents sur la langue catalane. Revue des langues rom.,* 1872-1877, et à part, Paris, Maisonneuve, 1881, in-8.
(11) *Cansoner Catala de Rosselló y de Cerdanya,* Perpignan, A. Julia, 1885-1888, in-12, 5 fr.
(12) Perpignan, A. Julia, 1890, in-12.
(13) *Revue des langues romanes,* t. II-III de la 4e série.
(14) *Bulletin du Comité des trav. hist.,* 1888.

Seul, Pierre Vidal pourrait, à l'heure présente, nous en gratifier.

Dans le domaine de l'archéologie, les articles de Pierre Vidal ne sont pas moins variés que dans les autres domaines. Tantôt il écrit sur la *Reconstruction de la tour de l'horloge de Saint-Jean* (1), tantôt sur ce *Pont de Céret* (2) qui a inspiré tant de nos compatriotes. Mais son livre le plus important en ce qui touche aux reliques monumentales du Roussillon, c'est, à coup sûr, *Elne historique et archéologique* (3), monographie à laquelle s'ajoute le *Guide* (4) que tant de visiteurs ont emporté et emporteront encore dans le cloître de la vieille cité, pour en savourer pleinement et pour en comprendre les impérissables souvenirs. Enfin, la démolition de l'enceinte fortifiée de la capitale du Roussillon nous a valu une *Histoire des remparts de Perpignan et des agrandissements de la ville* (5) qui fera revivre bientôt un passé encore si proche, mais à jamais évanoui.

Comme bibliothécaire, Pierre Vidal a mené à bonne fin une œuvre difficile et qui a été particulièrement bien accueillie des spécialistes : il a rédigé et publié le *Catalogue des Incunables de la Bibliothèque de la ville de Perpignan* (6). Particulièrement au courant du mouvement historique roussillonnnais, il a donné, comme critique, un précieux concours à la *Revue d'histoire et d'archéologie du Roussillon* et aux *Annales du Midi*. Peut-être en outre convient-il d'ajouter la part prépondérante qu'il a prise à l'élaboration, — singulièrement ingrate, — d'une récente *Bibliographie Roussillonnaise* (7).

Voilà, certes, bien des titres accumulés : encore faudrait-il, pour donner une idée complète de l'activité vraiment prodigieuse de notre compatriote, ajouter nombre d'articles épars en divers périodiques, sur les menus épisodes, les us et coutumes, les problèmes de curiosité que pose, en termes infiniment divers, le passé du pays (8).

(1) *Le Papillon*, 28 sept. 1884.
(2) *Ibid.*, 12 oct. 1884.
(3) Perpignan, Impr. de l'*Indépendant*, 1887, in-16.
(4) *Guide du touriste et de l'archéologue dans la cathédrale et le cloître d'Elne*, ibid., in-18.
(5) *Revue d'hist. et d'archéol. du Roussillon*, 1904.
(6) Paris, Welter, 1897, in-8.
(7) Soc. agric., scientif. et litt., et à part, Perpignan, Latrobe, 1906, in-8 de 558 p.
(8) Voici quelques-uns de ces articles : *A propos de la Voie Romaine*, dans la *Revue d'histoire et d'archéologie du Roussillon*, 1900 ; — *Notes sur l'instruction publique dans le département des Pyrénées-Orientales*, dans l'*Union des Instituteurs et des Institutrices des Pyrénées-Orientales*, 1re année, 1889 ; — *Episodes et récits de l'histoire du Roussillon*, dans le *Courrier de Céret*,

Pierre Vidal appelait Alart un *bénédictin laïque* (1). Le disciple et le maître appartiennent, on peut le dire, à la même congrégation. Il ne faudrait pourtant pas que l'expression prêtât à l'équivoque. Si considérable qu'elle soit, l'œuvre de Pierre Vidal n'a pas la lourdeur de l'érudition d'autrefois, car l'auteur n'est point de ceux qui se plaisent à donner à leur science l'allure rébarbative. Un esprit très moderne anime cet investigateur convaincu du passé. Son ambition est de ne pas écrire seulement pour être consulté, mais encore pour être lu. Et l'ambition est légitime : l'humour dont se réclament tant de pages du *Guide* ou de l'*Histoire de Perpignan* suffit à en témoigner.

Mais il est un aspect du talent de Pierre Vidal qui vaudrait bien de se révéler plus qu'il ne l'a fait jusqu'ici : c'est l'écrivain catalan qui devrait se faire connaître, pour notre régal à tous. C'est, du moins, ce que ne manqueraient pas de souhaiter ardemment tous les membres de la *Société d'Etudes Catalanes*, s'il m'était donné de transcrire ici le charmant discours prononcé par notre compatriote au *Congrès international* tenu à Barcelone, en octobre 1906, lorsque la parole lui fut donnée pour remercier nos hôtes au nom des Roussillonnais présents : ce fut dans le plus pur dialecte perpignanais et dans les termes les plus littéraires que notre bibliothécaire s'exprima, proclamant les Roussillonnais non pas certes étrangers à Barcelone, mais frères en visite chez des frères ; et les trois mille spectateurs qui se pressaient, ce soir-là, dans l'enceinte du Théâtre Principal, applaudirent avec enthousiasme, dans la personne de ce correspondant de leur Académie Nationale, non pas seulement l'orateur inspiré qui leur procurait une rare sensation d'art, mais encore et surtout l'Esprit du Roussillon de toujours, dont cet orateur était l'éloquent et digne interprète.

J. Calmette.

26 avril-12 juillet 1896 ; — *L'hiver de 1738*, en Capcir, dans *Le Papillon*, 1er février 1885 ; — *Quelques vieilles rues de Perpignan*, dans *Le Papillon*, 12 et 19 avril 1885 ; — *Le bon vieux temps*, tableaux du Moyen-Age placés sous la signature de Pierre de Fonollet, dans *Le Papillon*, 11 mai 1884 ; — *Les anciens théâtres de Perpignan* et *Recettes pseudo-médicales*, dans le même journal, année 1885 ; — *Recherches relatives à l'histoire des Beaux-Arts et des Belles-Lettres en Roussillon*, dans la *Société Agricole, Scientifique et Littéraire*, xxviie *bulletin*, 1886 ; — enfin des notes de *Numismatique*, dans la *Revue d'histoire et d'archéologie du Roussillon*, 1901.

(1) *Notice, loc. cit.*, p. 104.

Quelques variantes

de

« Montanyes regalades »

Nous trouvons le texte et les principales variantes de cette vieille chanson, si connue de tous les catalans et dont on peut dire qu'elle est devenue comme le chant national des Roussillonnais, dans les cinq volumes ou opuscules suivants : *Observaciones sobre la Poesía popular* (Barcelone, 1853) de Milá y Fontanals, — *Romancerillo catalán* (Barcelone, 1882) du même, — *Cansons de la Terra* (Barcelone et Paris, 1866-77) de Pelay Briz, — *Cansoner catalá de Rosselló y de Cerdanya* (Perpignan, 1875-88) de Pierre Vidal, — *Vingt chansons populaires du Roussillon* (Perpignan, 2e éd., 1903) de E. Vilarem et H. Carcassonne. Comme il arrive pour toutes les compositions populaires du même genre, transmises oralement, le nombre des variantes est ici assez élevé. Nous ne donnerons que les plus connues.

I. — Texte Mila y Fontanals

(Observaciones sobre la poesía popular, p. 159, n° 55.)

Montanyas regaladas — son las del Canigó
Ahont tot l'istiu floreixen — primavera y tardó.
(Dau-me l'amor, minyona, — daume lo vostre amor :
dau-me l'amor, minyona, — consuelo del meu cor).

N'hi ha una doncelleta — que'm te lligat lo cor ;
Lligat me'l te ab cadenas — ab cadenetas d'or.

M'en vatx à beure l'aigua — que agrada la frescó,
Y mentre l'en prenía — sento llantos y plors.
Aqueixa es l'amoreta — que plora de tristor :
« Si me n'han robadetas — faldillas y gipó. »
— Ara ya'n ve la fira — fira del Canigó,
Té'n comprarem faldillas — faldillas y gipó. »
— « De quin color t'agrada — que t'estigui millor ? »
— « De vermellet m'agrada — que ne's un bon color. »
El sastre que li feya — era'l seu aymador.
A cada punt d'agulla — hi posa un ram de flors,
Cada cop d'estisora — hi fa un sospir ó dos.

II. — Texte Mila y Fontanals

(*Romancerillo catalán*, p. 287, n° 303.)

Montanyas regaladas — son las del Canigó,
Que tot l'istíu floreixen — primavera y tardó ;
(Daume l'amor, minyona, — daume lo vostr' amor,
daume l'amor, minyona, — consuelo del meu cor.)

Tardó y primavera, — y en tot temps hi ha fló ;
n'hi ha un rosé de rosas, clavells de tot coló,
n'hi ha una d'espellida, — sí me la porto yo.
Lo pare m'ha casada, m'ha dat amb son pastó.
Em fa guardá las cabras, — ell guarda los moltós :
ell resta à la montanya, — yo resto al Rosselló,
ell beu de l'ayga fresca, — yo bech del vi milló,
se fa l'ayga escaldada, — yo caldo de moltó,
ell dorm sus de la gleba, — jo'n un llit de cotó...
De quinz'en quinze baixa, — per' ná ramplí 'l sarró,
l'un porta la c'rabassa, — l'altre porta 'l bastó.

III. — Texte Pelay Briz

(*Cansons de la Terra*, tome III, p. 195.)

Ce texte reproduit à peu près complètement celui des *Observaciones* de Milá. Pelay Briz cite cependant un bout de chanson qui appartient, dit-il, à une ancienne version sur

le même thème : on constate, en effet, certaines analogies avec la fin de *Montanyes regalades ;* de même pour une version italienne donnée également par l'auteur.

IV. — Texte Pierre Vidal

(*Cansoner catalá,* IV, Cansons populars, p. 1.)

Montanyes regalades, — son les del Canigó
que tot l'estíu floreixen, — primaver' y tardor.
Daume l'amor, minyona, — daume lo vostr' amor ;
daume l'amor, minyona, — consuelo del meu cor.

Estiu y primavera, en tot temps hi ha flor ;
hi floreixen les roses, — clavells de tot color.
N'hi ha una donzella, — que'm te robat lo cor ;
es primeta de talla, — y ben feta de cos.
Mirau que la compara, — a neu del Canigó ;
mirau vos li la cara : — blanc' es com un coto.
Té les dens boniquetes, — boqueta de pinyo,
les cilles ramadetes, — l'ull negr' y matador.

V. — Texte Villarem

(*Vingt chansons populaires,* p. 7.)

Il ne diffère guère du précédent. L'auteur donne une traduction française, et ajoute ceci : « On chante sur le même air, et avec un autre refrain, les adieux d'un poète qui va partir pour une croisade :

Montanyas regaladas — son las del Canigó,
coronadas de plata, — y vestidas de flors.
Adeu, adeu, montanyas ! — Hermosa Alienor ! »

❖ ❖ ❖

On ne doit pas confondre *Montanyes regalades* avec *Montanyes de Canigó,* qui développe un autre thème et se chante sur un air sensiblement différent. Voici d'ailleurs le texte de cette dernière composition :

I. -- Texte Mila y Fontanals

(*Observaciones sobre la poesía popular*, p. 160.)

Montanyas de Canigó — son frescas y regaladas
al demes ara al istiu — que las aiguas son geladas.
Allí m'en hi estat tres anys — sens veurer persona nada
Sino un petit rossinyol — que nit y dia cantaba :
« Rossinyol, bon rossinyol, — Deu te do bona volada,
a l'altra banda del riu — trobaras la mar salada,
y dirás á mos parents — que mon pare m'ha casada... »

II. -- Texte Mila y Fontanals

(*Romancerillo catalán*, p. 324, n° 341.)

Montanyas del Canigó — son frescas y regaladas,
Mes a mes á n'aquet temps — que las ayguas son geladas.
Tres mesos m'hi vaig está — sens veure persona nada,
Sino un trist rossinyolet — qu'al eixí del niu cantava.
Mes ara 'm penso qu'es mort — tres dias ha que no canta,
m'ha pegat anyorament — y una cruel malagana.
Ningú no m'enten el mal — ni metjes ni apotecaris,
Sino una gentil minyona — que l'amor m'en te robada ;
m'en te robada l'amor — el meu cor y las entranyas.
M'en aní à l'Ampurdá — per purgarme y eixaroparme ;
ni ab purgas ni ab xarops — la salut á mi 'm tornava.
Al torrent de Sant Martí — l'encontrí que sabonava ;
Yo li 'n dich : « Deu me la guart, — coló de rosa encarnada. »
Ya no m'en torna rahó — com si l'hagués mal parlada.
Me la míro de las mans, — veure quants anells portava,
no'n portava sino un, — una dobla d'or costava.
Me la miro yo dels peus, — veure quin calsat portava,
porta sabata ab taló — y la mitxeta encarnada.
Me la miro yo del cos, — veure quin gipó portava,
porta gipó d'escotí — ab un cordonet de plata.
Me la miro yo del cap, — de quin modo va tocada,
porta una pinteta d'or, — ab uns lligamets de plata.

III. -- Texte Pierre Vidal

(*Cansoner catalá*, IV, Cansons populars, p. 5.)

Montanyes de Canigo — son frescas y regaladas,
Al demès ara al istiu — que las ayguas son geladas.
Alli m'en hi estat tres anys — que sempra me despertaba
Un petít rossinyol — que nit y dia cantaba.
« Rossinyol, bon rossinyol, — Deu te do bona volada ;
A l'altra banda del riu — trobarás la mar salada,
Y dirás à mos parents — qu'a Deu m'he encomanada
Y que en un jove valent — mon pare me ha casada.
« Ab la voluntat del rey — qu'alla tambe s'estaba,
prenint banys de salut — que molt bé s'y trobava. »
Fague lo marit cavaller — de tant que li agradaba
Aquella aygua de Molitg — qu'es tant anomenada.

IV. -- Texte Vilarem

(*Vingt chansons*, p. 35.)

Montanyes del Canigó — son frescas y regaladas,
Sobre tot ara a l'istiu, — que las ayguas son geladas.
Jo n'hi hé restat set anys, — sens veurer persona nada,
Sino un rossinyolet — que sortint del niu cantaba.
Jo ne só caygut malalt — d'una cruel mala gana.
Ningu no m'ha entès lo mal, ni metges ni apotecaris,
Sino una nina qu'hi ha — qu'es la meua enamorada.
A nel seu pare ho vull dir, — també a ne la seua mare.
Que si me la volen dar, — la pendré de bona gana.

Cant de las Sirenes

Lliuraulo de la tormenta ;
Dauli cel pur y bon vent.
(*Goigs de N.-S. de Banyuls*)

Qui sab si sospira en vá
rondalles y cantilenes
lo blanch aixám de sirenes
que l'amor encadená
vora las roques, allá...

« Nosaltres, ne sem rengleres
de torangers valencians,
al cap-vespre desplegant
aromoses caballeres...
y ne tenim lo niuet
tot encatifat de roses ;
ab una barca l'hem fet
dins las ones escumoses. »

...Ja que s'enfonsa la nau
dins la mar y dins l'escuma,
ja que la vela s'enfuma
dins lo cel tranquil y blau,
cantem un Ab Deu siau...

Joseph Pons.

DIETARI

de l'Escursio Filologica feta amb el Dr Schædel dins el domini catala, de 31 de juliol a 13 de setembre de 1906.

SUITE ET FIN

Amb l'idea de completar l'estudi del llenguatge de la regió de Mont-Lluis, bot del llit devers les quatre y mitja; y ¡cap a La Cabanassa! una mica de vilatge dins un comellar, a uns déu minuts de Mont-Lluis. El meu pla era de dir missa allá, y després, per via del Rector, conferir un poch amb unes quantes dones velles y minyons. Arrib a n-el vilatge, y ¡cap dret a l'església! La trob tancada. — ¡Coses de France! dich jo. El Rector encara deu dormir. Demán la Rectoria; la'm mostren. Es tancada també. ¿Que farem? Toch, y res; torn tocar. S'obri un finestró, y guayta una dona. Li demán del Rector, y me surt que s'en aná eir no sé aont, y no tornará fins demá. ¡Bona l'hem feta! ¡Ja estam ben posats! Aquella dona es molt axuta, y vetx que, si comens a demanarli coses de conjugació, m'espós a un soscayre. Guayten un parell de veynades; els-e fas algunes preguntes per veure si's prestarien a res, y vetx que no. ¿Aont m'he d'arrambar? ¡Quina llástima no poder estudiar el llenguatge d'aquest llogaret! Peró ¿com es possible sense un'animeta que's dex acostar? Amb molt de greu de l'ánima m'en torn à Mont-Lluis, y ¡cap a n-el Rector! a veure si poré dir missa. Si arrib déu minuts més tart, ja no'n deya, perque amb aquell catedrátich del seminari de Perpinyá se'n van a Font-Romeu, y hu hauria trobat tot tancat. Anam a l'església, envia a demanar un escolanet, que vé y'm servex la missa. Llest d'aquesta banda, me'n torn a la fonda; berenam pensa qui pensa com ho farem aquest matí per seguir els nostres estudis. ¿Aont mos

hem d'abordar? Apellam a la fondista, qu'es tan enginyosa y sortada, que'm troba un matrimoni sens infants, ja empés d'edat, una santa gent, agradabilíssims, tant *ell*, qu'es caminer, com *ella*. Tot d'una no acaben de comprendre aont va a parar axó de la conjugació, peró a la fi se'n fan cárrech, y me responen amb gran seguretat a totes les preguntes. Mos hi pegam fins aprop de mitxdia, y acabam tots els verbs que mos mancaven. Vaja! el Bon Jesús se's compatit de mí, y ha tocat el cor a n-aquest bon home y a n-aquesta santa dona. ¡Qu'havia d'esperar jo trobar encara a Mont-Lluis aont pouar llengua catalana tan bellament!

Finis finis, mos ha convengut posar a n-aquexa fonda, de nom *Castell*. Mos hi som campats bé en tots conceptes; es una gent aguda y etxerevida.

Dinam, pagam fins a dobler y malla; y amb un carruatge particular, devers les dues, li estrenyem cap à Puigcerdá. Mos aturam a Sallagosa, un vilatge delitós, amatent, y ¡cap a veure'l Sr. Rector! per que mos pos a tir algunes persones am qui ampliar l'estudi del llenguatge de la Cerdanya francesa. El Rector resulta que'm conex d'haverme vist a Puigcerdá y sentida la conferéncia que hi doni l'any 1902. Se posa de peus tot d'una per complauremos, y mos mena a una casa principal, aont trobam una senyora vella y algunes joves que's presten de lo millor a donarmos totes les clarícies que'ls-e demanam envers del llenguatge d'allá. ¡Ja mos hi fan contents el Sr. Rector y aquelles senyores! Es un favor grossíssim per nosaltres.

Els ho agraim amb les paraules més bones que sabem; en prenim comiat; y, de bell nou dins el carruatge, seguim endevant, amb una polseguera fereste. També se'n hi fa de pols d'estiu a les carreteres de France, casi com a les d'Espanya, si la pedra picada que hi escampen, no es grava viva; y no hu es a les carreteres que conech dins tot el Departement, trèt d'unes poques; y les conech casi totes. Dich axó perque n'hi ha de betzols que's figuren qu'a France totes les carreteres son de primera, y qu'axó de tanta de pols d'estiu y fanch d'hivern es cosa d'Espanya.

Sobre tot, arribam a les Ganguetes (Bourg-Madame), entram dins Espanya, sortim de les empirreumes de la Duana, y amb quatre bots som a Puigcerdá, aont trobam l'amich del cor y famós apotecari En Joseph M.ª Martí. ¿Qui no'l conex? y ¿qui no

l'estima si la tractat? Els anys no li fan res; el trob tan jove d'ánima y tant xalest com dins l'agost de 1900. Mos donam un abrás; li present el Dr. Schædel y el company Schulze, y's fan una escomesa ben coral. Mos n'anam a la fonda a treuremos la pols y donarmos una bona rentada.

Nets y respallats, sopam; y, sopats, ¡cap a ca-l'apotecari Martí! Bé xala aquex bon amich veentmos allá, dins la seu botiga, que conex tot viatger que passa per Puigcerdá.

Ja hu havia fet avinent a n-el Dr. Schædel, que, en entrar dins Catalunya espanyola, mudaria la cosa de sol a rel, s'acabaria aquella indiferència y fredor envers la nostra llengua que trobávem per tot arreu dins Catalunya francesa, salves raríssimes escepcions, y trobaríem casi per tot, entusiasme y fervor envers d'ella, y ja no toparíem en pus dificultats ni entrebanchs, p'els nostres estudis.

Efectivament, a Puigcerdá ja'ns trobam devant aquest entusiasme. En Martí mos conta que tot d'una que rebé la meua *Circular*, crida'ls amichs N'Eugeni Esteva, En Manel Gimenez, En Pere Blasi, En Marian Bosom, N'Anfós Surroca, En Rafel Borrell, N'Octavi Gay, En Jaume Durán y En Tomás Puig y Soler, la flor de Puigcerdá per aquexes coses, y els-e proposa d'aplegar aquells materials que jo demanava dins la *Circular* p'els presents estudis. Se repartexen entre tots les lletres de l'alfabet, axó es, s'encarrega cadascú de replegar les paraules característiques de la Cerdanya que comensin amb les lletres que li han tocat, y tres d'ells (En Martí, En Durán y En Puig y Soler) s'encarreguen de replegar les formes verbals. Posen fil a l'agulla tot seguit, y, hala qui hala, no's son aturats fins qu'han tengut fet l'aplech. Aquests valents amichs se presenten, y quedam que demá dematí, qu'es diumenge y mercat y hi comparex gen de tota la Cerdanya espanyola y francesa, En Durán (metge) acompanyará 'l Dr. Schædel p'el mercat y farán conversar la gent, y en sentirán de tots els pobles de la comarca, y que jo comensaré amb altres la conjugació, y que dilluns (dia 13) de capvespre tendrem sessió amb tots aquells col-laboradors, que'ns presentarán y esplicarán tot lo que mos han aplegat.

S'es fet tart, y acordam *nemine discrepante* anar a posar els ossos de pla, demunt el llit fins demá dematí, y axí hu feym.

. . . . . .

Se fa mitx dia y ¡cap a posar miques, a la fonda! Com tenim aquest cap tallat, pujam a una carretel-la descuberta, y ja li envelam cap a Palau de Cerdanya (francesa), aont estiuetja Monsenyor Carsalade, que mos hi espera, y mos reb dins la magnífica casa qu'habita amb la seua digníssima y agradosíssima germana. No sab que ferse Monsenyor per obsequiarmos, y mos fa mil preguntes sobre'ls estudis que feym, els incidents sobrevenguts, les troballes llingüístiques y l'impressió general sobre l'estat del catalá dins Catalunya francesa. Me renya una micoya, perque dins el *Bolleti* de juliol, rebut fa poch dies, me demostr molt pessimista sobre'l pervindre del catalá de France. Monsenyor está en que no corre cap perill de desaparèxer, perque es encara el llenguatge qu'usen en família casi tots els catalans francesos, sobre tot els de fora-Perpinyá, que son l'immensa majoria ; y amb tot y que dins l'escola fan parlar en francès els noys y les noyes, en sortir de l'escola no hi parlen pus, y sobre tot en dexar d'anarhi ; y si bé tots saben més o menys mastegar el francès, llur llengua usual es el catalá. Efectivament, es axí com diu Monsenyor, y m'hi adheresch, rectificant el judici esposat dins el dit *Bolleti*, com a resultat de la sèrie d'observacions fetes durant la present escursió. Es per mi una satisfacció grossa veure'm a n-el cas de fer tal rectificació.

Mentres estam amb Monsenyor, se presenta Mn. Serreta, Rector del vilatge, un jove modest, desxondit, estudiador ; ha fets y publicats estudis históríchs sobre la Cerdanya, ben apreciables. Cau a dir qu'es d'Argelés, devora Banyuls y Port-Bou. ¡Bona l'ha dita! Estudiarem amb ell el llenguatge de tal vila, y ja no hi haurem d'anar. Li esplicam que per amor de Deu mos diga just les formes usuals a Argelés entre la gent iliterata. Sabem després que té sa mare amb ell y qu'es una argelerenca ben argelerenca. Amb permís de Monsenyor mos n'anam a la Rectoria, petita, modestíssima, pobre. ¡Quina bona sort! La mare del Rector se veu que es una pagesa d'aquelles tallades de lluna, una santa dona que conserva de lo millor el llenguatge de la plana y marina del Rosselló. Y ja som partits el Dr. Schædel y jo, a fer preguntes a

ella y a son fill sobre la pronunciació y conjugació d'Argelés, y vos assegur que no dexam les manades p'el rostoll y que'n fem de via. Com mos ne temem, el sol se pon. ¡Ventura que hem pogut acabar y desnossarho tot. Contents ferm, mos ne tornam a Monsenyor, que se'n alegra fora mida qu'hajem trobada tal avinentesa. Mos tapa d'atencions y d'efusions del seu cor paternal y apostólich, y mos despedim d'ell y de la seua germana, y ja li hem estret cap a Puigcerdá, fentse llengües aquells dos alemanys de l'amabilidat, afabilidat y entusiasme jovenívol d'aquell meritíssim Sucessor dels apóstols.

Com som a Puigcerdá, ja es hora de posar peus devall taula. Sopam, y ¡a jeure toquen! que bona tasca tenim per demá.

Mos llevam dematinet, y el bon company Schulze mos dexa, aficantse dins la diligéncia cap a Ripoll ¡Quina llástima que no'ns acompany més! ¡Deu lo guart de perill! Amb el Dr. Schædel berenam, y a les sis mos espera una carretel-la a n-el portal de la fonda. Hi pujam, y de d'allá cap a Porté! el poble estrem de la vall de Carol y que fa la frontera del catalá. Més enllá ja es Foix, que parlen llengadociá. Entram dins la Cerdanya francesa, y per Enveig, vilatge delitosíssim, y sempre vora vora l'Aravó, afluent del Segre, mos aficam per dins la vall de Carol, sempre cap a ponent; passam la *Torre de Carol*, una mica de vila, congriada devora aquella torre de defensa, avuy tot'esfondrada; y entram dins un fréu de muntanyes altíssimes, estretíssim, seuvatge, espléndit de color y d'accidents, d'uns nou kilometres de llarch. Som tan amunt, que'l llit del riu está a n-aquex endret a uns 1900 metres del llivell de la mar. Els puys veynats oscilen entre 2000 y 3000 metres. La cuculla del Campcardós en té 2914; la de Carlit 2921, dotze metres més que'l Puigmal de Núria. La carretera no es xereca y la carretel-la se'n va ben acanalada. Dexam derrera la vileta de Porta; la vall s'axampla una mica y s'endinsa, y al punt som a Porté, un vilatge de mala mort, rodetjat de cims altívols que li paren el sol gran part del dia, sobre tot d'ivern, qu'está casi sempre tapat de neu. Baxam de la carretel-la, demanam la Rectoria, la mos mostren; no ho sembla: es una mica de casa, separades

les habitacions amb trencafiles de posts. Mos fan pujar, trobam el Sr. Rector, un jovenet petitó que fa un cap ben viu, ple de bondat. Li deym per que som venguts, y's posa tot a la nostra disposició. Li demanam quatre o cinch noys o noyes de deu a tretze anys, que sien axerits. Dins dos o tres minuts se'n presenten tres, rebassudets, cara redona, blanchs y vermells, amb uns ulls que'ls espiretjen de vius, vestits de pana, peró ben gruxada. Van a estudi, no son sortits de Porté. Comensam a preguntarlos formes verbals y pronunciació. Tot d'una no acaben de comprendre la cosa, pero aviat hi son, y responen tot rabents, sobre tot un més grandet, d'una quinzena d'anys. Respón a totes les preguntes de conjugació amb un a-plom y una segureda quet m'admira. Mos n'anam amb aquexa gent com un cavall a n-el cós, d'aviats. Es un gust. Y se conex a la llegua que conserven bé lo característich del poble, perque hi trobam precioses especialidats dins la varietat de la Cerdanya francesa. Lo bo es que'l Rector es nadiu d'Angustrina, un vilatge a mitján camí de Torre de Carol a Mont-Lluis, y a n-el metex temps que'ns ajuda a replegar la conjugació y pronunciació de Porté, mos diu les d'Angustrina, y axí amb una pedra feym dos tirs. ¡Beníssim! Sobre tot, com mos ne temem, son les dotze, y hem d'anar a dinar a Puigcerdá! Ventura qu'hem acabat, grácies a Deu.

Donam milions de grácies a n-el Sr. Rector y a n-aquells benemérits y simpátichs minyons, pujam a la carretel-la, y de d'allá cap a Puigcerdá! Com som a l'endret de Porta, el Dr. Schædel té l'ocurréncia de que mos hi aturem. Entram dins el vilatge, demanam la Rectoria. ¿Quin'altra casa haviem de demanar per fer tech? La mos mostren. Es també menuda y pobríssima. Hi entram, tocam; no responen; tornam tocar.—Es segur que dinen, dich jo, més de mitx encorregut. El doctor no s'en empatxa, y torna tocar. A dir ver, es un'imprudéncia; peró l'entusiasme filológich mos domina y mos fa fer coses devegades que hi ha que dispensarlesmos. A la fi devella una criada a veure que volem. —Som estrangers qu'hauríem de conversar una mica amb el senyor Rector, dich jo. La criada se'n puja, y torna baxar, dient que'l senyor Rector está ocupat y qu'haurá d'esser un'altr'hora. Mos n'anam mitx empegueits axí metex. No dexava d'esser arriscat presentarmos a n-aquella hora a una casa, per que a l'acte y cop

en sech mos diguessen com se pronuncía tal paraula o tal altra o com se conjuga tal verb o tal altre verb. Escalivats de la Rectoria, ja no hem pensat de provar fortuna a un'altra casa; mos aficam dins la carretel-la, y ¡cap a Puigcerdá!

ALCOVER.

Lo Cor que no rebrota

Deyan: « Ara es difunt l'abet del Pirineu,
« De tant que son brancam fou ensorrat de neu!
« S'arrampa amb sas arrels molsudas dins la roca,
« Més las nafras dels llamps li han touhat la soca! »

Deyan també: « Las flors, quan tornará l'istiu,
« No més gronxolaran llurs cálzers sobre 'l riu;
« Las congestas de neu han xafat las vessanas,
« Com voleu que puguin sobrasurtir las granas? »

Mentida! Vetaqui l'Abril encisadó
Que clama dins lo bosch: « Vos despertaré, jo! »
De pressa vora 'l riu se bada la flor blava
Y dins l'abet inmens á dolls plora la saba!

Abril fa tot florir: las brancas y los nius....
Sol queda mort lo cor hont ploran sempre vius
Los recorts de la mare. Ella prega y s'espia
Lo bressol sensa res hont lo seu nin dormia.

EL REFILAYRE DE CARENÇA.

Cuisine catalane

Encore quelques jours et la chasse sera ouverte. Dans toute la campagne roussillonnaise l'on n'entendra plus que meurtriers coups de fusil et joyeux aboiements de chiens. Nous croyons bien faire en donnant ici quelques recettes catalanes pour la préparation du lièvre, de la perdrix et de la caille. Nous y ajouterons même celle du sanglier : depuis quelque temps, en effet, nos montagnes sont envahies par ce genre de quadrupède, qu'on croyait disparu à tout jamais de nos régions. Ces pages sont extraites d'un livre qui a paru tout récemment : *la Cuyna catalane* (aplech de formules pera preparar tota mena de plats ab economía y facilitat, propi pera servir de guía a les mestresses de casa y a totes les cuyneres en general) per Joseph Cunill de Bosch (1).

❖ ❖ ❖

1° Lièvre.

Llebra a l'ast. — L'escorxarás y netejarás be, recullint la sanch, li tallarás les potes devanteres, l'entatxonarás ab tires de cansalada y la posarás a l'ast durant tres quarts ben bons. Quan sigui cuyta, la servirás ab una salsa feta de la manera següent : Ben picat el fetge, el courás ab llart y una picada d'all, xopantlo ab brou y vi bo y afeginthi la sanch, un raig de vinagre, pebre y sal corresponent.

Llebra estofada. — Deixarás els trossos, durant la nit, en un adob de vi blanch. Després els sofregirás ab oli, cebes, un bon pols de sal y pebre y dos clavells, afeginthi l'adob de vi blanch y dues fulles de llaurer y deixant que s'acabi de coure ab foch suau.

(1) Barcelona, Llibrería de Francesch Puig, Plassa Nova, 5.

2° Lapin.

Cunill rostit. — Pera rostir el cunill, pots ferho entatxonantlo primer o be seguint les fórmules que hem explicat per altres rostits, peró tenint en compte les següents observacions: Si'l rosteixes al ast en foch viu, necessitarás tres quarts per un cunill gros y mitj' hora per un cunill petit o llodrigó; si'l rosteixes ab greixonera y foch de flames, necessitarás trentatrés minuts per un cunill gros y vintitrés per un de petit.

Cunill a la cassadora. — Sofregirás els trossos ab llart pera trèurels quan tinguin color y polsejarlos ab sal y pebre. Tirarás al llart sobrer dotze cebes tallades a trossos, y quan aquests estiguin cuyts hi afegirás els de cunill, taparás ben tapada la cassola y la deixarás al foch fins que s'hagi fos el such de la ceba.

3° Perdrix.

Estofades. — Una volta desplomades y netes, se sofregeixen 'sy posen en una olla proporcionada ab cansalada feta a bocins, forsa ceba picada grossa, dos alls picats, especies de totes menes, mantega y vi blanch. Se posa a coure tot, procurant que no hi hagi massa foch, colocant una cassoleta ab aygua damunt de l'olla y sobre d'aquesta, entre l'olla y la cassola, un paper d'estrassa.

A la catalane. — Una volta netejades, s'omplen cada una ab dues salsitjes, moll de vedella, menuts de gallina, y algún bocinet de tófona. Desprès de cusir l'obertura, se posen al foch ab llart, y aixis que son rossetes, se les hi tira la salsa catalana, ab la que s'acaben de coure ab poch foch per espay de dues hores, perque les perdius s'empapin be del gust de la taronja. Aquest guisat esquisit, original de les montanyes de la nostra terra, s'ha fet molt popular en les taules de cases riques, ahont se serveixen en una plata plana ab bocins de pá fregit y olives negres.

4° Caille.

Rostides. — Les buidarás y les socarrimarás, anantles cobrint ab una fulla de parra y albardantles ab tires de cansalada. Les posaras a l'ast cosa d'un quart, retirantles amanides ab sal y servintles totseguit.

Estofades. — Prepararás una salsa rossa ab llart y farina, hont hi afegirás les guatlles, buydes y soccarrimades, y un vas de bi, brou, cebetes, un ram de julivert, ceballots, clavells d'especia y llorer. S'hi afegeix el guarniment que't vingui bé, cors d'escarxofes mit cuites ab aygua, bolets, crestes o bé salsitjes. Quan sigui cuyt l'estofat, el servirás guarnit ab crostons de pá fregit ab llart.

5° Sanglier.

Llom a tall de cassador. — Després de deixarlo en escabeig durant dos dies pel cap més baix, l'hás d'escórrer y posarlo a coure en una cassola ab tota mena de carn, pastanagues, ceba, cansalada, julibert, escalunyes, llorer, sal, pebre y vi blanch. Fet aixó, no has de fer més que treure 'l llom quan sigui cuyt per escórrel, daurarlo a la payella y servirlo ab una salsa picant.

Costelles a la Sant Hubert. — Després de preparades, les sofregirás ab foch viu, y hi posaras sal y pebre mentres se sofregeixen, girantles sovint perqué's coguin igual dels dos costats. Un cop sofregides les treurás, posarás a la cassola hont s'agin sofregit una mica de vi blanch y un' altra de salsa espanyola, farás que aquest such dongui alguns bulls, y despres el tirarás sobre les costelles, colocades per endavant sobre un plat y formant corona.

Que nos amateurs de chasse et de bonne cuisine catalane se mettent donc à l'œuvre sans tarder. Nous leur souhaitons à tous heureuse chance et grand plaisir.

PROVERBES CATALANS

1. Ahont es lo cos es la mort.
2. Après d'una montada hi ha una baixada.
3. Al Carnaval, tot s'hi val.
4. Antes de dir mal d'un altre, espia-te tu mateix.
5. Bruma roja, ven ó pluja.

Pages choisies

Verdaguer et Mistral

Le grand poète catalan Jacinto Verdaguer et le grand poète provençal Frédéric Mistral se rencontrèrent à Paris le 5 juin 1883.

Verdaguer a fait dans ses « Viatjes » (1) le récit de cette rencontre. Nous croyons être agréables à nos lecteurs en le reproduisant dans la *Revue Catalane.*

Feliç escaiença es estada pera mi la de trobar a París, l'unica vegada que hi só estat, a l'incomparable Mistral, que feia divuit anys no s'hi havia acostat. Catorze n fa que jo l'havia vist a Barcelona, en la flor de sos dies, alt, ros i ben plantat com cap home hi hagi, i guspirejant en ses paraules, en sos ulls i en son front espaiós la flama del geni que jo admirava en sos llibres. Jo acabava de llegir *Míreya,* i venia, per lo tant, ben preparat ; més mai la vista de cap home m'ha fet tanta impressió.-Ara sos cabells rossos s'han tornat grisos, preparant-li una hermosa corona d'argent pera la vellesa, que encara està lluny d'ell. Encara guarda quelcom d'aquella hermosura varonivola, i no es pas veritat, gracies à Deu, lo que ell afirma, per humilitat, en els primers versos de *Nerto*, de que son astre està en la *devalado.*

M'abraçà afectuosament al regoneix-m, i em demanà noves de Catalunya i de sos principals escriptors i poetes, am molts del quals féu coneixença en 1866. Coneix molt bé les flors de nostra literatura i les obres mestres de nostra llengua, en la que s'expressa algunes vegades, trobant en sa mémoria ls mots i frases, que lliga i ordena am gran facilitat, cosa que apar increible, no havent estat

(1) Barcelona, Llibreria de l'Avenç, Ronda de l'Universitat, 20.

entre nosaltres més que mitja dotzena de dies. Més l'amor es un gran mestre; i en Mistral, que sap que un doble lligam uneix nostra terra a la seva, estima a Catalunya, gairebé amb amor filial, i als catalans (ne podem respondre) am ver amor de germà. Aquell vespre, els *Cigaliens*, o sia ls membres de la Sociétat félibrenca *La Cigala*, oferiren un dinar a son digne président. Era la primera vegada que s trobava entre ells, encara que a sa escalfor devia sa existencia la naixent associació. Tots, o gairebé tots, eren provençals, i l'amor de llur patria, de llur Provença, que desde París se veu més aprop de Catalunya, els congregava. Que coses tenien que dir-se! Que records i somnis que contar-se, realisats molts d'aquests en eixos dies de triomf del gran poeta! S'aixecà ell pera fer el primer brindis. De què parlarà? Què ls contarà de la terra que tant anyoren? Què portarà en son béc d'or als rossinyols de París l'áliga de Provença? Els parlà de Catalunya: de l'anada que hi féu fa catorze anys; de la coral i entusiasta rebuda que hi trobà, desde Figueres, ont entrà al repic de les campanes, tocant a un solemnial ofici de difunts pel seu pare, que per allí havia passat en les guerres de l'Imperi, fins al cim de Montserrat, ont els poetes catalans responien amb el crit de *Visca Provença!* als seus entusiastes de *Visca Catalunya!*

Per ultim, amb una amabilitat suma, me presentà als simpatics felibres de París, contant-los fil per randa, amb paraules que m confoníen, l'argument de *L'Atlantida*, fantasiant am sos passatges i poetisant-los amb els magics colors de sa eloqüencia.

Jo plorava, recordant nostre primer encontre, i, entre agrait, confós i avergonyit, no sapiguí què respondre.

Mossen Costa y Llobera est peut-être actuellement le plus grand poète de la Catalogne. L'ardeur et l'élan de son lyrisme, une pureté de forme dont peu de poètes catalans ont su donner de si beaux exemples, mettent Mossen Costa au premier rang parmi les héritiers de l'auteur de *Canigó*. Il a publié cinq volumes de vers : *Poésies* (1885), — *Del agre de la terra* (1897), — *Tradicions y fan-*

tasíes (1902), — *Horacianes* (1906), — *Poesies* (2e édition, revue et augmentée, 1907, Barcelona, Gustau Gili, editor).

Nous reproduisons ici pour nos lecteurs l'un des plus remarquables poèmes de Mossen Costa : *El Pi de Formentor* (1).

El Pi de Formentor

Electus ut cedri.

Mon cor estima un arbre ! Més vell que l'olivera,
més poderós que 'l roure, més vert que 'l taronjer,
conserva de ses fulles l'eterna primavera,
y lluyta ab les tormentes qu' assalten la ribera,
com un gegant guerrer.

No guayta per ses fulles la flor enamorada,
no va la fontanella ses ombres a besar ;
mes Deu ungí d'aroma sa testa consagrada
y li doná per trone l'esquerpa serrelada,
per font l'immensa mar.

Quant lluny, demunt les ones, renaix la llum divina,
no canta per ses branques l'aucell qu'encativam ;
el crit sublim ascolta de l'águila marina,
o del voltor qui passa sent l'ala gegantina
remoure son fullam.

Del llim d'aquesta terra sa vida no sustenta ;
revincla per les roques sa poderosa rel,
té plujes, y rosades, y vents, y llum ardenta ;
y, com un vell profeta, reb vida y s'alimenta
de les amors del cel.

Arbre sublim ! Del geni n'es ell la viva imatge :
domina les montanyes y aguayta l'infinit ;
per ell la terra es dura, mes besa son ramatge
el cel qui l'enamora, y té 'l llamp y l'oratge
per gloria y per delit.

(1) *Poesies* (2e édition, pp. 55, 56, 57).

Oh ! si : que quant alloure bramulent les ventades
y sembla entre l'escuma que tombi 'l seu penyal.
llavors ell riu y canta més fort que les onades,
y vencedor espolsa demunt les nubolades
sa caballera réal.

Arbre, mon cor t'enveja. Sobre la terra impura,
com a penyora santa duré jo 'l teu recort.
Lluytar constant y véncer, reynar sobre l'altura
y alimentarse y viure de cel y de llum pura...
oh vida, oh noble sort !

Amunt, ánima forta ! Traspassa la boyrada
y arrela dins l'altura com l'arbre dels penyals.
Veurás caure a tes plantes la mar del món irada,
y tes cançons tranquiles 'nirán per la ventada
com l'au dels temporals.

Don Teodor Llorente

Una bona sort toca, aquest mes, à la nostre *Revista ;* es d'haver rebut, de Valencia, la poesia *Visanteta, cansó nova de un poeta vell,* que hi guanyá la Flor Natural als Jochs Florals d'enguany, celebrats, com à l'acostumat, per las festes de Sant-Jaume. L'autor n'es el venerat Don Teodor Llorente, qu'am tot y la seua edat es l'incansable cantor de la llengua catalana al regne de Valencia.

Don Teodor Llorente es un dels qui mes han realsat y enaltit la poesia catalana. Personifica Valencia, com Mistral simbolisa la Provensa, com Mossen Verdaguer es el glorios poeta de Catalunya ; ell ha estat qui, dels primers, somniá el renaixement literari de la llengua catalana, quina florida arribá fins à Mallorca amb En Marian Aguiló y En Pere Penya, y fins à Rosselló amb En Justi Pepratx. De cap à cap de l'antigua pátria catalana, l'obra dels mestres treya bona granada.

Dins d'aqueixa obra, es d'apreciar la part d'En Teodor Llorente. La Patria, la Fé, y l'Amor, tems ha qu'els canta ; hi posa tot el seu entusiasme, tot el seu cor, y amb elles remóu, al seu entorn, tots los bons fills de la terra Valenciana.

La seua obra poetica es, mes que mes, escampillada en diaris, revistas, y festes literaries ; es la tercera vegada que ja guanya la tant desitjada *Flor natural* ; tala manera que'l *Llibret de versos*, casi lo sol aplech de sas inspirades poesies, reeditat de nou per la societat *Lo Rat Penat*, es una obra que qui la té se la guarda com à una reliquia de poesia Valenciana.

Y la musa d'En Teodor Llorente, sempre rejovenida, tot soviny nos sall encara amb una nova cantada, com ho es la *Visanteta* d'avuy.

Venerable mestre, per molts anys !

J. Delpont.

VISANTETA

Cansó nova de un poeta vell.

El sol de estiu se ponia,
sa llum brillava mitj morta.
Jo passi per l'alqueria
y la vaig vore à la porta.

L'antiga pinta portava,
agulles y caragols ;
oh, quan engisera estava,
la giqueta del cor dols.

Per la via del mon, dura,
mirant ja proxim son terme,
anava jo à la ventura
y sense saber que fer-me.

Perdudes les esperances
que alcen palaus y castells,
que 'm quedaven ? Anyorances
y recorts : coses de vells !

A ella, la viu tan polida
com sempre, y tan amorosa,
de ma terra benehida
la flor mes fresca y flayrosa ;

de mos pensaments mes nobles,
simbol afalagador ;
musa de les meues cobles,
amada del meu amor.

Y li vaig dir : Visanteta,
une altre vegada 't trove ;
visió ideal del Poeta
sempre hermosa y sempre jove !

Per si vore 't altre volta,
no puch avans de morir ;
com mon testament escolta
les paraules que 't vull dir.

No eres, ma dolsa estimada,
una ó altre, esta ó aquella ;
Valencia veig encarnada
en tu, volguda donzella ;

de totes les seues filles,
gracia y hermosura has pres ;
en totes elles tu brilles,
y elles brillen en tu mes.

Quant hi ha festa valenciana,
y en carró triunfal tu portes
la bandera soberana
de nostres glories may mortes,

jo te contemple y t'admire,
embelesat com ningu,
y de nostre *Patria* mire
la image mes bella en tu.

Quan, devota clavariesa
que 'l mirar à terra inclina,
sobre 'l cap ayros, estesa,
dus la negra mantellina,

y en veu baixa als parenostres
del vicari respons bé,
als meus ulls encantats mostres
la figura de la *Fé*.

Quan punteja una ma destra
la citra en la nit callada,
y poch à poch la finestra
obris pera ohir l'albada,

y al apuntar el nou dia
aguaytes ja sens temor
en tu, flor de poesia
veig l'emblema del *Amor*.

Volguera jo que guardares
sempre eixa triple corona ;
volguera que 't conservares
sempre bella y sempre bona ;

sempre amorosa y cristiana,
segons el sant us antich,
sempre y sempre valenciana,
que tot en assó te ho dich.

Y si una ventada forta
vè del temps que tot ho acaba,
y algo te arrenca y s'en porta
de lo que 'n tu s'admirava ;

si 't fa despendre 't d'agulles
de perles y pinta d'or,
filla meua, no 't despulles
dels sentiments del teu cor.

Asso 't demane, y que poses
quant la mort pera mi vinga,
un pomell de fresques roses
en la tomba que jo tinga.

De la que 'm fou tan amada,
altre homenatge no vull ;
bé termina la jornada
qui flors, al morir, recull.

Tu, esperant altre poeta
que canta millo tes glories,
viu felis, valencianeta,
pera guanyar mes victories,

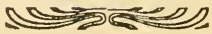
tan galana com vuy 'n dia,
tan bona, que es lo mes gran ;
viu, pera goig y alegria
dels nous sigles que vindran,

Eixa historia falaguera,
tan senzillament contada,
no sé si fou cosa vera
ó si fou cosa somniada.

Veritat ó ensomni sia,
olvidarla jo nu puch,
y omplint-me de poesia
dins del anima la duch.

Teodor Llorente.

(Valencia.)



LISTE

des Travaux à publier

Jean Amade. — *Chansons d'enfants en Catalogne.*
Louis Pastre. — *La langue catalane populaire en Roussillon.*
Castanier et Conill. — *Les noms des plantes en catalan.*
Jean Amade. — *Mimologismes catalans.*
Louis Pastre. — *Llengues germanes.*
E. Vergès de Ricaudy. — *La fletxa.*
Algú. — *Anyorament.*
Joseph Pons. — *Poésies.*
Louis Pastre. — *Tonteries pedagógiques.*

LIVRES et REVUES

La Revue catalane fera connaitre à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, vice-président de la Société d'Etudes Catalanes.

La lecture et les saisons.

MM. Serre et Roumégou, éditeurs à Montpellier, viennent de publier le joli discours prononcé par notre ami Jean Amade à la Distribution des prix du lycée de Montpellier, qui a pour titre : *La lecture et les saisons*. Nous en détachons le passage suivant :

« ...Je rêve souvent d'une blanche métairie sur le flanc de la montagne. C'est là que je voudrais goûter la douceur nonchalante des hivers de Roussillon, où le soleil finit toujours par triompher des brumes opiniâtres et où l'on a parfois l'illusion de l'été... Elle s'élèverait parmi les chênes-lièges ; leurs feuilles serrées et résistantes qui se détachent en un vert dur et sombre sur le bleu du ciel ne se laissent pas émouvoir par les frimas, les coups de vent et les nuits froides ; victorieuses de tant d'hostiles éléments, elles représentent pour nous, dans leur âpreté pleine de force, la rude jeunesse et l'éternelle vigueur de la terre catalane... »

Le Gaulois

M. Frédéric Masson, de l'Académie française, publie dans le numéro du 11 juillet un article haineux contre le Midi. M. Masson s'applique à malmener notre langue d'Oc et nos poètes. Il nous accuse de séparatisme. Nous ne lui répondrons pas. Mistral lui répondrait *s'il était....* de l'Académie française.

Lo crit de la Patria

Lo Crit de la Patria, setmanari regionalista de Valencia, carrer de Baix, número 10, Valencia, vient de faire paraître son premier numéro. Nous lui souhaitons la bienvenue.

Revue du Traditionnisme.

La *Revue du Traditionnisme*, 60, quai des Orfèvres, Paris, continue, dans son numéro de juillet, sa très intéressante publication de documents sur la *Femme*. L'auteur, M. Alfred Harou, a recueilli ces documents dans les journaux, revues, bulletins, dictionnaires, etc., publiés en Belgique, et les a classés d'une façon très heureuse. Nous ne conseillerons cependant pas cette lecture aux jeunes filles.

El poble catala.

Dans la *Plana literaria d'El poble catalá* du 29 juillet nous remarquons une page qu'on croirait extraite des œuvres de Pierre Louys.

Perina Riccia, tel est le titre de ce morceau qui montre combien la langue catalane se prête au genre de l'Arétin et combien elle sait exprimer « l'ardenta flama » en une musique délicieuse de volupté et de caresses.

Butlleti del Centre excursionista de Catalunya.

Le *Butlletí del Centre excursionista de Catalunya*, numéro d'avril, publie le récit d'une excursion à Gavarnie et aux environs par M. Claudi Martinez y Marquez et une étude sur le château de Malgrat par M. Joan Serra y Vilaró.

Le numéro de mai contient un curieux article sur le folk-lore andorran.

« Les Valls d'Andorra, per sa constitució política, son eminentment tradicionals : el folk-lore polític es en elles digne d'estudi. Allí regna la tradiciò ab tota sobirania, ho es tot ; la costum es sa primera lley, son primer dret ; y desde que 'ls soldats dispersos del exércit de Carlemany fundaren en aquelles abruptes terres y salvatges serres les parroquies que avuy encara son les mateixes y que conserven poc modifiats llurs noms llatins ; desde que foren donades mès tard en feude als Comtes d'Urgell, y per aquests cedits als bisbes, els quals mès tard, per raons polítiques, partiren sa sobirania y govern ab els Comtes de Foix, fins avuy dia, en que dita sobirania està compartida entre 'ls bisbes d'Urgell y el govern francès, Andorra s'ha regit invariablement per la mateixa constitució, si aixi pot dirse, que la costum establí y llegislà al seu principi, que sols en alguns detalls la moderna civilisació y necessitats ha variat lleugerament, sense tocar en lo mès minim lo essencial. Aixi, Andorra, en la costum, té sa mena de *Carta magna*, y en la Carta pobla de Carlemany sa mena d'Habeas corpus. »

Les gravures photographiques qui illustrent les articles du *Butlletí* sont d'une remarquable beauté.

Le Gérant, COMET. — Imprimerie COMET, Rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 9 15 Septembre 1907.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

AVERTISSEMENT

Le Comité de rédaction, désireux d'adopter, dans la Revue, une orthographe catalane uniforme, a décidé de rendre obligatoire l'orthographe du Congrès de Barcelone, dès qu'elle sera connue, et de publier un dictionnaire catalan roussillonnais en se conformant aux règles adoptées par ce Congrès. Mais, en attendant, les avis étant partagés en ce qui concerne, par exemple, les pluriels en *as* ou en *es*, le Comité laisse les auteurs absolument libres d'adopter l'une ou l'autre de ces formes.

Les membres de la Société qui ont envoyé des articles à la *Revue catalane* sont priés de vouloir bien nous faire crédit pour quelques numéros, l'abondance des matières et la disposition à donner ne nous permettant pas d'insérer au fur et à mesure des envois.

Mais que ces retards inévitables ne découragent pas ceux qui travaillent, car la *Revue catalane* accueillera toujours avec plaisir les travaux qui présenteront un certain intérêt pour les lecteurs.

Le Petit Castillet

La question de la démolition du Petit Castillet étant de nouveau agitée, la *Revue Catalane* tient à se ranger parmi les adversaires de ce projet.

A notre sens, la conservation des monuments historiques devrait même primer la « grande facilité de communications », mise en avant par quelques-uns ; cette conservation est, d'autant plus justifiée ici, la démolition (regrettable cependant) de l'enceinte du Castillet, ayant ouvert sur ce point de la ville, des passages suffisants.

Sans entrer davantage dans le fond de la question, la *Revue Catalane*, organe des Roussillonnais qui ont le culte de la petite patrie et des monuments qui l'embellissent, se prononce pour la conservation du *Petit Castillet*.

LE BUREAU.

Chansons d'Enfants
en Catalogne

On pourrait composer un petit livre avec les chansons dont les enfants de notre Catalogne se servent encore dans leurs jeux. Pour quelques-unes d'entre elles le sens primitif semble perdu aujourd'hui, car elles ne se sont jamais transmises qu'oralement. Nous en avons réuni ici un certain nombre, choisissant de préférence celles qui nous ont paru plus jolies ou plus pittoresques. De même que pour les « mimologismes », ou traduction du langage des animaux, dont nous avons parlé dans les premiers numéros de notre revue, il y a parmi ces chansons de petits chefs-d'œuvre de grâce et de poésie, et, à côté, de menues pièces où s'exprime d'une manière un peu rude le réalisme catalan.

1. — Quand nos enfants trouvent dans leurs promenades une coccinelle ou petite bête à bon Dieu (*Margarideta*), ils la prennent délicatement du bout de leurs doigts, et la posent avec mille précautions, afin de ne lui point faire de mal, sur le dos de leur main gauche. Puis ils lui chantent la chanson suivante :

— *Margarideta, Margarideta,*
mostrame el camí del cel
te donaré pa y mel!

(Petite Marguerite, petite Marguerite, — montre-moi le chemin du ciel, — je te donnerai du pain et du miel !)

On répète la chanson, toujours sur le même mode, jusqu'à ce que la coccinelle, ouvrant ses frêles élytres, prenne son vol dans les airs à la grande joie des enfants. Il y a dans cette courte mais charmante composition, une pureté toute grecque, quelque chose qui rappelle un peu certains fragments d'Anacréon ou les meilleurs passages de Théocrite.

2. — Un escargot, découvert dans le coin d'un jardin, au pied d'une touffe d'herbes, se refuse-t-il à montrer hors de l'obscure coquille sa tête gluante armée de cornes menues, on lui chante sur un autre air les quelques paroles que voici :

— *Cargol, treu banyes,*
figues y castanyes ;
cargol, treune,
altrament te menjaré.

(Escargot, sors des cornes, — figues et châtaignes, — escargot, sors-en, — sinon je te mangerai).

L'escargot ne résiste guère d'habitude à l'harmonieuse chanson et à des ordres si impérieux ; il finit toujours par dérouler, après un petit flocon d'écume verdâtre, son corps visqueux aux lentes contorsions... Et aux enfants d'applaudir...

3. — Ne vous est-il pas arrivé, quand vous étiez petit, de guetter au pied d'un mur, éblouissant de lumière, la sortie rapide et inquiète de quelqu'un de ces petits lézards gris, amoureux de soleil, qui sont si nombreux dans nos régions, et qu'on appelle chez nous *singlantanes ?* Quand cette sortie se fait trop attendre, nos enfants s'efforcent de convaincre le petit animal en lui annonçant de mauvaises nouvelles, qui l'obligeront, pensent-ils, à quitter son domicile :

— *Singlantana, treu el cap,*
que 'l teu pare n'es penjat
á la viga del teulat ;
la teua mare es morta
darrera de la porta,
el llop se l'emporta.

(Petit lézard, sors la tête, — car ton père est pendu — à la poutre du toit ; — ta mère est morte — derrière la porte, — le loup l'emporte.)

Cette fois, une petite tête plate et pointue apparaît dans un trou du mur ; bientôt le corps tout entier sortira... Et le pauvre lézard passera un vilain quart d'heure comme son père et sa mère.

4. — Quelquefois même, dans leurs jeux, les enfants s'adressent à la lune, aux étoiles. Dans les longues veillées de la famille,

en été, sur la terrasse de la maison, lorsque les conversations ne les intéressent pas, que faire si ce n'est de regarder vers le ciel et de parler avec les astres, avant de s'endormir ? C'est ainsi qu'ils disent à la lune :

— *Lluna,*
pruna,
vestida tot de dol,
ta mare
te crida
te vol donar un óu.

(Lune — prune, — toute vêtue de deuil, — ta mère t'appelle, — elle veut te donner un œuf.)

Ce langage n'est pas très clair sans doute, mais les enfants s'en contentent, se souciant fort peu d'ailleurs que la lune les comprenne ou ne les comprenne point.

5. — Ils savent mieux ce qu'ils disent, toutefois, lorsque s'adressant à l'étoile la plus vive, la plus brillante, la plus belle du firmament, ils s'écrient :

— *Estela, estela, picame aquí !*

(Etoile, étoile, pique-moi ici !)

J'ai cru très longtemps, l'avouerai-je, avec mes jeunes camarades, qu'une pareille invitation faisait naître infailliblement une verrue sur le coin de la main désigné ainsi à l'étoile.

6. — Si nous trouvions dans la campagne quelqu'un de ces épis très effilés qui croissent le long des chemins, nous l'introduisions entre le bras et la chemise, et, par une succession de tapes habiles, données sur les manches de notre blouse, nous lui faisions suivre une marche ascendante dont la rapidité nous remplissait de joie. L'opération exigeait les paroles suivantes :

— *Bruxa, bruxa, monta ;*
bruxa, bruxa, monta.

(Sorcière, sorcière, monte ; sorcière, sorcière, monte).

Mais si l'épi montait vite, il redescendait en revanche très difficilement, ce qui nous causait des peines infinies.

7. — Quand nous rencontrions un tas de sable devant une maison en construction, ou sur le bord d'une rivière, nous y creusions des trous, comme font les enfants, élevions des palais, esquissions des cours d'eau, des plaines, des montagnes. Pour les ponts, c'était extrêmement simple, quoique un peu délicat : nous passions notre main gauche sous une couche de sable assez épaisse, et, frappant au-dessus avec la main droite, nous chantions :

— *Pont, pont, feste,*
que demá te mataré
amb la ma de morter.

(Pont, pont, fais-toi, — car demain je te tuerai, — avec le pilon).

Nous retirions la main gauche rapidement, et un fragile petit pont de sable fin se dressait d'une seule arche devant nos yeux émerveillés.

Il faut ajouter à ces chansons celles dont les mères catalanes ont encore coutume de bercer le sommeil de leurs enfants, ou avec lesquelles elles les amusent quand ils pleurent.

On désigne communément les premières du nom de *cansons de bressola*. L'ingénuité et le sens parfois mystérieux de leurs paroles leur donnent un caractère particulier. Mais elles valent peut-être surtout par leur rythme berceur et leur monotonie plaintive, si favorables au sommeil des petits. Ce sont bien là les chansons de la tendresse maternelle. N'oublions pas qu'elles nous firent dormir nous-mêmes quand nous étions encore au berceau. — Quant aux autres, il en est de comiques et très amusantes ; elles méritent, elles aussi, d'être conservées.

1. — *Feuli un llit*
á la Verge Maria,
feuli un llit
que la Verge ha parit...

Feuli fer non
á l'infant que no plori,
feuli fer non
á l'infant que té son...

(Faites-lui un lit — à la Vierge Marie ; — faites-lui un lit, — car la Vierge a mis au monde un enfant. — Faites-le dormir, —

l'enfant pour qu'il ne pleure pas ; — faites-le dormir l'enfant, — car il a sommeil...)

2. — *Bim bom,*
la nina té son ;
vol pas dormir,
perque té pas
un galán cuxi...

(Bim bom ! — la petite a sommeil ; — elle ne veut pas dormir, — parce qu'elle n'a pas — un bon coussin...)

3. — *Pipiu, ves-t'en á l'aygua.*
— *Manzela, vull pa y formatge.*
— *Pipiu, te trucaré.*
— *Manzela, m'hi tornaré !*

(Petit oiseau, va-t'en chercher de l'eau, — Mademoiselle, je veux du pain et du fromage. — Petit oiseau, je te frapperai. — Mademoiselle, je rendrai les coups !...)

4. — *Ninch, nonch,*
Ninch, nonch,
las campanas de la son !
qui 'ls toca,
qui 'ls mena,
es el rector de Santa Elena.

Viva la carbassa,
Viva 'l carbassó,
mireu aquí
un galán minyó...

(Ding, dong ! — ding, dong ! — Les cloches du sommeil ! — Qui les fait sonner, — qui les agite, — c'est le curé de Sainte-Hélène. — Vive la courge. — vive la petite courge ; — voila un beau garçon !)

5. — Mais les enfants ne dorment pas toujours. Pour les empêcher de pleurer quand ils se réveillent, nos mères disposent heureusement d'un inépuisable trésor d'ingénieuses tendresses. Un rien peut souvent les distraire, quand c'est l'amour maternel qui leur parle. J'ai vu bien des enfants se consoler et sourire

quand, prenant leurs petites mains et les frappant doucement l'une contre l'autre, on leur chantait ceci d'une voix lente :

— *Ball-manetas,*
truca manetas,
un punyat de avellanetes ;
la gall-gall,
la cueta de la gallina,
la gall-gall,
la cueta del nostre gall.

El nostre gall s'es entonat
ab una cresta
ab una cresta,
el nostre gall s'es entonat
ab una cresta de castrat :
al coll porta una vallona,
el nostre gall s'entona...

Manyagas á la mamá
manyagas al nin (ou á la nina).

(Danse des petites mains, — frappe les petites mains, — une poignée de petites noisettes ; — la coq-coq (?), la petite queue de la poule, — la coq-coq, — la petite queue de notre coq. — Notre coq s'est mis en grande toilette, — avec une crête, avec une crête, — notre coq s'est mis en grande toilette, — avec une crête de chapon ; — il porte au cou un grand col, — notre coq s'est mis en grande toilette..... — Des caresses à maman, des caresses au petit garçon, ou à la petite fille !)

Les dernières paroles s'accompagnent généralement de deux ou trois caresses faites avec la main de l'enfant lui-même, soit sur ses propres joues, soit sur les joues de sa mère.

6. — Quand des enfants, déjà d'un certain âge, se trouvent réunis dans une maison, on les prie d'étaler la main sur la table, puis on leur pince les doigts l'un après l'autre en chantant les paroles reproduites ci-dessous. A la fin de la chanson, tous les enfants doivent lever un doigt en l'air comme à « pigeon-vole » :

— *Pic-pic,*
reverdic,
de la mola del moli,
quin pá fas tú ?
— *Millor que tú.*
Vola, vola l'aucell !
Vola, vola la mamá !

(Pic-pic, reverdic (?), — avec la meule du moulin, — quel pain fais-tu ? — Meilleur que le tien ! — Vole, vole l'oiseau ! — Vole, vole, maman !)

7. — Autre jeu pour enfant, autre chanson : on ouvre bien grande la main, la paume tournée vers le sol. Tous les enfants y appliquent l'extrémité de leur doigt. Pendant que tous les doigts sont réunis de la sorte, on chante ce que nous donnons ci-après. Puis on ferme brusquement la main, et l'enfant dont le doigt est ainsi retenu donne un gage :

— *La clic-clic*
hi posa el dit,
avellanetes
torradetes,
closca d'óu,
vint y nou,
trenta, cuaranta,
Madama la Gargallanta,
un capdell de fil,
mil !

(La clic-clic (?) — y met le doigt, — petites noisettes, — grillées, — coque d'œuf, — vingt-neuf, — trente, quarante, — Madame la Gargallante, — un peloton de fil, — mil !)

Ce sont des riens peut-être, surtout aux yeux de l'étranger ; mais ces riens sont chers à notre cœur, — au cœur de tout vrai Catalan. Nous ne pouvons entendre aujourd'hui quelques-unes de ces vieilles chansons sans ressentir une émotion profonde : un peu de l'âme de nos ancêtres, un peu de notre enfance vit en elles... Ce sont de précieuses reliques du passé de notre race et de notre passé à nous. Ne les laissons pas se perdre, recueillons-les soigneusement, et chantons-les encore à nos fils en les amusant sur nos genoux ou les berçant d'une main amoureuse.

Jean Amade.

Le Roussillon et ses Poètes

Notre ami M. Frédéric Saisset, fils du célèbre et regretté poète catalan Albert Saisset (Oun Tal), vient de publier un recueil de poésies : *Les Moissons de la Solitude* (Paris, Sansot et Cie). Frédéric Saisset est déjà l'auteur de deux volumes de vers, *Au fil du rêve* et *Les Soirs d'ombre et d'or,* où il s'est souvenu parfois avec émotion de la terre catalane. Dans ses nouveaux poèmes, qui, comme le titre l'indique, sont le fruit d'une vie d'isolement et de méditation, il y a cependant çà et là de claires échappées sur l'horizon de notre pays. C'est même en termes délicats que Frédéric Saisset parle, par exemple, des Albères et de la beauté des femmes du Roussillon.

L'auteur de ces vers fait partie de ce charmant groupe de poètes qui est l'honneur des lettres roussillonnaises, MM. François Tresserre, Henry Muchart, Pierre Camo, Albert Bausil, Antoine Orliac, etc... Eux aussi adressent parfois, dans leurs poèmes, un souvenir ému à la terre catalane. Pourquoi ne sont-ils pas avec elle en communion plus étroite encore, et ne se souviennent-ils pas plus souvent, en écrivant leurs vers, qu'ils sont Catalans et Roussillonnais ? Croient-ils que leur inspiration ne gagnerait pas, de ce fait, en fraîcheur et en puissance ? Nous ne manquerons sans doute pas d'avoir ici même quelques occasions de le leur rappeler, au besoin.

Voici l'une des plus jolies pièces du livre de Frédéric Saisset :

Musique catalane

O le chant clair de la musique catalane !
Mes rêves enfantins s'y savent endormis,
Ils descendent en foule, à ses accords amis,
Dans la rue où le « passe-ville » se pavane.

O musique mélancolique ! Le hautbois
Soupire ses interminables soliloques ;
La « prima » qui s'épuise en notes équivoques
Evoque tour à tour le village et les bois.

Sourires anciens sous les coiffes brodées
Des femmes qui berçaient mes tristesses d'enfant,
Vous revivez parmi ces plaintes démodées.

Chante ! Mon cœur sourit tour à tour et se fend.
Murmure, âme du vieux Roussillon bucolique,
Ou pleure, chant d'amour et de mort, ô musique.

Nous souhaitons à notre ami Frédéric Saisset d'écrire de nombreux poèmes comme ce dernier. Qu'il mette désormais ses vers, avec plus de confiance et d'amour, sous la protection des muses catalanes, et son œuvre, déjà féconde, refleurira encore avec plus d'éclat et de beauté.

Jean Amade.

Pages choisies

En 1904 paraissait à Barcelone, par les bons soins de « l'Ilustració catalana », un livre d'un écrivain catalan Marian Vayreda, *La Punyalada* (novela montanyenca). L'auteur n'avait pas eu le temps de donner à ce roman sa forme définitive : la mort le surprit dans sa tâche d'artiste consciencieux. Cet ouvrage contient cependant de fort beaux passages. Quelques figures curieuses et bien vivantes de « trabucayres » et de contrebandiers ; quelques scènes catalanes d'une peinture exacte et parfois même d'un intérêt poignant ; un style coloré, une langue singulièrement riche, — tels sont les principaux mérites de *La Punyalada*. Nous en détachons ici deux passages : dans le premier, l'auteur nous

présente deux types de trabucayres, et il décrit dans le second la mort affreuse de toute la bande, cernée dans une grotte au-dessus d'un précipice.

❖ ❖ ❖

Deux types de trabucayres (1)

S'assegueren ; mes no al centre de la taula y d'esquena a la porta hont s'ls feya lloch, sinó al extrem, tots dos de costat y arràn de la finestra per hont havían entrat, la que dexaren ajustada, després de llevar els llocateus que'l moliner havía posats. Se desfardaren a mitjes de llurs mantes, y uns bestials trabuchs que duyan, els retingueren entre les cames.

L'un era vell y begut de cara, peró ferreny ; duya un barret llustrós de tan suat, sense forma ni color, desota'l que n'exían badíes de cabell groguench que's fonían en alguns indrets ab una barba de pam blanca y groga, que després de menjárseli mitja cara, li queya del tot viciada cap a la esquerra, pel fregadís d'una bufanda roja y bruta que tenía enroscada al coll. Uns ulls petits y grisos llagrimejavan ab lluhissors de murri dins d'unes conques fondes, y un nas de punta carnosa, tan ample de dalt com de baix, se mitx perdía entre l'embull d'un bigoti de tots colors, caxalejat y fumat, que embrossantli la boca, sols donava exida al canó d'una pipa ronyosa, que semblava durla soldada a les dents, ja que ni per garlar se la llevava.

El seu company, no per ser més jove, resultava menos fastigós. Duya un barretinot, de color de cirera podrida, enfonzat fins a les orelles ; una barba verge de navaja y de pinta, del color y forma d'un fregall de ayguera ; un nas d'oliva, baix de pont y cargolantse sobre una boca bifia, nua de bigoti. Sos ulls d'un blau desmarxat, fixantse ab una inconveniencia com de criatura, desde sota uns frontals abultats en extrem, donavan a sa fesomía una certa marca d'estupidesa, siguent lo xocant que sa boca dibuxava una

La Punyalada (p. 107 et sq.)

mitja rialla casi perpétua, mitja rialla que a moments s'accentuava com si precedís la manifestació d'una idea que no esclatava may.

En quant al trajo, abdós anavan igualment bruts, ab la roba emplastada al cos per la habitut de no despullarse. Gech y calses de vellut, calsons de cuyro ros, sabates folrades, y al coll, a més de la manta virada de blau, un sarró de tela crua, com els qu'usan els pastors pera las provisions. Com a armament, a més del ferés-tech trabuch, duyan a la cintura, entre altra ferralla d'us incomprensible a primera vista, uns grans ganivetassos de doble molla.

De gana'n tenían un y altre, y sense ferse pregar, s'agafaren al recapte que'ls hi fou presentat, y menja que menjarás, l'un callant sempre y l'altre no callant may.

Mort des trabucayres (1)

Se produhí entre nosaltres un curt moment de confusió, que l'Arbós dominá al punt ab enèrgiques intergeccions sordes donades a mitja veu. Quatre mossos s'avansaren entre la verdissa ab ordre de tapar la sortida, anch que fos a bayonetades ; el nostre lloch fou reforsat pels qu'havían quedat més amunt, y'l mot d'ordre del Arbós fou : apuntar be y estalviar municions !

L'enemich degué apercibirse aviat de nostre moviment que fou bastant fressós, si be de moment no degueren compendre de que's tractava, peró no tardarem en sentir alugunes veus d'alarma seguides d'una remor confosa. « Som trahits ! » se sentí clar qu'algú deya. Els del cap de la fila apretaren el pas ab ánim d'engolfar la rosta, mes allavors la carrabina del Arbós doná la senyal del espetech y les bales comensaren a rebotre per la cinglera ab xiulets esferehidors. Els del cap de la fila anaren a capgirells y desseguida la regata fosca comensá a degotar taques negres que desaparexían engolides per l'abim. Eran cossos humans que, ferits per les bales, no poguent aguantarse sobre'l corriol, hont no hi havía lloch pera retorcirse, anavan a baix.

(1) *La Punyalada* (p. 310 et sq.)

Molts crech que queyan abans de ser tocats, ab la precipitació de la reculada ó empenyuts per altres, que, plens de terror, com els náufrechs, defensavan la seva vida a costa de la dels demés. Es indescriptible aquell espectacle de mort desenrotllat de sobte en mitx de l'apacible solitut de la naturalesa dormida : els crits esgarrifosos dels que s'estimbavan, les maledicciones y renechs dels qu' encara s' aguantavan, sobrepujant als retrunys de les trabucades que sonavan, repetintse com tronades, per aquells recons espadats, y abaix al fons d'aquells crenys que s'obrían igual que mandíbules de dragó, la brahó candenciosa de les cascates, marcant com un moviment de deglució del monstre famolench de carn humana... y nosaltres n'hi donavam tanta com podíam, peró ja podíam donarnhi forsa que no diría pas may prou.

La filera s' aná aclarint y acabá per fondres. Els més caygueren a baix, algun quedava mitx penjat com pellingots de drapayre y'ls demés tornaren a aclatarse a la tuta, hont se'ls sentía disputar y lamentarse a crits, tot esperant le segona batuda. Sols alguns pochs havían fet foch, sobre tot els de cap de fila, peró'ls infelissos ni veyan hont apuntavan, y més los hi haguera valgut guardar llurs trets pera clavársels sota la barra.

PROVERBES CATALANS

6. Bruma roja, ven ó pluja.
7. Cal pendre lo tems com ven y la gen com son.
8. Cal pas jitar res que no pudigui.
9. Cal tenir vergonya de mal fer.
10. Cal pas may botar contra 'l ventre.
11. Cal parlar poch y parlar be.
12. Carga que plau, may pesa.
13. Cal fer lo qu'un hom pot y no pas lo qu'un hom vol.
14. Es pas tot de se llevar mati, se cal trobar à l'hora.

Llengues germanes

Sempre som ohit á dir que 'l catala y 'l provensal eran dues llengues germanes.

Germanes, ja ho crec, puix tenen la mateixa mare llatina. Peró totes les filles d'una mateixa mare no's semblen ben bé en aquest món : la una es rossa y guapa, l'altre es morena y lletja, aquesta te 'ls ulls blaus y pensatius, aquesta altra els-e te negres y plens de foch ; n'hi ha de magres y de rodones, n'hi ha de petites y de grosses, etc., etc. Y totes son estimades, y á la mare totes li agraden.

N'es de les llengues germanes com de les filles germanes. Germanes son, aixó si, peró poch ó menys consemblants. Y á cadahú li agrada parlar la seua que's recorda de petit quan la mamá el bressolava, cantant cançons pera l'adormir.

Mes si li agrada la seua, li agrada també, quan no pot ohirla parlar, ohir la que mès s'en apropa, ohir parlar la llengua germana mès germana, la que es millor comprehensible pera ell. Y la llengua germana mès comprehensible pels catalans es el llenguadociá y no pot esser cap altra llengua.

Als catalans que solen dir que 'l catalá y 'l provensal son dues llengues germanes y que 's creuhen, dient aixó, que 'l provensal es la mès germana de totes, vull mostrar que n'hi ha una altra y qu'aqueixa altra es el llenguadociá. Vull provalshi que pera esser ben germans no es pas suficient tenir una mateixa mare. Vull mostralshi que, de mès que aixó, cal tenir unes cares del mateix estil, enfí que cal ser germans no solament de mare, mes de cara, de veu y de casa.

Lo provensal no es pas germá de cara, ni de veu, ni de casa ab el catalá, mentres que 'l llenguadociá ho es.

De cara, es á dir ortograficament ; de veu, es á dir foneticament ; de casa, es á dir géograficament, el catalá es mil vegades mès germá del llenguadociá que del provensal.

Géograficament. — Fugint del país catalá y pujant mès amunt, trobem, al seguir la costa méditerranea, primer el *llenguadociá*, desprès el provensal ; seguint les muntanyes, cap al nort, trobem encara, primer el *llenguadociá*, desprès l'auvernyat ; y si 'ns dirigim cap á l'Océa, es encara el *llenguadociá* que trobem abans que 'l gascó y 'l llimosí. Donchs, que'ns dirigim d'una banda ó de l'altra de l'Occitania tenim sempre el llenguadociá aprop de casa nostra, y'ns cal passar á sobre d'ell pera trobar, *mès lluny*, altres llengues germanes. Ni 'l provensal, ni 'l gascó, ni 'l llimosí, ni cap altre idioma no pot esser, géograficament, mès ben germá del catalá com el llenguadociá.

Foneticament y ortograficament. — La llengua provensal, la llengua d'En Mistral, es mès dolça, mès suau, mès carinyosa. Peró el catalá y el llenguadociá tenen mes fermetat y sonoritat : aixó ven de les consonants finals catalanes y llenguadocianes que no existeixen en provensal.

En llenguadociá com en catalá, la forma del article y dels determinatius plurals es distincta per cada genre :

Catalá : los homes, las vilas (ó les viles)
Llenguadociá : lous homes, las vilas.

En provensal la forma del article y dels determinatius plurals es unica :

Catalá : los llops, les planes.
Provensal : li loup, li plano.

La confusió de les lletres *v* y *b* es completa en catalá y en llenguadociá mentres qu'en provensal existeix una diferencia de prononciació d'aqueixes dues lletres.

La *l* final se vocalisa en *au* en provensal mentres que 's conserva tal y qual en catalá y en llenguadociá :

Catalá : hostal, Nadal.
Llenguadociá : houstal, Nadal.
Provensal : houstau, Nadau.

Les paraules : vin, moulin, camin se prononcien, en provensal, com son escrites, en fent sonar la *n* final : vinn, moulinn, caminn, mentres que 'ls catalans y 'ls llenguadocians escriuen : ví, molí (lleng. moulí), cami, y prononcien : bi, molí (lleng. moulí), camí, al singular, y vins, molins (lleng. moulins), camins, al plural.

Podriem fer encara algunes altres observacions fonétiques y ortográfiques, com, per exemple, l'ausencia, en catalá y en llenguadociá, de la *u* provensal que 's prononcia com la ü alemanya y les finals singulars del feminí :

Catalá : carbonera.
Llenguadociá : carbounieyra.
Provensal : carbouniero.

Ens aturarem aqui. Ara si volien anar á mirar que, á la época d'En Ramon Lull, el catalá s'anomenava *provensal* ó que també la

---

Texte provensal

Estendu davans la brasiero
D'uno lusento carbouniero
Vounge ome soun aqui plega dins si mantéu
Soul, aplanta dins la sourniero,
Lou front clin coume l'an li jóuini pinatéu,
Acouida sus soun bouis, lou valènt Reginéu,

Escouto emé respèt soun paire
Que dis : — Gardo-te di troumpaire
Que rodon eilalin ; e que jamai ti bras
Peresous rèston sèns rèn faire.
Travaio, e de tis obro, enfant, tant que viéuras
N' en auras lou cor siau e nous ounouraras.

Ai di. Vai, parte, e te souvengues
Que fau, enfant, que nous revèngues,
Car ta maire es dins l'âge, e, pecaire, se viéu,
N'es que per tu. Vai, e mantèngues
A la fáci dis ome autant aut coume un liéu
Toun front ounte en plourant pause un poutoun. Adiéu !

. . . . . .

(1) Hem escullit aquestes dues poesies : 1º perque el sentit general es fácil á compendre y que això sol ajuda molt pera la comprehensió de les paraules ; 2º perque 'ls autors tractent de

llengua d'oc 's va dir *llengua llimosina* pera distingirla de la llengua d'oïl, ens caldria págines y més págines ; y tot aquest desplegament d'erudició no podria pas empedir que lo que es sigui : es à dir qué 'l catalá y 'l llenguadociá son unes llengues mès germanes que'l catalá y 'l provensal.

Pera ferho veure mès clarament, he escullit dos exemples, dues poesies (1) la primera del poeta provensal Félix Gras, la segona del poeta llenguadociá Peyrottes.

Lou départ de Regineu

Regineu, fill d'un carboner, es à punt, de deixar la casa dels pares pera anar viatjar en Provensa. Escoltem al poeta :

Traducció catalana

Estirats davant lo braser
D'una lluhenta carbonera
Onse homes son aqui abrigats dins llurs mantells.
Sol, dret dins la nit fosca
Lo front baix com l'han els joves pins,
Apuntalat sobre 'l seu pal, lo valent Regineu,

Escolta amb respect al seu pare
Que diu : — Guardate dels enganyaires
Que rondejen allí ; y que jamay els teus brassos
Peressosos s'estiguin sense fer res.
Treballa, y de tes obres, infant, tant que viuras
Tendras lo cor quiet y nos honoraras.

He dit. Ves, marxa, y quet sovinguis
Que cal, infant, que 'ns revinguis
Perque ta mare es vella, y, pobreta, si viu
No es mès que per tu. Vés, y mantinguis
A la cara dels homes tant alt com un teix
Ton front hont en plorant posi un petó. Adeu !

. . . . . .

l'amor de la pátria petita que es el fonament del veritable patriotisme nacional loqual, ben entés, es lo fonament del veritable internacionalisme.

— Perqué plouras ansin, moun paire ?
Lou sabès proun que se póu gaire
Prendre femo au païs sènso agué trafica
Touti li plano dóu terraire
De la richo Prouvenço, e sarié se manca
S'au païs dàu soulèu noun m'anave educa.

. . . . . .

Alin, parèis, l'ome travaio
E s'acamino sus la draio
Que meno au lum de Dièu touto l'umanita
D'enterin qu'un segnour badaio
Au founs de soun palais, lou pople emé fierta
Crido sout si balen : Vivo la Liberta.

E demouran dins la sourniero,
Lou nas dins nósti carbouniero.
Vesèn voula lis aiglo, ausèn brama li loup,
Nosto destrau toumbo l'éusiero
Touti li jour de l'an, e pièi au trepadou
De la mort arriban, l'esprit vuege de tout.

E iéu m'en vau ounte es lou lume.
Courre à la mar coume lou flume.
Mai, sus lou noum de Diéu, jure que revendrai !
Qu'à moun entour puléu s'alume
La negrasso fourèst, volountié cremarai
Se dins lou Mount-Ventour dève tourna jamai !

Félix Gras.

(*Li carbounié*)

❖ ❖ ❖

— Perque ploreu aixis, mon pare ?
Ja ho sabeu be prou que no's pot gaire
Pendre dona al païs sense haver corregut
Totes les planes del territori
De la rica Provensa, y seria culpable
Si al païs del sol no anavi educarme.

. . . . . .

Alli baix, dihuen, l'home treballa
Y s'encamina sobre la via
Que mena á la llum de Deu tota la humanitat.
Mentres un senyor badalla
Al fonso del seu palau, lo poble amb superbia
Crida sota els seus balcons : Visca la Llibertat.

Y'ns estem dins la foscor
Lo nas dins nostres carboneres.
Veyem volar les aligues, ohim bramar los llops,
Nostra destral fa caure 'ls roures
Cada dia del any, y després, al pas
De la mort arribem, l'esperit buyt de tot.

Y jo m'en vaig hont es la llum
Corri cap á la mar com el riu.
Mes sobre 'l nom de Deu, juri que tornaré !
Qu'al meu entorn mès aviat s'encengui
La foscosa selva, y 'm deixaré cremar
Si dins lo Mont-Ventur no dec tornar may ! —

Félix Gras.

❖ ❖ ❖

Lou tioulat paternel

El poète llenguadociá Peyrottes havia deixat el seu païs, Clarmont l'Herau, pera anar establirse á Paris. Mes totes les riqueses de la capital, tots els seus palaus magnifichs no deyen res al pobre desterrat, malalt d'anyorament. El dolç record de la casa dels pares y del poblet ahont havia viscut, fins ara, estimat de tothom, li feya esgarrifosa la vista de Paris. Arribat à Clarmont, Peyrottes composá aquesta poesia, que's podria titular : Lo cant del desterrat.

Texte llenguadociá

O Reyna dé toutas las villas !
Hérous qué té dis : Adissias !
Sus tas plaças tan paoû tranquillas,
Qual és qué s'annuyario pas ?
A la Seina ay mésclat mas larmas,
En pénsén al rèc dé Rhounel ;
E mé sioy dich, remplit d'alarmas :
Ount' és lou tioûlat (1) paternel ?

Paris, ay countemplat tous dômés,
Ta coulouna é toun Panthéoun :
Mais, ère soul permi tan d'hômes
E souspirave après Clarmoun.
Al Louvre, moun cor préférava
Nostre antique é fumous Castel
Qué, dé sas tourres, abrigava
Moun paoure tioûlat paternel !

M'accusaras d'ingratituda
Paradis das hômes puisséns ;
Mais, dins toun sé, l'inquiétuda
Réndio mous jours trop languisséns.
Clarmoun-l'Héraou ! douça patria !
A tus moun amour éternel !
Oy, touta moun idoulatria
Es per lou tioûlat paternel !

Dél vouyajur, l'âma és troublada
Quan s'approcha dé soun païs.
Ensi la mioûna èra agitada
A la Quilha das *Cinq Camis.*
Aqui, mous ginouls flàchiguerou ;
Ma bouca béniguèt lou Ciel,
E mous yols, ambé gaoû, véchèrou
Fumâ lou tioûlat paternel !

Couma charmas moun existénça
Clarmoun ! toujour té béniray !
Es dins toun sé qu'ay prés nayssénça,
Es dins toun sé qué mouriray !
Hérous lou qu'après la tempesta,
Escapat al déstin cruel,
Pot anà répaouza sa testa
Déjoust le tioûlat paternel !

(1) *Tioulat* (toit) se diu *terrat* en catalá del Rosselló y *teulada* á Catalunya. Peró *teulat* també es catalá.

Traduccio catalana

O Reyna de totes les viles !
Felis el que te diu : Adeusiau !
Sobre tes places tant poch quietes
Qui es el que no s'anyoraria pas ?
A la Sena he barrejat mes llágrimes,
Tot pensant al rech de Rhonel ;
Y me soch dit, omplit d'angoixa
Ahont es lo teulat paternal.

Paris he contemplat les teues cúpules,
Ta columna y ton Panteó :
Mes eri sol entremig de tants homes
Y sospiravi per Clarmont.
Al Lovre mon cor preferia
Nostre antich y fumos castell
Que de ses torres abrigava
Mon pobre teulat paternal !

M'accusaras d'ingratituda
Paradis dels homes poderosos ;
Mes dins ton sí l'inquietut
Rendia els meus jorns massa anyoradissos.
Clarmont-l'Herau ! dolça pátria !
A tu, mon amor etern !
Si, tota la meua idolâtria
Es pera'l teulat paternal !

Del viatjant l'ánima es atribulada
Quan s'apropa del seu païs.
Aixis la meua era sotmoguda
A la « Quilha dels Cinq-Camins » (2)
Aqui els meus ginolls se plegaren
Ma boca benigué lo Cel,
Yls meus ulls amb goig vegeren
Fumar lo teulat paternal !

Com encises ma existencia
Clarmont ! sempre jo te benehiré !
Es dins ton sé qu'he pres neixença
Es dins ton sé que'm moriré !
Felis el qu'amprès la tempesta
Fugint lo destí cruel
Pot anar reposar sa testa
Dessota'l teulat paternal.

(2) La « Quilha dels Cinq-Camins » es una pedra plantada a la intersecció dels *Cinq Camins* a l'entrada de Clarmont.

Pera acabar la demonstració vetaqui una altra poesia llenguadociana firmada Achille Arnaud, del Felibrige de Montpellier. Un catalá que la llegeix se creu llegir une poesia catalana. Ja 'n falta poch per que la semblança sia perfecta. Tres ó quatre paraules solament son llenguadocianes sense esser catalanes.

El lector s'adonara que, al contre de lo qu'hem dit mès alt, la paraula catalana « cal » se vocalise en « cau ». Aixó ven que l'autor es de Montpellier, á les fites de Provensa, ahont se fa la vocalisació. Podriem també mostrar, al contrari, que 'l llenguadociá de Narbona, per exemple, á les fites de Rosselló, conte moltes paraules catalanes.

A una poulida jouve

Texte llenguadociá

Diga-me se te cau la luna
E dins lou ciel escalarai,
E tout content de ma fourtuna
A tous peses la descendrai.

Coumando-me de beure touta
L'aiga de la mar e l'estang,
E jusqu'à la darrieira gouta
La beurai ! Es que t'aime tant !

Achille Arnaud.

Traducció catalana

Diga-me si te cal la lluna
Y fins al cel jo pujaré,
Y tot content de ma fortuna
Als teus peus jo la baixaré.

Comana-me de beure tota
L'aygua de la mar y l'estany,
Y fins á la darrera gota
Me la beuré ! T'estimi tant !

Achille Arnaud.

Ara, amich lector catalá, examina ben be el texte provensal d'En Gras y 'l texte llenguadociá d'En Peyrottes, y, sense mirar la traducció catalana, digam loqual d'eixos dos textes entens millor, loqual es mès aprop del teu idioma. Examina desprès el texte llenguadociá de l'Arnaud y la traducció catalana y digam si ho hes ó no que'l llenguadociá y 'l catalá son les dues llengues mès germanes.

Ja soch segur del quet penses ! Y tal ! que tenia rahó !!!

Louis Pastre.

Quelques variantes de « LO PARDAL »

Nous aurons recours pour *Lo Pardal* à peu près aux mêmes textes que pour *Montanyes regalades* (1). Ici encore les variantes sont nombreuses, quelquefois même assez étranges. Nous choisirons également les plus connues, sinon les plus intelligibles.

I. — Texte Mila y Fontanals

(*Romancerillo catalán*, p. 393 n° 530.)

Una cansoneta nova — yo la diré
(d) el pardal quant s'ajucava — al toranjé.
El pardal quant s'ajucava — feya remó,
per veure si 'l sentiría — la sev'amó.
La sev' amó n' es en cambra — que no'n sent res,
sino' ls mossos de la casa — y' ls traginés.
De las finestras mes altas — li vaig parlá :
« Deu horas ne son tocadas — 'neu á' llotjá. »
« Com m'allotjaré, senyora, — vaig de camí,
vaig á fé una prometensa — á San Magí. »
Quant á San Magí vaig esse — vaig suplicá
que'm deixés torná á ma terra — per festejá.
Quant á n' el camí tornava — yo l'encontrí,
yo li 'n dich si vol creuhetas — de San Magí.
Ella m' en fa de resposta — que no'n vol, nó,
yo ni dich preneune una — : « No es hora, nó. »

II. — Texte de Pelay Briz

(*Cansons de la terra*, tome 2, p. 135.)

Una cansoneta nova — vos la diré
del pardal quan s'acotxava — sota orangé.
Lo pardal quan s'acotxava — feya remor,

(1) Voir *Revue Catalane* n° 8.

per veure si 'l sentiria — la seua amor,
Lo seu amor está en cambra — que no'n sent re,
sino lo mosso de casa — lo trajiné.
De la finestra mes alta — li'n va parlar,
« Las onz 'horas son tocadas — veste á acotxar. »
« No m'acotxo pas encara, — vay de camí,
som fet una prometensa, — á Sant Magí.
Quan á Sant Magí vay esse — vay suplicar
que'm deixès aná á mas terras — per festejar.
Quan ne vay esse á mas terras — ja 'ls encontrí,
los tres amors que tenía — tenía allí. »
Als tres amors que tenía — lo pardalet,
Mariagna y Petronilla — é Isabelet.
Als tres amors que tenía — quan los trobí,
los va doná una crehueta — de Sant Magí.
Ay cansó que t'es dictada — qui treta t'ha ?
Tres fadrinets de la plana — del Ampurdá.

III. — Texte Pierre Vidal

(Cansoner catalá, IV, Cansons populars, p. 9.)

La première moitié de ce texte rappelle avec de légères différences les deux textes précédents. Il n'en est pas toujours de même pour la deuxième partie, que voici :

« No me cotxi pas encara — vaig de camí ;
Som fet una prometencia — á Sant Magí.
En passant á la rivera — de Cornella,
la trahidora de la burra — va tropessar.
La gent que ho varen veurer — : « Vos seu fet mal ? »
— « Un xich xich y no més gayre — al ronyonal. »
Quan á Sant Magí va esser, — va suplicar
que pogues tornar á sa terra, — per festejar
tres galanes que tenia — eix aucellet,
Marianna, Petronilla, — Isabelet.
Eixa cansoneta nova — qui treta l'ha ?
Es un jove de la Plana — gentil Roma.

Le comte Paul d'Abbes
et le
sculpteur catalan J.-B. Belloc

Le *Magasin Pittoresque*, la doyenne des Revues, *des Magazines*, si en vogue aujourd'hui, publie, à la date du 15 août dernier, un article (dont nous regrettons de ne pas avoir eu la primeur) de notre confrère, M. le comte d'Abbes, sur *le sculpteur catalan Jean-Baptiste Belloc*.

C'est l'éloge mérité d'un compatriote, par un compatriote de mérite.

Des œuvres dues au ciseau de J.-B. Belloc, nous en possédons trois à Perpignan : *le Génie du monument commémoratif* aux morts de la guerre de 1870, *les Temps Futurs* et la *Fontaine monumentale*.

Ces trois ouvrages ornent « la majestueuse promenade des Platanes, orgueil du Roussillon ».

L'œuvre de J.-B. Belloc est beaucoup plus considérable. On va inaugurer, dans quelques jours, à Constantine, son monument au *Général Lamoricière*.

Dans son article, M. le comte d'Abbes, qui est un littérateur distingué, détaille cette œuvre, déjà importante, quoique Belloc soit encore jeune. Il le termine par ces mots : « Ce ne sera pas « vainement que Belloc aura statufié l'*Apollon* au sommet du « théâtre tunisien. Les dieux lui réserveront pour récompense une « longue jeunesse. Il la consacrera à mériter davantage de son « son pays, et, par ce que nous constatons de son passé, il est « permis d'augurer ce que nous réserve son avenir ».

La *Revue Catalane* sera heureuse d'applaudir aux succès futurs, certains, de l'artiste qu'est M. J.-B. Belloc, comme elle est heureuse de signaler l'article de M. le comte d'Abbes qui tend au même but que nous : la glorification de la patrie catalane par celle de ses enfants les plus dignes.

E. V. de R.

HISTOIRE LOCALE

Deux familles catalanes au XVIIe siècle

I. — LA FAMILLE PONT.

Armadas était une ville florissante du diocèse de Girone. Plusieurs métairies se trouvaient disséminées dans l'immense territoire de cette cité. Un de ces riches domaines était habité par la famille Pont.

En 1640, cette famille, parfaitement soumise au roi de France, comprenait deux membres, c'est-à-dire deux frères : Pierre Pont et Jean-Raphaël Pont.

Il convient d'examiner leur carrière et le rôle qu'ils ont joué dans l'histoire roussillonnaise.

Pierre Pont

C'était l'aîné de la famille.

Doué d'une piété rare, d'un caractère énergique, d'une belle intelligence, il embrassa l'état ecclésiastique. Ses études furent brillantes. Il conquit sans peine les diplômes de docteur en théologie, en droit canon et en droit civil. Aussi fut-il nommé de bonne heure chanoine de la cathédrale d'Urgell et archidiacre de la Cerdagne.

Il suivit les armées du roi de France ; et, le 20 août 1643, il obtint de Louis de Bourbon un certificat qui atteste la fidélité avec laquelle il a servi d'aumônier dans l'artillerie ; « Nous, Louis de Bourbon, duc d'Anguien, Pair de France, lieutenant général pour le Roy en ses armées de Flandres et Luxembourg, certifions que le sieur Pierre Pont, catalan, aumônier de l'artillerie, a bien et fidèlement servi Sa Majesté en ladite qualité pendant

cette campagne en l'armée que nous commandons. — Fait au camp de Thionville le xx août 1643. — *Signé :* Louis de Bourbon. »

Le 30 juin 1644, Pierre Pont est nommé abbé de Saint-Pierre de Rhodes : « Aujourd'hui, dernier du mois de juin 1644, le Roy désirant gratifier et traiter favorablement Me Pierre Pont, prêtre du diocèse de Girone en Catalogne, l'un des aumôniers de Sa Majesté et docteur en théologie, sur le bon et louable rapport qui luy a été fait de sa capacité, doctrine, piété et bonnes mœurs, luy a accordé et fait don de l'abbaye de Saint-Pierre de Roda, ordre de saint Benoît, au diocèse de Girone, vacante par le décès de Me François Pont, dernier possesseur d'icelle. — *Signé :* Louis. »

Le décret royal stipulait formellement que Pierre Pont devait prendre l'habit de religieux et faire profession expresse dans l'ordre de saint Benoît. Ce qu'il fit avec joie.

Quelque temps après, les services rendus par Pierre Pont reçurent une belle récompense. Le siège abbatial d'Arles étant vacant, il fut placé à la tête de ce monastère le 26 janvier 1647 : « Aujourd'hui, xxvie du mois de janvier 1647, le Roy estant à Paris et désirant grattiffier et traiter favorablement Me Pierre Pont, prêtre du diocèse de Girone en Catalogne, aumônier ordinaire de Sa Majesté et docteur en théologie, en considération de sa capacité, doctrine, piété et bonnes mœurs, Sa Majesté lui a accordé et fait don de l'Abbaye de Nostre-Dame d'Arles, de l'ordre de saint Benoît, en Roussillon, vacante par la mort du dernier titulaire et paisible possesseur d'icelle. — *Signé :* Louis. »

En 1665, Pierre Pont prête serment au pape Clément IX : « Ego Petrus Pont, abbas monasterii Beatæ Mariæ de Arulis, ordinis Sancti Benedicti, Elnens diœc., ab hac hora fidelis et obediens ero Beato Petro et Reverendissimo Clementi pp. IX suisque successoribus canoniciter electis... anno Domini millesimo sexcentesimo sexagesimo quinto (1) ».

Clément IX appréciait sans doute les qualités intellectuelles de Pierre Pont. Ce pontife, en effet, adresse des Bulles élogieuses à l'abbé d'Arles en 1668. Ces Bulles portent le sceau en plomb avec cette mention : *Clemens papa IX.*

(1) Clément IX était déjà sur le trône de saint Pierre en 1665, comme l'atteste le document cité. C'est donc à tort que certains Manuels d'histoire et quelques dictionnaires placent en 1667 l'élection de ce pape.

Pierre Pont administra sagement l'abbaye d'Arles et l'abbaye de Saint-André de Sorède. Celle-ci, d'ailleurs, n'avait plus un seul moine. Aussi avait-elle été rattachée à l'abbaye d'Arles.

Pour être impartial, il convient de dire que Pierre Pont eut le tort de favoriser les membres de sa famille et de rechercher les intérêts pécuniaires (1). Cette inclination fâcheuse lui porta préjudice en certaines circonstances. Mais elle n'enlève rien à sa valeur morale et intellectuelle qui était incontestable.

Le Roi nomma Pierre Pont membre honoraire du Conseil Souverain du Roussillon. Il jouissait déjà de cette dignité au mois de février 1677.

Mgr de Marca témoignait à l'abbé d'Arles une amitié sincère.

Pierre Pont mourut en 1684.

Jean-Raphaël Pont

Les deux frères Pont étaient devenus les serviteurs fidèles du roi de France. Pendant que l'aîné, Pierre Pont, remplissait les fonctions d'aumônier dans l'artillerie royale, le cadet Jean-Raphaël Pont, combattait dans les rangs de l'armée de Louis XIV. Il se distingua en plusieurs rencontres. C'est pour récompenser ses services, *attentis servitiis per te nobis exibitis in inimicis debellandis*, que Louis XIV accorde à Jean-Raphaël Pont le titre de citoyen honoré de Barcelone, le 17 mars 1643 (2). Ce titre avec tous les privilèges qui y étaient attachés devait passer à tous ses enfants mâles.

Jean-Raphaël Pont ne tarde pas à être l'objet d'une faveur nouvelle. Le 15 avril 1643, il est nommé capitaine et gouverneur du château de Bellegarde (3). En lui confiant la défense du col du Perthus, Louis XIV lui donnait une marque éclatante de confiance. Celle-ci était parfaitement méritée.

En 1654, Michel Frexa, lieutenant du procureur royal patrimonial des comtés de Roussillon et de Cerdagne, meurt subitement.

(1) Voir ma brochure : *Recherches historiques sur Pierre Pont, abbé d'Arles.* — Les documents cités dans le présent mémoire sont inédits.

(2) Tenore igitur præsentis concedimus tibi Joanni-Raphaëli Pont, tuisque filiis et descendentibus per lineam masculinam natis et nasciturís quod deinceps gaudeatis...

(3) Officium castellani et ducis capitanei castelli del Pertus tibi Joanni-Raphaëli Pont, civi honorato Barcinonis, concedimus et fiducialiter commendamus.

Pour le remplacer, le roi de France choisit aussitôt Jean-Raphaël Pont. Ce dernier est investi de cette dignité le 17 juin 1654 (1).

Jean-Raphaël Pont s'était fixé à Perpignan,

Il acquit un joli domaine en achetant, presque chaque année, une propriété dans le territoire de Saint-André.

Le 29 août 1655, Hyacinthe Salas lui vend une pièce de terre de trois ayminates située au *Pla de las Heras* pour la somme de 16 doubles d'or (2).

Un mois après, Joseph Roset lui cède un champ de deux ayminates pour le prix de 14 doubles d'or (3).

Au mois de décembre 1655, Jean-Raphaël Pont se rend possesseur d'une maison sise à Perpignan dans la paroisse Saint-Jean et dans la rue des *Tabernas*. Il l'achète pour la somme de 365 livres à Pierre Clara, négociant de la ville de Céret (4).

Joseph Gibrat.

(1) Charum et dilectum nostrum Pont ad exercitium officii seu muneris locumtenentiæ procuratoris regii patrimonii nostrorum comitatuum Rossilionis et Ceritaniæ nominamus.

(2) Venda feta à carta de gratia y pacte de retrovendre feta per lo honor. Jacinto Salas, pagès del lloc de Sant-Andreu de Sureda, al Magich Joan Rafel Pont, ciutada honrat de Barcelona, en Perpª domiciliat, de una pessa de terra camp de continentia de tres ayminadas de terra en lo terme de dit lloc sitt., lloc dit al *Pla de las Heras*..., confrontat cum via publica qua itur a loco Stⁱ Andreæ ad villam de Argelès..., per lo preu de 16 doblas de or. (A. Debadia, not.).

(3) Venda feta per Joseph Roset, pagès del lloc de Sant-Andreu de Sureda, al Magich Joan-Rafel Pont de un camp de continentia de dos ayminadas de terra, id est quandam petiam terræ, campum scitt. in terminis loci Stⁱ Andreæ loco dicto *lo Camp* qui va à Tatzo d'amont, cum roboribus sive roures in eodem plantatis et radicatis, per lo preu de 14 doblas de or. (A. Debadia, not.).

(4) Venda feta per Pera Clara, botiguer de la dita vila de Ceret, ab licentia à ell concedida per Magich Ramon Bordas, jutge de la dita vila, per causa de la sua menor edat ab nominatio de curador per llohar la dita, venda feta al Magich Joan-Rafel Pont de una casa scitt. en la vila Perpª en la parrochia de Sant Joan, en lo carrer de *las Tabernas*, per lo preu de 365 ll. (A. Debadia, not.).

La Font del Boix

A n'En Mirinontoquis, majoral de la Vall d'Arles.

Dintre sa falda de pedretas,
Rája y borbolla apulidet ;
Dels ginesters las mil floretas
L'embalsaman, de matinet ;
Sobre d'una alzina, las merlas
Li dihuen cants enamorats,
Mentres, com un llarch riu de perlas,
Escampa sas ayguas pels prats.

Soviny la senzilla pastora
Que aprop guarda sos anyells,
S'hi enmiralla vora-vora,
Descapdellant los seus cabells ;
Soviny, sa dolsa refilada
De cop detúra 'l rossinyol,
S'apropa... hi beu una glopada
Y, alegre, repren son vol.

Y sempre raja y sempre cánta,
Sempre espargeix son fresch tresor ;
Rája per lo que s'hi decanta,
Per los aucells, los mosquits d'or,
Per las rosellas de la riba,
Per la vall y l'aspre collet,
Per vos qu'anhelau aygua viva,
Y que patiú calor y set.

Res no l'ha may enterbolida :
Ni las petjadas del tropell,
Ni 'ls salts de l'ardida cabrida,
Ni la escuma del badell,
Ni 'l vent que polsós s'hi acata
Y la gíra ab son remolí,
Ni del passant la boca ingrata
Qu'hi escup per dir un *merci*...

Jita sas onas dins la plana
Sensa s'adonar que balleu
L'estiu, lo sol, la tramontana
Estroncarán arreu-arreu
La devezas abundadosas
Hont ella va sempre pohar...
Y que, ay, no tindrán, sas llosas
Ni una gota à se guardar.

O Font del Boix, font regalada,
Soviny, ab dalé jo me 'n vaig
Per una estiuhenca diada
Saborejar ton gibrat raig.
En lo clot de ma má estesa,
Te bebent, dich assedegat :
Simbol ets de la senzillesa
De la divíne Caritat !

Lo Pastorellet de la Vall d'Arles.

LIVRES et REVUES

La Revue catalane fera connaitre à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, vice-président de la Société d'Etudes Catalanes.

Servilhoto.

Un poète du Périgord, Roger Benoit, nous a fait parvenir un petit poème publié récemment, en dialecte périgourdin, et qui a obtenu une primevère aux Jeux Floraux de Toulouse : *Servilhoto,* (Périgueux, O. Domège, éditeur, Place Bugeaud). Il se compose de dix chants, et raconte l'histoire des amours de Servilhoto, fille d'un propriétaire fortuné, mais trop fier de son aisance, avec Jantou, son valet de ferme, pauvre mais honnête et laborieux. Ce poème, digne parfois de Jasmin et même de Mistral, est un simple et charmant hommage rendu à la terre périgourdine, à ses mœurs, à son idiome. Son inspiration, sincère et modeste, délicate et pure jusqu'au bout, sait nous émouvoir doucement, comme fait un joli paysage aux claires et fraiches nuances.

Gramatica catalana.

Le « Resum de gramática catalana adaptat à l'ensenyansa pel Prof. Emili Vallés y Vidal », doit être recommandé à ceux qui recherchent une méthode brève et simple pour étudier la langue catalane.

L'auteur insiste beaucoup, et avec raison, sur la conjugaison des verbes

réguliers et irréguliers ; de plus, il donne une longue liste des barbarismes et des idiotismes usités en catalan avec leurs correspondances respectives. Cette partie du volume qui est la plus importante, rendra certainement de grands services à ceux qui écrivent en catalan. (Barcelona, Ramon Gilabert, Governador, 5).

El Poble catala.

Toujours très intéressantes les « Planes literaries d'El Poble catalá » qui paraissent chaque semaine.

La Veu de Catalunya.

La « Veu de Catalunya » publie chaque semaine une « Fulla agricola » contenant des renseignements techniques, des informations commerciales, et des recettes utiles pour les paysans catalans.

Empori.

La revue catalane « Empori » donne dans son dernier numéro : Els educadors de la gent catalana, per J. Pijoan ; Salteri, per Alfons Maseras ; Don Carles de Viana, per Francisco Almarche Vazquez ; En P. Torné Esquius, per Francesh Sitjá y Pineda ; L'harmonia en l'art, per Ignasi Cazanovas ; Flors del silenci, per Oliver ; El catalanisme de Ramon Muntaner, per Coroleu.

Nous trouvons à la page 261 de cette Revue un joli sonnet de Ruyra, « sonnet admirable, qu'es una copa de immortal ambrosia concentrada, com potser ha estat donada à poques llengues del mon per mans humanes ».

Gent Nova.

Gent Nova, périodich catalanista, Lluch, 51, Badalona, donne dans son numéro extraordinaire du 15 Août des travaux littéraires très remarquables parmi lesquels nous citerons « Platja », une page pleine de couleur et de vie où abondent les descriptions brèves mais précises et qui mérite de figurer dans les recueils de morceaux choisis. Cette page est signée *Carme Karr*, un nom qui nous rappelle le fameux pamphlétaire des « Guêpes » et l'auteur de « Sous les Tilleuls » :

« Tartanes boniques ab sorollets y lluissors de cosa nova, grogues com l'or ó negres com l'éban polit, ab vibrants espurneitjs de sol à cada volt de roda y picarols argentins, han arribat plenes de dones vestides de festa, de sans y hormosos plançons de la raça catalana del Panadés. Carros mandrosos ; carrets trontolladors, ab veles blanques ó grisenques ; vehícols de tota mena, tots han vingut dejorn : per dotzenes, primer ; per centenars, desprès ; y s'han escampat arreu : pels volts de l'estany petit y per les ribes del rech qual transparencia habitual, la quitxalla — núa de cames — entorboleix a pler perseguint els cranchs y les petites llisses que tant abunden entre els jonchs y les algues.

Altres, enllà, lluny del cercol de la festa, arrán d'onada, els animals desenganxats, els brancals en terra, romanen ara buyts y quiets mentres la gentada que duyen s'ha llençat en la frescor de les aygues blaves, ó s'ha sembrat per arreu omplint de gom à gom els hostalets y els joncars. »

Le Gérant, COMET. — Imprimerie COMET, Rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 10 15 Octobre 1907.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

AVERTISSEMENT

Le Comité de rédaction, désireux d'adopter, dans la Revue, une orthographe catalane uniforme, a décidé de rendre obligatoire l'orthographe du Congrès de Barcelone, dès qu'elle sera connue, et de publier un dictionnaire catalan roussillonnais en se conformant aux règles adoptées par ce Congrès. Mais, en attendant, les avis étant partagés en ce qui concerne, par exemple, les pluriels en *as* ou en *es*, le Comité laisse les auteurs absolument libres d'adopter l'une ou l'autre de ces formes.

Les membres de la Société qui ont envoyé des articles à la *Revue catalane* sont priés de vouloir bien nous faire crédit pour quelques numéros, l'abondance des matières et la disposition à donner ne nous permettant pas d'insérer au fur et à mesure des envois.

Mais que ces retards inévitables ne découragent pas ceux qui travaillent, car la *Revue catalane* accueillera toujours avec plaisir les travaux qui présenteront un certain intérêt pour les lecteurs.

Deux bonnes nouvelles

L'excellent poète catalan, gloire de notre Roussillon, *Lo Pastorellet de la Vall d'Arles,* va publier prochainement un nouveau livre de vers. Il s'agit d'une réédition des *Ays! Elegias catalanas*, augmentée de quelques poèmes plus récents, où le Pastórellet retrouvera sans nul doute, pour exprimer son âme délicate et son cœur de Catalan, ces accents émus qui rendirent déjà si attachante la première série.

Nous lirons bientôt, d'autre part, les *Contes vallespirenchs*

de Mir y Nontoquis. Sous ce titre, l'auteur va réunir de vieux contes catalans qu'il tient directement du peuple, qu'il a cueillis à la source même, et auxquels il a su conserver la naïveté charmante et aussi l'innocente malice qui font, chez nous, de ce genre de productions populaires quelque chose d'infiniment curieux.

Que ces deux ouvrages soient les bienvenus. Nous donnerons ici même des comptes rendus très détaillés dès qu'ils auront été publiés, ce qui certainement ne tardera guère.

COMPTE RENDU
DES SÉANCES

Réunion du Bureau du 25 septembre 1907

Présidence de M. E. Vergès de Ricaudy, président

Situation financière.

M. Delpont, trésorier, lit son rapport sur la situation financière de la Société. Approuvé.

Impression de la "Revue Catalane".

M. Vergès de Ricaudy, président, communique au Bureau une lettre de MM. Surroca et Farrail, imprimeurs à Perpignan, contenant une proposition très avantageuse pour l'impression de la Revue. Le Bureau prend en considération cette proposition et nomme une Commission composée de MM. Vergès de Ricaudy, président, et Amade, vice-président, chargée de se rendre chez MM. Surroca et Farrail et chez M. Comet, et de décider au nom du Bureau.

Réédition.

Sur la proposition de M. Gustave Violet, le Bureau décide de rééditer la traduction catalane d'*Esther*, imprimée par Agel, de Thuir, vers 1795.

Assemblée générale.

Le Bureau fixe au 2 novembre 1907 la réunion de l'Assemblée générale annuelle chargée d'élire le Conseil d'administration de la Société d'études catalanes.

Distribution des Prix.

Après une longue discussion, le Bureau décide que la distribution des prix du concours de langue catalane ne sera pas publique et que le discours du Président et le rapport du Secrétaire seront insérés dans la *Revue Catalane.*

Membres de la Société

Admis du 31 août au 30 septembre 1907

148. Vignettes Pierre, musicien, Section hors-rang, 1er colonial, Hanoï (Tonkin).

Distribution des Prix

du Concours de langue catalane

Discours de M. Tresserre, président

Messieurs,

En acceptant de venir présider la distribution des prix de votre premier concours de langue catalane, n'ai-je pas commis une grave imprudence? Et que va-t-il advenir de ce poète sorti de l'ombre et dont votre affectueuse sympathie a voulu faire comme un personnage officiel? Est-il bien à sa place dans ce fauteuil, l'humble glaneur de rimes, épris de solitude et d'intimité et qui va se trouver bien dépaysé dans le groupe brillant de vos savants, de vos professeurs, de vos folkloristes, de vos philologues.

Pour me donner quelque assurance, je suis obligé de me dire que vous avez peut-être voulu récompenser en ma personne le fer-

vent de la petite Patrie. Laissez-moi donc admettre que je suis ici à titre de lauréat et que si je monte sur cette estrade c'est pour y recevoir un prix d'encouragement : le prix de la fidélité au souvenir du pays.

Mais non, en appelant au milieu de vous le Mainteneur des Jeux Floraux, qui de la tour de l'hôtel d'Acézat cherche obstinément à découvrir le sommet du Carlitte et sa Cerdagne, vous avez voulu apparenter votre société naissante à la célèbre et vieille Académie ; et votre geste de courtoisie est un symbole. C'est la bannière des langues romanes que j'apporte et que vous saluez et non pas le porteur ; je puis donc, en tout effacement et sans que ma modestie doive s'en effaroucher, rester à cette place pour goûter au milieu de mes amis la musique de notre verbe ancestral.

Il faut s'être, un temps, éloigné de notre merveilleux pays de soleil et de vignes pour comprendre tout le charme que recèle sa lumière, la ligne souple des Albères, le murmure azuré de nos plages, la solitude grandiose de nos hauts plateaux. Certes, Toulouse n'est pas loin, mais Toulouse nous est déjà un exil puisque ne se dresse pas, sur son horizon rayé d'averses, la pyramide éclatante du Canigou ; et la Garonne au flot jaseur a beau nous raconter les amours d'un Jasmin ou d'un Goudouli, ses aveux lyriques ne valent pas pour nous la petite causerie de cristal de la Tet marchant dans ses sables et descendant à la mer par une avenue d'aloès et de roseaux. La Toulousaine aux sonorités illustres, la Toulousaine tant admirée et tant chantée, — je n'oserais peut-être pas l'avouer rue Alsace — la Toulousaine, sachez-le bien, Messieurs, *leur* Toulousaine ne vaut pas notre Pardal...

Il était nécessaire que ces confidences fussent faites car, si le Président de vos nouvelles assises littéraires bronche peut-être, quelquefois, comme un simple écolier sur les surprises de la graphie catalane, il n'a qu'à écouter les leçons de son cœur pour s'exprimer en pur et vrai catalan. Pour s'associer utilement à un mouvement quel qu'il soit, social, provincial, ou simplement lingual, il suffit d'aimer ce qu'on veut faire aimer. La beauté crée l'amour, mais l'amour crée la vie.

Ayons donc la foi dans notre œuvre et notre œuvre vivra. Se pouvaient-ils douter des longues années de gloire qu'ils inauguraient, les Troubadours réunis en 1323 sous le figuier des Augus-

tines et qui devisaient de poésie autour de dame Clémence en admirant les couchants de pourpre de la Garonne ? Pouvaient-ils soupçonner la conquête provinciale en marche et les chefs-d'œuvre dont allait s'enrichir le chemin choisi par eux, les gais compagnons de Fonssegugne groupés sur le petit coteau entre Avignon et la fontaine de Vaucluse et qui, à la voix de Mistral, regardaient passer comme un rêve la robe de Mireille entre les oliviers latins ? Pourquoi votre groupement, inspiré comme une ode de Verdaguer, attendri comme une idylle d'Aubanel, n'aurait-il pas pour le haut renom de notre petite patrie Catalane, les destins résolus des Troubadours et des Félibres ?

La Coupe sainte, jadis offerte par les catalans aux poètes de Provence, peut nous revenir pleine du vin de l'inspiration; et nos poètes nous verseront encore l'ivresse lyrique des Damase Calvet et des Victor Balaguer.

« Coupe sainte et débordante verse à pleins bords,
verse à flots l'enthousiasme et l'énergie des forts.
Coupo santo e versanto... »

Qui sait si le raisin de la Crau avec tous ses pampres, dont s'enchantait l'âme de Lamartine, ne se suspend pas, savoureux et déjà mûr, à la treille d'un de nos paysans ! La fleur de poésie fleurit toujours en un coin ignoré du terroir. C'est affaire au poète de l'y découvrir et d'en faire sa gerbe lorsque s'est épuisée la flore qui pousse dans les plate-bandes des jardins officiels. « Le sol natal est un inépuisable réservoir de forces et le moins fallacieux des inspirateurs. Lorsqu'une longue série de maîtres semblent avoir épuisé tous les sujets littéraires, tari autour d'eux toutes les sources de l'orginalité, c'est en province, c'est chez soi qu'il faut revenir si l'on veut être autre chose qu'un écho ou un parasite ».

Et, la preuve de cette assertion, vous la trouverez dans le succès des Theuriet et des Daudet, des Pouvillon et des George Beaume, des François Fabié, des Gabriel Vicaire, des Vermenouze, des Delbousquet, des Henri Muchart. « Revenir au sol natal, c'est revenir à la nature et à la vie ; c'est revoir avec ses yeux d'enfant, c'est-à-dire avec des yeux dont aucune éducation n'a faussé la rétine. En prenant possession de son milieu, on prend possession de sa personnalité ».

Toutes ces choses vous vous les êtes dites, Messieurs, avant de lire Paul Bourget et Hippolyte Taine. Vous les avez développées dans les premiers feuillets de votre *Revue Catalane*. Que vous restait-il à faire sinon de réunir les éléments épars d'une manifestation littéraire qui, pour être individuelle et clairsemée, n'en fut pas moins persistante et fidèle au sens de la tradition et de la race.

La voix des poètes catalans ne fut jamais muette autour des remparts de Perpignan.

Seulement... pendant que le Félibrige s'organisait en groupe littéraire et fondait, dès le 21 mai 1854, une association destinée à modifier si profondément le caractère de la littérature méridionale, qu'il passait le Rhône en 1859, pour rentrer dans Nîmes, où Roumanille, Aubanel et Mistral parlaient en vers et en prose devant une salle enthousiaste ; et que, le 21 août 1861, l'Académie Française ouvrait ses salons à Mireille et posait sur sa jolie tête brune la couronne de ses lauréats...

— Nos poètes anonymes allumaient un feu de roseaux sous les cyprès des jardins de Saint-Jacques, et tout en dégustant une *cargolada* s'ébaudissaient aux joyeusetés des *Foresters à la comedia*.

Plus tard, pendant que l'Anglais Bonaparte Wyse, fils de Lœtitia Bonaparte et de Thomas Wyse, ambassadeur à Athènes, rêvait d'une sorte de fédération littéraire entre tous les pays de race latine et donnait déjà à son rêve le nom d'Empire du soleil ; que le baron de Tourtoulon fondait la *Revue des langues romanes ;* et, qu'aux fêtes centenaires de Pétrarque la gloire du délicieux amant de Laure se célébrait en français, en provençal, en italien, en catalan ; que le Félibrige dressant ses statuts, distribuait ses maintenances, épinglant la cigale d'or à la boutonnière de ses Majoraux et mettait sur le front de ses Capoulié l'étoile d'or aux sept rayons... que faisions-nous à Perpignan ?

— Vos poètes rapprochaient leur chaise au coin du feu, et sous la cheminée du Cercle, pendant que la tramontane tourmentait au dehors les girouettes sur les toits, se racontaient avec des éclats de rire les fables gauloises de Puiggari...

Pendant qu'un mouvement semblable à celui de Provence existait depuis longtemps de l'autre côté des Pyrénées, que les jeux floraux de Barcelone ressuscitaient dans toute la grâce de leurs jeunes reines, l'élégance des anciennes cours d'amour ; que le

Gayter del Llobregat, de Rubio y Ors, datait historiquement la renaissance romane en Catalogne ; que Serafi Pitarra triomphait au théâtre Romeu ; et que Verdaguer écrivait les premières strophes de l'Atlantide... que faisions-nous, Messieurs, au pied du Canigou ? — Nous revenions de Mailloles, le panier vide et les yeux contents, égrenant sur la route les épisodes assurément dépourvus de grandeur du *Bourrou de Pia !*

Rassurez-vous, Messieurs, je sais combien il serait injuste de vouloir faire tenir dans un aussi brusque raccourci, tout le dessin de notre effort poétique dans le siècle dernier. Le savant auteur des *Etudes de littérature méridionale*, que je vois au milieu de nous, ne me pardonnerait pas d'avoir ignoré et les *Flors de Canigo* de Courtais ; et les *Catalanes y catalanades* de Mossen Rous — et *las Bruxas de Carança* d'Antoni Jofre, publiées par lo Pastorellet de la Vall d'Arles — et la *Garbera catalana* de Mossen Bonafont — et *la Immaculada* de Mossen Boher — et *Recorts de Rossello* de Talrich — et *Refilets*, de J. Delpont...

Ceci c'est le passé, Messieurs. Vous avez compris que de plus légitimes orgueils sont réservés à notre langue maternelle. Le catalan ne saurait être le seul truchement des fabliaux gaillards, des chansons après boire, des contes uniquement digestifs. Vous savez tout ce qu'il peut contenir d'émotion et de grâce, d'énergie et de beauté dans un simple couplet de nos chansons populaires. Vous savez, depuis Verdaguer, que les plus hautes pensées peuvent se draper dans le manteau de pourpre de l'épopée catalane. Et vous vous êtes mis en devoir d'épousseter notre garde-robe linguale, de débarrasser de leurs poussières les velours et les soies de notre vocabulaire, de sauver de l'oubli et des vers les parures de notre dictionnaire.

Il serait injuste de ne pas saluer en passant deux de nos poètes contemporains qu'une même piété filiale avait poussé, il y a déjà quelques vingt ans, au même geste de restauration de notre langue maternelle : Pépratx et Saisset, l'auteur du *Pa de casa* et l'auteur du *Casamen tremblan*.

Vous, Messieurs, vous vous êtes groupés, et pour que votre groupement eut une action plus efficace, plus rapide, moins incertaine du but et des moyens, vous vous êtes donné un programme : le programme du Félibrige à ses débuts. A côté de la langue offi-

cielle vous avez déclaré qu'il était juste et bon de restaurer le verbe local. Vous ne trouvez point étrange que trois siècles après Richelieu et deux siècles après la Révolution, dans la patrie de Racine, de Voltaire, de Victor Hugo, des poètes songent à parler une autre langue que la langue française. Vous vous scandaliseriez plutôt de l'assertion rencontrée sous le doigt en feuilletant *Les Origines de la Langue française :* « Le jargon des rues d'Agen, un pa-
« tois sans règles, sans flexion, sans titres de noblesse, du mauvais
« français en un mot, dont tout le mérite consiste à dire *barquo*
« pour barque, *foulo* pour foule, cela ne devrait pas s'écrire et c'est
« un signe alarmant qu'en dehors d'Agen on ait pu l'admirer... »
Et, bien que dans la pensée de Renan, Toulouse ou Perpignan ce fut toujours Agen, vous ne vous êtes pas senti ébranlé dans vos convictions par l'opinion d'un des maîtres de la pensée moderne, car le génie lui-même a parfois de ces défaillances. On peut avoir évoqué magnifiquement Pallas devant les splendeurs de l'Acropole et relevé avec autorité ce qu'il y a de poésie dans le Strymon glacé et dans l'ivresse du Thrace, et rester aveugle à l'aube qui se lève sur l'*Empire du soleil.*

Cette aurore vous est familière, Messieurs, et vous levez vers elle vos âmes émerveillées. Et vous vous dites avec M. de Berluc-Perussis :

« Pourquoi, lorsque nous avons en mains deux instruments merveilleux, briser l'un ou interdire l'autre ? Tandis que de deux idiomes également chers, le premier nous attache au sol paternel et le second nous met en communion d'idées avec l'univers entier, pourquoi établir entre eux une lutte impie ? Ne pouvons-nous parler celui-ci et chanter avec celui-là ? Nos pères, au temps de Strabon étaient déjà bilingues ; c'est notre cachet distinctif parmi les provinces de France, c'est notre fierté justifiée d'avoir deux littératures. »

Et il vous apparaît que c'est faire œuvre de bon Français que d'enrichir de ces dialectes provinciaux le trésor littéraire de la France. Et, c'est sur les lèvres des enfants de nos écoles, sur les lèvres des enfants du peuple, qu'il vous a plu d'entendre chanter à nouveau la musique de nos strophes catalanes ; c'est aux pages de leur cahier d'écolier que vous avez confié la mémoire sacrée des Ancêtres et l'histoire de notre Race. L'enfant c'est l'avenir

plein de frissons et de mystères. C'est à l'enfant que vous avez dit :

« A l'heure même où le rêve social se fait international et universel, la tendresse humaine éprouve le besoin plus pressant de se pencher sur le berceau de son origine et vient se réchauffer sur le seuil qui riait à son départ pour la conquête des âmes et des peuples.

« Plus le monde vieillit et use, en quelque sorte, sa sensibilité à l'élaboration des multiples problèmes du bonheur mondial, plus aisément aussi, toute petite patrie trouve, dans le moment qui passe : un philologue pour colliger ce qui reste de son antique langage, un penseur pour expliquer ses origines et sa destinée, un archéologue pour sauver les débris sacrés de ses marbres, un poète pour magnifier son passé et proclamer la beauté de son avenir. Les bornes géographiques se déplacent, les Etats modifient leur constitution et leurs frontières, des traités se paraphent, se raturent, s'organisent ou se déchirent dans l'écroulement des jours, des hommes et des choses, un autel reste debout, idéal, adorable et vénéré : la pierre du clocher natal.

« Car, l'amour du clocher natal n'est pas une vaine formule. Les mots sont engendrés par les idées, mais les idées sont, elles-mêmes, les filles du sang hérité de nos ancêtres. Et ceci explique tout l'émoi dont nous frémissons à la seule audition d'un mot de l'idiome maternel. C'est par la langue patriale que nous conseille la voix des morts. Et les morts nous apprennent toute la vie. C'est l'âme même de toute la Race qui se réveille un matin, dans le chant d'une strophe sur les lèvres du vigneron qui traverse son champ de vigne et d'oliviers.

« L'on ne saurait donc témoigner assez de vénération pour cette aïeule vénérable qu'est notre langue catalane. Sauvons de l'oubli, Messieurs, et remettons en honneur

Les patois pailletés de syllabes chantantes.

« Toute l'énergie confiante et laborieuse de notre petit peuple de jardiniers s'exprime allègrement et nous donne une leçon d'endurance et d'effort dans les couplets de l'*Hourtoulane.* — Tout le sens de sa vie sentimentale et de la poésie de notre race rêveuse se découvre et se berce en les mélancoliques mélopées de

la *Beppa* et du *Pardal*. — Et c'est notre petite Patrie elle-même, et l'orgueil de son âme et la hauteur de ses espoirs et la beauté de notre coin de terre, des plages d'Argelès aux pics neigeux du Carlitte et des Albères, qui se hausse et s'affirme et se manifeste dans l'hosannah grandiose et ému des *Montanyas regaladas*.

« Que la langue catalane vive et chante toujours, Messieurs, sur les lèvres de nos enfants comme elle a chanté sur les lèvres de nos pères. Car, comme l'a dit le catalan Francesch Bartrina,

« Qui no estima la llengua dels pares mereix esser mut ! »

« Qu'il soit muet à jamais celui qui renie la langue de sa mère et de son pays ! »

Rapport du Secrétaire

Mesdames,
Messieurs,
Chers Confrères,

C'est pour moi un grand honneur d'avoir à vous parler aujourd'hui de nos premiers jeux floraux au nom du jury du Concours de langue catalane.

Comme secrétaire de la Société qui a organisé ce concours et cette fête, vous me permettrez tout d'abord de me réjouir, avec vous, des résultats obtenus, malgré les difficultés de toutes sortes que nous avons eu à surmonter.

La première de ces difficultés est d'ordre financier.

Après avoir trouvé des ressources suffisantes pour parer aux frais relativement considérables que nécessite la publication mensuelle de la *Revue Catalane*, notre société naissante pouvait-elle s'engager encore dans la voie des dépenses et s'imposer de nouveaux sacrifices pécuniaires pour organiser ce concours d'enfants alors que notre dévoué trésorier bouclait tout juste son budget ?

La question valait la peine d'être examinée. Malgré notre ardent désir de servir une cause que, contrairement à l'opinion de certains, nous persistons à croire juste et patriotique, il y eut parmi nous un long moment d'hésitation.

Nous eûmes alors l'idée (riche, pourrais-je dire) de faire appel à la générosité de quelques membres fortunés de notre Société

et comme nous étions sûrs qu'on ne frappe jamais en vain à leur porte lorsqu'il s'agit d'entreprises généreuses et désintéressées, cette première difficulté nous apparut plus facile à vaincre.

Je ne dirai pas le nom de ces bons Roussillonnais qui nous ont permis de faire œuvre utile parce que je ne veux pas blesser leur modestie. Mais c'est pour moi une grande joie de les remercier publiquement et officiellement au nom du Bureau et du Conseil d'administration. Je souhaite surtout que leur exemple soit imité pour les concours futurs.

❖ ❖ ❖

Une autre difficulté nous avait un instant arrêtés. Je veux parler du texte catalan à donner aux concurrents. Fallait-il leur donner à traduire une page choisie dans les œuvres des maîtres de la littérature catalane ? Dans ce cas, nous nous exposions à un échec certain. La langue catalane, en Roussillon, est la langue préférée des enfants, mais elle n'existe, pour eux, qu'à l'état de langue parlée. Dès qu'il s'agit de lire cette langue qu'ils ont apprise sur les genoux de leur mère par l'audition seulement, ils ne la comprennent plus. Dans ces conditions, il était impossible de songer à mettre sous les yeux des enfants un texte qu'ils n'auraient pas compris.

Fallait-il, au contraire, choisir parmi nos écrivains roussillonnais celui dont la langue se rapproche le plus du langage populaire ? Dans ce cas nous n'avions qu'à puiser dans l'œuvre de notre inimitable Saisset, comprise de tout le monde parce qu'elle a été écrite pour tout le monde.

Mais, là encore, nous nous heurtions à une grosse difficulté. Les œuvres de Saisset sont écrites en orthographe phonétique. Or, nous ne pouvions pas mettre sous les yeux des enfants cette orthographe sans compromettre du même coup le but que nous poursuivons.

Nombreux sont les Roussillonnais qui se figurent qu'en écrivant comme Saisset on écrit en catalan français et qu'au contraire on écrit en catalan espagnol lorsqu'on emploie la véritable orthographe catalane. C'est précisément, là, l'erreur que nous voulons combattre. S'il existe une nuance entre le parler de Catalogne et le parler du Roussillon (nuance qui n'a pas toujours existé) nous

affirmons que l'orthographe catalane est et doit rester la même des deux côtés des Pyrénées.

L'orthographe française de Saisset ne peut pas, ne doit pas être donnée comme modèle, d'abord parce qu'elle est contraire à l'étymologie, et ensuite et surtout parce qu'elle met le lecteur roussillonnais dans l'impossibilité absolue de lire les œuvres des littérateurs catalans anciens et modernes.

Il nous restait une solution : emprunter un texte à Saisset et l'écrire en orthographe catalane véritable avec, au-dessous de chaque ligne, l'orthographe phonétique du poète destinée seulement, à guider les enfants dans la prononciation. C'est cette solution que nous avons adoptée.

❖ ❖ ❖

Mais, au dernier moment, une nouvelle difficulté nous attendait qui nous a tout d'abord paru insurmontable : notre concours, disaient les journaux de Paris, venait d'être interdit par dépêche ministérielle. A cette nouvelle la stupéfaction fut telle, dans les milieux régionalistes de France et d'Espagne, que des lettres nous parvinrent de toutes parts, nous demandant des explications complémentaires sur l'incroyable prohibition dont notre concours était l'objet.

Heureusement, il n'y avait dans tout cela qu'un malentendu et ce nouvel obstacle fut aplani sans peine.

Je n'entrerai pas dans le détail de mille autres difficultés inhérentes à toute tentative nouvelle. Ce rapide aperçu suffit pour vous montrer que l'organisation de nos premiers Jeux floraux a été laborieuse. D'ailleurs nous nous y attendions un peu, sachant bien que le premier pas est toujours le plus difficile.

Espérons que ce premier effort ne sera pas perdu et que les Jeux floraux de la Société d'études catalanes pourront donner chaque année dans cette salle à ceux qui ont au cœur l'amour de la petite patrie l'occasion de glorifier le parler de nos aïeux.

En ce temps où l'on discute l'idée de Patrie, pour la raison bien simple que tout peut être discuté, il n'est pas mauvais que la voix du régionalisme s'élève pour dire à ceux qui croient avoir le monopole, soit du patriotisme, soit de l'internationalisme : « Si vous voulez prouver votre amour pour l'Humanité, prouvez d'abord votre

amour pour la France, notre *grande patrie* à laquelle nous sommes fiers d'appartenir.

« Et si vous voulez prouver votre amour pour la France, prouvez d'abord votre amour pour la *petite patrie* et votre attachement inébranlable à la langue de vos pères. »

Ayme moun vilaje may que toun vilaje,
Ayme ma Prouvenço may que ta Prouvenço,
Ayme la Franço may que tout.

Cette parole, vraiment humaine, du poète provençal sera, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, une parole éternellement vraie.

❖ ❖ ❖

J'arrive enfin au concours lui-même et vous m'excuserez si je me suis laissé entraîner dans des développements un peu longs peut-être mais utiles.

Le nombre des concurrents inscrits s'est élevé à 52.

Sur ce nombre, 25 craignant peut-être de désobéir à la circulaire du ministre de l'Instruction publique, n'ont pas envoyé leur travail, et se sont ainsi éliminés d'eux-mêmes.

27 ont pris part au concours écrit.

5 ont été éliminés par le jury.

22 ont été admis à subir l'épreuve orale et ont tous obtenu la moyenne à cette épreuve.

Les concurrents ont été classés en 4 sections :

1re section. — Enfants de 15 ans.
2me section. — Enfants de 13 et 14 ans.
3me section. — Enfants de 11 et 12 ans.
4me section. — Enfants de 10 ans.

Dans chaque section les élèves ont été classés par ordre de mérite d'après la note de l'épreuve écrite et celle de l'épreuve orale.

L'épreuve orale (récitation en public d'un texte catalan) a eu lieu le dimanche 26 mai et a donné de bons résultats. Les élèves avaient eu d'ailleurs largement le temps de s'y préparer.

L'épreuve écrite, au contraire, a été faible. Le texte était cependant très facile à comprendre. Mais il contenait de réelles difficultés de traduction. (Voir ce texte dans la Revue n° 3, page 78.)

Les trois-quarts des concurrents n'ont pas vu grand'chose au texte proposé. Trois copies à peine atteignent ou dépassent la moyenne. Il y a, dans les travaux envoyés, non seulement des fautes d'orthographe, mais encore, ce qui est plus grave, de grossières fautes de français.

Les enfants n'ont pas tenu compte des conseils qui leur avaient été donnés dans la brochure du concours. Beaucoup ont écrit leur traduction en conservant la construction catalane et n'ont pas su donner aux phrases une tournure vraiment française. Quelques traductions ont été faites d'une façon inintelligente. Des faux-sens émaillent même les copies les moins mauvaises.

Les mots « alegra y granda », « miranda », les locutions « de llarch á llarch », « com dins de la closca 'l pinyó », « de pertot », « entre-mitg » n'ont pas été compris en général. La fin « Hom diria gegants pastors » a été généralement manquée.

Bref, les travaux sont médiocres, mais ce n'est là qu'un commencement. Les enfants de nos écoles ne sont pas habitués à la traduction et il ne faut pas s'étonner si, du premier coup, ils ne réussissent pas très bien.

❖ ❖ ❖

Le catalan, dit-on, est l'unique cause du mauvais français que parlent et écrivent nos enfants. Nous sommes absolument de cet avis.

Mais si ce catalan, qu'on prohibe vainement à l'école, était au contraire employé comme moyen d'enseigner le français nous sommes certains que les enfants, habitués désormais, au rapprochement des tournures françaises et catalanes, ne les confondraient plus. Ils parleraient le français avec des tournures bien françaises et le catalan avec les expressions qui lui sont propres.

Après avoir corrigé les travaux des concurrents, l'un des membres du jury, M. Jean Amade, professeur agrégé au lycée de Montpellier, n'a pu s'empêcher de dire : « Je trouve cela très curieux, et je suis cependant blasé sur les copies d'élèves. »

Je comprends sans peine ce cri du cœur de mon ami Amade. Ce « c'est curieux » dans la bouche d'un professeur de l'enseignement secondaire signifie : C'est gauche, c'est maladroit, c'est naïf.

Il ne pouvait en être autrement. Les enfants n'ont jamais été mis en présence d'un texte à traduire. Ils sont novices, et ils traduisent comme tels, naïvement, maladroitement, quelquefois sans chercher à bien comprendre le sens, alors que les petits lycéens, habitués à ces exercices, trouvent plus facilement le mot propre et la forme correcte. C'est ce qui explique, dans une certaine mesure, la différence notable qu'on constate plus tard entre le langage du paysan, élevé à l'école gratuite, et celui du bourgeois, à la disposition duquel la République met ses collèges et ses lycées.

Un autre membre du jury, notre ami M. Talut, professeur agrégé au lycée Condorcet, après avoir constaté que l'ensemble n'est pas brillant et que quelques copies manifestent une ignorance à peu près complète de la syntaxe française, déclare qu'il y avait, dans le morceau à traduire, de réelles difficultés et ajoute que les élèves manquent d'entraînement.

Souhaitons donc que cet entraînement leur soit donné dans les familles et espérons surtout qu'un jour viendra où la version catalane, franchissant enfin le seuil de l'école primaire, rendra aux enfants du peuple les mêmes services que la version latine aux enfants de la bourgeoisie.

❖ ❖ ❖

Mais je ne puis conclure sans dire un mot de l'effort sérieux constaté dans un certain nombre de devoirs.

Il y a eu effort, par exemple, pour traduire le premier vers :

Un dia vaig montar....

Le catalan a deux passés définis : l'un composé, l'autre simple ; le français n'en a qu'un, le passé défini simple ; et, chose curieuse, c'est en France, c'est en Roussillon que le passé défini composé est le plus employé alors qu'au contraire les catalans de l'autre côté des Pyrénées emploient le passé défini simple comme en français.

Certains élèves ont compris ; d'autres ont traduit par le passé indéfini parce qu'ils ont été hypnotisés par l'auxiliaire *vaig*.

Il y a eu effort également pour traduire *miranda*.

Ah ! quina vista alegra y granda
Vos ofereix aqueixa miranda

On s'est demandé si *miranda* signifiait *l'endroit d'où l'on mire* ou bien *ce que l'on mire*. Et alors nous avons eu pour *miranda* une foule de traductions différentes parmi lesquelles nous citerons : point de vue, panorama, curiosité, regard, merveille, beau spectacle, observatoire, vue, belvédère, beauté, admiration. Certains enfants ont cru même que mirande était français et se sont contentés de copier le mot miranda en le francisant.

Il serait trop long de relever les passages où se devine un effort sérieux de la part de nos jeunes concurrents. Qu'il nous suffise de dire en terminant, que notre premier essai de concours a donné les résultats que nous en attendions : les élèves ont travaillé et par conséquent réfléchi. Nous ne demandons maintenant qu'une chose : c'est qu'ils continuent à travailler et à réfléchir, non plus tout seuls et sans guide, mais sous la direction de leurs maîtres. Les exercices de traduction que nous leur proposons de continuer seront certainement pour eux le plus sûr moyen d'arriver à perfectionner leur connaissance de la langue française, en même temps qu'ils leur permettront de parler la langue catalane avec plus de correction.

Le rapporteur du Concours,
Louis PASTRE.

PROVERBES CATALANS

15. Entre llops se mosseguen pas.
16. Fa mès un que sap que cent que cerquen.
17. Fan mès quatre ulls que dos.
18. Fes t'hi bon home, que Deu t'ajudara.
19. Gota-gota fa gorch.
20. Gent de vi, gent de perqui perqui.
21. Gent de banys, gent de pochs anys.
22. Qui llengua te, à Roma va.
23. Los bons comptes fan los bons amichs.
24. Lo treball es santa vida.
25. Lo gat prega pel descuydat.

La Cinta maravellosa

(Llegenda rossellonesa)

I

Contan d'un pastor
natiu de Mirmanda
qu'anava, de nits,
á la Cantarana...
Hont vas, lo pastor
dins la nit gelada?
Pel córrech amunt
l'aspre tramontana,
los ciures vinclant,
xiscla, endemoniada...
no sabs que potser,
potser l'encantada,
per vinyes y prats
estén sa bugada?
Lo pastor s'en riu.
Solet s'en anava,
y boy somiant
la seua estimada,
la que ten ulls vius
y cofa galana,
la que sab ballar
millor la sardana
y millor cuynar
la sopa escaldada.
Cor enamorat
no creny la ventada.

II

Ne veu un palau
cuan no hi pensava...
la torre qu'hi há
n'es afilorada
y sembla un fil d'or,
sembla un fil d'aranya;
lo palau n'es blanch,
las portes daurades...
Estesa al entorn
trova la bugada,
bocins de mirall
hont s'enmirallava
dels ciures l'aixám...
Ay! quina frisança!
li sembla haver vist
allí l'encantada...
Princessa, li diu,
princessa nevada,
un jove atrevit
perdó vos demana...

III

S'enrotlla als seus peus
una cinta blanca;
un dols remoreig
ven de l'estelada:
Per dona tindrás
la qu'has desitjada,
la que ten ulls vius
y cofa galana,
la que sab ballar
millor la sardana
y millor cuynar
la sopa escaldada...
Riquesa tindrás
sota la teulada,
vestits de vellut
y bona maynada.

Joseph Pons.

Langue française
et langue catalane

A mon ami, le docteur Benet R. Barrios,
voyageur enthousiaste et persuasif de la langue catalane.

Le catalan est encore vivace dans le Roussillon : il est resté la langue du foyer et de l'intimité, celle du propriétaire, du paysan et de l'ouvrier ; ceux qui, par sottise ou par ignorance, la répudient pour leurs enfants comme un patois sans valeur, sans passé, sans beautés et sans gloire, sont obligés de l'employer à la maison avec leurs serviteurs, au dehors avec leurs amis et dans tous leurs travaux.

Mais notre sol fécond ne nourrit pas seulement des Catalans, nous sommes Français et beaucoup de nos compatriotes des autres provinces vivent parmi nous. Avec ceux qui, de Bordeaux à Toulon, parlent les divers dialectes de la langue d'oc, nous nous entendons aisément ; avec les autres, nous devons souvent leur répéter en français ce que nous venons d'exprimer en catalan. Avez-vous remarqué la difficulté de cette opération ? notre pensée est claire et précise, nous lui avons trouvé sans hésitation la forme et les mots catalans qui la révèlent toute entière, sans ambiguité ; et maintenant, pour l'habiller en français, nous sommes gênés, nous cherchons et ne rencontrons pas les tournures, les vocables équivalents, nous débitons des périphrases, nous louvoyons au lieu d'aller droit au but ; bref nous ne manifestons plus cette pensée avec la même précision saisissante, nous la délayons, nous l'obscurcissons, nous l'affaiblissons.

Comment expliquer cet embarras, je dirais presque cette impuissance ? « Rien de plus simple, me répondra-t-on, vous avez pour toutes les affaires domestiques, l'habitude de parler catalan et vous ignorez les expressions françaises correspondantes. » Catalan d'inclination, d'adoption, non d'origine, né sur les bords de la Loire, n'ayant jamais entendu que le français autour de mon berceau,

j'avoue que cette affirmation n'est pas sans quelque fondement ; certaines locutions particulières au ménage qui pendant mon enfance frappaient chaque jour mes oreilles, sont inconnues ici, j'en ai moi-même désappris l'usage et quand elles me reviennent à la bouche, je leur trouve une saveur étrange.

Somme toute, ces locutions ne sont pas nombreuses et l'argument n'a pas grande portée. La vérité est que pour la vie familiale, pour traduire les sentiments du cœur et les besoins du corps, le catalan est incomparablement plus riche que le français : à chaque expression française correspondent deux ou trois équivalents qui n'ont pas entièrement la même signification, dont chacun indique une nuance que le français ne rend qu'à l'aide de plusieurs mots. La version d'un livre catalan confirme l'expérience quotidienne ; l'on constate souvent que le terme français synonyme manque ou n'est plus usité, il faut recourir à quelque mot plus général flanqué d'un qualificatif, d'un complément ou d'une incidence. Ainsi cent lignes de catalan donnent en moyenne cent vingt lignes de français.

Cette inégalité de rapports avec notre langue nationale n'est pas exclusive au catalan ; un de mes oncles, qui a beaucoup vécu en Espagne et en Italie, déclare que les langues plus complètes de ces deux pays lui semblaient de vrais patois, surtout en comparaison de celles que parlent nos poètes et nos orateurs. L'abondance de l'italien, prodigieuse, excessive, est un défaut tout comme la pauvreté ; devant une douzaine d'expressions pour la même idée, autant de mots pour un seul objet, l'écrivain hésite comme un touriste entre douze chemins qui mènent au même endroit ; il craint, soit de prendre un sentier trop battu et par suite dédaigné, soit de se singulariser par le choix d'une route peu connue. Le castillan est également très riche. Quand on ouvre un dictionnaire français-italien ou français-espagnol, on s'étonne, comme avec le catalan, des nombreux vocables étrangers afférents à chacun des nòtres, surtout de ceux qui se rapportent à nos fonctions les plus naturelles et les plus simples. Si nous avons deux manières de dire une nécessité, un désir, un plaisir, une douleur, les Espagnols et les Italiens en ont cinq ou six ; ou bien si, par hasard, nous en avons autant qu'eux, les bienséances surgissent par malheur et proscrivent la moitié des nòtres ; des conventions ridicules, une tradition ab-

surde et tyrannique rejettent, comme grossières et de mauvais ton, les expressions justes, exactes, les plus adéquates à l'acte et à la pensée.

Pourquoi ? par pudeur, par vertu, par hypocrisie... Le mal ne saurait exister dans les besoins nécessaires, imprescindibles de la nature humaine, un mot ne saurait être vulgaire ou malpropre par essence, la bassesse et la saleté qu'on lui reproche ne sont qu'empruntées ; si elles existent, c'est seulement dans la pensée de celui qui le prononce ou l'écoute, et qui les lui donne.

Peut-être les procédés polissent-ils et ennoblissent-ils une langue ; à coup sûr, ils l'appauvrissent et l'émasculent ; ils en font une grande dame réservée, mince, élégante, distinguée, de bonne compagnie, mais guindée, solennelle, sèche et pâle qui suscite le regret de la robuste vigueur, l'agréable embonpoint, les belles couleurs et l'allure désinvolte de la fille du peuple, villageoise ou citadine.

Le français a subi cette transformation au XVIIe siècle. Tout y concourut : la réaction qui se produisit, après les troubles et la licence de la Fronde, en faveur de l'ordre et la morale, puis s'exagéra jusqu'à l'absolutisme royal et la pudibonderie de Louis XIV vieillissant, la folie de délicatesse et de bel esprit qui s'empara de nombreuses femmes et leur a mérité le nom de Précieuses ridicules, l'influence des grammairiens poussant à l'excès les doctrines de Malherbe, de l'Académie récemment organisée, s'attachant à réglementer, nettoyer la langue pour prouver son utilité, enfin et surtout le cartésianisme purement raisonneur et spéculatif qui négligeait le corps et les sens au profit de l'esprit et de l'intelligence.

Notre langue nationale devint, ainsi, tranquille et majestueuse comme la mer par un temps calme, claire comme le cristal, précise comme un théorème ; elle prit cette franchise, cette loyauté, cette probité rigoureuses que loue Rivarol ; mais, ces avantages incontestables, elle les acquit de ses deniers, au prix de pénibles sacrifices, en écornant, réduisant son capital. Ce fut une vraie Saint-Barthélemy de mots soi-disant triviaux parce qu'ils constituaient des images trop saisissantes, qu'ils représentaient trop énergiquement l'idée, surtout le geste et l'action. La grâce naïve et séduisante de nos vieux auteurs se perd avec La Fontaine, une régularité un peu monotone remplace leur charmante fantaisie, leur

marche libre, souple, imprévue ; au lieu de leur corpulence pleine d'attraits solides, de leur abondance prolixe, mais pittoresque et savoureuse, leurs successeurs ajoutent les unes aux autres des phrases courtes, au moule étroit et uniforme, où la vivacité tient parfois lieu de souffle, où l'expression toujours nerveuse semble souvent un peu grêle.

Evidemment, je généralise trop et j'exagère pour montrer davantage les inconvénients du changement. Je ne nie nullement les qualités de notre belle langue française, la logique de sa construction, la rigoureuse précision de ses termes qui la font epouser la pensée comme une tunique mouillée sur le corps humain, qui la rendent un admirable instrument de dialectique, un merveilleux outil de la raison.

Mais l'homme n'est pas tout esprit, tout cerveau : il a du cœur, de l'imagination et de la chair, des sentiments, des images et des sensations. Je ne prétends pas que notre langue ne sache pas émouvoir, plaire et décrire autant que le peuvent désirer le poète et l'orateur, trois siècles de littérature, cent chefs-d'œuvre protesteraient brillamment contre une aussi stupide assertion ; j'estime seulement que, sous ce rapport, la langue de Montaigne est supérieure à celle de La Bruyère, celle de Rabelais à celle de Voltaire, celle de Calvin dans sa première manière, à celle de Rousseau, et je crois que le français aurait bien pu, dans son évolution vers la perfection, développer les caractères distinctifs de clarté, précision, probité qui sont sa plus grande gloire en restant davantage ce « parler succulent et nerveux, court et serré, non tant délicat et peigné, comme véhément et brusque » que dépeint Montaigne et dont il a donné le modèle achevé.

Au XIXe siècle, les romantiques ont essayé de réparer le mal causé au XVIIe siècle ; ils ont puisé chez nos vieux auteurs, ont remis en honneur quelques-unes de leurs tournures et de leurs vieilles expressions ; l'entreprise était louable, elle n'a pas eu grand succès. Quand une langue a produit deux siècles de chefs-d'œuvre, il est bien plus difficile, je ne dis pas de la modifier, c'est l'affaire du temps et de l'usage, mais seulement de l'influencer, que jadis, pendant son adolescence, de préparer et façonner sa maturité suivant des principes, excellents, d'accord, mais appliqués avec trop de rigueur. Les temps étaient d'ailleurs bien changés ;

autrefois, une petite société frayait la voie à toute la France qui s'empressait de suivre et d'imiter, maintenant il faudrait persuader, gagner d'abord à sa cause presque tous ses compatriotes.

L'histoire de la langue catalane est bien différente ; comme le français, elle est fille du latin ; la fille aînée semble bien le provençal, la puînée l'italien et le catalan vient ensuite. Un savant trop riche d'imagination, fameux par l'ingéniosité de ses étymologies, veut que ses origines remontent aux aborigènes du pays, à ceux qui le colonisèrent et sur qui les Romains le conquirent ; développé parallèlement au latin, ses ressemblances avec lui proviendraient d'ascendants communs. Suivant une expression vulgaire, cette hypothèse est tirée par les cheveux ; mon savant rappelle les héraldistes qui forgeaient une généalogie de toutes pièces aux bourgeois anoblis ou prolongeaient plus loin dans le passé les aïeux réels d'un grand seigneur. Que le catalan conserve des traces de l'idiome parlé par les aborigènes, c'est probable, mais l'ensemble descend, sans conteste possible, du latin populaire introduit par les soldats romains qui s'implantèrent dans la contrée, prirent des femmes et firent souche..... de Catalans.

La corruption de leur langue fut moins grande et sa transformation plus rapide qu'en Gaule ; un bon latiniste ne comprend pas forcément le français, il entend presque tout le catalan ; c'est que sa gestation a été plus tranquille, le travail de désorganisation et de réorganisation a beaucoup moins subi l'action de peuples étrangers comme les Francs et les Celtes, il s'est effectué presque exclusivement suivant le tempérament particulier des indigènes, c'est-à-dire beaucoup plus logiquement et régulièrement. Les mots sont encore plus contractés et raccourcis qu'en français, la grammaire plus simple ; aucune syntaxe n'est plus réduite et plus claire.

Des langues néo-latines, le provençal atteignit le premier la maturité : il eut d'abord une riche et brillante littérature ; même en Italie, il a longtemps disputé la prééminence à l'italien et l'on ne sait quelle eut été sa destinée si son évolution n'avait pas été subitement arrêtée par la Croisade contre les Albigeois hérétiques, quand avec Simon de Montfort les gens du Nord s'abattirent sur le Midi comme des vautours affamés, mettant tout à feu et à sang, détruisant et massacrant sans pitié, ravageant les campagnes et brûlant les villes. Dante lui-même a hésité entre le provençal et

l'italien, et comme témoignage de son habileté, il a rimé dans la première de ces deux langues, la réponse d'un poète provençal qu'il rencontre en Enfer.

La littérature catalane doit beaucoup au provençal et à l'italien. Longtemps les poètes de la Catalogne et de l'Aragon négligèrent leur idiome maternel pour employer celui des troubadours ; plus tard, Bernard Metge et ses contemporains savaient par cœur Dante, Pétrarque et Boccace ; des anonymes traduisaient le Décaméron et la Fiammetta de Boccace, Bernard Metge se chargeait de la Griselda de Pétrarque et Andreu Fabrer, par un tour de force qui prouve l'analogie des deux langues, transportait la Divine Comédie dans la langue catalane en conservant souvent aux vers la même tournure et les mêmes rimes.

Malheureusement les poètes catalans empruntèrent à la poésie provençale, et conservèrent ensuite, l'appareil compliqué de ses formes extérieures, son esprit courtois, ses tendances scolastiques, ses sujets quintessenciés ; ils attachèrent trop d'importance au vers, sa mesure, son rythme et sa rime ; ils recherchèrent la noblesse, la délicatesse et la finesse des passions plutôt que leur vérité, leur naturel et leur sincérité ; ils voulurent trop plaire aux grands et aux dames ; le métier tint trop de place dans leurs œuvres, l'inspiration fut souvent absente.

Jamais une telle poésie ne fut moins nationale ; le peuple catalan n'a rien de précieux, ni de subtil ; travailleur et courageux, énergique et persévérant, enthousiaste et railleur, ardent et pratique, conquérant et navigateur, explorateur et marchand, voilà comment l'histoire nous le montre à la même époque, pendant sa longue et glorieuse indépendance du moyen-âge, quand ses négociants trafiquaient jusque sur les côtes du Levant ; quand ses fils créaient un royaume en Morée ; quand son roi Pierre III d'Aragon repoussait victorieusement le roi de France Philippe III, le Hardi ; quand ses flottes, commandées par Roger de Lluria, sillonnaient triomphalement la Méditerranée, et que les poissons eux-mêmes s'enorgueillissaient de porter sur leur dos les nobles barres catalanes !

(A suivre) E. Leguiel.

Un cours d'histoire et de littérature catalanes

Nous lisons dans les journaux de la région :

« L'Association polytechnique est à la veille d'élaborer son programme de cours et leçons pour l'exercice 1907-1908. Le moment paraît des plus favorables pour lui demander la création d'un cours d'histoire de la province du Roussillon et de littérature catalane.

« Très peu de Roussillonnais sont au courant de notre histoire locale. Il règne à ce sujet, même dans l'esprit des gens instruits, une confusion voisine de l'ignorance, qui tient, tant aux vicissitudes très nombreuses par lesquelles a passé notre petite patrie, qu'à la rareté des ouvrages publiés. Ceux que nous connaissons n'ont pas beaucoup pénétré dans la masse et ce n'est pas déprécier les auteurs que de dire qu'ils sont susceptibles de développements oraux très intéressants. On ne peut pas tout mettre dans un livre, quelle que soit la bonne volonté de l'écrivain dont le savoir souffre souvent de cette obligation de se restreindre.

« Sur ces leçons d'histoire se grefferait tout naturellement, par la lecture de documents connus ou inédits, l'étude de notre langue catalane dont certaines altérations sont aussi des empreintes laissées par les événements historiques contraires.

« Il est superflu d'insister pour démontrer tout l'intérêt que présenterait ce nouvel enseignement pour les auditeurs qui seraient certainement nombreux. Nous ne croyons pas qu'il soit difficile de trouver au sein de l'Association polytechnique des hommes pourvus de savoir et de maîtrise pour prendre cette initiative. »

Ce n'est pas nous qui protesterons contre l'organisation d'un pareil cours. Nous insisterons, au contraire, pour qu'on l'organise sérieusement dès cette année. Oui, il est néces-

saire et il est juste que les Roussillonnais puissent acquérir sur l'histoire de leur pays des idées plus précises et plus complètes ; que, même, le public le plus humble puisse s'initier à la beauté des œuvres littéraires de la Catalogne, et qu'on leur fasse comprendre à tous, par des exemples bien choisis, la force, la richesse, la couleur de la langue catalane.

Ceux qui entreprendront de pareils cours seront dignes des plus grands éloges et mériteront les applaudissements de tous les Roussillonnais de cœur. Nous avons d'ailleurs l'absolue conviction que ces leçons deviendraient vite très intéressantes pour tout le monde ; les heures qu'on leur consacrerait, dans le public, ne seraient en aucune manière des heures perdues. Et ce serait l'honneur de l'Association polytechnique, à laquelle nous devons déjà beaucoup, d'avoir préparé chez nous, l'éclosion d'une petite Université d'histoire, de langue et de littérature catalanes.

COMPARAISONS POPULAIRES
usitées en Roussillon

4. Bonich com un angel.
5. Brut com una xinxa.
6. Brut com una barra de galliner.
7. Carregat com un ase.
8. Dret com un ciri.
9. Dur com un roch.
10. Fresch com una rosa.
11. Gras com un taixó.
12. Groch com un safrá.
13. Lleuger com una ploma.
14. Lluhent com un mirall.
15. Magre com un Dijous-Sant.

Ella dorm!

La terra fa non-non, vestida de neu blanca...
En un somit pesat s'ensopeix cada branca ;
No 's veu més cap flor á brotar!
La terra fa non-non, de fret adolorida,
Que de la serra al plá pèl vent es sacutida.
Ella dorm : donchs perqué plorar ?

Pèl cementeri nut, allá, sobre sa llosa
Pidolan aucellets : llur veu misteriosa
Potser ven aqui per orar.
Per ventura, un somris ha florit sa boqueta...
Lliris sobre 'l pit séu guardats té sa maneta...
Ella dorm ; donchs perqué plorar ?

Quant al bés del oreig 's badaran las ginestas,
Mon cor, ell, quedará més fret qu'unas congestas :
Cap abril no 'l despertará!
Caminant, gira 'ls ulls, atalaya altra cosa ;
Ay ! no 'l desvetllas, nó ; mon pit es una llosa !
Ell dorm : á fé, perqué plorar ?

El Refilayre de Carença.

(Traduit de Carmen Sylva avec autorisation de l'auteur.)

Une Grammaire catalane algueraise

M. Joan Palomba, instituteur à Alguer (Sardaigne), adresse aux catalanisants la lettre suivante que nous insérons avec plaisir :

Molt Senyor meu :

A la fi del 1906 he publicat una Gramática del dialecte alguerés modern que representa el primer tentatiu de recullir en forma simple i a la portada de totes les principals regles que governan el nostre dialecte, el qual fill de la gran llengua catalana s'es conservat, atravers a tants segles, així fidel a la llengua mare de destar meravilla als meteixos catalans.

Ma el meu traball era destinat sobretot a los meos conciutadans i a los minyons algueresos i era per això escrit en italiá i distribuit en manera de puguerlo confrontar facilment ab les gramátiques italianes.

Sicom peró a Barcelona, quant so vingut a pendre part al 1er Congrés de la Llengua Catalana, so estat ab insistencia pregat de molts bons y cortesos amics de refer la meva gramática en manera que fossi mes accessible als catalans, jo tornat al meu pais, he fet de nou el treball reformantlo casi tot.

Com es natural peró, refent del principi los meus estudis gramaticals sobre el dialecte alguerés, he trobat moltes errades de esmenar, molts buits de omplir i sobretot he arriquit en gran abundancia el lessico que ara es més que qüintuplicat.

He pres com punt de partencia la gramàtica catalana i a ella me so tingut escropulosament en los confronts, en la distribució dels capítols i en la classificació dels singols fets gramaticals.

I ara la present al public catalá el qual, esper, vulguerá esser llarg de favor a l'obra meva, a eli adressada i completada ab anim de germá.

Los precis del meu trevall, si també hi son, los reconeixerán los lectors ; jo peró no puc fer de menos de diure que la traducció del texte en catalá es deguda a l'ábil ploma del professor En Emili Vallès, professor en Ciencies y autor d'una Gramática catalana, el valor del qual i l'amor per los estudis i per la gran patria catalana son així coneguts que jo no afigeix paraula.

Les adhesions, de les quals fraternement regracio fins de ara los suscriptors sigueran adressades al Senyor Emili Vallès, Passatge Domingo, 5, 2on, 2a , Barcelona.

La petita suma de dues pessetes no obstacularà certament a V. en que se uneixi ab mi en participar al omatje que tenc ánimo de rendir a la Catalunya i als meus corals amics. Oseq.mo

Joan Palomba y Cano.

L'Alguer, 12 *juny* 1907.

HISTOIRE LOCALE

Deux familles catalanes au XVIIe siècle

1. — LA FAMILLE PONT.
(Suite)

A cette époque, Jean-Raphaël Pont était procureur juridictionnel de l'abbaye d'Arles. Ce titre, qui lui avait été conféré par son frère, lui donnait une grande autorité morale auprès des habitants de Saint-André dont l'abbé d'Arles était le seigneur temporel.

Au titre de procureur venait s'ajouter, pour Jean-Raphaël Pont, une belle fortune qui lui permettait des transactions lucratives. C'est à lui que s'adressent les propriétaires qui ont des biens à vendre.

Il achète tour à tour :

1° Le 27 septembre 1656, à Hyacinthe Salas, pagés de Saint-André : a) un champ situé au *Pla de Sant Miquel*, de la contenance de trois ayminates, et confrontant d'un côté avec une propriété de Jérôme Sprer, bourgeois de Perpignan ; b) une pièce de terre sise au *Pla de las heras*, de la contenance de deux ayminates. — Hyacinthe Salas reçoit 27 doubles en or. L'acheteur, cependant, devait donner 6 doubles à don François de Blanes (1).

(1) Venda à carta de gratia fe^ta per Jacinto Salas, pagès de Sant-Andreu de Sureda, al Mag^ich Joan-Raphael Pont, ciutadà honrat de Bar^na en Pp^a domiciliat, de dos pessas de terra, « 1° quandam petiam terræ campum scitt. in terminis dicti loci de Sureda loco dicto *lo Pla de Sant Miquel*, continentiæ trium ayminatarum, cum olivariis in eadem plantatis et radicatis, confrontat cum via qua itur ad castrum de Vilaclara, cum tenentia Mag^ci Hieronimi Sprer burg^is Perpiniani et cum via qua itur a loco de Palatio de Vitrio ad locum de Sureda, 2° aliam petiam terræ loco dicto *lo Pla de las heras*, continentiæ duarum ayminatarum, confrontat cum via qua itur ad locum de Tatzo d'amont et cum tenentia R^di Isidori Puigsech, presbiteri Sancti Johannis » — Salvo jure abbatis etc, per lo preu de 27 doblas de or, ex quibus dabitis nobili don Fran^co de Blanes, domicello Perp^ni domiciliato, sex auri duplas per me Jacintum Salas ei debitas. — Testes : Magnificus Franciscus Sprer, burgensis Perpiniani, Joannes de Sant Germa, not. publ. Pratorum de Mollione. — *Amb. Debadia, not.*

2° Le 11 septembre 1657, à François Reynés, pagès de la ville de Perpignan, une pièce de terre, *camp, oliveda y riberal,* sise au lieu dit *la Clota*, de la contenance de 14 ayminates, pour le prix de 40 doubles en or (1).

3° Le 7 novembre 1659, à don François Ribes, bourgeois de Perpignan, domicilié à Thuir, une maison située sur la place publique de Saint-André et un jardin attenant à la maison, pour la somme de 25 doubles en or (2).

4° Le 12 décembre 1660, à François Pau, pagès de Saint-André, un champ appelé *Camp del Oliu* (3). — Le même jour, à François Serra, pagès de la ville de Céret, le four à tuiles bâti dans le territoire de Saint-André (4).

Le dernier acte important accompli par Jean-Raphaël Pont fut l'échange qu'il opéra avec don Isidore Ferrer. Celui-ci céda une maison située dans la ville d'Argelès, sur la rue appelée *lo carrer gran*, et la métairie de *Caraups, lo mas de Caraups,* avec tous les droits qui y étaient attachés.

A son tour, Jean-Raphaël Pont cède l'héritage du *mas Pont de Armadas* avec ses droits, ses privilèges et ses dépendances. En cette circonstance, il agissait au nom de son frère Pierre Pont, abbé d'Arles (5).

Jean-Raphaël Pont laissa tous ses biens à son fils, Joseph Pont.

(1) Venda mijensant acte de poder lluir y quitar feta per Franco Reynés, pagès de la vila da Perpa al Magich Joan-Raphael Pont de una pessa de terra camp, oliveda y riberal, lloc dit *le Clota*, de 14 ayminadas scitt. en los termens del lloc de Sant-Andreu, confrontat cum riparia de Sant-Andreu, cum tenentia magci Hieronimi Sprer, burgensis Perpui, et cum tenentia Francisci Pons. — *Amb. Debadia, not.*

(2) Venda feta per lo Magich Ribes, burgès de Perpa, en la vila de Thuy domiciliat, al Magich Joan-Raphaël Pont, quandam domum scitt. in loco Santi Andreæ et in platea ejusdem, una cum quodam ortello eidem domui contiguo, et confrontat cum quodam alveo sive recho molendini farinerii ejusdem loci et cum quodam pallerio (cortal) pupilli Sauret... per lo preu de 25 doblas de or. — *Amb. Debadia, not.*

(3) Venda feta per Francisco Pau, pagès de Sant Andreu de Sureda, al Magich Joan-Raphaël Pont, de « quandam petiam terræ, agrum dictum *lo camp del Oliu* ». — *Dominique Doran, not. à Elne.*

(4) Venda feta per Franco Serra, pagès de la vila de Céret, al Magich Joan-Raphaël Pont, del forn teuler en lo terme de Sant Andreu de Sureda : « Totum illud furnum tegularium continentiæ trium cartonatarum terræ et affrontat cum itinere quo itur de loco de Sureda ad dictum locum Santi Andreæ et Palatii de Vitrio. — *Dominique Doran, not. à Elne.*

(5) Cambiera de algunas heretats y terras feta entre lo Magich Joan-Raphaël Pont, ciutadá honrat de Barcelona, en Perpinya domiciliat, y lo noble don Isidro de Ferrer, natural de Fortia, en lo lloc de Sant Pere Piscador domiciliat... *J. Poch, not.*

Joseph Pont.

Héritier d'un beau nom et d'une grande fortune, Joseph Pont avait grandi auprès de son oncle, à l'ombre de la magnifique abbaye d'Arles. Dans ces murs sanctifiés par plusieurs générations de moines, il avait justement apprécié les vertus austères qui élèvent l'âme et qui forment le caractère. Il y avait reçu une éducation empreinte d'un mysticisme parfait qui avait virilement corrigé les aspérités de son tempérament emporté et volage. C'est pourquoi, en dépit des violences de son carrctère, Joseph Pont conserva toujours une piété solide puisée aux bonnes sources.

Il acquit aussi, à l'abbaye d'Arles, une instruction élémentaire très étendue. Il alla terminer ses études à Perpignan.

Pendant quelque temps, Joseph Pont fréquenta le cours de droit de l'Université. Mais il abandonna bientôt les leçons des jurisconsultes pour suivre les armées du roi de France.

Il obtint quelques succès dans la carrière des armes. Il avait, d'ailleurs, le désir ardent de conquérir, par sa valeur, les grades élevés, lorsqu'il fut obligé de rentrer à Perpignan où son père venait de mourir.

Désormais, Joseph Pont sera propriétaire. Il fera prospérer le domaine paternel en y ajoutant de nouveaux biens.

En 1663, Jacques Fedevella, batlle de Brouilla, lui vend : a) Plusieurs patus qui étaient autrefois une maison et un moulin à huile. Ils étaient situés dans la ville de Claira et tout près des murs. Ces patus confrontaient avec la muraille du lieu, avec une propriété de don Antoine Joli et Ros, bourgeois de la ville de Perpignan, avec un héritage de Gaspar Terrena, également bourgeois de la ville de Perpignan, avec un bien de noble Ange Delpas, domicilié à Barcelone ; — b) deux morceaux de terre contigus, sis au lieu dit *las Valls,* en dehors des murs de Claira, et confrontant avec la muraille et la porte, *portale,* de Saint-Hippolyte. La somme à payer était de 205 livres. Toutefois, 65 livres devaient être remises au couvent des Dominicains de Perpignan, 67 livres à la Confrérie des Jardiniers établie à l'église de la Réal, 40 livres à la Fabrique de Saint-Vincent de Claira (1).

(1) Venda feta per Jaume Fedevella, agricola et bajulus de Brulla, al Magich Joseph Pont de patis dirruhits que antiguament eran una casa y moli de oli scitt. dins la vila de Clayra

Au mois de novembre de la même année, François Casas, prieur de l'église paroissiale de Saint-Vincent de Claira, vend également à Joseph Pont : a) Une maison bâtie dans la ville de Claira et limitée par le four banal de la ville, par la place publique et par le chemin qui conduit à la *Torras d'en Figueras ;* — b) un patus confrontant avec le cimetière de Claira et avec le patus du four banal. Prix : 68 doubles en or et 6 réaux d'argent (1).

Le 29 août 1667, un échange est opéré entre Joseph Pont et François Domenach, mercadier de la ville de Perpignan. Le premier cède la maison qu'il possède dans la paroisse de Saint-Jean, sur la rue appelée *las Tabernas*, pour le prix de 80 livres. Joseph Pont veut que cette somme soit donnée à l'Hôpital Saint-Jean.

François Domenach abandonne à Joseph Pont la maison qu'il a dans la paroisse de la Réal, au *carrer gran de la Real*. Cette maison était limitée par la rue de *las Vaccas* et par l'hôtel de don François Xanto, bourgeois et batlle de la ville de Perpignan (2).

(A suivre) Joseph Gibrat.

« quædam patua dirruta quæ antiquitus fuerunt domus et molendinum olei scitt. intus villam de Clayrano et prope muros, confront. de duabus partibus cum dicto muro et ex alia parte cum tenentia Mag^ci Antonii Joli et Ros, burgensis honorati et matriculati villæ de Perp^nii, et cum tenentia heredum Mag^ci Gasparis Terrena, burgensis honorati villæ Perp^nii, et cum tenentia nobilis domni Angeli Delpas, in civitate Barnæ populati, — item bina trosseha terræ contigua, loco dicto *las Valls* extra muros villæ de Clayrano, continent. duarum cartonatarum, confront. cum dicto muro et cum portale vocato de Sant Hipolit. — *Amb. Debadia not.*

(1) Venda feta per lo R^nt Francès Casas prebere al Mag^ich Joseph Pont de una casa y pati contiguos scitt. en la vila de Clayra y altre pati en dita vila de Clayra. « Ego, Franciscus Casas, presbiter et prior ecclesiæ parrochialis Sancti Vincentii villæ de Clayra vendo vobis, etc. 1° quandam domum et patuum contiguos scitt. in dicta villa de Clayra, confront. ex una parte cum furneo coquendi panes dictæ villæ, cum platea publica dictæ villæ et cum via qua itur de dicta platea ad muros ejusdem villæ loco dicto la *Torra d'en Figueras*, 2° item alium patuum in dicta villa de Clayra scitt., confront. ex una parte cum sementerio ecclesiæ de Clayra et cum patuo dicti furnei coquendi panes », per lo preu de 68 doblas d'or y 6 reals de plata. *Amb. Debadia, not.*

(2) Excambiatio feta entre lo Mag^ich Joseph Pont y lo honor. Francisco Domenach, mercader de la vila de Perp^a : « Ego Josephus Pont excambio vobis honor. Fran^co Domenach quandam domum scitt. intus dictam villam Perp^nii, in parrochia Sancti Joannis et in vico vocato de *las Tabernas*, hanc permutationem facio pro octuoginta libris (80 l.) quas, de voluntate mea, dabitis Hospitali generali Sancti Joannis villæ Perp^nii. — Et ego Franciscus Domenach excambio vobis Josepho Pont totam illam domum scitt. in parrochia Bæ Mæ de Regali in vico vocato *lo carrer gran de la Real*, confront. cum tenentia Mag^ci Francisci Xanto, burgensis ac bajuli villæ Perp^nii et cum vico vocato de *las Vaccas*. — *Amb. Debadia, not.*

LIVRES et REVUES

La Revue catalane fera connaître à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, vice-président de la Société d'Etudes Catalanes.

Exemples morals.

De la senyoreta Sara Llorens y Carreras : un « Petit aplech d'exemples morals, ab una noticia prelimínar d'en Rossend Serra y Pagès ». Ces exemples moraux « han sigut copiats fidelissimament de viva veu d'una bonne velleta d'Ordal, la *Grandeta*, ab totes les corruptions de llenguatje y particularitats fonetiques ». A ce point de vue l'amateur de Folk-lore ne peut manquer de s'intéresser à ces exemples quoique la morale qui en découle soit discutable.

La Veu de Catalunya.

Nous lisons dans la *Veu de Catalunya* cette jolie poésie qui a obtenu la « flor natural » aux Jeux floraux de Reus et dont l'auteur es M. Eduart Girbal :

El torment d'un vel

Quan, per dissort, no 't tinch al meu costat,
m'aconsolo besante ab la mirada ;
jo t'envio els petons tan d'amagat
que no té esment ningú de la besada.

Mes — oh torment ! — aquell belet rosat
que encara 't fa més bella y colorada,
ab son finissim y sobtil reixat
atura als meus petons en sa volada.

Y allí mos pobres besos van furgant,
dalintse presoners, y van buscant
un pas cap a tos llavis coralins...

Oh, bella Amor ! — Aixeca sens rezel
per un instant el teu finissim vel
y que entrin tots, joyosos, cap a dins !

Le Gérant, COMET.

Imprimerie COMET, Rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 11 15 Novembre 1907.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

AVERTISSEMENT

Le Comité de rédaction, désireux d'adopter, dans la Revue, une orthographe catalane uniforme, a décidé de rendre obligatoire l'orthographe du Congrès de Barcelone, dès qu'elle sera connue, et de publier un dictionnaire catalan roussillonnais en se conformant aux règles adoptées par ce Congrès. Mais, en attendant, les avis étant partagés en ce qui concerne, par exemple, les pluriels en *as* ou en *es*, le Comité laisse les auteurs absolument libres d'adopter l'une ou l'autre de ces formes.

Les membres de la Société qui ont envoyé des articles à la *Revue catalane* sont priés de vouloir bien nous faire crédit pour quelques numéros, l'abondance des matières et la disposition à donner ne nous permettant pas d'insérer au fur et à mesure des envois.

Mais que ces retards inévitables ne découragent pas ceux qui travaillent, car la *Revue catalane* accueillera toujours avec plaisir les travaux qui présenteront un certain intérêt pour les lecteurs.

COMPTE RENDU DES SÉANCES

Réunion du Bureau du 2 novembre 1907
Présidence de M. E. Vergès de Ricaudy, président

Etaient présents ou représentés, trente-deux membres.

Le Président ouvre la séance par l'allocution suivante dont la publication a été décidée par l'assemblée :

Messieurs,

Plus d'un an s'est écoulé depuis qu'à la fin de septembre 1906 eut lieu, au café Nou, la première réunion des adhérents à la Société d'Etudes Catalanes. De cette réunion est sorti un Bureau provisoire, dont la présidence était dévolue à M. Pierre Vidal, le plus qualifié d'entre nous pour occuper cette fonction.

Le 7 octobre suivant, une séance définitive eut lieu qui élabora les statuts de notre Société et nomma le Conseil d'administration et le Bureau. Ce

Conseil d'administration et ce Bureau se présentent aujourd'hui devant vous, en vertu de l'article 10 des statuts : le Conseil, pour renouveler la première moitié sortante ; et le Bureau, pour être renouvelé par le Conseil ainsi reconstitué.

Dans le courant de cet exercice, le Bureau et le Conseil ont tenu, ensemble ou séparément, treize réunions, sans compter les réunions mensuelles du Bureau, transformées en comité de rédaction de la *Revue Catalane.*

Cette revue vous l'avez tous lue ; et, à en croire les impressions que nous en avons recueillies, elle a été, tant pour le fond que pour la forme, parfaitement accueillie et appréciée de tous.

Je profite de cette réunion pour remercier au nom du Bureau tous nos collaborateurs, si intéressants dans leurs articles. En première ligne : M. Amade, l'âme de notre œuvre ; M. Pastre ; M. l'abbé Bonafont, inséparable du *Pastorellet de la Vall d'Arles ;* puis : le *Refilayre de Carença,* MM. Pons, Leguiel, Gibrat, Violet, Delpont, Conill.

Si j'en oublie qu'ils m'excusent ; mais je ne saurais passer sous silence notre confrère Tresserre, mainteneur des Jeux floraux de Toulouse, dont vous avez tous lu, dans le dernier numéro de la *Revue,* le remarquable discours qu'il aurait prononcé à la distribution des prix de notre concours de Catalan, si cette distribution avait eu lieu solennellement.

Que nos autres confrères qui n'ont pas encore écrit nous envoient de leurs œuvres ; nous serons heureux de les insérer si elles le méritent.

Je m'en voudrais si je n'adressais des remerciements particuliers à M. Pastre, pour les soins qu'il a apportés à la rédaction et à la composition de la *Revue,* dont il s'est occupé tout spécialement, dès le début de sa publication. Je lui transmets ici, publiquement, notre gratitude, et, aussi nos regrets que ses occupations professionnelles l'empêchent de reprendre les fonctions de secrétaire qu'il remplissait avec tant de zèle.

Je manifeste les mêmes regrets à l'égard de M. Piquiral, sur le concours duquel nous étions en droit de compter, et qui a également donné sa démission de ses fonctions d'archiviste.

Un nouvel exercice — 1907-1908 — va commencer ; espérons qu'il se terminera aussi bien que celui qui finit. Cela sera si nos associés nous restent fidèles.

Après diverses défections, inévitables, mais dont quelques-unes nous ont véritablement peinés, nous sommes 127 membres. Notre budget est suffisant pour marcher, mais il manque d'élasticité, pour récompenses du concours, primes, illustrations, etc. Nous devrions être plus nombreux. La cause que nous représentons mérite plus d'encouragements !

Que chacun de vous, Messieurs, fasse connaître notre œuvre autour de lui ; qu'il recrute des adhérents, et nous atteindrons le but que nous poursuivons :

« Conserver tout ce qui a fait et fait encore l'esprit et la physionomie si caractéristiques des pays de langue catalane. »

Tirage au sort de la première moitié sortante du Conseil d'administration. — Sont sortis au sort : MM. Saisset, Ecoiffier, Vergès de Ricaudy, Delpont, Madame Monserda de Macia, MM. Leguiel, Lutrand, Payret, Monsalvatge y Fossas, A. Vassal.

Ils sont réélus.

MM. Pastre et Piquiral, démissionnaires, sont remplacés par MM. de Wittwer et A. Foissin.

Le Conseil d'administration pour l'exercice de 1907-1908 reste le même que celui de l'exercice antérieur, sauf cette dernière mutation.

Situation financière. — La situation financière présentée par M. Delpont est approuvée.

Les recettes se sont élevées à.....	1.240 10
Les dépenses se sont élevées à.....	1.050 25
Il reste en caisse.....	189 85

Cotisations pour l'exercice 1907-1908. — Ces cotisations seront mises en recouvrement dans le premier trimestre de 1908.

Constitution du Bureau pour 1907-1908 par le Conseil d'administration nouvellement nommé. — M. E. Vergès de Ricaudy est maintenu président.

Sur la demande de M. Amade, qui était vice-président, le Conseil nomme à sa place M. l'abbé Bonafont, vice-président ;

M. G. Violet reste vice-président ;

M. J. Amade est nommé secrétaire ;

M. J. Delpont est maintenu comme trésorier ;

M. Aimé Foissin est nommé archiviste.

Toutes ces nominations sont faites à l'unanimité.

Membres de la Société

Admis du 30 septembre au 31 octobre 1907

Abbé Pierre Brial, curé-doyen de Millas.

Abbé Etienne Badie, professeur, Perpignan.

Lo Pastorellet
et la
Renaissance en Roussillon

Dans cette esquisse, et au moyen de ces impressions que ne relie pas toujours une trame solide, je poursuis le but suivant : proposer à votre sensibilité les poètes du Roussillon, afin que grandisse en vous l'amour de notre terre ardente.

Si l'on veut bien se pénétrer d'un paysage et en prendre une claire conscience, il ne sera pas vain de rechercher les émotions diverses qu'il a pu suggérer ; et, de ce fait, notre vision s'enrichira d'autant plus.

Nos poètes du Roussillon ont toujours été méconnus. Si tous les habitants de la plaine ont salué d'un éclat de rire les farces de *Un Tal*, ils ignorent certainement qu'elles sont venues chez eux, les muses délicates et nobles, les muses qu'une toge blanche enveloppe...

Et cependant, les noms de Pere Talrich et du Pastorellet de la Vall d'Arles devraient être populaires.

Le premier écrivit les *Recorts del Rosselló*.

Je veux comparer ce livre à une fresque d'un vif coloris. Et c'est, en effet, tout le paysage natal qui passe et nous enchante, cette Albère bleue

« qu'engarlanda nostra frontera
de festons blaus com flors de lli. »

et puis, au-dessus de la lumineuse plaine, de nos *hortes* abritées par les cyprès, de nos vignes que défend une ceinture d'aloès, au-delà des *montanyes regalades*, d'autres montagnes encore,

« Com collas de camells anant de caravana. »

Le poète n'oublie pas son village tapi dans le Vallespir, perdu dans les châtaigneraies, et nous fait voir la Cerdagne sous la neige :

« Y la Cerdanya sepultada
apar com inmens atahut
cubert del tot de blanch vellut. »

Pere Talrich vivait à Paris. Et c'est au déclin de ses ans qu'il eût cette vision de la *terra*...

Et puisque vous l'avez vue, cette province, puisque son image a flotté un instant devant vos regards émerveillés, voulez-vous connaître maintenant et son histoire et ses légendes ? Il vous suffira de parcourir l'œuvre du Pastorellet de la Vall d'Arles.

Lo Pastorellet de la Vall d'Arles est l'âme de la Renaissance roussillonnaise. Nous lui devons : l'édition des *Bruxas de Carençá* de Antoni Jofre (1882). — *La Garbéra Catalana*, anthologie (1884). — Les *Ays*, Elegías Catalanas (1887). — *Les Goigs* (1907). — Nous attendons de lui un Dictionnaire catalan, une histoire de nos monastères, et une nouvelle édition considérablement augmentée de ses élégies catalanes.

LES « AYS »

Le seul article critique dédié aux « Ays » est dû à la plume de l'abbé Henry. Cette plume aime à la fois et l'esprit et l'érudition. Mais l'abbé Henry déclare qu'il n'est pas grand clerc en la matière et qu'un livre de poésie française ferait mieux son affaire. Toutefois, l'abbé Henry a compris et senti ce livre. Il y reconnaît diverses formes de l'élégie. « Dans notre auteur, dit-il, vous trouverez l'élégie héroïque ou tragique, pleine de grands ou douloureux souvenirs du pays ; l'élégie biblique ou sacrée, sous la forme d'une magistrale paraphrase de *Super Flumina*, l'élégie tendre et pieuse, en quelque sorte mystique ; l'élégie pittoresque en l'honneur de ce Canigou, aimé des Roussillonnais, aimé de Mossen Cinto qui l'a magnifiquement chanté ; l'élégie vraiment douloureuse et funèbre, l'élégie que j'appellerai littéraire, simplement une belle ode à la louange du langage catalan. »

Tel est en effet ce livre. On comprendra sans doute mieux son esprit lorsque l'on saura qu'il devait d'abord être intitulé, dans la pensée de l'auteur, *Flors del Cementeri*.

Le cimetière et les images de la mort reviennent souvent dans ces pages. Certes, je ne suis pas Baudelairien — j'aime, tout au contraire, la rude tramontane et les violentes couleurs — mais j'affirmerai qu'elles m'ont plus particulièrement impressionné, toutes ces strophes nées sous les cyprès, à la lueur des cierges funéraires.

Lisez *Una Passejada al Cementeri.* Il n'est pas de vision plus précise que celle-ci :

entre las rengletas
De tombas, fredas, quietas,
vé se genollar la gent.

et voici l'évocation de celui qui est enseveli.

Tú, pobre desconsolada,
qu'estás l'ànima esquinxada,
sobre eix lloch, sens moviment ;
Haurías, entre las rosas
Vist ton fill sota las llosas
Ab sas parpellas gaytosas
T'espiar mitg somrient ?

Et le poète pleure, auprès d'une fosse, alors que le souvenir de sa mère poursuit son pauvre cœur...

... « L'Ave María tocava :
Era l'hora de la mort !
Al teu capçal jo plorava...
No s'esbórra un tal recort.
Quatre llums de blanca cera
Cremávan al torn del llit,
Mentres la gent forastera
Pregava boy apulit.
Ton espós, mon pobre pare,
Plorar no l'havía vist :
Era tant groga sa cara
Com la del nostre Sant-Crist.
Dins una caixa endolada
Lo fossayre 't va posar ;
Y després, al clot baixada,
Lo malvat te va deixar. »

Il pleure encore sous les vieux oliviers que la lune argente à Gethsémani où tout est tristesse depuis que l'Église est persécutée...

« Quina nit de recorts !... La lluna platejava
Los vells olius ; aixut, lo Cedró se callava ;
Dormía ab los seus morts la vall de Josaphat ;
Jo, despert, pensatiu, confegía l'historia
Dels divinals dolors dels quals tot fá memoria
En aquest hort mil cops sagrat. »

Dans son voyage d'Orient, il n'a pas vu les ruelles où passent des ânesses trottinantes et des femmes voilées, les tapageuses couleurs des marchés, et les minarets blancs au-dessus de la ville ; il a simplement vécu la Passion du Christ :

« Qual la rosa jita'ls ayres del cel los olors que li sobran, he jo cantat cada vegada que he sentit lo menester de plorar. »

Mais, dès son retour de Jérusalem, il puisera des consolations et des enthousiasmes dans sa vallée d'Arles, et il passera des heures dorées dans ce monastère de Sant-Pere-Englotit.

« Encuadrat de dos rams de cedras gegantinas
Y de marges d'alsinas...
Ah ! que soviny aquí jo me som adormit ! »

Il s'attardera surtout à contempler ce Canigó, dont les couleurs et les nuances varient au gré des heures, avec ses vallées, ses amas de rochers, ses *devotes* parsemées comme des roses célestes.

Lo Pastorellet n'est pas seulement un élégiaque et un régionaliste. S'il nous a confié ses souffrances morales, s'il s'est même attendri sur la mort du passereau qu'il avait rapporté de Judée, il y a un arbre vigoureux dans le jardin de sa poésie, un chêne à côté du cyprès. Et c'est avec une admirable énergie qu'il exprime sa foi et son désir de faire triompher les traditions religieuses :

Elna, aixámpla avuy las portas
D'eix temple renomenat ;
Tas glórias, no, no son mortas,
Fes reviscolá 'l Passat :
Dels vells las himnes sagradas
Sempre més vulguias cantar.

(*Goigs de Santa Eularia y Santa Julia.*)

Le plus souvent, ses strophes sont mâles et rudes ; et l'un de ses mérites est d'y avoir patiemment enchâssé tout un trésor de vieux mots roussillonnais...

LA GARBÉRA CATALANA

Lo Pastorellet de la Vall d'Arles aime cette langue *xurrupada ab la llet* et ces vieilles chansons qui n'ont pas été oubliées et que l'on murmure encore, alors que la nuit assombrit nos *hortes* et s'entasse dans nos vallées « per mí, hi há una maravella que voldriá contemplar : á la cayguda del sol de maig ohir las veus de nostres pares suspirant una albada antiga en un parlar que vé del cel ! Ah ! sí, lo nostre parlar vé del cel !... »

Il aime encore ceux qui ont travaillé à la Renaissance de cette langue céleste et il a déposé des couronnes sur les tombes de Justí Pepratx, de Pere Talrich, de Mossen Boixeda... Il a composé la *Garbéra Catalana*. A mon sens, cette anthologie résume et condense le premier effort de la Renaissance, en Roussillon. Ce premier effort est presque entièrement dû aux ecclésiastiques.

N'imaginez cependant pas que la *Garbéra Catalana* soit tout simplement un recueil de dissertations théologiques.

L'abbé Rous n'a pas toujours un Noël au bout de sa plume ; il esquisse parfois des portraits satiriques ; on n'oubliera jamais sa chanson de Banyuls ni son élégie *Pobre Mare*, dont le rythme nous rappelle celui de la *Jeune Captive* d'André Chénier.

Le chanoine Boher lui-même, qui a écrit la préface du livre, s'intéresse aux chardonnerets de la façon la plus gracieuse :

He vist senyoreta cardina
Volguent deixar de ser fadrina
Penjar son llit de blanch cotó.

Et voici Justin Pépratx, le célèbre Pau Farriol de Céret, qui a si heureusement reproduit en notre langue les fables de La Fontaine, et dont le *Missatge* chantera toujours dans ma mémoire :

Recordau la Llorensana,
La xistosa catalana.....

C'était un beau brin de fille. Elle allait à Saint-Laurent et son grison trottinait au-devant d'elle. Un freluquet l'accoste et lui demande si elle connaît Clairette. — Oui, pour vous servir, répond-elle. — En ce cas, je vais te donner un baiser ; tu le lui transmettras. — Est-ce que cela est urgent ? — Très urgent, je te

l'assure. — Alors, Monsieur, réplique la belle fille, embrassez donc mon âne, c'est lui qui arrivera le premier...

Tous ces poètes que nous venons de signaler sont des ouvriers de la première heure. Et c'est pourquoi il convient que leurs noms ne soient jamais oubliés.

La *Garbéra Catalana* renferme aussi des poésies de Jaume Collell, d'Angel Guimera, d'Apeles Mestres, de Jacinto Verdaguer, de plusieurs autres poètes de l'autre versant des Pyrénées. Comme Saint François, Mossen Cinto a écrit des poèmes en langage populaire. Il a eu un amour infini pour notre Roussillon et il a pleuré l'évanouissement de ses coutumes :

Puig t'en vas, oh barretina,
De Conflent y Vallespir :
Com pel maig la clavellina
No hi tornaras à florir ?

La *Garbéra Catalana* est enfin parsemée de poésies populaires et l'on peut même dire de ce livre « que s'acaba ab montanyes regalades ».

ANTONI JOFRE

Nous devons encore au Pastorellet de connaître une figure fort curieuse : celle d'Antoni Jofre.

Antoni Jofre, curé de Montalba d'Arles, est l'auteur des *Bruxas de Carençá*, de *l'Escupinyada de Satanás*, de *la Dona forte*, etc. Ces œuvres sont des satires politiques et pittoresques. On y trouve des pages vraiment vigoureuses.

Antoni Jofre, me dit-on, était laid : une stature de géant, et sous des cheveux blancs et drus, un visage olivâtre. Il était pareil aux rochers de la Carençá. Lorsque, de sa voix assourdissante, il lisait ses œuvres à ses amis, — et j'imagine au surplus que la tramontane soufflait au dehors, — il leur procurait de véritables émotions.

❖ ❖ ❖

Ainsi donc, lo Pastorellet est l'âme de notre renaissance roussillonnaise. Si nos rêves ne s'accomplissent pas, si les générations qui viennent oublient la rude langue de leurs aïeux ou la rendent méconnaissable en l'asservissant aux tournures françaises, si la

« casa payral » tombe en ruines, son œuvre restera impérissable.

Et ce sera alors dans les *Ays*, dans ces élégies d'une sonorité virgilienne, que les futurs savants étudieront le catalan roussillonnais.

Mais l'horizon est tout autre, ô Pastorellet. Voici que le catalan refleurit dans notre province. Vous écriviez hier la préface des contes de *Mir y Nonloquis*. Vous avez laissé un « rabadá » dans une vallée encaissée du Conflent ; et, dans notre plaine heureuse, Jules Delpont adresse ses *Canis de germanó* à nos frères de l'Ampurdan, de Valence et des îles de Majorque. Et d'autres encore, vous le savez bien, veulent faire triompher les quatre pals de sang sur fond d'or.

y 'l llenguatge sant dels avis
Com un riu ha revingut.
(Francesch Matheu).

Et, pour ma part, il est une chose que je vous dois sans doute.

Lorsque je vins à vous, je dédaignais quelque peu le passé, la mélancolique tradition, cette âme qui s'attarde dans les vieux livres et qui se mêle encore à l'âme populaire.

Orgueilleux et fort de mes dix-neuf ans, je peuplais mes solitudes de nymphes blanches et de faunes velus.

Maintenant mes visions ne sont plus les mêmes. Mes jours s'écouleraient dans une plaine encerclée de collines où s'échelonneraient des chênes-lièges aux troncs rouges. J'aurais une chambre entièrement blanche, d'une blancheur qui bercerait mes pensées. Au dehors, la tramontane jouerait avec les fruits d'or des orangers, sans plier leurs troncs rugueux. Dans cette chambre entièrement blanche, les ombres et les clartés pénétreraient sans fin, et mon imagination y ferait glisser des fantômes charmants.

Mais à la tombée du soir, à l'heure recueillie, une ombre se dessinerait sur le mur. Et bientôt je distinguerais nettement une Vierge noire et vêtue de broderies, celle qui vit à ses pieds tant de coiffes aux dentelles fines...

Joseph Pons.

Langue française
et langue catalane

La littérature catalane s'honore cependant de poètes lyriques qui comptent parmi les plus grands : Ramon Llull, le Docteur Illuminé, mystique inspiré, embrasé d'amour divin, prosateur merveilleux, dont l'œuvre abondante et touffue atteste un de ces génies universels qui suffisent à l'honneur d'une littérature ; Auzias March, le Pétrarque catalan, un Pétrarque moins monotone, aux accents plus émus et plus enflammés ; nombre d'autres, d'un vol moins élevé, attendent pour trouver et conserver des lecteurs qu'un de leurs petits-neveux se décide à publier leurs vers. Jordi de Sant Jordi, par exemple, édité par Jaime Massó Torrents, romancier de talent et actif investigateur, Jordi de Sant Jordi, malgré ses défauts qui sont ceux de l'école, ne manque ni de verve, ni d'intérêt.

Les satiriques méritent une place à part ; le « Spill de les Dones », le « Miroir des Femmes » de Jaime Roig n'est pas seulement une gageure par l'emploi malencontreux du vers de 4 syllabes, ce n'est pas seulement un monument étonnant de l'extraordinaire richesse et souplesse de la langue, c'est aussi un poème où le souffle lyrique est parfois puissant, c'est surtout un roman réaliste et savoureux où l'imprévu et la vigueur de l'expression vont de pair avec l'originalité et la malice d'invention ; pauvres femmes ! leurs vices, leurs défauts, leurs ridicules sont dévoilés et stigmatisés par un observateur minutieux à qui rien n'échappe et un peintre au fougueux coloris ! Enfin, d'aucuns comme Manel Milá y Fontanals et son disciple, le professeur Antoni Rubió y Lluch voient, peut-être à tort, dans le « Spill de les Dones » « le modèle d'un genre fort cultivé par la littérature castillane sous le nom de roman picaresque. »

Jaime Roig eut de nombreux émules et imitateurs ; l'un des mieux doués serait le moine Anselm Turmeda, l'auteur de la « Disputa del ase », la Dispute de l'âne, que le même critique autorisé, Antoni Rubió y Lluch, nous dit pleine d'aventures et d'épisodes tirés de la vie des moines catalans au XIVe siècle.

Comme la prose s'adressait non pas aux chevaliers et aux dames, mais à tous les états, elle resta conforme au génie de la nation, naturelle et même naturaliste, dans le sens que ce dernier mot comporte aujourd'hui. L'erreur de la poésie lui fut favorable, car les difficultés de la versification assouplirent, fortifièrent la langue, la conduisirent rapidement à la virilité.

Le français sortait à peine des langes qu'au XIIIe siècle, Ramon Llull écrivait, dans un catalan qui n'a guère vieilli, ce prodigieux « Llibre des Maravelles del món », Livre des Merveilles du monde, imprimé seulement de nos jours, et où un grand esprit, un Montaigne et un Rabelais croyant, déroule, sous le léger tissu d'un voyage fictif, comme dans un cinématographe, toute la société de son temps. De la même époque est l'encyclopédie chrétienne de Francesh Eximenis, réunion de beaux et profonds traités sur l'homme et la vie.

« Tirant lo Blanch », œuvre de Joan Martorell, l'un des premiers livres et le premier roman de chevalerie imprimés en Espagne (1490), nous présente la langue catalane à peu près parfaite, et telle, ou peu s'en faut, que le paysan la parle encore aujourd'hui. A l'appellation de roman de chevalerie, beaucoup de lecteurs évoqueront aussitôt les fées et les démons, les géants et les nains, tout le surnaturel fastidieux et tous les enchantements ridicules qui sont l'apanage habituel, obligatoire, de cette sorte de livres, même du fameux « Amadis de Gaule ». Erreur ! « Tirant lo Blanch » est un vaillant chevalier dont l'épée fait des prodiges, mais c'est par ses propres moyens, sans intervention fantastique ou céleste ; sans doute, sa force est exagérée, il est grandi, mais il reste un homme ; il n'est pas en dehors ou au-dessus des conditions communes, il est soumis, comme vous et moi, à tous les besoins, toutes les vicissitudes de la vie ; il a faim, il a soif, il se fatigue, il naufrage, il use de l'argent, il jouit et il souffre comme tous les fils d'Adam ; finalement il meurt de maladie, sans que jamais pour l'aider, l'avancer, le secourir, l'on se heurte à des êtres imaginaires,

des monstres chimériques, des événements absurdes et impossibles. Sauf un court épisode qui met en scène le roi Arthur, et une légende relative à l'île de Cos (connue de tous les voyageurs à cette époque, sauf ces deux hors-d'œuvre), rattachés au roman par un fil ténu, le merveilleux est absent, exclu.

En beaucoup de chapitres, la longueur des discours, l'abus du raisonnement, l'influence de la scolastique rebutent le lecteur. Dans l'édition de Marian Aguiló, l'unique qui soit moderne et que l'on trouve en librairie, « Tirant lo Blanch » comprend quatre volumes ; qu'un homme de goût et de talent émonde la végétation parasite, supprime les propos inutiles ou fastidieux, l'on conservera encore deux volumes et demi, peut-être trois, de fin et d'excellent ; ce sera la lecture la plus sensée, la plus instructive, la plus agréable et la plus amusante que l'on puisse rêver ; toutes les pages seront charmantes et délicieuses, non seulement vivantes et vraisemblables, mais vraies et vécues.

Les auteurs prennent successivement tous les tons ; la plus haute éloquence coudoie les scènes les plus comiques, les leçons d'une morale sévère, la prédication religieuse, voisinent avec la peinture complaisante des brûlantes voluptés. Conception puissante, imagination féconde, observation pénétrante, verve entraînante, aventures captivantes, analyse sûre et profonde des passions, mouvement endiablé, vie exubérante, style facile et coloré ; qu'exigez-vous davantage de nos romanciers contemporains les plus célébrés ? C'est Alexandre Dumas père, Honoré de Balzac et Michelet réunis ; c'est, non pas l'Amadis, mais le Don Quichotte catalan, et, en vérité ! nous n'avons pas l'équivalent dans notre littérature française.

Ajoutons que, sous l'histoire et la géographie fantaisistes, « Tirant lo Blanch » est un tableau complet de la société catalane à la cour de ses rois, où les qualités ressortent, mais où les défauts ne sont pas cachés ; qu'il abonde en traits de mœurs difficiles à rencontrer ailleurs, en détails précis, significatifs, précieux sur la vie publique et privée, extérieure et intime des grands ; et, qu'à défaut de documents historiques, il suffirait pour reconstituer cette civilisation brillante et raffinée.

Ce jugement n'a rien de partial. Cervantes sauve « Tirant lo Blanch » des flammes vengeresses et purificatrices qui dévorent la

bibliothèque de don Quichotte, et ses restrictions, pas très claires d'ailleurs, n'empêchent pas qu'il lui adresse le plus bel éloge. Doutez-vous encore ? achetez vite ce roman, prenez et lisez, vous serez étonnés, Catalans du Roussillon, de le lire couramment, vous constaterez que je n'exagère rien ; et vous me remercierez, ensuite, de vous avoir procuré un plaisir si délicat et si grand.

Quand on a parlé de « Tirant lo Blanch », on ne peut oublier sans injustice : « Curial y Guelfa », cet autre roman de chevalerie, resté manuscrit jusqu'à la fin du XIXe siècle, sans merveilleux, aussi, et qui semble plutôt un roman psychologique écrit par Paul Bourget ; non plus : « Paris y Viana », une bluette de trente pages qui devait charmer les jeunes chevaliers partant en guerre et leurs amies restées seules au donjon seigneurial.

Je passe sous silence la philosophie et l'histoire, deux des branches les plus riches de la littérature catalane ; je ne nomme ni le « Llibre de la Saviesa », « Livre de la Sagesse » attribué au roi Jacques Ier le Conquérant ; ni cette chronique où il raconte ses prouesses militaires et ses combinaisons politiques avec l'esprit d'un Montluc et d'un Commines ; ni la Chronique de Ramon Muntaner, le Villehardouin et le Froissart catalans.

Je trace une ébauche rapide de l'ancienne littérature catalane. Elle éblouissait dans son siècle d'or que la française n'était pas adolescente. Tant de grands écrivains, tant de belles œuvres promettaient un merveilleux avenir, une littérature rivale de l'italienne. Hélas ! ce soleil s'éclipsa tout à coup, et ce fut une nuit de trois siècles, complète, sans lune, où, de temps en temps, scintille à peine une pâle étoile.

La chute de la nationalité catalane, le rattachement de la couronne d'Aragon au sceptre de Ferdinand le Catholique fut le coup de grâce pour la langue catalane. Proscrite par les rois, délaissée et méprisée, ou, altérée et corrompue par ses principaux enfants, elle se réfugia chez le peuple qui la conserva fidèlement, pieusement, jusqu'au premier tiers du XIXe siècle, où, soudain, celle qu'on croyait morte à jamais ressuscita glorieusement.

L'on aurait pu craindre que, par son ignorance, ce peuple l'avait involontairement maltraitée, dégradée, salie ; point du tout ; lors de sa disparition, elle avait terminé son développement, elle était si bien adaptée aux besoins, aux convenances, aux mœurs

des paysans que ceux-ci, n'ayant rien à lui demander de plus, la conservèrent dans toute sa pureté.

Si pendant son éclipse elle avait quelque peu souffert, c'était des nobles et des lettrés qui avaient oublié son passé ; et, lorsqu'ils ne la dédaignaient pas, croyaient l'honorer en lui donnant les tournures, en lui appliquant la syntaxe castillanes, et l'enrichir en lui adaptant des mots également castillans, alors que les expressions, ni les règles ne lui manquaient, ayant parlé aux peuples, aux grands, aux rois et à Dieu, bien avant le Castillan lui-même...

Il fallut, donc, beaucoup moins la nettoyer de la boue recueillie dans les fermes, que la débarrasser de la parure castillane qui masquait sa beauté et ses propres atours ; et, à mesure que ce travail s'accomplit, on s'étonna davantage de retrouver intacte, sans modification, la langue des Jacques Ier et des Muntaner, des Llull et des Eximenis, des March, des Metge, des Roig...

Une pléiade d'écrivains surgit aussitôt, respectueux et dévots de leur langue maternelle et la Renaissance commença brillante, magnifique, abondante. Comme c'était le peuple qui avait conservé le précieux dépôt, c'est chez lui qu'on dut le chercher et la nouvelle littérature eut, nécessairement, un caractère populaire.

Du sommeil de trois siècles, le Catalan s'éveille avec une seconde jeunesse ; il conserve le patrimoine des ancêtres, il n'a pas été victime d'aucune proscription, il ne sait pas quels termes sont bas, grossiers, quels autres sont nobles et de bonne compagnie ; il ne connaît que le mot propre, celui qui est, dans la phrase, ce que devraient être les hommes dans leurs diverses fonctions : « The right man in the right place », « L'homme qu'il faut à la place qu'il faut » ; et quand il a trouvé ce mot propre, rien, ni personne, aucune tradition ni autorité quelconques, ne lui défendent de l'employer.

D'autre part, le vocabulaire n'est pas démonétisé par un long usage littéraire, la mode transitoire et le goût passager ; les mots sont neufs, encore, et, cependant, leur sens est bien délimité ; la phrase souple, légère, aisée, se prête à toutes les nuances de la pensée, sans laisser rien dans le vague, l'ambiguité et l'obscurité. Le catalan a la clarté, la précision du français, avec encore plus de sobriété et de simplicité.

C'est la langue d'un peuple qui ne compte pas beaucoup d'enfants, mais qui rachète sa faiblesse numérique par son intelligence et son initiative, son courage et son habileté, son travail et sa persévérance ; d'un peuple ambitieux et aventureux qui aime les grandes entreprises, est ingénieux dans l'industrie, actif et habile dans le commerce ; qui déploie des facultés originales et puissantes dans les lettres, les arts et les sciences ; d'un peuple, enfin, qui connaît son histoire et voudrait reprendre, dans le monde, tout ou partie de la grande place qu'il occupa jadis.

Vouloir, c'est pouvoir, dit-on ; vraie pour les individus, cette maxime l'est davantage pour les peuples qui savent préparer l'avenir lentement, avec obstination, et attendre patiemment l'heure du triomphe.

Comment les Catalans ne seraient-ils pas fiers de leur littérature ? Une foule de chefs-d'œuvre témoignent de leur génie dans le passé, la race n'a pas dégénéré, et la langue, bien en forme, leur permet, autant qu'à des peuples plus nombreux, les longs espoirs et les vastes pensées.

Emile Leguiel.

COMPARAISONS POPULAIRES
usitées en Roussillon

16. Mès dolç que una mel.
17. Mès clar que lo llum del dia.
18. Mès negre que un corb.
19. Mès tossut que un ase.
20. Mollat com un peix.
21. Negre com una pega.
22. Negre com l'estatgi.
23. Net com un mirall.
24. Pansit com una figa.
25. Pelat com un nap.

La langue catalane populaire

en Roussillon

La langue catalane populaire, que l'on ne doit pas confondre avec la langue catalane littéraire, est celle que nos pères ont *parlée* et que nous *parlons* encore aujourd'hui.

Nous avons pensé qu'il serait intéressant : 1° d'en étudier l'évolution à travers les siècles ; 2° de montrer son état actuel dans les différentes régions du Roussillon.

Pour étudier l'évolution de cette langue populaire, il n'est pas nécessaire de compulser les œuvres des prosateurs ou des poètes catalans. Ce n'est pas, en effet, dans les travaux littéraires, historiques ou philosophiques des Ausias March, des Ramon Lull, des Muntaner, etc., que l'on trouvera la langue du paysan catalan et que l'on pourra découvrir les traces de son évolution, mais bien dans certains écrits dépourvus de toute ambition littéraire, voire grammaticale, qui dorment dans nos salles d'archives. Ces écrits sont faits pour le peuple. Ils s'adressent à lui sous forme d'ordonnances ou règlements, criées, ventes,etc. En un mot, la langue du peuple est exactement reproduite dans les documents écrits pour le peuple, et il suffit de parcourir ces documents pour se rendre compte de sa marche et de ses progrès (1).

De même, si l'on veut connaître exactement l'état actuel de cette langue catalane populaire, il ne faut pas chercher dans les bibliothèques, les œuvres des poètes ou des prosateurs roussillonnais de nos jours. La langue du Pastorellet, par exemple, n'est pas celle de nos paysans. Les poètes roussillonnais de la Renaissance actuelle écrivent, en effet, un catalan spécial. Ils s'appliquent

(1) Il est prouvé aujourd'hui que la langue catalane populaire parlée à Perpignan était absolument identique à celle qu'on parlait à Barcelone et à Valence, à l'époque où la Catalogne était encore une nation. Un paysan du XVe siècle, par exemple, aurait pu se faire comprendre dans toute l'étendue des terres catalanes. Mais on peut aussi affirmer que la langue catalane littéraire employée par Ausias March qui vivait à cette époque, était fort différent de la langue populaire. De même aujourd'hui, un paysan de Catalogne aurait de la peine à *bien* comprendre la belle langue de l'*Atlantida*.

à donner à notre idiome la pureté qu'il a perdue depuis la conquête en évitant l'emploi des mots français ou languedociens qui fourmillent dans le catalan populaire. En un mot, ils veulent reconstituer un catalan roussillonnais littéraire qui n'a jamais existé (puisque les anciens écrivains roussillonnais écrivaient absolument comme ceux de Catalogne) et qui n'est pas encore tout à fait fixé aujourd'hui malgré leurs efforts. Je souhaite qu'ils arrivent, non pas à arrêter la corruption du catalan parmi le peuple, ce qui est impossible, mais à créer à côté de cette langue catalane populaire une langue roussillonnaise littéraire à l'usage des écrivains futurs.

Ce n'est donc pas aux prosateurs et aux poètes (1) roussillonnais qu'il faut s'adresser si l'on veut enregistrer la langue populaire en usage dans nos campagnes et dans nos villes. C'est au peuple qu'il faut aller. C'est le peuple seul qui pourra nous documenter d'une façon sincère.

Pour cela plusieurs moyens s'offrent à nous :

Le premier consiste à enregistrer les criées publiques faites en catalan dans les diverses régions du Roussillon. Le crieur public, en effet, est bien l'homme le mieux placé pour nous renseigner exactement sur le parler local. Obligé, par ses fonctions, de s'adresser tous les jours, et même plusieurs fois par jour, aux habitants de la commune, il parle exactement comme eux, car son but

(1) Nous devons excepter Albert Saisset qui a écrit, pour le peuple, le langage du peuple, c'est-à-dire le langage des champs et de la rue, et qui y a fort bien réussi. Mais si Saisset a écrit en catalan populaire c'est précisément parce qu'il n'avait pas de catalan littéraire *roussillonnais* à sa disposition. Aussi a-t-il dû avouer, dans la préface de sa Grammaire catalane, que le catalan dont il se servait était insuffisant pour exprimer des sentiments élevés. Le tort qu'il a eu, et que bon nombre de ses compatriotes ne lui pardonnent pas, c'est d'avoir voulu élever ce catalan populaire à la dignité de langue écrite, c'est d'avoir voulu le fixer tel quel, avec toutes ses corruptions, dans une Grammaire et même dans un Dictionnaire, lequel dictionnaire, heureusement, est resté à l'état manuscrit. Tous les Catalanisants regrettent, et avec raison, que Saisset, que l'inimitable Saisset n'ait pas employé son grand talent à perfectionner et à épurer la langue au lieu de contribuer à la rabaisser au rang de patois. Quelques poètes, d'ailleurs sans importance, ont depuis suivi les traces de Saisset et écrit la langue populaire, heureux de pouvoir fixer leurs élucubrations sur le papier au moyen de cette horrible orthographe qu'on ne peut même pas appeler phonétique puisqu'il s'agit ici de sons catalans et de phonétique française. Mais ils n'ont pas réussi parce qu'il fallait être un Saisset pour faire proprement ce tour de force. Ce qu'il y a de plus malheureux en tout cela, c'est que nos journaux locaux ne savent pas publier deux lignes de citations catalanes sans employer cette orthographe. Mais ce n'est pas tout : nous connaissons un éditeur de Barcelone dont le plus grand désir serait de faire connaître à ses compatriotes les belles pièces *catalanes* de Saisset et qui a toujours reculé devant le travail de transposition. Il est vraiment dommage que le poète perpignanais à qui nous devons tant de douce gaieté ne puisse pas être connu de *tous* les catalans et que ses poésies pleines de finesse et d'esprit soient condamnées à ne pas quitter le lieu où elles furent écrites.

unique est de se faire comprendre. Une telle tâche est bien facile car, généralement, *lo cridayre* est enfant du pays. Mais ne le serait-il pas que, pour éviter les railleries, il s'ingénierait à parler exactement la langue des gens de la commune. Que dis-je ? parler ? il ne parle pas, le crieur public, il crie et il articule de son mieux. De plus, il a bien soin, après son roulement de tambour ou sa sonnerie de trompette, d'attendre que chacun soit prêt à écouter la nouvelle qu'il va annoncer ou l'ordre administratif qu'il va donner au nom du premier magistrat de la commune. Il veut être entendu, il veut convaincre : c'est l'orateur populaire maniant la langue populaire mieux que quiconque.

Le second moyen consiste à surprendre et à recueillir des conversations d'enfants. Chacun sait que l'enfant imite, naturellement et sans s'en rendre compte, tout ce qui se fait et tout ce qui se dit autour de lui. On peut donc être sûr que le langage de l'enfant est la reproduction fidèle du langage des parents. Voulez-vous savoir si telle ou telle expression catalane est en usage dans une localité? observez les conversations d'enfants à la sortie de l'école: Vous entendrez sûrement cette expression si elle est employée. Dernièrement, à la sortie d'une école maternelle, un enfant de trois ans à peine, voyant le cheval d'un officier caracoler sur la place de l'Arsenal, s'écria tout à coup : « Ay ! mare mia ! » Cette parole exprimant l'étonnement, n'avait pas été inventée par le bambin qui l'avait certainement entendue plus d'une fois autour de lui. Les enfants sont des phonographes ; c'est pour cela précisément que leurs conversations nous seront d'une grande utilité.

Il existe encore un autre moyen de surprendre la langue catalane populaire ; c'est d'aller écouter les prônes des curés. Les curés, dans chaque paroisse, s'adressent à un public généralement peu lettré ; ils sont obligés d'employer un catalan simple afin d'atteindre la masse. Il est évident que le langage employé par eux n'est pas celui des crieurs publics. Il y a en plus la correction, la forme plus élégante ; mais, qu'ils le veuillent ou non, les curés sont obligés de parler avec simplicité pour arriver jusqu'au peuple ; qu'ils le veuillent au non, ils sont obligés de sacrifier les tournures littéraires, de rester dans le terre-à-terre, c'est-à-dire de parler le catalan *populaire*.

Nous pouvons donc affirmer que la langue catalane populaire est celle que parlent les crieurs publics et les enfants ; et aussi, celle

que parlent les curés (avec, évidemment, la correction et l'élégance de langage qu'ils tiennent de leurs études). C'est à eux que nous nous adresserons ; c'est pour ainsi dire de leur bouche que nous recueillerons la langue catalane populaire pour la confier à nos lecteurs.

I. — Evolution de la langue catalane populaire

1196

Voici d'abord un document très ancien. C'est un extrait des « Coutumes » de Perpignan.

Les coutumes, qui existaient depuis longtemps en tant que loi orale furent rédigées vers l'année 1196 et devinrent la loi particulière et traditionnelle des habitants de Perpignan. Elles comprenaient soixante-dix articles. Nous n'en citerons que quelques-uns comme spécimen du catalan populaire de l'époque :

Article premier. — Los homens de Perpenya no deuen playdejar ne esser jutjats per los usatges de Barchinona ne per ley gotica, mes per les costumes de la vila e per dret la on costumes defallen.

Article 42. — Cascun pot gittar son enva ó porxe sobre la carrera fins á la terça part de la carrera.

Article 56. — Tot so ques fa dins la vila de Perpenya pertany á juridictio del balle ; e so ques fa fora la vila, á la juridictio del veguer qui, en degun cas, dins la vila de Perpinya o termes de aquella pot exercir sa juridictio.

A remarquer dans ce texte : 1° les pluriels en *es* (les costumes) ; 2° l'absence de l'article *el* (los homens, los usatges) ; 3° l'emploi de la conjonction *ne* (pour ni) et de la conjonction *e* (pour y ou pour i).

1284

Voici maintenant un tarif du droit dit de *reva*, rédigé le 1er juillet 1284. Les marchands étrangers étaient tenus de payer ce droit à leur hôte au prorata des ventes effectuées.

« Que cascun mercader e altre hom, de tot so que comprara ni vendra, pach la dita *reva* a son hoste... E l'hoste deu donar al mercader, de qui aura dicta *reva*, bo llit e foch e llum e salsa à I menjar, pebre, gingibra (1), safra, ails e cebes e vinagre, e deu li ajudar a vendre e a comprar ses mercaderies ». (Archives de l'Hôtel de Ville, Livre vert majeur, f° 100, Inventaire).

(1) On dit aujourd'hui *gengèbre* (fr. gingembre), plante aromatique de l'Inde.

1296

Dans ce document, datant de douze ans plus tard, on remarquera, comme dans le précédent, les pluriels en *es* et la conjonction *e* ; mais la conjonction *ne* est devenue *ni*, sauf dans *ne romandre* (voir plus loin).

Stabliren e adordonaren de volentat del senyor Rey, en Vidal Grimau batlle de Perpenya, e'N Ar. de Sant Johan cavaler veger de Rosseylo, que negun lebros ni lebrosa tocat de malaltia de lebrosia, que no sia de la terra de Rosseylo, no gaus estar ne romandre (1) en la terra de Rosseylo ni entrar en negunes viles ni en negu loc poblat.

E qui contre fara, que mantenent correra la vila axi com acostumat es. (Archives de l'Hôtel de Ville de Perpignan, Livre des Ordinacions, I, f° 10 — Alart, documents sur la langue catalane, p. 115 et Pierre Vidal, Histoire de la Ville de Perpignan, p. 67).

Pourquoi l'auteur de ce document a-t-il écrit *ne* romandre et plus loin : *ni* entrar ? Tout simplement parce qu'en catalan le son *i* se rapproche beaucoup du son *è*. Un Catalan prononce ce son *i* la bouche presque ouverte, comme pour prononcer un *è* ouvert. Les Français, au contraire, prononcent *i* la bouche presque fermée, comme pour prononcer é fermé.

Si l'auteur du document emploie indifféremment *ne* et *ni*, c'est donc que, pour lui, Catalan, ces deux mots se prononcent sensiblement de la même façon, c'est-à-dire la bouche presque ouverte.

Pour la même raison, certains écrivains catalans emploient encore aujourd'hui la conjonction *e* pour *y* ou pour *i*.

Quant aux pluriels en *es*, c'est aussi une question de prononciation : *a* bref catalan a le son de *eu* français ; de sorte que, pour un Catalan, prononcer *a* bref revient à prononcer notre *e* muet français, mais avec la bouche presque ouverte, ce qui donne le son *eu* français. Ainsi le mot *casa* (pr : *caseu)* devient cases (pr : *caseus)* au pluriel, *e* ayant *presque* le son de *a* c'est-à-dire n'étant ni *e* ni *a*, mais un son intermédiaire.

Quoi d'étonnant alors à ce que certains s'obstinent à écrire *casas* pendant que d'autres écrivent *cases* ? Cette dernière forme cependant paraît devoir se généraliser de plus en plus. Les journaux catalans et les revues catalanes, à peu d'exception près, emploient *es* au lieu de *as*. Louis Pastre.

(1) Demeurer.

(A suivre)

Los « Cantayres Catalans »

La Société *Los Cantayres catalans* de Céret date de l'année 1898. Elle fut recrutée parmi les membres de l'ancien orphéon de Céret, qui, dirigé tour à tour par MM. Albert de Manresa, Félix Delmas et Adrien Amade, avait acquis une certaine célébrité dans le Midi de la France.

M. Adrien Amade eut l'heureuse initiative de créer cette chorale catalane dans le but de conserver et de répandre les vieilles mélodies roussillonnaises, en les faisant chanter, sous le costume traditionnel du pays, avec le caractère, la douceur et le style rustique qu'elles comportent.

Le succès de cette Société fut rapide et surtout bien mérité. Quiconque l'a entendue a pu apprécier le fini d'exécution et le sentiment avec lesquels elle interprète les petites compositions catalanes qui forment son répertoire.

Sa première sortie eut lieu à Paris, lors de l'Exposition Universelle de 1900. Nous ne pouvons mieux faire qu'en reproduisant ici l'entrefilet que lui consacra à cette occasion *Le Monde illustré*, dans son numéro du 17 novembre 1900 :

« Les *Chanteurs catalans*, venus du fond des montagnes roussillonnaises, se recommandent surtout par l'originalité de leur costume, la douceur de leurs voix, le charme de leurs mélodies. Coiffés de la provocante *barretina* rouge, serrés à la taille par une large ceinture de même couleur ou *faxa*, chaussés d'espadrilles légères, en petite veste et culottes courtes de velours bleu foncé, les Chanteurs catalans ont quitté la terre natale pour répandre et faire applaudir les vieux airs de leur pays. Ces complaintes naïves et douces que Narbonne, Toulouse, Bordeaux, avaient accueillies déjà avec enthousiasme, viennent d'obtenir auprès du public parisien un très vif et très légitime succès. »

Les Chanteurs catalans se font entendre dans toutes les circonstances où il est fait appel à leur concours : fêtes populaires, fêtes de bienfaisance et surtout manifestations catalanes ayant pour but de rappeler aux Roussillonnais leurs origines et les traditions des aïeux, ou de montrer aux étrangers un aperçu de nos mœurs et coutumes locales. Nous citerons spécialement les auditions qu'ils ont données à Amélie-les-Bains lors du Congrès de médecine, à Perpignan lors de la Coupe d'automobiles, et surtout à la Salle Arago de Perpignan, dans ces trois dernières années, à l'occasion des conférences faites par M. Jean Amade sur la poésie populaire en Catalogne et les poètes catalans.

Entre temps, cette Société, continuant la tradition de l'ancien orphéon de Céret, a pris part à divers concours musicaux, où elle a remporté de brillants succès qui l'ont progressivement classée en première division par les prix ascendants qu'elle y a obtenus, avec des éloges du jury pour elle et son directeur, ce dernier ayant, en outre, été gratifié chaque fois d'un diplôme de direction.

❖ ❖ ❖

La liste des morceaux catalans qui compose son répertoire est déjà longue. Nous pouvons dire qu'elle est la dépositaire de presque toutes les vieilles mélodies qui ont pu être conservées, comme en Catalogne espagnole l'*Orfeó Catalá* de Barcelone, dont elle suit si fidèlement et si heureusement l'exemple, et dont elle est, pour nous, Roussillonnais, l'image réduite mais non moins vivante et non moins chère. Nous citerons : *Montanyes regalades*, *Lo Pardal*, *Montanyes de Canigó*, *La Pastoreta*, *Lo Rossinyol*, *La Francisca*, *Lo Cavaller*, *La Filadora*, *Los Segadors*, *La Filla del Marxant*, *La Nit de Sant Joan*, *Los Goigs dels Ous*, etc., etc. Elle interprète aussi quelquefois des morceaux de grands compositeurs modernes, comme *Flors de Maig* et *Los Pescadors* de Clavé, qui se sont inspirés avec tant de goût, de sens artistique et de sentiment catalan, des vieux airs populaires de la Catalogne.

Quelques-unes de ces mélodies très anciennes, telles que *La Filla del Marxant*, sont chantées avec le concours d'un chœur de jeunes filles, qui ajoute un charme inexprimable à leur interprétation. Enfin un petit groupe de mandolinistes et guitaristes les

agrémente parfois d'un accompagnement original et pittoresque. Certaines de ces mélodies, chantées avec cet accompagnement par une voix seule, donnent une impression tout à fait caractéristique de douce tristesse et de souvenirs lointains. Tous ceux qui ont entendu dans la Salle Arago, de Perpignan, le ténor Rancourt interpréter en voix mixte et avec un sentiment particulier, *Anyoramen*t, *Cants y amors*, *Lo Cant dels Aucells*, *Adeu*, *Adeu*, *Montanyes*, etc., ont pu éprouver de telles émotions...

Nous entendrons sans doute longtemps encore *Los Cantayres catalans*. Nous connaissons l'esprit qui les anime, le dévouement qu'ils apportent à l'accomplissement de leur mission artistique. Qu'ils persévèrent dans cette bonne voie, dans cette belle et noble tâche ; qu'ils continuent à lutter, avec leurs vieilles mélodies, contre l'invasion des chansons de cafés-concerts, qu'on ne se contente pas de chanter maintenant dans nos rues, mais que nos *coblas* jouent avec un lamentable acharnement dans toutes les fêtes de nos villages. Qu'ils dressent toujours d'une main vaillante, en face des vulgarités, du snobisme et du dégoût contemporains, l'idéal de notre race, le vieil idéal de nos pères, qui sait conserver une éternelle jeunesse pour ceux qui veulent encore l'entendre et vont y chercher un sûr réconfort.

Qu'ils chantent le plus possible en catalan, et ne se laissent pas trop séduire, malgré l'appât inévitable des concours, par ces chœurs français de commande, qui n'ont d'artistique que le nom, et répandent sur toute la France, avec une abondance inépuisable, leur désolante médiocrité. Que leur exemple soit même suivi dans les différentes localités du Roussillon qui possèdent également quelque chorale ; que tout un mouvement artistique se produise enfin autour de nous, qui fasse renaître, pour la joie de tous les vrais Catalans, la vieille âme musicale de notre pays.

En terminant, — et nous aurions voulu nous étendre plus longuement sur tout cela, — formons des vœux pour qu'il nous soit donné d'applaudir aussi souvent que possible *Los Cantayres catalans*, et félicitons la jolie petite ville de Céret de posséder une Société musicale de cette valeur.

Emile Doumé.

ANYORÉ

Al senyor doctor Emili Boix, París.

A trench d'alba jo vinch, entristit, cada día,
O bromós Canigó, ab tú m'enrahonar ;
Y pensatiu, mon ull escorcolla y espía
Ton blanch front que somía
Las cosas del temps vell y ton perdut parlar.

Ay ! com ets aspre y mut ! Las llágrimas lletosas
Que rajan en ton sé es pas, es pas lo sol
Que las fa degotar : tas costums tan hermosas
Y tas gestas famosas
No són mès : y'l que't fa plorar es aixó sol !

Com vulgars forasters tos fills se caragíran
Contra 'l passat, y tú, ferm en ton sitial,
Veus eixos ingrats que, à reull te míran
Y, tot arreu, se firan
De usatges estranys y de tan poch cabal.

Ahir, en tals pensars, mentres m'entretsenava,
Vejent lo qu'has estat, y ay ! lo que t'han fet,
Mentres à tos llarchs plors los meus plors barrejava,
Sobre 'l camí passava,
Cantant, en balb francés, un jove minyonet.

❖ ❖ ❖

« En la falda d'eix Vell, me cridava ell, ab mofa,
« Que fas, amich, que fas ?
« Tas glórias payrals, ni un gra de garrofa
« Per mi no valen pas !

« Tos usos y costums de la Edat-mitjana,
« Qué són, avuy, qué són ?
« Voldrías tú que la bandera catalana
« Sols seguigués lo món ?

« Descuyda son parlar ; sa roja barretina
« Fesne befa y malbé ;
« Alába 'l temps present y, ab gratitut, vína
« Cantar son va-y-vé. »

❖ ❖ ❖

Mes jo, més trist que may de ta honra perduda,
O lo meu Canigó, en tos rochs estirat,
Restava estabornit, ulls cluchs, alé cayguda...
Eixa veu malvolguda,
Oh ! que 'm doná vergonya, y disgut y fretat !

❖ ❖ ❖

Al mitj del temporal, com lo seu cant salvatge
Alsa l'aucell del mar, aixís jo alsaré
Mon cant d'amor, de fé y d'etern homenatge
Y à n'aqueix llenguatge,
Febrós, de rábia foll, y ab rancor, diré :

« — Puix de la nostra edat t'estremeix y t'enllassa
« Lo baf enlluhernador,
« Vés, segueix ton estel : ets de la borda rassa
« Qu'abhorreix lo meu cor.

« Vés : l'História per tú, fill de la decadencia,
« Es un llibre tancat ;
« Jo 'm restaré assí, guardant com rica herencia,
« Lo recort del passat. »

Duas pátrias tenim que, igualment, adóras :
La Fransa y'l Rosselló.
Versos m'has demanat : de la que mès anyóras,
Amich, tú que lluny d'ella y ploras y mès ploras,
Vetaquí lo ressó !

Lo Pastorellet de la Vall d'Arles.

HISTOIRE LOCALE

Deux familles catalanes

au XVIIe siècle

I. — LA FAMILLE PONT.
(Suite)

Deux mois après, Etienne Catlla vendait à Joseph Pont une petite maison dépendante de celle qui venait d'être échangée avec François Domenach, et qui était bâtie sur les mêmes lieux. Il fallait cependant respecter les droits qui revenaient au bénéfice fondé à l'église de Notre-Dame du Pont (1).

Comme son père, Joseph Pont avait été nommé procureur général et juridictionnel de l'abbaye d'Arles et de Saint-André de Sorède. En cette qualité, il avait dû s'imposer des sacrifices et des fatigues pour défendre les droits de l'abbaye. C'est pourquoi, son oncle, Pierre Pont, abbé d'Arles, veut récompenser les services qu'il avait rendus. Il lui donne, après avoir obtenu le consentement de tous les moines, un jardin et un pré, moyennant une poule de censive, tous les ans, à la Noël (2).

Deux mois plus tard, nouvelle donation : « Ara ajau totom generalment queus notifian y fan à saber de part del molt ill^im y rev^im Senyor fra Pere Pont, en quiscun dret doctor y mestre en sagrada Theologie, conceller del Rey en son Consell Sobera de Rossello, y per la Gracia de Deu y de la Sta Sede apostolica abat del monestir y convent de Nostra Senyora de Arles y Sant-Andreu de Sureda, é per provisio verbal feta per lo Mag^ich Pere

(1) Venda feta per Esteva Catlla al Mag^ich Joseph Pont de una caseta situada dins pp^a en la parrochia de la Real en lo carrer de *las Vaccas*, que es de pertinentia de la casa gran excambiada per Francico Domenach, « salvo semper jure beneficii instituti et fundati in ecclesia B^æ M^œ de Ponte extra muros ». — *Amb Debadia, not.*

(2) Stabliment fet per lo Sor Abat de Arles y Sant-Andreu de Sureda a lo Mag^ich Joseph Pont de un hort y prat ab censal de una gallina tots anys, à Nadal.

Joan Guardia, en quiscun dret doctor, de la vila de Perp^{a}, jutge ordinari de la Cor de la dita Abadia, que com la dita Abadia tinga en terme de Sant-Andreu de Sureda moltas pessas de terra garriga scitt. lloc dit *Pinell o la Tauleria* de continencia de dos ayminadas de terra o lo que es, que confronta ab tenencia del Mag^{ich} Joseph Pont, ciutada honrat de Barcelona, en Perp^{a} domiciliat de dos parts que fonch dels hereters de Joseph Puig, ab tenencia dels hereters del Mag^{ich} Andreu Juallar, burgès honrat y matriculat de dita vila de Perp^{a}, y ab los hereters de Joan Fran^{co} Soler, mercader de Perp^{a}, de laqual pessa de terra per trobarse aixi garriga é inculta y no demostrarse possessor ni persona alguna per reduhir aquella à deguda cultura, dita Abadia ni dit molt R^{im} Senyor Abat no ne reb los reddits dominicals acostumats ni altres alguns, é com dit Senyor Abat, mirant en asso la utilitat y profit de la dita abadia, vulla dita pessa de terra stablir y en emphiteosim perpetuam concedir à algun emphiteota afi que reduesca la dita pessa de terra à deguda cultura, de tal modo que en lo esdevenidor dita Abadia y el dit Senyor Abat ne reb los frugos, censos, foriscapis y altres drets y reddits dominicals acostumats en lo acte de stabliment de aquella.

« Persoque si hi haura persona alguna que en y sobre dita pessa de terra pretenga tenir dret é interés algu, dins deu dies del dia de la publicacio de les presents en avant comptadors, sie y devant dit molt ill^{im} y R^{im} Senyor abat o devant dit Mag^{ich} jutge en dita Cor comparega ab sos legitims titols, actes y altres documents, si alguns ne tindran, per contradir al dit stabliment o per deduhir rahons justes en contrari, afi que dit stabliment fer non dega, ab cominacio que, altrement dit termini passat y no compareixent, o compareixent y no fent constar legitimament de son dret, sem passat avant en fer dit stabliment y nova concessio de dita pessa de terra, llur absencia en res no obstant, ans contumacia exigint. Y perqué vinga a noticia de tots, y persona alguna ignorancia allegar no puga, se mana fer la present publica crida per los llocs acostumats de dit terme de Sant-Andreu de Sureda » (1).

Dix jours s'étant écoulés après les criées publiques, et personne ne s'étant présenté pour s'opposer à la donation projetée, la propriété en question fut accordée à Joseph Pont.

(1) Joan Delaris, not.

Le 2 avril 1669, Joseph achète à Jacques Puig un *cortal* situé dans le village de Saint-André et confrontant avec la rue appelée *lo carrer del Rech*. Cette vente est faite aux conditions suivantes : « Sereu obligat vos Mag^ich Pont comprador, per exprés pacte axi entre nosaltres concordat, en fer construír y edificar pera mi y los meus dins dos anys de vuy die en abant comptadors una casa nova y habitable dins lo dit lloc de Sant-Andreu, de la mateixa granderia, alsada y amplaria que vuy die present té la dita part de cortal queus tinch venuda, y en lo entretant fins dita casa sia feta, sereu axibé obligat en donarme habitatio franca dins dit lloc de Sant-Andreu, ço es que pagareu lo lloguer de la casa hont vuy de present estich, o de altra, donantme habitatio commoda per mi y ma familia tot lo temps de dits dos anys y fins à tant que la casa me haveu de donar sie habitable y ab porta que puga tancar » (1).

Peu de jours après, la justice surprend Jacques Puig en flagrant délit de vol. Il est mis en prison. Joseph Pont intervient et offre une somme d'argent pour obtenir la mise en liberté de Jacques Puig. Celui-ci « confessa haver rabut del Mag^ich Joseph Pont la cantitat de quaranta y un escuts blanchs, losquals ha pagats per traurerlo de la preso de Perpinya en laqual havia mès de vuit mesos que estava detingut, y com dit Pont estava obligat en fer construirli una casa en dit lloc de Sant-Andreu dins lo espay de dos anys y pagarli lo lloguer de la casa hont habitaria fins atant li agués construida la dita casa. Perço dit Puig se dona per content de dit Pont per haver rebut dits quaranta y un escuts ab que dit Puig eximeix y trau de obligacio à dit Pont de ferli construir dita casa y de haverli de pagar lo lloguer de casa » (2). Ainsi, en donnant la somme mentionnée dans cet acte, Joseph Pont se trouve dégagé des obligations qu'il avait contractées le 2 avril 1669 à l'égard de Jacques Puig.

(A suivre). Joseph Gibrat.

(1) Joseph Costa, not., à Arles.
(2) Joseph Costa, not., à Arles.

LIVRES & REVUES

La Revue catalane fera connaître à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, vice-président de la Société d'Etudes Catalanes.

La réforme de l'orthographe.

Notre excellent ami Albert Arnaud, secrétaire de la « Cigalo lengadouciano » vient de publier une brochure très intéressante sur cette question. S'adresser à l'auteur, 62, avenue Saint-Saëns, Béziers.

Les Pages modernes.

Le n° 1 de cette revue, dirigée par M. Poinsot, est exclusivement consacré au Régionalisme. Excellents articles de M. Poinsot sur « les vraies bases du régionalisme » ; de M. Charles Brun sur « la crise du Midi et le Régionalisme » ; de M. Claude René sur « les costumes des vieilles provinces », etc. Le numéro se termine par : Un exemple de régionalisme en Yveline.

Dans le chapitre *Bibliographie régionaliste*, et à propos de l'œuvre de M. Aurouze, *Pages modernes* publie une critique très juste où l'auteur, après avoir reconnu la valeur indiscutable de l'œuvre et de l'écrivain régionaliste, déclare rester irréductible sur ce point : « Le régionalisme n'appartient à aucun parti politique, à aucune confession religieuse. »

Gil Blas.

Remarqué dans *Gil Blas* un article de M. J. Ernest Charles, où l'auteur raille délicieusement les grands quotidiens qui proclament en deux colonnes la gloire de Léonce, inscrit dans la course pédestre Paris-Rouen organisée par l'*Auto* : Léonce a son portrait, Léonce a sa biographie ; nous savons que Léonce a cinquante-et-un ans, que Léonce est un garçon sérieux, qu'il fait, en se jouant, des 500 et des 800 kilomètres, mais nous ne lisons pas les *Etudes de littérature méridionale*, cette œuvre excellente où notre jeune ami, Jean Amade, cite tous ceux qui contribuent aux études hispaniques en France.

Combien d'hommes, même cultivés, connaissent Ernest Mérimée, Morel-Fatio, Foulché-Delbosc, Léo Rouanet, Martinenche,, Cirot, Boris de Tannenberg, Desdevize du Dézert, Henri Mérimée, Ducamin, Dubois ?.

Combien de fois a-t-on vu les portraits de ces savants dans les journaux ? Léonce, voilà le héros du jour ! Le public ne veut pas savoir autre chose.

Et l'auteur termine par une proposition capable de réconcilier les exercices sportifs et les travaux intellectuels : « Si Léonce arrive premier, dit-il, je propose qu'on lui donne en récompense les *Etudes de littérature méridionale* de Jean Amade... Léonce répandra un peu de sa gloire excessive sur l'obscurité exagérée des vaillants champions de la littérature hispanique. On ne désespérera plus de la France de demain. »

Revue des Flandres.

Dans le n° 6 de cette Revue, article de M. Armand Praviel (Régionalisme et Politique) où l'auteur prend à partie M. Charles Brun. Celui-ci avait écrit: « La décentralisation est républicaine essentiellement », et M. Praviel de répondre: « La République ne veut pas et ne peut pas décentraliser ».

Or, de deux choses l'une : ou le mot *décentralisation* signifie *progrès* ou il signifie *retour en arrière*. Et alors, il ne s'agit plus que de s'entendre sur le mot *progrès*, ce qui simplifie considérablement le problème.

— *La Revue des Flandres* cesse de paraître. Nous le regrettons vivement et nous adressons à nos confrères de cette vaillante revue l'expression de notre sympathie.

Le Roussillon.

Excellent article de M. Maratuech dans le numéro du 14 octobre, intitulé: Langues germaines.

Le Télégramme.

Excellent article de notre ami M. Tresserre sur la Société d'études catalanes et sur la *Revue catalane* (15 octobre)

L'action régionaliste.

Cette revue, qui est certainement l'une des plus intéressantes, publie dans son dernier numéro: Les Assemblées locales, par Antonin Dubost; La division régionale de la France, par Charles Brun et Lhuillier ; La décentralisation ou la ruine, par Schurr; L'idée de la patrie et l'idée régionaliste, par Mamelet; Fédéralisme et Socialisme, par Henri-Martin; Les Syndicats de fonctionnaires et le régionalisme, par Maurice Unselli; La suppression des conseils de préfecture, par X.; Pédagogie régionaliste, par Maurice Laurent ; L'histoire locale, par P. Gaffarel ; etc., etc.

La Cigalo lengadouciano.

Dans cette revue nous avons lu avec plaisir un curieux article sur les noms de lieux, de notre confrère René Fournier. L'ignorance de notre langue d'oc fait commettre aux géographes des erreurs fantastiques. La carte du Roussillon en fourmille. Nos noms catalans sont estropiés d'une façon déplorable. Quand donc nos sociétés régionales protesteront-elles contre ces inepties !...

La Dépêche de Toulouse.

Le numéro du 2 novembre de ce journal nous apprend que le préfet Dautresme, au cours des derniers événements viticoles, adressa à M. Clémenceau « des rapports représentant les Catalans comme des Espagnols qui ne rêvaient que de se séparer de la France, de former une nationalité distincte, avec sa langue particulière, et demandant contre eux l'envoi des troupes destinées à empêcher et à réprimer au besoin leurs velléités de séparation ». Ce qui fut fait. Une véritable « armée d'occupation » fut envoyée dans le Roussillon. Ce qui est encore plus révoltant c'est qu'en dirigeant nos braves pioupous sur Perpignan on leur avait laissé entendre qu'ils allaient dans « un pays de sauvages »

Les pioupious reconnurent vite qu'ils avaient été trompés. Quant au préfet Dautresme et au ministre Clémenceau qui ne sont pas encore édifiés sur le compte des mauvais Français du Roussillon, nous pourrions leur dire, en guise de réponse, que ces mauvais Français ont poussé leur haine de la France jusqu'à inscrire en lettres d'or, sur le Monument commémoratif des Platanes, les noms des Catalans tombés pour la Patrie sur les champs de bataille de 1870. Et nous pourrions ajouter que d'autres services ont été rendus à la Patrie par des Catalans français, notamment par le savant Arago, un vrai Catalan dont s'enorgueillit la science.

La Canson Occitana.

Le 15 janvier paraîtra *La Canson Occitana*, Poèmes languedociens avec traduction française en regard (Beau volume in-8°, d'environ 300 pages, sur fort velin, orné de vignettes) par Prosper Estieu de l'Académie des Jeux Floraux, Félibre Majoral. Auteur de *Lou Terradou* et de *Flors d'Occitania*. Prix : 6 francs.

Le Gérant, COMET.

Imprimerie COMET, Rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 12 15 Décembre 1907.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

AVERTISSEMENT

Le Comité de rédaction, désireux d'adopter, dans la Revue, une orthographe catalane uniforme, a décidé de rendre obligatoire l'orthographe du Congrès de Barcelone, dès qu'elle sera connue, et de publier un dictionnaire catalan roussillonnais en se conformant aux règles adoptées par ce Congrès. Mais, en attendant, les avis étant partagés en ce qui concerne, par exemple, les pluriels en *as* ou en *es*, le Comité laisse les auteurs absolument libres d'adopter l'une ou l'autre de ces formes.

Membres de la Société

Admis du 31 octobre au 30 novembre 1907.

M. Joseph Sanyas, capitaine d'infanterie coloniale, à Saint-Hippolyte.

M. Bernard Schædel, professeur à l'Université de Halle (Saxe), Allemagne.

La langue catalane populaire

en Roussillon

SUITE.

1378

Le 12 août 1378 nous trouvons un *manament* du gouverneur ordonnant de laisser exporter librement toute espèce de marchandises : « exceptats pega, seu, alquitra (1), fusta, cambe, fil, exarcia (2), ferro, armes e cavalls o rossins de armar, lesquals coses son vedades (3) per constitució, e excepta billó e cloua (4) que son

(1) Goudron — (2) Cordages. — (3) Prohibées. — (4) Coquilles.

vedades per expres manament del senyor Rey. » Archives de l'Hôtel de Ville, Livre vert majeur, f° 218, Inventaire).

1394

Les médecins de Perpignan avaient l'habitude de rédiger leurs ordonnances en latin, c'est-à-dire d'une façon inintelligible pour le peuple.

Voici une *Ordinació* de 1394 qui leur défend d'employer le latin et leur ordonne d'écrire les « receptes » en langue vulgaire ou romane, c'est-à-dire en catalan :

« Que d'açi avant, algun metje fisich ne surgia (pour sirurgia) no gos usar de art de medecina dins la dita vila de Perpenya (1), sots pena de cent sols barceloneses tro (jusqu'à ce) que haja jurat en poder del honrat batlle de la dita vila ó daquella persona que per lo dit batlle hi sera ordenada. Que totes les receptes que fara e ordinera per ops (pour les besoins) dels pacients scriura e ordinera en vulgar e en romanç aytant quant possible li sera, en manera que la persona qui, dels apothecaris les dites receptes fer fara e pendra, entena e puga entendra les causes que en aquelles nominades seran.» (Livre des Ordinacions, I, fol. 163 v°. — Pierre Vidal, *Histoire de la Ville de Perpignan*, p. 182).

Ces deux textes ne donnent lieu à aucune observation nouvelle. Le catalan populaire de 1378 et de 1394 est à peu près identique à celui de 1296 et à celui de 1196.

Mais voici un autre document de cette même année 1394 où nous pourrons voir une nouvelle forme de la conjonction *e*. Il s'agit du nolissement d'un navire marchand par les « mercaders » de Perpignan :

« En nom de nostre senyor Deu sia *he* de la humill madona Sancta Maria *he* de Mosenyer Sent Johan Batiste *he* de tots los sants e sanctes de paradis que'ns donen bon salvament e bon viatge e salut. Amen.

« Lo noliagement fet per la nau d'En Ramon Banys de Copliure ab los senyors mercaders de Perpenya e fermados de la dita nau lany M. CCC. LXXXXIIII.

(1) C'est par suite d'une erreur typographique que *Perpenya* a été écrit *Perpinya* à la page 340, ligne 21.

« Volen primerament que la dita nau sia presta en lo port de Copliure e de Port-Vendres careguada *he* mesa a punt per partir en son bon viatge e saludar a XV de noembre...» (Publié par Pierre Vidal, *Histoire de la Ville de Perpignan,* p. 271).

1417

Criée du 23 juin 1417 faite par ordre du gouverneur au sujet de la fabrication des draps à Perpignan, en vue d'en empêcher la décadence :

« Com sia manifest que lo millor y principal membre de aquesta vila, per lo qual la dita vila principalment ha pres augmentacio y poblacio en lo temps passat era lo fet de les drapades que s'fahien e s'aparellaven en la dita vila, de les quals en diverses parts del mon era fet gran compte e special mencio ». (Archives de l'Hôtel de Ville, Livre vert mineur T. II, fol. 398, Inventaire.)

Du 16 octobre de la même année : une lettre patente d'Alphonse V abolissant pour dix ans le tirage au sort des consuls et le remplaçant par le choix, à cause de la pénurie des candidats :

« Com siam certament informats que la dita vila, d'algun temps ença, es molt diminuida de persones notables e de stament (1) e non sia axi copiosa com era en lo temps antich e passat, per raho principalment de les pestilencials mortalitats, qui per disposicio divina han sovin visitada aquella vila ». (Archives de l'Hôtel de Ville, Livre vert mineur T. II, f° 391, Inventaire).

1439

Criée faite en 1439 pour défendre de passer avec des charrettes par certaines rues : « Ara aujats queus mana lo batle del senyor Rey a requesta del Lochtenent de procurador reyal... Que noy hage algun... qui gos menar ni fer menar carreta o carretes o carrells, carregades o descarregades, dins la vila de Perpenya per los carrers o carreres de la *Fusteria major*, de la *Freneria*, del

(1) Profession.

carrer *dels Angels* alias *Budelier* o altres on haia buada (voûte d'égout) del senyor Rey, sots pena de LX sols. » (B. 257, fol. 82, v°.— Pierre VIDAL, *Histoire de la Ville de Perpignan*, p. 498).

1493

Lettre patente de Ferdinand II, roi d'Espagne (13 octobre), confirmant les statuts des corporations des cordonniers, tanneurs et corroyeurs de Perpignan et Villefranche-du-Conflent, qui rendent obligatoires dans ces métiers l'apprentissage et la réception à la maîtrise :

« Havem delliberat entre nosaltres que algu no tindra ni pora tenir botigua, en algun lloch de les dites vegaries, dels dits officis de sabater, assahonador (1) e blanquer (2), sens que primerament hage aturat aprenedici ab hun mestre dels dits officis ». (Archives de l'Hôtel de Ville, Livre vert mineur T. II, f° 522, Inventaire).

1510

Règlement du 3 septembre sur les attributions et les privilèges de l'Inquisition en Catalogne. Art. IV : Affaires de bigamie : « Item si seran trobats alguns homens contractar ab dues mullers, o per contrari, dona alguna ab dos marits, lo dit Reverendissimo senyor Inquisidor proveheix (3) y declara que los inquisidors no se entremeten ». (Archives de l'Hôtel de Ville, Livre vert mineur T. II, f° 555, Inventaire).

1599

Criée du 7 septembre 1599 annonçant aux intéressés la concession d'un terrain vague sis « en lo terme de Sant Juan d'esta vila de Perpinya, ço es desde l'portal del Toró fins lo baluart de Sant Francesch de dita vila, que affronta de tot lo larch de una part ab lo vall (fossé) de la muralla y portal dit de la Sal de dita vila y de altra part per tot lo llarc ab la ribera de la Vassa de dita

(1) (2) Tanneur. Ces deux mots sont synonymes aujourd'hui. Il devait cependant y avoir un légère différence à cette époque. — (3) Donne l'ordre.

vila y ab lo pont derrocat (1), dit lo pont del Toró ». (Archives des Pyrénées-Orientales, B. 437, Inventaire. — Pierre Vidal, *Histoire de la Ville de Perpignan*, p. 437).

1679

Acte du 9 octobre 1679 passé entre l'architecte Louis Générès et Paul Pinaud, prieur du monastère de Notre-Dame de Corbiach pour la confection d'un retable :

« Item ab pacte que en les pasteras (niches) de dit retaula que son deboxades en dit modello (esquisse) ha de fer dos figuras de bulto (2) enter com es la de Sant Agosti y la de Santa Monica, de bona estatura y a proporcio de ditas pasteras. Item aixibé ab pactes que baix la pastera de la Mare de Deu ques al mig de dit modello sera tingut y obligat en fer un sacrari y gradas (3) entalladas a proporcio complerta de dit retaula ; y lo demes, com es padestrals (4), polseras (5), rematos (6) y demes com figura dit modello. Item ab pacte que les quatre columnas que se an de fer en dit retaula, les dos del costat quiscuna de la pastera de la Mare de Deu an de ser salamonicas (7) y les restants dos dretas, com tambe esta exprimit ab dit modello. Item que per coronament del dit retaula ha de fer una figura del Pare Etern a proporcio del remato de dit retaula, y dit retaula ha de ser de dezacet palms de alsada poch mes o menos sens los pedestrals de terra, y la amplaria ha de ser segons la mida se li enviara. » (Pierre Vidal, *Histoire de la Ville de Perpignan*, p. 484).

On remarquera :

1° *Dans le 1er document de 1417 :* la forme *fabien* correspondant à l'imparfait de l'indicatif *feien* du verbe *fer*. Cela indique évidemment que l'on prononçait plutôt *a* que *e*. Il est cependant plus logique d'écrire *feien* afin de conserver le radical de *fer*.

2° *Dans le 2e document de 1417 :* l'adverbe *sovin* que l'on prononce aujourd'hui *soviny* et que quelques écrivains roussillonnais écrivent ainsi :

(1) Démoli. — (2) Bulto (volume). Bulto enter équivaut à l'expression française : en pied. — (3) Marche-pied d'autel. — (4) Soubassements. — (5) (? — (6) Faite, extrémité.
(7) Disposées de façon à supporter un *salamo* (lustre).

Soviny la senzilla pastora
Que aprop guarda sos anyells.
Lo Pastorellet *(La Font del Boix).*

A la taula d'un rich marquès
Mestre Marti, petit borgès,
Era tot *soviny* convidat
Francesch Rous *(Catalanes y Catalanades).*

alors qu'en Catalogne on écrit et l'on prononce *sovint.* (Voir Foulché-Delbosc, *Abrégé de Grammaire catalane).*

3° *Dans le document de 1439 :* a) les formes *hage* et *haia* et la contraction *noy* dans : « Que *noy hage* algun » pour « que *no hi hagi* algun » et « ó altres on *haia* buada » pour « ó altres ahont hi *hagi* buada » ; b) l'impératif *aujats* qui est une forme languedocienne du verbe catalan *ausir* synonyme de *obir.*

4° *Dans le document de 1493 :* la forme languedocienne *pora* correspondant au futur de l'indicatif *podra* du verbe *poder.*

5° *Dans le document de 1510 :* le mot *homens* que nous avons déjà vu employer dans la rédaction des *Coutumes* et qui ne s'écrit ni ne se prononce plus ainsi aujourd'hui en Roussillon.

6° *Dans le document de 1599 :* que Perpinya est écrit avec un *i* et non avec un *e* comme dans les textes précédents, ce qui indique que les sons *i* et *e* ouvert étaient, comme aujourd'hui, presque identiques.

7° *Dans le document de 1679 :* que les pluriels sont en *as* sauf pour l'article (1) que l'auteur écrit *les*, ce qui indique encore une fois le peu de différence qui existe entre *as* et *es.* Mais ce qui le prouve encore davantage, c'est le mot *deboxades* terminé par *es* alors que tous les autres mots du féminin pluriel sont terminés en *as.* Nous pouvons noter aussi en passant le peu de logique de l'auteur de ce texte qui, après avoir écrit correctement *ha de ser* au singulier, écrit *an de ser* au pluriel.

(A suivre) L. Pastre.

(1) Aujourd'hui, au contraire, certains écrivains roussillonnais, tout en consentant à écrire les féminins pluriels en *es*, s'obstinent à conserver la forme *las* pour l'article. Il serait désirable qu'une autorité, qu'une Académie catalane ou un Congrès mette fin une fois pour toutes à cette anarchie orthographique.

Els donzells de Cabrenys

(CONTE ROSSELLONÉS)

Al cim de la montanya, enlayrat entremitg de rocas gegantinas, el castell de Cabrenys aixecava sa morada y sas torras esglayadoras. La fortalesa semblava desafiar homens, tempestats y sigles.

Alguns roures y faigs seculars adornavan de llur verdalos sombreig l'espantós niu feodal de Aligas.

En avall, dins les reclotadas enconcadas, la Menera y Serrallonga apilotaven llurs casetas en mitg de conreus y boscos.

A l'esquerra, y molt lluny, envelat per la calitja del mati de primavera, se ovirava'l castell de Montferrer anomenat per les sevas presons tant malas; y, allá dalt, a dreta ma, al cim del seu serrat, la capella de N. S. del Coral apareixia tota blanca, tal una congesta de neu perduda en el cel blau.

L'unich cami del castell era verdaderament escandalós. Pujava dret amont, rodat y vorejat de timbaussos y en molts rodals no era mes que grahons arrapats en la singletera.

En eix cami tant escarpat un home baixava tirant son cavall pel bridell. Vestit de cuiro brodat, com los feodals, anava decidit, mes pareixia molt pensatiu. Era el baró de Cabrenys, amo del castell, senyor de Bellpuig y de Castellnou, y també de las comarcas y pobles vehins.

El baró era un senyor de mal geni, sens pietat y sens fé, no estimant als pobres, no visitant may ni iglesias, ni espitals, ni malalts. Tant sols, no entrava en la capella de Sant Miquel Archangel, edificada pels seus avis en eix castell de Cabrenys. Era ardit y delitós per la cassa y no n'hi havia d'altre per desembuscar y apretar porchs-singlars, cervos y llops per terranchs y

barranchs. Més fort, encara, era per guerrejar y pelear, y los comtes de Ampurias y de Besalú, y tambe, el viscomte de Rocaberti, coneixian el pes de la seva espasa.

Los menestrals que l'encontraren, cami fent, lo saludaren humilment, demanantse ahont anava solet, sens cap servidor.

Va atravessar'l poble de la Menera; y seguint riberal amont la ribera de Coll-Roigt, passá per devant la ermita del Coral sens descobrirse, sens baixar de cavall, y no torbantse per fer poca ó molta de oració.

Anava caminant. — Mitja hora mès tard arrivá al coll de Bernadell. Aqui se trovavan meners de ferro obrats per algunas familias de fargayres, gent mitg salvatja, vivint d'un cap de l'any á l'altre com animals boscatans.

El baró va sonar el corn en la entrada de la galeria principal: sept ó vuyt homens morenos, peluts y malcarats, li vingueren al devant y'l reconeixint li van dir:

— Senyor, aqui teniu els vostres servidors.

— Companys, hé vingut perqué tinch menester de vosaltres.

— Que parli y mani'l senyor amo.

— Marxan sempre les fargas? — Si senyor. Fa poch qu'hem carregat y encés; el fornell es abrandat y dins poca estona'l ferro rajará.

— Molt bé. — Afegiu llenya, feu mès foch y d'assi un parell d'horas us enviharé un buscall com no'n cremeu may.

Tot dient aixo el baró de Cabrenys va fer un mal somris: Calcom com el somris del dimoni!

Ficant la má en la butxaca de la seva armilla de vellut va ensenyar an els fargayres una bolsa embotida de or.

— Aqui tindreu, minyons, si jurau de callar fins à la mort, la vostra paga per llensar el meu buscall dins del foch.

Llurs ulls van foguejar de envidia en la vista de les doblas y unças de or promesas pel senyor y sens saber lo que tenien de fer pera guanyarles van jurar y perjurar de quedarse muts.

— Tinch en mon castell un donzell malahit y abhorrit. No puch mes compatir sa presencia, y, en tot preu, me'n vull desfer. D'aqui pocas estonas vo'l despatxaré per us dir: « Mon Senyor me envia us demanar si'ls seus manaments estan complits? » A las horas l'agafareu per lo coll y lligantlo de peus y mans, amb els

vostres dogals, lo llensareu en lo foch y abrandareu de més en més la farga fins que'l malestruch sigui tornat cendra. »

Los trevalladors van dir que farian lo que'l senyor ordonava y'l baró pujant a cavall s'en torná dret cap al castell.

En mitg dels donzells que servian els magnifichs senyors de Cabrenys, n'hi havia dos de més distingits que'ls altres tot siguent de carácters desiguals. Llur educació havia estat molt diferenta y no se estimavan. Se tenian abhorrits, ó mes aviat, l'un malahia l'altre massa piadós y massa cristiá pera guardar malicia.

Lo primer, Ramon de la Masó, robust y fort se complavia a casseras, a ensenyar falcons y astors; y també estimava las conversas dels homens de guerra y dels venturers. Mestrissejava'ls altres bailets y servidors. Arrivat prou grand en eix castell era l'estimat y'l manyach del baró. Ramon y'l seu senyor vivian com heretges y anavan a cassera'ls diumenjes quant les campanas repicavan per missa.....

Cabrenys lo volia casar ab la seva filla, noble y gentil senyora Montserada, senzilla y devociosa tant com sa mare.

Lo second donzell, Dalmau de Rocabruna era dols com la mel, y casi perfect com un angel. Fill extern de molt distingit llinatje, era de pochs anys quant havia vingut à Cabrenys. Havia crescut baix l'amor de la senyora que l'estimava tant com sa filla. Lo bon senyoret era molt caritatiu pel's pobres, molt aficionat per bonas obras, estimava y honrava a Deu y tenia una particular devoció per la Mare de Deu del Coral, patrona y senyora del Vallespir.

No baixava gayre a conversar y jugar per les cuynas amb l'altre jovent y la mossardalla, y desafugia de las malas conversas dels bandolers y venturers pagats per la guardia del castell. Aficionat a llegir llibres y pergamins els adornava de figurinas pintadas y de ramajaduras de or.

Mes el baró abhorria y no pudie compatir eix pobre donzell.

La barona, ella, l'havia prés baix el seu emparo.

N'hi havia prou per encendrer la ira del dolent senyor. Envidios, Ramon la atisava cada dia dient an el seu amo: — No caseu encare gentil Dalmau y donya Montserada?

— Ja sabs, contestava'l baró, que la meva filla no tindrá altre espos que tu, senyor de la Masó.

Els dias passavan y Cabrenys era perpetualment irritat contra en Dalmau sempre dols sempre ximos.

— Com ho faré per deslliurarme d'ell? se demanava soviny.

Un dia que's trovava més malt llevat va esclamar: « Aixo cal que s'acabi y se acabará! »

Va sallir afora, la cara enfosquehida y com enbrumada, y'l puny arrapat en la creu del seu cotell de cassa.

Es en aqueix moment précis que havia demanat un cavall a son escuder major y que, atravessant el pont llevadis, havia baixat cap à la Menera y els meners de coll Bernadell.

Quant lo senyor s'en torná al castell, tenia la cara alegra y somrienta. La senyora va creurer que s'en tornava de algun passeig matinal y que la primavera amb'els seus aucells encantadors y ses flors olorosas havia esborrat sa malhumor.

— Cridau mon servidor Dalmau, va dir el baró.

Lo gentil donzell arrivá en seguida.

— Te tinch de donar un encarrech, li va dir Cabrenys, de veu ximosa. — Me puch fiar de tú?

— Ben cert, mon senyor, ja sab que soch de vosté.

— Y bé marxa, donzell, cap a la Menera y riberal amont fins al Coral, y més amont encara encontrarás faigedas y roviras ahont fan ferro els meus travalladors. Els hi demanarás si'ls meus manaments son cumplits. — Has entés?

— Está dit, senyor meu. Y Dalmau isqué tot corrent.

Lo sol feya relluhir la naturalesa; les neus tardanas illuminavan de clarors diamantinas les picas de les montanyas de Prats; els puigs de Sept-Homens, de Costabona, de Gra de Fajol y Tretse-Vents llensaven raigs de immaculada blancor. El pita-roig y la merllenga refilavan dolsos refranys dins les verdissas de vora camí; les merlas fugian tot xiulant, y las fontetas rialleras murmullejavan, en les praderias del riberal.

Camí fent Dalmau havia pres el seu rosari y tot caminant y resant, admirava les maravellas que'l Creador llensá pel mon com divi ralleu.

Va trespassar la Menera despres de entrar a la iglesia per fer oracio, y, una horeta més tard, arrivava'als glabers del Coral.

Las campanas de la capella trillejavan alegrament.

Vingut amb'una familia de honrats pagesos, el rector de Sant Salvador se apuntava per celebrar.

Dalmau se agenollá en lo empedrat. « Ja puch ohir missa, se vá dir. El meu encarrech no té molta pressa. La salvació de la meva anima pressa molt més! »

Lo donzell restá fins a la fi; y temps havia passat dés que la gent eran fora, que Dalmau resava encare.

Antes de eixir de la capella va volguer pujar en el camaril per besar els peus y manetas del Jesuset, y també els grans coralins del rosari, penjat en la cinta de Nostra Senyora.

Y va tornar pendrer el cami sens avisarse que havia perdut algunas horas.

Anava caminant, delitós y aixerit, cantant com rossinyolet del bosch els goigs tant coneguts d'estas comarcas:

Valeu a grands y a xichs
D'aquesta nostra montanya
Valeu a la gent estranya,
Valeu a pobres y a richs.

Pel cami va encontrar un pobre empedit y l'hi va donar alguns diners.

« Deu vos guard y us ampari », li va dir el pobret.

A la fi va arrivar en el bosch de coll de Bernadell y encontrá els fargayres. Va ser espantat de la llur mala mirada de desvergonyits.

Enforatavan llenya y mes llenya dins del forn de la farga de hont surtia y se escampava mala flayra de carn y ossos cremats.

Apropantse dels manovrers qu'el miravan de ravés-ull:

— El baró, mon senyor y el vostre, us demana si'ls seus manaments están cumplits?

— Respondreu, van dir els travalladors, que'ls manaments del amo son cumplits.

El donzell va saludarlos y s'en torná dret al castell.

❖ ❖ ❖

Quan En Dalmau havia partit, encarregat del mando del baró, lo dolent senyor va passar molta frisansa. Anava y venia sens parar. Semblava un dimoni caygut en la pica de un ayguasenyader.

Li trigava de saber la mort del bon donzell, y girevoltava per la grand sala, picant de peus en l'enrajolat, capgirant sillons, taulas y escambells dels seu entorns.

Al cap de duas horas En Ramon va passar baix los finestrals de la sala y el baró'l va cridar:

— Estimat servidor, li và dir, m'has de fer un servey.

— Parli, senyor, y mandi lo que li agradará.

— Ves, corre à coll Bernadell y sapiguis ab'els fargayres que fan ferro, si'ls meus manaments han estat complits.

Ramon sens parar vá marxar tot corrent.

No se aturá en la iglesia del poble, ni en la del Coral; no vá fer caritat an'els pobres encontrats en cami.

Los fargayres semblavan esperarlo.

Tant bon punt va badar la boca per complir'l seu encarrech que fou agarrat pel coll, punxonat y talonejat, garrotat y llensat en'el braser.

No va tant sols tenir temps de dir..... miséricordia! Vetaqui perqué, quanen Dalmau de Rocabruna arrivá un xich mes tardet, els fargenchs li van dir: « Anau avisar el vostre amo que'ls seus ordes han estat fidelment cumplits. »

Nostra Senyora del Coral havia deslliurat de mort tant horrorosa'l piadós y pacifich donzell.

En el vejent à tornar al castell el baró de Cabrenys va ser tot sanch-girat.

— Y En Ramon? va preguntar.

— No l'hé vist, senyor meu, més han dit els fargayres que'ls manaments de vosté están cumplits.

J. de Sant-Salvador.

PENSAMENT

La nit, tot es de foch; les estrelles, los pensaments y les llágrimes.

Carmen Sylva, Reyna de Romania.

Rosa y Donzella

Les donzelles y les roses
Son lo mès hermós del món.
Victor CATALA, *Lo Cant dels mesos*

A mon jove amich Joan Amada.

Si al teu hort tens una rosa,
Una rosa sobre 'l roser,
Deixal estar. La flor hermosa
De sa branca te menester.

Ay! no la cullis, la roseta,
Si vols sovint la flayrejar.
No la cullis! Pobre floreta
S'esfullaria al manejar.

Mes si tenes una donzella,
Una donzella al dolç mirar
Que t'estimi com tu an ella,
No te la cal deixar estar.

Ay!. no la deixis, la pobreta,
Si vols sempre ser estimat.
No la deixis!... La donzelleta
Ja s'ennaygaria aviat.

ALGÚ.

Un vieux livre catalan

Historia de Nostra Senyora de Nuria (1666).

Nous avons eu récemment entre les mains (1) un vieux livre catalan qui ne manque pas d'intérêt. C'est une histoire de Nostra Senyora de Nuria, ermitage bien connu de toute la Catalogne. Le titre exact est le suivant : *Historia y miracles de la Sagrada Imatge de Nostra Senyora de Nuria, lo Santuari de la qual está en las Montanyas dels Pirineus en lo Comptat de Serdanya, Bisbat de Urgell,* par « lo Reverent Francisco Marès Preuere Doctor en S. Theologia, y Beneficiat en la Iglesia Parrochial de Sant-Miquel de la mateixa ciutat de Barcelona ». Il fut publié en 1666, et se compose de 350 pages environ, format in-16.

Il est précédé de quelques pages d'introduction où l'auteur explique les raisons pour lesquelles il a tenu à écrire son livre et l'a rédigé en langue catalane. Vient ensuite une « aprobació » pour la « llicencia de la Impressió », datée du 18 mai 1666, et signée de « Lo Doctor Vicens Vinyals chatedratich de Prima y Degá del collegi de Theologia », avec « Imprimatur » de « Franciscus de Pons, Cancellarius » et de « Joan Baptista Vila, Vic. gen. ». Nous trouvons également en tête du volume quelques poésies dédiées, soit à l'auteur lui-même, soit à la Vierge de Nuria.

Il se compose de trois parties.

Dans la première, c'est d'abord une poétique et charmante description du pays ; on nous parle en termes touchants de ses montagnes et de ses rivières, de son climat, de sa flore, de la nature de son sol. Puis viennent, avec une foule de menus détails, l'histoire même du « Santuari » de Nuria, — la vie du « Glorios Sant Gil, abat », qui vers le VIIIe siècle se fixa quelque temps dans ces parages, y laissant à son départ une statue en bois de la Vierge retrouvée plus tard au fond d'une grotte avec une croix,

(1) Ch. M. Joseph Denamiel, à Saint-Laurent de Cerdans. Ce livre, dont on trouve encore quelques exemplaires, commence à devenir plutôt rare.

une cloche et une marmite, — et enfin le recit de la construction de la chapelle par les bons soins de « lo sant home Amadeo, de Dalmacia », etc.

Dans la deuxième partie, à peu près de même longueur que la première, l'auteur célèbre, en les expliquant tour à tour, les principaux miracles attribués à Nostra Senyora de Nuria. Il en cite une centaine.

La troisième partie, de beaucoup la plus courte, s'occupe uniquement des indulgences et privilèges accordés par les papes et les rois à cet ermitage.

Le livre se termine par un petit poème en latin : « Brevis enarratio Hystoriæ Virginis Mariæ de Nuria Heroico Carmine Illustrata », — une assez longue poésie en catalan « Brev narracio de la Hystoria de Nostra Senyora de Nuria en Octavas cathalanas », — quelques prières en latin ou en catalan en l'honneur de la Vierge, — et enfin les goigs de Nostra Senyora de Nuria et du Glorios Sant Gil abad.

Une gravure représente la Vierge assise en un large siège, « cadira de repós », tenant l'Enfant Jésus sur son bras droit, et entourée des objets inséparables de son culte, la croix, la marmite, la cloche, et une lampe, avec la date de 1666 au-dessous. Cette gravure est reproduite trois fois dans le volume.

Le tout est écrit en un catalan généralement assez pur.

L'auteur dit lui-même dans l'introduction : « Escrichlo en llengua Cathalana a petició de algunas personas, y tambe perque aquest Sanctuari ordinariament es frequentat de la gent de las montanyas de Cathalunya, que may son exits de entre aquellas montanyas, y no entenen la llengua Castellana, ó no tindrian tant gust en llegirla, com tindrán en la propria de sa patria. Uso en tot lo llibre molta llanesa en lo estil y en lo llenguatje... »

L'influence du castillan commence cependant à s'y faire sentir parfois. Au XVIIe siècle, en effet, la décadence de la littérature catalane va s'accentuant de plus en plus. Les œuvres de l'un des derniers poètes qui aient écrit en catalan avant la publication de ce livre, Vicens García, rector de Vallfogona, marquent très nettement déjà le règne du « castillanisme » dans la langue littéraire de son pays.

Le récit est d'une lecture agréable. L'auteur se passionne pour son sujet, et nous rapporte les événements avec une foi sincère. Il y a même de la poésie dans ses descriptions : l'éloge qu'il nous fait de ces fraîches et verdoyantes montagnes est d'un homme qui en a réellement senti la beauté :

« Tant quant es aquest Sant lloch de Nuria rigido y inhabitable per lo gran fret en lo Ivern, es regalat y delectable en lo Estiu per la molta frescor de las Montanyas, regalo de las ayguas fredas, diversitat de flors, cantars dels Auçells y sutilitat dels ayres... No's coneix allí Estiu, sino una continuada Primavera, y tant fresca que encara en lo Estiu cau en aquellas Montanyas de Nostra Senyora alguna neuadeta... Encara que sien tan aspres y difficultosos estos camins, son tambe molt delectables y de grandíssim recreo per la molta abundancia de fredas y gelades fons, y moltas riberetas de regaladas ayguas... »

« ... La amenitat, gentilesa y hermosura de aquelles Montanyes de Nuria a penas pot declararse ab la ploma, perque no pot dirse ab ella lo que a penas podan distinguir ni especificar ab la vista los qui la veuhen... No's pot desitjar del Cel en avall objecte mes apassible a la vista que aquells Prats tan adornats de diferents Rosas, Clavells y Lliris... Que bellesa es veurer allí la odorifera violeta, los delicats Pensamens, la salutifera Satalia... y infinitat de altres !... Y totes elles no tenen altre Iardiner que las sembre, regue ni cultive sino lo Author de la Naturaleza... » (pp. 6, 7, 12 et 13).

❖ ❖ ❖

Mais cette *Historia de Nostra Senyora de Nuria* est encore précieuse à d'autres points de vue.

L'auteur écrit dans la préface : « Tot lo que dich, ho he tret, en quant à la sustancia, de aquell Quadern de Pergami escrit de ma en *llengua Llimosina*... » et à la page 39 du volume : « Ja he dit en lo Prolech de aquest llibre, que los Sacerdots, que servexen à Maria Santissima en aquella Santa Casa de Nuria, me posaren en mans un llibret, o quadern de pergami escrit de ma en *llengua Llimosina*... Aquest llibre es de gran credit, perque es mol antich, com be ho significa lo ser escrit en llengua Llimosina, y tambe lo averni dos transumptos en lo matex llenguatje. Lo Original à penes pot llegirse en algunas

parts, per haverlo ja consumit y borrat la antiguedad del temps. Los transumptos tambe son antichs ; pero lo que es ultimament fet, se llitg molt be. »

Il parle plus loin (p. 48) d'une « Bulla de Indulgencias » « la copia de la qual Bulla traduida de Llatí en Cathalá está en un Pergami apegat en una Post en la paret de la matexa Iglesia de Nuria. » Et il dit à propos de ce document, dont le texte latin date du XIVe siècle (p. 307) : « la qual escriptura posaré assi paraula per paraula de la matexa manera que está en lo dit Pergami encara que es en *llengua Llimosina*. »

L'emploi de cette expression de *llengua llimosina* est à retenir ici. Tandis que celles de *catalanesch*, ou *catalá*, au *pla catalá*, s'appliquaient à la langue vulgaire parlée par les Catalans et à la langue de la prose catalane, on a longtemps donné dans la Catalogne elle-même le nom de *llengua llimosina* au provençal des troubadours et au catalan de la poésie. C'est Vidal de Besalù, né d'ailleurs en Catalogne, qui adopta et introduisit, au XIIIe siècle *(Razos de trobar)*, le terme de *Lemosí* pour désigner la langue des troubadours : or la poésie catalane n'est à ses origines qu'une forme de la poésie provençale, et le terme de Vidal de Besalù se répandit vite en Catalogne. Ce n'est que plus tard que le mot *Lemosí* désigna la langue littéraire catalane en général, celle de la prose comme celle des vers. Au moment de la Renaissance catalane on appliquait encore cette expression au vieux catalan et à la langue des nouveaux essais poétiques couronnés dans les Jeux floraux. *L'Historia de Nostra Senyora de Nuria* nous prouve qu'au XVIIe siècle, qui commence à être un siècle de ténèbres pour la littérature catalane, on n'avait pas cessé de l'employer.

Le premier manuscrit en langue limousine que l'auteur donne pour très ancien, et qui, de ce chef, paraît avoir plus d'importance que le second, a-t-il jamais été publié ? Notre *Revue Catalane* compte parmi ses lecteurs un certain nombre d'ecclésiastiques, dont la plupart peuvent avoir plus que nous-même l'occasion de monter jusqu'à l'ermitage de Nuria. L'un d'eux ne pourrait-il se charger d'un pareil travail, si ce travail est encore à faire ? Il rendrait là, croyons-nous, un grand service aux études catalanes.

J. Amade.

Pages choisies

Les vers que nous donnons ci-dessous sont tirés d'un charmant recueil d'Apeles Mestres, *Croquis ciutadans*, publié en 1902. Apeles Mestres, connu également comme peintre, est un poète délicat, un artiste dont l'art sincère demeure toujours séduisant. Nos lecteurs verront combien de douce émotion il a su faire contenir dans ces quelques petites pièces, inspirées toutes par le spectacle de la nature. Nous avons choisi les meilleures, mais celles qui composent le reste de la série, « Instantáneas desde el jardí », mériteraient également d'être citées.

IV

L'abrecoquer s'ha enflorat ;
va tot ell endiumenjat,
tot guarnit de branca en branca.

Y á cada ratxa de vent,
escampa joyosament
sa nevada de flor blanca.

VIII

Del gra de mill més menut
una planta n'ha nascut ;
de la planta en neix l'espiga ;

de l'espiga en neixerán
cent grans de qué's gaudirán
el pardal y la formiga.

XXV

Ombre y silenci... Ja es nit.
Els aucells s'han adormit
ab el capet sota l'ala,

y somían camps de blat
sempre ros, sempre granat,
bressat per cants de cigala.

XXXVI

Per demunt del carener
de la paret del verger
s'aboca una rosa blanca

Guayta, guayta à son voltant,
y veyent el món tan gran
tremola al cim de la branca.

XXXVII

Despay, despay vé la nit ;
un aucell enderrerit
refila entre la mimosa.

Van emmudint els remors,
van esmortintse els colors,
y l'ombra cau magestuosa.

LXXIV

Quán prest arriba el demá !
La primavera s'en va,
la primavera s'acaba.

Flors de Maig, adeu siau !...
Qué hi fa ! Si'ns queda el cel blau
ont flota l'illusió blava !

ACTUALITÉS

Don José Mª Martí.

Nous avons eu le plaisir de saluer le mois dernier, à Perpignan, notre confrère l'estimé poète de la Cerdagne, Don Joseph-Mª Martí, de Puigcerda.

Il venait de Saint-Martin-du-Canigou, où il avait été l'hôte de Monseigneur de Carsalade et où il avait assisté aux fêtes religieuses et populaires de l'aplech de cette année; il poussa une pointe jusqu'à Amélie; il fit de trop rapides visites aux nombreux amis qu'il compte à Perpignan. Il emportait, disait-il, une impression toute particulière de la foire de la Saint Martin.

❖ ❖ ❖

M. l'abbé Font.

Le 16 octobre dernier est mort à Perpignan M. l'abbé Font, curé de la paroisse Saint-Joseph, auquel *La Veu de Catalunya* du 6 décembre consacre un long article nécrologique; il était l'auteur d'une *Histoire de Saint-Michel de Cuxa*, et d'une intéressante *Histoire de Saint-Martin-du-Canigou ;* et l'amitié de Verdaguer en avait fait un bon catalaniste.

En 1884, le grand poète catalan s'était timidement présenté au presbytère de Codalet, pour y demander *retiro pera la nit ;* Mossen Font offrit à Verdaguer une large et affectueuse hospitalité, qui facilita le travail à l'auteur du poème *Canigo*.

En 1899, Mossen Font inaugurait, à l'église Saint-Joseph, la chapelle de *Jésus-Enfant* à laquelle s'était intéressé M. Justin Pépratx ; il put décider Verdaguer, auteur du poème *Jésus-Infant* à présider cette cérémonie.

❖ ❖ ❖

M. l'abbé Vilar.

Mossen Font a été remplacé à la cure de Saint-Joseph par un autre catalaniste, notre confrère M. l'abbé Vilar, auquel nous souhaitons la bienvenue. Per molts anys ! J. D.

HISTOIRE LOCALE

Deux familles catalanes au XVIIe siècle

I. — LA FAMILLE PONT.

(Suite)

Joseph Pont achète encore quelques propriétés dans les environs de Saint-André. Mentionnons, en particulier, une parcelle de terrain sise au lieu dit *als Arnaus*. Antoine Mir, curé de Saint-André, et son frère, Pierre Mir, prêtre-bénéficier à l'église cathédrale d'Elne, signent, comme témoins, l'acte d'achat (1).

Sur ces entrefaites, un homme avait été trouvé mort dans le territoire de Candell. Or, ce territoire appartenait à l'abbaye d'Arles (2). A elle donc revenaient le droit et le devoir d'instruire l'affaire et de rechercher le coupable, si crime il y avait. Joseph Pont reçut, à cet effet, l'ordre de se transporter sur les lieux et de transmettre un rapport détaillé à son oncle, abbé d'Arles.

Il remplit activement sa mission.

Après enquête minutieuse, on reconnut que toute idée de crime devait être écartée.

L'abbé d'Arles se déclara satisfait.

Il m'a été impossible de découvrir un autre document relatif à Joseph Pont.

(1) Venda feta per Camo Font al Magich Joseph Pont de una peça de terra situada en lo terma de Sant-Andreu, lloc dit *als Arnaus*, cum tribus olivariis et aliquibus roures continentiæ mediæ ayminatæ... Testes : Rdus Mir, presbiter et beneficiatus ecclesiæ Sedis Elnæ et Rdus Antonius Mir, presbiter et rector loci Santi Andreæ. — Joseph Costa, not. à Arles.

(2) Le territoire de Candell était situé non loin de la rivière du Réart, sur les confins des lieux de Vilamulaca et de Trouillas.

Candell est ancien. Il est mentionné dans le testament de Guinard, comte de Roussillon, 1173. (Marca, col. 1361). — Il y avait une église dédiée à Saint Michel.

Le terroir de Candell appartenait à l'abbaye de Saint-André de Suréda. Il passa à l'abbaye d'Arles après l'union de l'abbaye de Saint-André à celle d'Arles, à la fin du XVIe siècle.

II. — FAMILLE DE AUX.

Emmanuel de Aux.

Emmanuel de Aux, officier de cavalerie dans les armées du roi de France, était fils de don Vidal de Aux. Son frère, Raphaël de Aux, servait, aussi en qualité d'officier, dans l'armée du roi de Portugal. Il mourut à Lisbonne (1).

Avant la mort de son frère, Emmanuel de Aux avait épousé Marie Momir, fille de don François Momir et de Isabelle Carbonell, Marie Momir avait une sœur. C'est donc la moitié des biens de François Momir que Marie Momir apporta à Emmanuel de Aux, puisque ses parents étaient morts sans laisser de testament (2).

Voici, en langue catalane, l'énumération des biens de la famille de Aux et de la famille Momir :

Bens de Vidal de Aux : 1° *à Perpinya :* a) una casa situada al carrer de los Peixoners. Laqual compra de Antoni Bayert, cirurgica de Perpinya, en preu de 478 ll., delqual preu Vidal de Aux se encarraga pagar un censal de annua pensio de 4 ll., massa de 80 ll., à la communitat de la Real, compra de dita casa feta als 28 de maig 1623 (3), — b) altra casa contigua à la dalt calendada, de Félip Pontillach, tender de Perpinya, en preu de 132 ll. 10 s., delqual preu se encarraga pagar dos censals, ço es lo hu à la communitat de la Real de annua pensio de 1 l. 16 s., massa de 36 ll., lo altre de Gracia Vilabella, de annua pensio de 3 l. 6 s. 6 d., massa de 66 l. 10 s., compra feta als 11 de janer 1624 (4), — c) altra casa contigua à las dos altres, de Francisco Puig not. com à tudor dels poubills Joseph y Miquel Oriol, en preu de 520 ll., delqual preu se encarraga pagar un censal al benefici fundat per Joan Amalrich à la iglesia de N^a^ S^ra^ del Pont, de annua pensio de 3 l. 2 s., massa de 62 ll., compra feta als 16 de juny 1626 (3). —

(1) Rafel de Aux, qu'es trobabe dins lo servey del Rey de Portugal, mori à la ciutat de Lisbona.

(2) S^ra^ dona Maria de Aux, y antes Maria Momir, filla legitima y natural del Sor Francès Momir y de la S^ra^ Isabel Momir y Carbonell, contracta matrimoni carnal ab don Emmanuel de Aux, official, y li apporta y constituhi en dot tota la maitat de la universal heretat y bens que foren dels dits sos pares, ja diffunts y morts ab intestat, per haverlos succehit per iguals parts ab la S^ra^ Madalena Momir, sa germana carnal.

(3) Jérôme Pontalla, not. à Perpinya.

(4) Jérôme Arles, not. à Perpinya.

A *Castell Rossello :* a) un camp dit *las Llloueras* de tres ayminadas en preu de 11 ll., compra feta als 13 janer 1630 (1), — b) altre camp de 5 ayminadas de Rafela Forner viuda, en preu de 258 ll., compra feta als 11 octobre 1630 (1), — c) altre camp de 7 cartonadas de Joan Delom, en preu de 60 ll., compra feta als 20 abril 1633 (2), — d) altre camp de 3 ayminadas de Rafela Forner en preu de 130 ll., compra feta als 24 mars 1633 (2), — e) altre camp de 1 ayminada de Francisco Prim, en preu de 50 ll., compra feta à 8 de maig 1633 (3), — f) altre camp de 3 ayminadas de Macia Mach ortola, en preu de 200 ll., compra feta à 19 octubre 1633 (1), — g) altre camp de 2 ayminadas de Antich Prats, en preu de 70 ll., compra feta à 8 de maig 1634 (4), — h) altre camp del R^nt^ Joan Sala, p^bere^ y beneficiat de Sant Joan de Perpinya, de 2 ayminadas y mitja, compra feta als 10 de juny 1634 (5), — i) altre camp de Antoni Pasqual comprat à 1 mars 1635 (2), — j) altre camp de 5 cartonadas de Emanuel Bo, negociant, comprat als 23 mars 1635 (2), — k) altre camp de Esteba Filbert de Perpinya, comprat à 21 décembre 1636 (2), — l) altre camp de 3 ayminadas de Esteba Filbert, en preu de 100 ll., comprat à 11 de janer 1637 (2), — m) altre camp de Jaume Adoert, comprat à 1637 (2), — n) altre camp de 6 cartonadas del S^or^ don Joseph Descamps, en preu de 40 ll., comprat à 6 mars 1638 (2), — o) altre camp de 3 ayminadas del ill^im^ Rafaël Llobet, canonge de Elna, manumissor de la anima de Lluis Baget, burgès de Perpinya, en preu de 81 ll., comprat à 14 octubre 1638 (2). — A *Sant Genis:* Compra lo dit Vidal de Aux dels Pares de Sant Domingo de Perpinya una vinya de 8 ayminadas de terra en preu de 300 ll., delqual preu ne imposa un censal al dit couvent de pensio de 11 ll., massa de 300 ll. (acte de 17 de novembra 1623) (1). — Lodit Vidal de Aux llui y quita lodit censal al dit couvent als 2 de decembra 1631, consta de la apoca fermada per los religiosos del dit couvent dit dia (5). — A *Orla :* Compra dit Vidal de Aux altre vinya de 2 ayminadas y mitja de terra, à carta de gracia, de Damia Puig-

(1) Jérôme Pontalla, not. à Perpinya.
(2) Joan-Pera Mauri, not. à Perpinya.
(3) Francisco Bordo, not.
(4) Jérôme Arles, not. à Perpinya.
(5) Antoni Guillot, not.

sech, en preu de 200 ll. (acte de 14 decembra 1619) (1). — A *Vernet :* Vidal de Aux establi un tros de garriga à la R^nt^ comunitat de Sant Joan de Perpinya de continencia de 6 ayminadas de terra, laqual planta de vinya, regint los llibres del capbreu de dita communitat als 9 de decembra 1615. — Compra Vidal de Aux, à carta de gracia, altre vinya de Pera Freixa oller de 2 ayminadas y mitja, en preu de 80 ll. acte de 14 janer 1617 (2).

Bens de Francisco Momir : a) una heretat situada en lo lloc y termens de Sant-Feliu d'amont y de vall y altres termens circonvehins, consistint ab una casa y patis dins lo fort del dit lloc, y en un cortal cubert als barris del dit lloc, confrontant ab lo sementiri, — b) un hort de 2 ayminadas, — c) una vinya de 2 ayminadas, — d) algunas 14 ayminadas de terra per any de conreu ab alguns olius en ellas radicats, que ab totas comprès lo hort y vinya composan 32 ayminadas de terra.

Bens de Isabel Carbonell. — a) Tres casas contiguas, dins la vila de Perpinya, à la plassa de Sant Domingo, — b) una heretat situada en la vila y termens de Toir y altres termens circonvehins.

(A suivre) Joseph Gibrat.

(1) Jérôme Arles, not.
(2) Joan Ortega, not.

LIVRES et REVUES

La Revue catalane fera connaitre à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, vice-président de la Société d'Etudes Catalanes.

Butlleti d'Escoles

Butlleti d'Escoles (baixada de Sta-Eularia, 3, Barcelona). Cette revue scolaire a consacré une de ses pages à la critique élogieuse de l'étude *Le catalan à l'école* de notre collaborateur, M. Louis Pastre.

Elle a reproduit aussi la liste des lauréats de notre concours de Langue catalane. J. D.

c

La Veu de Catalunya.

Ce journal nous apprend que le dimanche 17 novembre dernier une plaque commémorative fut placée sur la maison où naquit le grand poète Verdaguer à Folgarolles (rue Sant-Jordi, numéro 5).

Cette plaque en marbre blanc est fixée au mur par quatre clous de bronze. On y lit l'inscription suivante :

ALS XVII MAIG DE MDCCCXLV
NASQUÉ EN ESTA CASA
MOSSEN JACINTO VERDAGUER Y SANTALÓ
FAMOSISSIM POETA CATALA
ENALTIDOR DE SA LLENGUA
Y HONOR DE LA PATRIA

Revue du Traditionnisme.

Dans le numéro de novembre de cette revue : Mimologismes populaires d'Occitania, de M. Antonin Perbosc.

Enciclopedia catalana.

Nous avons reçu les deux premiers numéros de l'*Enciclopedia catalana*, Mallorca, 198, Barcelona. Chaque numéro comprend :

1° l'*Enciclopedia catalana*, revue contenant d'excellents articles de Pere Fort, Joan Maragall, Prat de la Riba, Joseph Aladern, Costa y Llobera, Colominas, Joan Puig y Ferreter, Ignasi Iglesias.

2° 16 pages d'un Dictionnaire encyclopédique de la langue catalane.

3° 16 pages des Voyages de Ali-Bey-el-Abassi. Cette publication illustrée paraît deux fois par mois. Elle est vendue 0 fr. 25 l'exemplaire. Barcelona, Mallorca, 198.

Lletres.

Cette revue, toujours très intéressante, publie dans son numéro d'octobre d'excellents articles de Carles Rahola, Xavier Montsalvatje, Joan Maragall, Aregall Massip, Frédérich Rahola, Catulle Mendès, Ignasi Iglesias.

Prouvenço !

Dans son numéro du 7 novembre, *Prouvenço* relève comme il convient le rapport militaire du commandant Bouyssou sur les événements du Midi : « Au point de vue moral, dit le Commandant, le Midi est totalement perverti ».

Le commandant Bouyssou est certainement un homme du Nord que la perversion n'a pas encore atteint. Heureux commandant !...

Le Gérant, COMET.

Imprimerie COMET, Rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

BINDING DEPT. NOV 27 1961

DP
302
C57R3
t.1

Revue catalane

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY